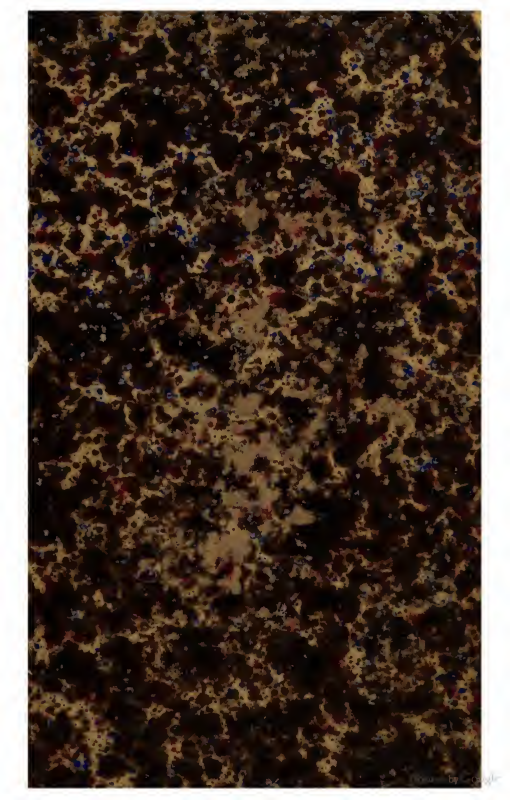


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE

LA GRÈCE MODERNE ET SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITÉ

PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

1857

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE

LA GRÈCE MODERNE ET SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITÉ



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1857

FONDATION

DE LA RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES

MARNIX

DE

SAINTE-ALDEGONDE

A LA MÉMOIRE

DE

ÉMILE SOUVESTRE

AVERTISSEMENT

La vie que j'ai publiée de Marnix appelait pour complément nécessaire la réimpression de ses ouvrages, presque aussi ensevelis que ses actions. C'était là le monument que je désirais le plus élever à sa mémoire. Ses œuvres manquaient au grand travail de restitution que notre temps accomplit sur le seizième siècle.

J'ai placé en tête de l'édition [1] de l'œuvre exhumée de Marnix une introduction à laquelle je suis forcé de renvoyer le lecteur. Car j'y ai examiné quelle signification les travaux de Marnix ont gardée pour les hommes de nos jours, en quoi son esprit peut agir encore sur les choses de notre temps; quel serait le caractère d'une révolution religieuse au dix-neuvième siècle: quels obstacles s'opposent à cette révolution, tant du côté des amis que des ennemis de la liberté de penser; les moyens de vaincre ces obstacles; si, pour sortir du passé, il faut

[1] Voyez *Œuvres de Philippe de Marnix, précédées d'une Introduction par E. Quinet*. Bruxelles, 1857.

un dogme nouveau, et dans ce cas, quel est ce dogme; si l'unité catholique sera remplacée par une autre unité; si le progrès matériel de l'industrie peut tenir lieu d'un mouvement nouveau de l'esprit; ce que le monde a à craindre ou à espérer dans l'ordre moral.

Tout homme oublié qui reparaît à la lumière apporte avec lui quelque vérité perdue, quelque enseignement oublié dont le monde a besoin.

C'est peu de raconter les actions d'un homme immortel. L'important, est de lui rendre la part d'influence et de vie à laquelle il a droit dans le développement continu des choses humaines.

E. QUINET.

Schweizerhalle, 30 juin 1857.

MARNIX

DE

SAINTE-ALDEGONDE

I

MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE ET LES GUEUX DES PAYS-BAS.

Nos révolutions éclairent chaque jour d'une lumière nouvelle les révolutions passées, et à ce titre il appartient à notre temps de refaire l'histoire des troubles des Pays-Bas, chaos sanglant d'où surgit à la fin la république néerlandaise. Les vastes récits contemporains ont gardé leurs beautés classiques; nous les admirons encore, ils ne nous suffisent plus. Sous la pompe de Strada, sous le coloris éclatant de Bentivoglio, sous la gravité antique de Grotius, nous cherchons l'enchaînement, l'esprit de suite, ou, pour mieux dire, l'âme des choses. La vraie manière de compléter ces écrivains serait de montrer ce que nos expériences ont ajouté à leur science, et ce ne serait point

là non plus une trop grande ambition, car il n'est aucun temps de l'histoire où les idées des hommes aient été plus ouvertement et plus bravement affichées, où il soit plus aisé de lire la destinée des peuples dans les croyances qu'ils embrassent. Ce ne sont pas seulement des armées, ce sont des esprits qui s'entre-choquent des extrémités opposées de l'horizon moral. Malgré l'horrible mêlée, rien de plus lumineux ni de mieux réglé que cette bataille de quatre-vingts années, à peine interrompue par une trêve que repousse également la conscience des deux partis. Dans cet intervalle, chaque individu fait tout ce qu'il doit faire, chaque peuple reçoit la destinée qu'il se donne. Immédiatement récompensés selon leurs œuvres, une justice implacable pèse sur tous, en sorte que cette histoire est belle, comme certaines parties de l'antiquité, par la persistance des caractères et la fatalité qu'ils entraînent. On y voit aussi mieux qu'en aucune autre ce qu'il faut faire pour ôter la liberté aux hommes ou pour la leur rendre.

A cette considération joignez la foule des documents inédits que chaque jour révèle[1]. Aucun siècle n'a écrit plus que le seizième, et dans ce siècle aucun homme plus que Philippe II. Assurément il croyait avoir enveloppé son gouvernement de mystères impénétrables. Retiré dans sa cellule de l'Escurial comme dans sa Caprée, personne ne surprenait jamais un mouvement de sa physionomie ni un accent de sa parole. Lorsqu'il recevait des députations, il gardait encore un silence de pierre; il se contentait de se pencher vers l'épaule de son ministre, qui balbutiait quelques mots insignifiants à sa place. Ses se-

[1] *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, par M. Groën van Prinsterer. — *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, par M. Gachard. — *Correspondance de Philippe II*, par le même.

crétaires avaient devant eux l'exemple de la proscription d'Antonio Perez, de l'assassinat d'Escovedo. Voilà donc un homme parfaitement garanti contre la renommée ou l'indiscrétion des murailles. Il a enseveli plus profondément qu'aucun prince ses secrets d'État dans les entrailles de la terre. De vagues rumeurs pourront, il est vrai, circuler parmi la foule tremblante; mais ces bruits sourds, qui garantira qu'ils sont vrais? Où seront les témoins de ce règne? Parmi tant de meurtres projetés, accomplis et niés, quelle trace restera? Qui jamais a entendu le roi donner un ordre? Pour les plus petits détails, il s'est contenté d'écrire furtivement à son secrétaire assis à quelques pas de lui. Il a enfoui son règne comme un crime.

Singulière justice de l'histoire! Ce même homme qui a tout fait pour se dérober à la postérité est aujourd'hui plus démasqué que ne l'a été aucun prince. Ce roi casanier est surpris au grand jour. Grâce à la manie de tout écrire pour tout cacher, ces secrets d'État si bien gardés, ces projets de meurtre si bien conduits, ces complots éternels, ces échafauds dressés, ces agonies étouffées dans le fond des forteresses, ces bourreaux masqués, ces mensonges monstrueux, ces piéges tendus à la bonne foi de l'univers, tout cet arsenal de tortures, d'embûches, que l'on croyait si savamment enfoui, apparaît aujourd'hui en pleine lumière. Avec l'immense correspondance de Philippe II[1], un témoin terrible sort de la forteresse de Simancas, où les papiers d'État étaient restés ensevelis jus-

[1] *Correspondance de Philippe II*, recueillie et publiée par M. Gachard, directeur des archives de Belgique. Cette publication de documents officiels est certainement une des plus importantes qui aient été faites de notre temps. On objecte qu'elle n'apprend rien qui soit absolument nouveau; mais qu'y a-t-il de plus nouveau en histoire que la certitude mise à la place des présomptions?

qu'à nos jours. Ce qui n'était qu'une ombre, une rumeur populaire, éclate dans ces pages chargées de l'écriture du roi. L'histoire avait eu le pressentiment de ces œuvres ténébreuses : elle avait, comme Cassandre, reconnu le meurtre à l'odeur du sang ; mais ces révélations posthumes ne laissent pas de vous frapper quand vous tenez dans vos mains le sceau officiel.

J'ai vu l'Escurial désert ; il n'y restait pas un moine pour faire la garde autour du spectre de Philippe II. C'est à ce moment que les murs ont parlé.

Avant que l'on possédât cette correspondance, on n'avait jamais touché du doigt la grande embûche qui enveloppe les peuples des Pays-Bas pendant plus d'un demi-siècle. L'histoire manquait de base. Heureusement Philippe II a pris soin de révéler lui-même le côté secret des choses et de montrer le nœud de l'affaire. Il confie très-nettement sa pensée au seul homme qui ait mission de l'entendre et de la juger, au pape. Quand, par-dessus la tête de toutes les nations courbées et muettes, on entend ce dialogue du roi catholique et du pontife romain, l'un déclarant dans quel piége sanglant il veut faire tomber ses peuples, l'autre acceptant et consacrant le piége, quand on voit ces deux hommes qui tiennent à cette heure presque toute la terre sous leur main tramer l'immense conjuration en des dépêches officielles que chacun peut lire aujourd'hui, il est impossible de ne pas reconnaître que l'histoire a fait un pas.

Quelle est cette pensée secrète, nœud de tout le seizième siècle, dans l'esprit de Philippe II et de Pie V? La voici telle que le roi l'expose sous le sceau du secret. Le roi promet un pardon à ses peuples suspects d'hérésie, cela est vrai ; mais que Sa Sainteté ne se scandalise pas : ce pardon publié, annoncé, juré, n'a aucune valeur, n'étant

pas autorisé par l'Église. D'ailleurs, le roi pardonne volontiers l'injure qui le touche; il n'a pas le droit de pardonner l'injure faite à Dieu : la vengeance que l'on doit au ciel reste sous-entendue, pleine, entière, malgré le serment de mansuétude. Philippe II sera clément ainsi qu'il l'a juré; Dieu, par la main du duc d'Albe, sera inexorable. Le roi enverra dans ses dépêches de bonnes paroles de réconciliation qui désarmeront les âmes; Dieu, par la main de l'armée espagnole, mettra, s'il le faut, tout un peuple au gibet. Le bourreau tombera à l'improviste sur les dix-sept provinces; il les châtiera par le feu, par le fer, par la fosse, au besoin jusqu'à leur *totale destruction*. Ainsi seront conciliés la parole royale, le serment juré, ce que l'on doit aux hommes et ce que l'on doit à Dieu. La conscience tranquillisée par ce pacte, Philippe II se prépare à exterminer, s'il le faut, tous ses peuples. Il a la paix antique du prêtre qui accomplit un sacrifice humain :

« Vous assurerez Sa Sainteté (écrit-il à l'ambassadeur d'Espagne) que je tâcherai d'arranger les choses de la religion aux Pays-Bas, si c'est possible, sans recourir à la force, parce que ce moyen entraînera la totale destruction du pays, mais que je suis déterminé à l'employer cependant, si je ne puis d'une autre manière régler le tout comme je le désire, et en ce cas je veux être moi-même l'exécuteur de mes intentions, sans que ni le péril que je puis courir, ni la ruine de ces provinces, ni celle des autres États qui me restent, puissent m'empêcher d'accomplir ce qu'un prince chrétien et craignant Dieu est tenu de faire pour son saint service et le maintien de la foi catholique[1]. »

[1] *Correspondance de Philippe II.*

Le fils de Charles-Quint n'est pas seulement un monarque, c'est un système, c'est l'idéal du roi tel que l'institue le concile de Trente; voilà pourquoi je dirais volontiers avec un écrivain : J'aime Philippe II; j'aime cette longue, froide figure de marbre, inexorable comme un appareil de logique, qui ne laisse rien à désirer ni à inventer. Si le concile de Trente pouvait être représenté la couronne sur la tête, je ne pourrais me le figurer autrement que sous les traits de Philippe II, et ce qui montre bien que chez lui le système est tout l'homme, c'est que l'homme disparaît dès que le système n'est pas en jeu. Irrésolution, incertitude, confusion : voilà le plus souvent, dans ses conseils, le roi de l'Escurial; empruntant ses décisions à ses créatures, muet, invisible, il ne redevient lui-même, il n'existe que si la question religieuse est posée. Alors le roseau qui se pliait à tous les vents se redresse, il devient la verge de fer, le monde se courbe devant lui.

C'est au nom de la religion que l'Espagne engage la lutte contre les Pays-Bas : pour que la lutte soit égale, c'est au nom de la religion que les Pays-Bas doivent se défendre; mais qui pèsera dans la balance en face de Philippe II? il s'arme de toutes les forces morales du catholicisme. Où sera, de l'autre côté, le point moral pour appuyer la résistance? Quel sera entre tous les hommes levés pour la défense de la Belgique celui qui représentera d'une manière particulière l'amour de la foi nouvelle et l'horreur de l'ancienne? Qui rendra à Philippe II anathème pour anathème? Qui parlera, qui combattra au nom de la Réforme? Je cherche ce point moral que les historiens ne m'ont pas montré, et qui pourtant doit exister.

Cet homme ne peut être aucun de ceux qu'ils ont cou-

tume de mettre au premier rang. Ce ne peut être Guillaume le Taciturne : il est la tête et le bras de l'entreprise ; mais j'en cherche l'âme, l'idée. Sur le terrain religieux, Guillaume chancelle ; il touche à l'indifférence ; bien plus, il commence par haïr la révolution nouvelle. Où sera donc l'orateur, le poëte, le docteur et le prêtre de cette cause ? Il faut dans une entreprise si complexe un homme qui tienne par ses origines aux deux races, aux deux nationalités jetées dans la révolution ; il faut qu'il ait à la fois l'ardeur iconoclaste des premiers réformés et le génie patient de la diplomatie inaugurée par Charles-Quint ; qu'apôtre, théologien d'une Église nouvelle, on puisse au besoin lui confier une armée ; exécrable d'ailleurs au catholicisme autant que Philippe II à l'hérésie. Je veux de plus que cet homme soit un des écrivains les plus considérables de son temps, et, comme il s'agit de la destinée de deux peuples, qu'il crée la langue hollandaise et qu'il fasse honneur à la langue française ; que je retrouve dans ses écrits la vigueur de son siècle avec la raison du nôtre. Je veux encore que le même homme ait dirigé les plus vastes affaires d'État, qu'ambassadeur dans toutes les grandes négociations, il soit le premier orateur de la république, qu'il ne cède qu'à Guillaume en autorité auprès de la noblesse et du peuple, qu'il soit uni à ce grand homme par une amitié, une familiarité de chaque instant, que tous deux semblent être la tête et le cœur de la révolution et ne former qu'une même intelligence.

Or cet homme n'est pas un personnage de fantaisie ; grâce à mon exil en Belgique, j'ai pu à loisir recueillir les traces de son influence et de ses ouvrages. C'est sa vie à moitié retombée dans l'oubli par je ne sais quelle ingratitude de l'histoire que je me propose de raconter. Cette figure nous appartient d'ailleurs à moitié par l'ori-

gine; nul génie ne fut plus français par le cœur, par l'accent, par la langue; ses œuvres comblent une lacune singulière dans l'histoire de notre idiome, dans celle de notre littérature religieuse et politique. Il s'agit ici d'un frère d'armes de Duplessis-Mornay et de d'Aubigné, d'un précurseur de Pascal et du vicaire savoyard.

I

Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde naquit à Bruxelles en 1538; il descendait par son père d'un gentilhomme savoyard, qui, de la Tarantaise, avait suivi dans les Pays-Bas Marguerite d'Autriche en qualité de trésorier. Par sa mère, Marie d'Emméricourt, il tenait à la Haute-Bourgogne[1] et à la Hollande. Quant à la seigneurie du Mont-de-Sainte-Aldegonde, dont il portait le titre et qui sert souvent à le désigner, elle était située en Hainaut, à quelques milles de Charleroi. On retrouve ainsi dans ses origines le Savoyard, le Wallon, le Français, le Hollandais. Il semble avoir gardé de la Savoie la forte séve morale; du pays de Froissard et de Commines, la finesse jointe à l'imagination pittoresque; de la Hollande, le grand sens, la persévérance imperturbable. Sa vie même ne sera qu'un long effort pour unir et réconcilier ces races.

Soit que ses parents inclinassent en secret vers l'Église

[1] Prins, *Lofrede van Marnix* (Éloge de Marnix). — Wilhelm Broes, *Filip van Marnix aan de hand van Willem I* (Marnix dans ses rapports avec Guillaume Ier); Amsterdam, 1840, 3 vol. Le premier de ces ouvrages a été couronné, vers la fin du dix-huitième siècle, par une société littéraire de Hollande qui avait mis au concours l'éloge de Marnix. — Te Water, *Historie van het Verbond* (Histoire de la confédération et des requêtes des nobles dans les Pays-Bas), 1756.

réformée, soit qu'ils eussent simplement suivi l'exemple d'une partie de la noblesse, le jeune Marnix fut envoyé à Genève avec son frère aîné Jean pour y terminer son éducation, qui s'acheva sous l'œil de Calvin et de Théodore de Bèze. Il puisa à la source même l'énergie de conviction qui devait faire jusqu'au bout sa force invincible. En même temps qu'il s'initiait à la vie nouvelle dans la théologie, il subissait l'influence littéraire de la Renaissance. Philippe de Marnix se préparait au grand combat de l'esprit en s'appropriant toute l'antiquité, renouvelée par le seizième siècle. Il devait compter un jour parmi les hellénistes, et il commentait la Bible dans l'hébreu. Calvin lui enseignait le secret de cette langue française émancipée qu'il devait appliquer avec tant de puissance aux affaires d'État. A cela se mêlait surtout l'impression ineffaçable d'une république naissant au souffle de la Réforme; Genève, en 1558, était déjà remplie de l'esprit de Rousseau.

Revenu en Belgique à vingt et un ans, protestant et républicain, le premier spectacle qui s'offre à Marnix dans son pays est celui des échafauds; mais les supplices ne s'achevaient plus sans protestations; il sortait de la foule une sourde rumeur. Quelquefois le peuple dispersait le bûcher avant qu'il fût allumé; d'autres fois le geôlier lui-même ou ses enfants rendaient la liberté aux prisonniers. Le jeune Marnix épiait ces symptômes de délivrance. Il entretenait[1] en Angleterre et en Suisse une correspondance secrète dans laquelle il exhalait son ardeur de prosélytisme, et ce n'étaient pas seulement les persécutions qui lui arrachaient des cris de colère; il trouvait une cause

[1] Gerdes, *Scrinium Antiquarium*, t. III, p. 135, 1752, recueil important de pièces originales concernant l'histoire de la réforme.

non moins grande de douleur dans l'audace inattendue de quelques réformés de Belgique qui, du premier bond, sortaient du christianisme et touchaient aux doctrines panthéistes. Le jeune croyant, effrayé du nouvel horizon qu'il entrevoyait, se retournait vers Théodore de Bèze, qu'il appelait son *père dans le Christ*. Il lui demandait des armes pour combattre ces nouveaux adversaires, peut-être aussi pour se raffermir lui-même contre les tentations de l'esprit et le désir de tout connaître. Théodore de Bèze apaisait les angoisses de Marnix, il le renvoyait au dernier traité de théologie qu'il venait de publier, surtout il lui enseignait le mépris superbe qui est demeuré un des traits les plus frappants de l'école de Genève. Toutefois ces correspondances, ce zèle emporté, ne pouvaient rester longtemps sans péril. Obligé de se dérober par la fuite aux inquisiteurs, Marnix imagine que le moyen le plus sûr pour lui est de se cacher au foyer de l'inquisition elle-même. Il se retire en Italie, peut-être à Rome; il voulait effacer ses traces; l'histoire n'a pu les retrouver.

Bientôt Marnix pressent qu'une révolution profonde se prépare et qu'il doit y avoir sa place[1]. On le voit reparaître soudainement au milieu des jeunes nobles de Bruxelles et parmi les riches marchands d'Anvers. Les choses avaient grandi depuis son absence. Ce n'était plus par des paroles furtives qu'il devait répandre sa foi. La révolution qu'il avait apportée de Genève, il la trouvait ou croyait la trouver partout. D'un côté, un peuple irrité contre la domination étrangère n'attendait que des chefs

[1] Joannes Meursius, *in Athenis Batavis*. « Philippus Marnixius, nomen ejus per Europam totam clarissimum et in viro, genus, ingenium, eruditio, virtus atque industria certabant. » — Melchior Adamus, *in Vitis Theologorum*, 1653. — Verheiden, *Elogia Theologorum*, p. 141.

pour se déclarer ; de l'autre, une noblesse ambitieuse, jalouse de ces mêmes étrangers, épiait l'occasion de ressaisir son autorité perdue. Les uns et les autres comprirent avec la rapidité de l'instinct que le concile de Trente[1], en changeant l'organisation de l'Église, changeait l'organisation politique de l'État, et que cet idéal nouveau de despotisme devait ruiner du même coup les petits et les grands. Ce sera l'honneur des Pays-Bas d'avoir compris mieux qu'aucun autre peuple la logique de la tyrannie.

En vain Philippe II répétait qu'en imposant l'inquisition et les *placards*[2] il ne changeait rien à ce qu'avait établi son père Charles-Quint; l'instinct public avait clairement discerné que l'introduction du concile de Trente, c'était l'entrée dans le chemin de la servitude politique consacrée par la servitude ecclésiastique. Là était la cause la plus élevée de cette subite horreur qui avait saisi les Pays-Bas : plus elle était vague, plus elle était puissante. On se sentait entraîné par les détours des théologiens vers un seuil lugubre, sans savoir ce qu'il y avait au delà, et, comme ces troupeaux aveugles qu'un sourd pressentiment avertit du péril suspendu dans l'abattoir, les peuples, sans pouvoir expliquer le motif de leur aversion soudaine, refusaient d'entrer par la porte nouvelle où le roi catholique avait juré de les engager. Ils étaient pleins d'épouvante, leur chair se hérissait, ils respiraient d'avance l'odeur du sang qui n'était pas encore versé, ils cherchaient partout en mugissant quelque issue pour se dérober à leur divin pasteur.

Si l'on ajoute que tous ces sujets de colère, de crainte, d'aversion, se confondaient avec l'idée de la domination

[1] « Le concile de Trente qui fut, comme vous savez, le commencement de vos ruines. » (Duplessis-Mornay, *Mémoires*, t. I, p. 194.)

[2] Ordonnances contre les hérétiques.

étrangère, que le concile de Trente, les *placards*, l'inquisition c'était l'Espagne, on comprend de reste quels ferments s'agitaient dans les esprits sous les formes encore impassibles du gouvernement de Marguerite. Chose terrible pour le peuple! il venait de faire cette découverte; sa religion, c'était son ennemi.

A l'approche de la crise chaque jour plus menaçante, l'impuissance du ministre Granvelle devenait évidente pour tous, excepté pour lui-même : non pas qu'il manquât de l'art nécessaire pour régir un État dans les temps ordinaires, mais il voulut appliquer à des circonstances toutes nouvelles des remèdes surannés, et régir une révolution comme un État paisible. Par cette disproportion entre le but poursuivi et les moyens employés, il lui arriva ce qu'il y a de pire au monde : il rendit le gouvernement ridicule. Granvelle voulait des choses énormes, odieuses à la nation, et, soit excès de finesse, soit défaut d'énergie, il s'était follement persuadé que les ruses, les petits calculs, les habiletés accoutumées, suffiraient à envelopper des peuples encore rudes et aveugles. Par trop d'esprit, il s'éblouit lui-même, ne voyant pas que la passion éveillée dans les masses était devenue plus clairvoyante que sa diplomatie souterraine. Chaque jour son patelinage doucereux échouait contre les colères de la conscience publique.

Les hommes accoutumés à caresser de petits piéges, quand viennent les moments décisifs, sont presque toujours dupes. Ils sont si occupés de leurs subtiles trames, qu'ils ne s'aperçoivent pas que le monde entier a les yeux ouverts sur eux, et assiste en spectateur à leurs préparatifs de fraude. C'est l'histoire de Granvelle. On le voyait tendre sur la société ses menus fils d'araignée, et lui seul n'en savait rien. Le moment vint où, lorsqu'il eut achevé

d'ourdir son filet, il se trouva lui-même enveloppé d'un immense éclat de rire. Ce n'étaient que pasquilles et brocards contre l'odieux cardinal. Le peuple le poursuivait de ses chansons dans la rue. La noblesse donna à ses laquais une livrée chargée des emblèmes et de la barrette de Son Éminence. Cet homme de tant d'esprit poussa le ridicule jusqu'à se plaindre à Madrid. C'était s'avouer vaincu. Il ne restait à l'Espagne qu'à le sacrifier. Granvelle reçut l'ordre de se retirer des Pays-Bas : premier triomphe de l'opinion nouvelle; mais en même temps la monarchie espagnole se trouva nécessairement par ce début poussée à gouverner par le sang. Quand les gouvernements ont été ridicules, il est presque inévitable qu'ils soient atroces, car ils se persuadent bientôt qu'il n'y a plus que le sang versé qui puisse leur rendre l'ancien respect. Le duc d'Albe devait rendre au gouvernement espagnol le sérieux que lui avait ôté Granvelle.

Entre l'un et l'autre, il y eut encore un intervalle de près de deux ans qui fut abandonné à la révolution pour qu'elle pût s'enraciner et se préparer au combat. Comment en profita-t-elle? La gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme, livrée à elle-même par la retraite de Granvelle, comprit sans tarder que toute la question était de gagner du temps; politique faite plus que toute autre pour son esprit, nourri dans les ruses italiennes. On peut dire, d'après cela, qu'elle fit tout ce qu'elle devait faire dans la situation des choses : témoigner le plus de confiance à ceux dont elle avait tout à craindre; promettre à Bruxelles ce qu'elle était sûre de faire refuser par Madrid; compromettre les chefs naturels de la révolution par les liens officiels et les dignités dont elle les accablait; se joindre à l'opinion pour achever de ruiner Granvelle, tout en l'imitant le plus souvent; céder toujours sans jamais rien ac-

corder. C'est un spectacle peut-être unique de voir cette main souple de femme tantôt lâcher, tantôt retenir la bride à cette révolution grondante qu'elle amuse et caresse jusqu'au moment où elle la livre garrottée et endormie à la hache de son successeur.

Les Pays-Bas étaient dans la main de trois hommes, — le comte d'Egmont, le comte de Hornes, le prince d'Orange. Ils avaient les commandements militaires et l'amour du peuple. Plus d'une fois ils tinrent en leur pouvoir la gouvernante et le système espagnol; ils refusèrent de profiter du premier moment que la fortune leur accordait. La vérité est que l'affranchissement politique dépassait de beaucoup la pensée des deux premiers, s'il devait entraîner après soi la chute du catholicisme. De telles idées n'avaient jamais approché ni de l'un ni de l'autre. Le hasard les avait placés au premier rang d'une révolution qu'ils ne désiraient pas. Tous deux appartenaient si bien de cœur au système espagnol, que, même la tête sur l'échafaud, ils doutaient encore si le roi voulait vraiment les tuer.

Nul n'était plus populaire que le comte d'Egmont à ce premier moment des troubles, et nul aussi n'a plus perdu que lui par la publication récente des correspondances. Il en coûte de rabaisser une figure qui, après tout, conservera pour piédestal son échafaud. La mort, même involontaire, pour une grande cause est une puissance si bienfaisante, qu'elle couvre à jamais le visage des siens contre la curiosité jalouse et les reproches de la postérité. Et pourtant, devant les témoignages signés de la main du comte d'Egmont, comment fermer aujourd'hui les yeux à l'évidence? Tant de contradictions poussées si loin ressemblent à la trahison envers les deux partis. Toujours prêt à donner pour garantie suprême dans les moments

de crise les crédulités de son amour-propre, Egmont remplaçait les sombres lueurs que d'autres puisaient dans la foi par on ne sait quelle trompeuse satisfaction qu'il trouvait en lui-même. Quand il avait mis sa personne quelque part dans la balance, il ne s'inquiétait plus de ce que pesait le monde. Sans convictions dans un temps de fanatisme, ni catholique ni protestant, il crut la conciliation facile entre des camps ennemis que l'enfer divisait, et il réputa cette conciliation accomplie parce qu'il l'avait conseillée. Au reste, comme il ne fut pas martyr, son sang ne lui engendra pas de vengeur. Onze ans après, on vit son fils courtiser ses bourreaux.

La popularité du comte d'Egmont chez les Wallons s'explique non-seulement par l'échafaud, mais encore parce qu'il représente très-fidèlement la destinée de ces populations dans la révolution du seizième siècle. Comme lui, elles flottent d'abord incertaines entre la vieille Église et la nouvelle; comme lui, elles restent catholiques; comme lui, elles se retournent contre leurs alliés de la veille; on peut même ajouter qu'elles eurent aussi leur échafaud. Pendant deux siècles et demi, il ne resta sur l'estrade qu'un cadavre de peuple.

Quant au prince d'Orange, il temporise au profit de la révolution, comme Marguerite de Parme au profit du despotisme espagnol[1]. Il ne sait encore si c'est l'émotion passagère d'un peuple ou le signal d'une époque nouvelle. Il veut que la révolution grandisse avant de s'y jeter à corps perdu. D'un côté, il autorise son frère à lever en Allemagne des troupes auxiliaires des insurgés; de l'autre, il arrête à Anvers, à Bruxelles, la foule triomphante, et empêche la

[1] Voyez les lettres si sensées de Robert Languet, le célèbre auteur des *Vindiciæ contra tyrannos. Epistolæ politicæ et historicæ*. 1646. p. 215.

révolution de franchir le palais. Il protége en même temps la révolte et la répression, Bréderode et Marguerite; surtout il laisse passer l'occasion de vaincre.

Que signifient ces contradictions, si ce n'est que le jour ne s'est pas fait encore dans l'esprit du prince d'Orange? Il doute, il délibère; comment à ce premier moment gouvernerait-il la révolution qui l'a surpris? Il faut que la lumière se fasse dans son intelligence, et ce temps employé à s'éclairer, il le perd pour le combat. Il est encore catholique de fait, c'est-à-dire que, sans aucune foi, il a conservé tous les préjugés des croyances qui ne sont plus les siennes; hostile au calvinisme comme tous les princes allemands, cela seul le rendrait incapable d'être le chef d'un mouvement calviniste. On a voulu expliquer par des calculs d'une profondeur infinie ce qui était alors en grande partie chez lui l'effet de sa situation d'esprit. Ce n'est pas tout d'être un grand homme; il faut encore que le moment soit venu pour le héros de voir et de comprendre sa mission. Les hésitations, les incertitudes d'opinions, se joignant en ce moment chez Guillaume d'Orange à la circonspection naturelle de son caractère, font de cette époque de sa vie une contradiction perpétuelle où son génie d'action reste paralysé; mais c'est sa gloire qu'après avoir été surpassé au début par l'instinct populaire, il ait si bien pris sa revanche et entraîné ceux qui l'avaient précédé.

Les chefs naturels de la révolution s'étaient démentis dès le premier jour; il s'ensuivit qu'elle fut conduite à l'origine par des hommes inconnus ou privés de l'autorité nécessaire pour assurer la victoire[1]. Les jeunes gens sortis de l'école de Genève forment dans la noblesse le premier

[1] « Belgium esse planè eversum stultitiâ procerum et ignaviâ non ignoras. » (Languet, *Epist.* IV.)

groupe qui remplit alors la scène. Neuf d'entre eux se réunissent à Bréda, dans le château du prince d'Orange. Aucun d'eux n'était célèbre; mais ils possédaient ce grand avantage de savoir mieux que personne ce qu'il fallait pour donner un corps à la révolution et la faire irrévocable. L'un d'eux surtout, l'air pensif et résolu, c'était Philippe de Marnix, voulait que le premier acte enchaînât la noblesse par un engagement réciproque qui lierait les timides à la fortune des audacieux. Il s'agissait de marquer les conditions qu'on imposerait à la monarchie espagnole, déclaration des droits qui devait précéder une guerre de près d'un siècle. Pour cet acte solennel, il faut un langage où l'on sente en même temps l'enthousiasme de la foi nouvelle et la fermeté mesurée de l'homme d'État. Marnix, au milieu du groupe des conjurés, lit la déclaration qu'il a rédigée; elle se termine ainsi :

« Ayant toutes choses bien et dûment considéré, nous estimons qu'il est de notre devoir d'y obvier, afin de n'être exposés en proie à ceux qui sous couleur de religion ou d'inquisition se voudraient enrichir aux dépens de notre sang et de nos biens. En conséquence, nous avons avisé de faire une bonne, ferme et stable alliance et confédération, nous obligeant et promettant l'un à l'autre, par serment solennel, d'empêcher de tout notre pouvoir que ladite inquisition soit maintenue ou reçue sous quelque couleur que ce puisse être. Nous promettons et jurons d'entretenir cette alliance saintement et inviolablement à toujours, tant que nous vivrons; nous en prenons Dieu à témoin, sur le salut de nos âmes; nous nous promettons réciproquement toute assistance de corps et de biens, comme frères et fidèles compagnons, tenant la main l'un à l'autre. Et, si quelqu'un de nos confrères était recherché par ladite inquisi-

tion, ou bien encore comme ayant adhéré à notre confédération, nous promettons et jurons devant Dieu de l'assister, sans nous épargner sous aucun prétexte quelconque. Et, pour annuler les obligations contractées par les présentes, il ne suffirait point que les poursuites intentées contre quelques-uns de nos confédérés fussent fondées sur un soi-disant crime de rébellion; car nous déclarons qu'il ne s'agit point ici de rébellion, et que nous ne sommes mus que par un saint zèle pour la gloire de Dieu et pour la majesté du roi, pour le repos public, pour la défense de nos biens, de nos vies, de nos femmes et de nos enfants, à quoi Dieu et nature nous obligent. »

La veille, la réunion de ces jeunes gens n'était qu'une conjuration; depuis ce grand acte, connu sous le nom de *compromis des nobles*, la révolution éclate. Marnix avait donné une expression immortelle à ce qui se tramait au fond des cœurs. Quand les mouvements tumultueux des masses trouvent enfin pour s'exprimer une parole consacrée, cette parole réagit avec une force toute-puissante sur les événements; chacun voit clair au fond de sa passion. Avec l'entraînement qui saisit une société impatiente de s'affranchir, l'œuvre de Marnix est signée presque aussitôt des deux mille noms principaux de Belgique et de Hollande, L'inspiration d'un seul devient l'œuvre, l'engagement de tous : véritable serment du jeu de paume du seizième siècle! Un grand nombre se repentiront de l'avoir prêté et bientôt le renieront. Il existera en dépit d'eux; il dominera et réglera l'immense débat qui va s'ouvrir. Le terrain est marqué, le champ clos est tracé pour le duel qui s'engage entre la monarchie d'Espagne et les Pays-Bas. Impossible de reculer au delà des limites qu'une main ferme vient de poser. La lutte peut commencer. Quand

des serments semblables sont prononcés, les individus ont beau y être infidèles, les sociétés reprennent ces serments pour leur compte et se chargent de les exécuter.

Un grave événement mit dès l'origine l'esprit de Marnix à une rude épreuve. Les églises catholiques avaient été ravagées dans une grande partie des Pays-Bas par les briseurs d'images. Ce fut pour beaucoup d'hommes une occasion de renier sur-le-champ une révolution qui déjà les inquiétait. Les hommes qui ont préparé une révolution par leurs idées sont presque toujours les premiers à la méconnaître dès qu'elle se réalise. Comme les choses n'arrivent jamais ainsi qu'ils l'ont imaginé, ils sont bientôt blessés de la marche des affaires comme d'une désobéissance à leur génie, et dès lors ils flagellent les événements comme Xerxès flagellait l'Océan.

Marnix eût préféré que les images et les objets du culte eussent été enlevés des églises paisiblement et sans troubles, ainsi que cela était arrivé dans la réforme de Zwingle : c'est ce qu'il avait conseillé; mais il ne jugea pas que cette infraction à ses avis fût une raison d'abandonner la partie. Il montra, au contraire, par des écrits déjà populaires, que la colère contre des objets inanimés marquait[1] l'empressement de se racheter des anciennes superstitions. Il lava la révolution du reproche de vandalisme, et rendit la confiance aux incertains. Dès le premier moment, tout part de lui dans la religion et dans la politique; c'est lui qui compose l'acte d'union de l'Église réformée d'Anvers, première base de l'église hollandaise, et la requête que Bréderode présente à Marguerite, défi suprême de la révolution armée.

[1] *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, par M. Groën van Prinsterer, t. II, p. 221; t. III, p. 252. — Te Water, *Verbond*, t. I, p. 382.

II

Marnix avait prévu que le compromis, c'était la guerre. Dans toutes les réunions des confédérés, il soutient que la temporisation ne peut profiter qu'à l'Espagne, qu'il faut surprendre l'ennemi avant qu'il ait réuni ses forces, que dans les circonstances présentes l'extrême audace était l'extrême sagesse. Telles étaient aussi les dispositions d'esprit de son frère Jean de Marnix, de Louis de Nassau, de Bréderode. Par malheur il leur fut impossible d'entraîner dans cette conviction le prince d'Orange. En vain ils s'adressaient ironiquement à lui dans leurs lettres faites exprès pour tomber sous ses yeux. « Prenons la plume et eux l'épée, disaient-ils ; nous les paroles, eux le fait ; nous pleurerons, eux riront. Le Seigneur soit loué de tout ! » L'heure du Taciturne n'était pas encore venue. Élu chef militaire du parti impatient de recourir aux armes[1], Bréderode choisit Philippe de Marnix pour organisateur, ou, comme parle Strada, pour *questeur des gueux*[2]. Le plan de campagne auquel on s'arrêta, et qui appartient aux deux Marnix, était assurément conçu avec une vive intelligence de la situation. C'est le même qui, repris quelques années plus tard, réussit malgré des chances beaucoup plus faibles. Il s'agissait, en prenant son point d'appui sur Anvers[3], de faire un hardi coup de main sur

[1] « La maladie de notre corps public est plus grande qu'on la puisse guérir avec ces doux breuvages. » (*Archives de la maison d'Orange-Nassau*, publiées par M. Groën van Prinsterer.)

[2] *Questor ærarius gheusiorum*. — Strada, *de Bello Belgico*, t. I, p. 291.

[3] Strada, *de Bello Belgico*, t I, p. 300. — Bor, *Oorsprongk* (Origines, commencements et suites des guerres des Pays-Bas), t. I, fol. 156, 1679. — Vigli, *Epistolæ politicæ et historicæ*, 1669, p. 395.

les côtes de Flessingue et de Zélande pour s'emparer des ports et fermer le passage aux troupes espagnoles, que l'on supposait devoir arriver par la route de mer.

Aucun des biographes de Marnix ne dit un mot de cette entreprise, et pourtant il en était le chef, suivant le témoignage formel du général espagnol envoyé pour la combattre[1]. Tout ce que l'on peut conclure à travers la confusion des récits, c'est que les deux frères, Philippe et Jean de Marnix, firent des levées d'hommes dans le Brabant, surtout dans Anvers, avec la demi-complicité du prince d'Orange. Les Français, dont la main est visible dans tous les premiers mouvements des Pays-Bas, ne manquent pas à ce rendez-vous. Sur trois vaisseaux dont se composait la flotte, l'un des navires était commandé par un Français. Cette petite armée de révoltés s'embarque ouvertement, enseignes déployées, sur l'Escaut; elle fait une descente à Flessingue et en Zélande; repoussée de ces deux points, Jean de Marnix la ramène à Anvers; les troupes débarquent et se fortifient dans le village le plus voisin, Austruwell. Un grand nombre d'exilés, gueux des bois, gueux de mer, grossissent cette avant-garde de la révolution. Les Marnix avaient eu soin de s'appuyer aux murs d'Anvers, où commandait le prince d'Orange; ils comptaient aveuglément sur son concours.

A la première nouvelle de ce rassemblement d'insurgés qui jusque-là n'avait trouvé aucun obstacle, la duchesse de Parme charge Beauvoir de Lannoy de le disperser ou de le noyer dans l'Escaut; elle avait donné à cet officier jusqu'à ses propres gardes. Beauvoir court au milieu de la nuit surprendre les troupes des Marnix. Celles-ci, en le

[1] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. II, p. 218; t. I, p. 206, 402, 521, 546

voyant déboucher avec les gardes, les prirent pour les renforts que Louis de Nassau était allé chercher sur le Rhin. L'illusion fut courte. Les soldats de Beauvoir, après avoir tenu quelque temps leurs enseignes basses comme pour fraterniser, les relèvent brusquement, et tombent sur les bandes à demi formées de Jean de Marnix. Au bruit de l'attaque, Anvers s'ébranle : le parti des gueux se précipite au secours des insurgés; mais les ponts avaient été coupés secrètement la veille par Guillaume. Une défection inattendue mit le comble à la détresse des révoltés. Les luthériens, effrayés de la réforme à ce premier moment, font alliance avec les papistes; les partisans de Rome et ceux de Luther descendent en armes dans la rue; ils fraternisent et enveloppent sous la conduite d'Orange les nouveaux réformés. Ceux-ci ne purent qu'assister en frémissant du haut des remparts au combat acharné soutenu par leurs frères en rase campagne, et qui finit par l'extermination presque entière des insurgés. Quinze cents morts restèrent sur le champ de bataille; tous les prisonniers furent égorgés le soir d'après les instructions de Marguerite[1]. La fin tragique de Jean de Marnix, ce jeune chef d'un si grand élan, couronna le désastre. Il s'était retiré avec quelques-uns des siens dans le hangar d'une ferme, et il résistait encore dans cette citadelle rustique. Demeuré seul vivant, il offrit deux mille écus pour sa rançon. Les Espagnols lui répondirent en mettant le feu au toit de chaume et aux meules de paille qui l'entouraient. Jean de Marnix fut brûlé vif sous les yeux de sa femme, qui du haut des remparts appelait en vain ses amis à le sauver ou à le venger. Après la victoire, le général Beauvoir demanda la confiscation à son profit des biens de Philippe

[1] *Correspondance du Taciturne*, par M. Gachard, appendice, p. 500.

de Marnix, l'auteur du compromis, qu'il désignait comme le chef de toute l'entreprise. Le lendemain, Guillaume écrivait une lettre où il déguisait mal son embarras envers tous les partis sous le mysticisme religieux[1]; c'était alors son masque.

Vers le même temps, un autre parti de réformés était battu et écrasé à Waterloo[2], nom déjà sanglant, que l'on rencontre à la première page de cette histoire. Tel était le début de la révolution des Pays-Bas : un élan populaire soudainement comprimé par ceux qui l'avaient d'abord encouragé; l'audace manquant aux chefs naturels de la révolte et passant dans le camp ennemi; les peuples en fuite à l'approche du duc d'Albe. Dans les provinces du nord, Bréderode, qui attendait à Amsterdam, pour entraîner la Hollande, le succès de Jean de Marnix, avait dû se retirer sans essayer de réparer le désastre. Frappé de stupeur, il allait mourir désespéré en Allemagne. Le prince d'Orange lui-même, après avoir empêché ses amis de vaincre, tombait avec eux; ruiné par leur défaite, à laquelle il avait concouru, il fuyait à son tour les Pays-Bas. Que restait-il à faire à Philippe de Marnix? Pendant le combat d'Austruwell, se trouvait-il près de Bréderode en qualité de questeur? L'histoire n'en dit rien. Lui-même raconte qu'après la défaite il changea tous les jours de demeure pendant plusieurs mois. L'auteur du compromis avait engagé le premier le combat contre la monarchie d'Espagne; il suivit les cent mille émigrants que le prince d'Orange entraînait sur ses pas, et dit à son pays un adieu qui semblait éternel.

[1] Voyez la lettre de Guillaume du 17 mars 1567 : « Je vous puis bien dire que nous avons fait la plus belle échappade du monde, et que, par la grâce de Dieu, nous pouvons estimer d'être nouveau-nés. »

[2] Sur la frontière du Hainaut, dans la châtellenie de Lille.

Un long cri s'éleva du milieu des réfugiés belges et hollandais pour accuser le prince d'Orange. « Le pays n'avait attendu qu'un signe de lui pour se précipiter à ses pieds[1] : si seulement il avait eu la pensée de résister, on ne serait pas réduit à de telles extrémités; mais il avait tout perdu par son inertie. » C'étaient là les plaintes de cette foule d'hommes qui se proscrivaient eux-mêmes pour se dérober aux échafauds. Tout le monde aujourd'hui, ce me semble[2], reconnaît qu'au premier jour il dépendait de Guillaume de donner la victoire à son parti. A ce point de vue, son début fut une faute : il mit trop de temps à voir clair dans le fond de la révolution, et par cette incertitude lui-même il ruina sa fortune. L'homme de génie ne paraît pas encore : ses idées étaient très-sûres, très-profondes, mais elles marchaient lentement. Il paya cher ce retard; il lui fallut dix-huit années pour racheter cette faute, encore ne put-il la racheter qu'à moitié.

Le compromis des nobles, vraie déclaration de guerre, est du 5 avril 1566; le duc d'Albe n'entre à Bruxelles que le 22 août 1567. La révolution eut ainsi près d'un an et demi dont personne ne profita. Bien employés, ces dix-sept mois eussent pu abréger la lutte d'un demi-siècle. Marnix en eut l'instinct très-vif, et ce n'est pas sa moindre gloire.

Quel moment en effet si Orange avait voulu en profiter! Anvers occupé et servant de place d'armes, la Hollande assurée, le gouvernement aux mains d'une femme habile sans doute, mais désarmée, emprisonnée dans son propre

[1] « Cum ad ejus pedes se abjiceret universa ferè provincia. (Gerdes, *Scrinium Antiquarium*, VIII.) — Languet, *Epist.*, p. 59.

[2] Les moyens de s'opposer à la venue du duc d'Albe avec quelque chance de succès ne lui eussent pas manqué à la fin de 1566 et au commencement de 1567. *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, par M. Groën van Prinsterer, t. III, p. 49, 50.

palais, demandant déjà merci; au dehors, nulle résistance; l'armée, si l'on pouvait donner ce nom aux troupes indigènes, dans la main des principaux opposants, la moitié du peuple entraîné vers la réforme, le reste avide de changements, des rassemblements de deux cent mille hommes au moindre appel, toutes les villes insurgées, ou qui n'attendaient qu'un signe pour se lever; dans les provinces du nord surtout, une population qui paraissait n'avoir qu'une âme[1]; au loin l'Espagne étonnée, déconcertée, ses forces éparses à tous les bouts de la terre, son roi le plus irrésolu, le plus perplexe des hommes : quel moment pour prendre l'offensive!

Le moindre avantage d'une telle situation était de compromettre irrévocablement tous les partis avec l'Espagne, alors qu'ils étaient unis dans une espérance et dans une haine commune. Quand le duc d'Albe serait arrivé du fond de l'Italie et des côtes de Sicile, traînant après lui ses dix mille sicaires catholiques, alourdi d'un peuple entier de courtisanes, il aurait trouvé la révolution enracinée partout, les villes fermées, les digues rompues, les passages défendus, la nation tout entière debout, derrière ses remparts, ses digues, ses grèves, ses lacs marins. Sans abri, sans argent, les soldats espagnols se seraient fondus dans les campagnes désertes; la faim aurait eu raison de ces invincibles bandits.

Ce qui me confirme dans cette idée, c'est que le prince d'Orange voulut et tenta en effet tout cela; seulement il le voulut deux ans trop tard, après qu'il eut désarmé la révolution et tourné toutes les chances contre lui. Il racheta, il est vrai, sa première timidité par une entrée en campagne d'une merveilleuse audace; mais il s'était ôté

[1] *Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 590.

d'avance la possibilité de vaincre en laissant prendre l'offensive au duc d'Albe. Celui-ci marchait escorté de bourreaux; au lieu du peuple déchaîné de 1566, il allait trouver un peuple maté d'avance, lié dans la boucherie, et qui n'attendait que le coup de grâce : d'Albe n'eut qu'à lever le bras et à tuer. Les dix-huit mille hommes qu'il égorgea sans défense sur les échafauds, et les cent mille proscrits, il les eût, dans le système opposé, trouvés debout en face de lui sur les champs de bataille. Le prince d'Orange eut la magnanimité de reconnaître la faute qu'il avait faite, car tous les avantages qui s'étaient offerts à lui, il les avait donnés à ses adversaires. En vain il appela, il chercha la population qu'auparavant il avait contenue ou repoussée; elle était dispersée par la peur et les supplices. Réduit à parcourir les campagnes sans pouvoir s'appuyer à aucune ville, à aucune forteresse, ce fut à lui de voir ses troupes se fondre sans combat entre ses mains, faute de vivres, d'argent, d'abri, de secours; de là la stérilité de ses premières campagnes. Après avoir inutilement tâté les dix-sept provinces, excité à la révolte ceux qu'il avait assoupis, frappé à toutes les portes sans pouvoir en ouvrir une seule, il trouve dans son pays toutes les difficultés attachées à qui fait la guerre en pays ennemi. L'unique résultat de ses premières campagnes est de faire oublier, à force de témérités, la circonspection des années précédentes.

On croit trop que les grands hommes n'ont point de noviciat, et qu'ils entrent d'emblée tout armés dans l'histoire. Rien au contraire de plus instructif que l'étude de eurs premières fautes avant qu'ils aient pris leur essor; vous distinguez mieux ainsi par quels grands coups d'aile ils les réparent.

III

Profitant des erreurs commises, le duc d'Albe mettait sans difficulté la main sur les Pays-Bas. Le mérite du roi d'Espagne avait été de choisir l'instrument qui convenait le mieux alors à ses desseins. D'Albe avait tout ce que Philippe II possédait d'intelligence et de passion, et tout ce qui lui manquait. Dans leur correspondance, on voit deux hommes parfaitement d'accord sur le but, et c'est le serviteur qui dicte presque toujours la résolution du maître. De grands reproches leur ont été adressés de toutes parts sur le système qu'ils ont appliqué aux Pays-Bas; parmi les partisans mêmes de leurs doctrines, il s'en est peu trouvé qui ne les aient accusés d'inhabileté. Pour moi, je m'attache ici à l'opinion des plus compétents, à celle du jésuite Strada[1] et des chefs de l'Église, et, je l'avoue, si je considère quel était le but à atteindre, je vois difficilement comment on y serait parvenu par un chemin différent.

De quoi s'agissait-il? Préserver les provinces de l'esprit nouveau qui les avait infectées, y refouler pour deux siècles la raison humaine, empêcher la pensée moderne d'éclore; après le grand travail d'émancipation politique qui avait marqué l'esprit des communes de Flandre, faire avorter l'effort des temps passés; replonger dans la servitude ceux qui les premiers avaient fait l'apprentissage de la liberté publique; appliquer toutes les conséquences sociales de la réaction du concile de Trente aux populations qui étaient le plus près de la vie moderne; les murer tou-

[1] *De Bello Belgico*, t. I, p. 369.

tes vivantes, toutes avides d'avenir, dans la prison du saint-office; effacer de l'histoire les cités les plus bruyantes du moyen âge, et, à la place d'un peuple indépendant, imposer au nord le silence, la stérilité d'une *sierra* espagnole : tel était le problème. Je dis que, pour le résoudre, ni l'astuce de Marguerite de Parme, ni les calculs ingénieux de Granvelle, n'eussent suffi. Pour forcer la nature et la raison tout ensemble, il fallait la hache du duc d'Albe.

Si la liberté de conscience était alors la peste sociale, nul doute que cette liberté déjà invétérée ne pût être extirpée sans violence. Voulait-on que l'Espagne convertît par la discussion les Pays-Bas aux trois quarts hérétiques? Comment l'ignorance espagnole eût-elle tenu tête à des hommes nourris dans les fortes écoles de la réforme? Fallait-il fermer les yeux sur les progrès des novateurs? C'était s'avouer vaincu avant que de combattre. Sous la persécution modérée de Marguerite de Parme, la plupart des villes avaient abandonné le catholicisme. Le mal croissait à vue d'œil; quel moyen d'arrêter les populations sur cette pente? Le fer, le feu, la fosse, eurent seuls cette vertu.

Remarquez que le plan fut conduit avec plus d'habileté qu'on ne suppose, et, si l'atrocité y fut manifeste, il est assurément injuste de prétendre que le sang-froid, le calcul, la ruse, y aient manqué. Après la furie du duc d'Albe viennent, lorsque la veine est épuisée, les tempéraments de Requesens, les promesses, les caresses de don Juan, le tout couronné par les corruptions élégantes et les chaînes faciles du duc de Parme. La méthode d'Ignace de Loyola, pour exténuer une âme dans les exercices spirituels, est appliquée en grand à toute une société; une fois la nation matée par la terreur, faire luire tout à coup à ses yeux les mots de magnanimité, de réconciliation; quand la masse est au moment de périr, la raviver par

une espérance lointaine; ramener ainsi au piége ceux qui l'avaient évité; par cette amorce tendue à une nation mourante, faire goûter, savourer la servitude comme une grâce et un bienfait : ce fut là le plan pour asservir les Pays-Bas. Il fut suivi dans tous ses détails, si j'en excepte un seul : le rôle de la clémence après le meurtre avait été réservé à Philippe II, qui devait venir l'exercer en personne à la fin de la tragédie; mais le cœur lui manqua, car cet excellent logicien ne chercha jamais le péril. Il envoya, les uns après les autres, ses lieutenants chargés des serments qu'il se réservait l'occasion de rompre. Toutefois ce plan se trouva dans le fond si bien conçu, que, malgré cette faute de détail, il ne laissa pas de réussir au moins pour dix provinces. Après avoir réclamé le joug, celles-ci se firent gloire de l'étendre à leurs anciens complices.

Dans l'exécution de ce plan, il est assurément fâcheux que le duc d'Albe ait eu un si grand besoin d'argent. Tant qu'il se contenta de verser le sang, il trouva peu d'obstacles[1], car on ne sait pas de quelle dureté de cœur les peuples sont capables quand la peur les a apprivoisés. Le nom de *gueux* donné indistinctement à toutes les victimes, quoique relevé par elles avec fierté, n'avait pas laissé de produire son effet. Quand on a pu trouver un mot heureux pour flétrir les opprimés, c'est une chose incroyable que la facilité que l'on trouve auprès de la conscience humaine. Combien de gens se sont dit en voyant tomber les têtes d'Egmont de Hornes et de leur cent mille compagnons d'échafaud : *Après tout, ce sont des gueux*[2]*!*

[1] Voyez les lettres de Requesens dans la *Correspondance de Philippe II*.

[2] *Gheusios contemptim appellatos.* (Strada, *de Bello Belgico*, t. I, p. 223.) « Ceux qu'ils appellent par moquerie : Povres gueux. » (Guillaume d'Orange, *Corresp.*, t. III, p. 147.)

Comme ces gens-là, en marchant au supplice, avaient l'insolence de confesser leur foi, il y avait là un scandale et un danger d'infection pour les *bons*. Le duc d'Albe y pourvut; il ordonna qu'on commençât par brûler secrètement aux condamnés la langue avec un fer *candent*. On obtint par là ce point important : les victimes semblèrent donner par leur silence leur assentiment à l'échafaud[1]. Par malheur, on eut besoin d'argent, il fallut le dixième denier, et chacun dès lors se sentit touché jusqu'à l'âme.

On a imaginé que le duc d'Albe a fini par montrer des scrupules sur les torrents de sang qu'il a versés. Cela ne me paraît guère probable, et l'histoire n'en dit rien. Il dut jusqu'à sa dernière heure se sentir dans le grand plan du catholicisme au seizième siècle, et le meilleur juge en pareille matière l'a décidé sans recours, en envoyant au lieutenant de Philippe II l'épée bénie de saint Pierre fumante encore de la Saint-Barthélemy.

Philippe II et son lieutenant retardèrent de deux siècles en Belgique le mouvement de l'esprit humain; cette blessure saigne encore. Par toute autre méthode, ils eussent peut-être conservé les dix-sept provinces unies; mais il eût fallu en ce cas laisser une large part à la liberté de conscience, tandis que, par le plan suivi, si l'empire a été diminué de quelques membres, ceux qui ont été conservés l'ont été sans nulle concession à l'esprit novateur. Les rameaux corrompus ont été retranchés. Il est resté un tronc sain à l'abri de toute contagion. Or c'était là précisément ce qu'avaient voulu le roi et le pape au début de l'entreprise. Il ne s'agissait pas de conserver des provinces, mais de conserver la foi.

[1] « Les peuples sont très-contents, écrit un secrétaire, et croyez qu'il n'y a au monde une nation plus facile à gouverner que celle-ci quand on sait la conduire. » (*Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 79.)

Les révélations dues aux papiers de Simancas laissent ainsi subsister dans toute leur valeur Philippe II et le duc d'Albe, le monarque et le héros du concile de Trente. Contre l'opinion de notre siècle, ils ont montré, par l'exemple de Gand, de Bruges, d'Anvers, de Bruxelles, qu'il n'est pas impossible de forcer un peuple de croire, et par là ils satisfont également le philosophe, l'homme de foi et l'artiste, — le premier à cause de la proportion qu'ils ont gardée entre le but et les moyens; le second par le refus implacable de capituler avec la raison humaine; le troisième par l'unité classique de caractère qu'ils ont gardée jusqu'à la dernière scène.

Le tort du duc d'Albe fut peut-être d'avoir voulu se survivre dans la personne de son fils, qu'il avait instruit dans son système. Le dernier conseil qu'il donna en quittant les Pays-Bas fut de mettre à feu et à sang[1] tous les points qui n'étaient pas occupés en force par les Espagnols. Là était l'erreur d'esprit. Après son départ, on eût perdu tout le fruit de son système, si on n'eût semblé vouloir en changer. Au reste, ses successeurs ont profité de ses travaux en affectant de ne pas le louer. Leur clémence apparente n'eut de valeur que parce qu'elle avait été précédée du *tribunal de sang*[2]. On n'imagine pas combien après cette justice les peuples se montrèrent attendris au seul mot de pardon. On verra ce qu'il fallut de génie aux chefs de la révolution pour prémunir contre

[1] *Correspondance de Philippe II*, t. II, p. 423.

[2] *Une Succursale du Tribunal de Sang*, par J. J. Altmeyer. Sous ce titre, un savant écrivain belge vient de montrer par des côtés nouveaux l'administration du duc d'Albe. L'auteur a puisé dans les archives du Hainaut un grand nombre de détails inconnus qui appartiennent désormais à l'histoire et répandent une sinistre lumière sur le siége et la capitulation de Mons (1572). La partie la plus tragique du seizième siècle s'est accrue ainsi de témoignages qu'il faut chercher dans l'ouvrage remarquable de M. Altmeyer.

cet appât le cœur de la foule. Les horreurs du duc d'Albe firent la moitié des séductions de don Juan et du duc de Parme. Quand ceux-ci arrivèrent, les villes étaient dépeuplées, les campagnes ravagées. On ne labourait plus, on ne semait plus la terre. Les loups habitaient dans les faubourgs de Gand. Il devint assurément plus facile de régner sur ces déserts. Les successeurs d'Albe, voyant les choses s'apaiser autour d'eux et le silence se répandre dans les provinces du midi, s'en attribuèrent aveuglément le mérite; mais ce désert, qui l'avait fait?

IV

Pendant que le duc d'Albe élevait librement ses bûchers dans les Pays-Bas, Marnix cherchait un abri à Heidelberg, auprès de l'électeur palatin. Cette petite cour, au milieu d'un peuple de savants, ce château aujourd'hui en ruines, alors dans sa splendeur, offraient un asile à ceux qui voulaient respirer au milieu du grand combat du siècle; on y trouvait à la fois l'élégance chevaleresque d'un manoir du moyen âge, la vie sérieuse d'une université retentissante de tous les bruits de la Renaissance, la solitude d'une Thébaïde, et, par-dessus tout cela, une sorte de forteresse du calvinisme. Les croyants échappés aux bûchers d'Italie, de France, d'Allemagne, venaient, sous la protection du château des électeurs, montrer leurs plaies à l'Europe religieuse et se préparer à de nouvelles luttes.

Conseiller du prince palatin, assesseur de l'Église réformée, Marnix reparaît souvent au milieu de cette retraite de Heidelberg. Il y retrouve les traces encore vivantes d'Olympia Morata, et il célèbre ce souvenir par quelques

vers latins sur la *Sapho de la Réforme*. C'est dans un de ces intervalles de paix qu'il écrit sa *Lettre de consolation aux frères exilés du Brabant, des Flandres, du Hainaut, de l'Artois*, dispersés çà et là dans les pays étrangers à cause de la pure doctrine de l'Évangile. Il visite les églises naissantes des bords du Rhin, il préside les synodes clandestins; ses lettres forment le lien de ces différentes églises, réduites à une conspiration évangélique. Dans ces manifestes de l'exil, on sent la reconnaissance du réfugié qui alors trouvait partout un seuil ouvert. Emden, Wesel, Heidelberg, sont pour lui les *villes de refuge*, les *lumières du monde*, la Sion et la Jérusalem. En même temps qu'il ranime les cœurs, il n'oublie pas son titre de *questeur des gueux*. Assisté d'un prédicateur, il va de lieux en lieux solliciter les tributs de son parti, et bientôt il refait ainsi un trésor pour la révolte, il y a en ce moment en lui un apôtre et un frère quêteur. « Après tant d'épreuves, écrit-il, nous finirons par revoir la patrie; nous ne les trouverons pas tous vivants, mais bien ceux-là qui sont marqués du signe de *Thau*. »

Dans cette voie, Marnix ne pouvait manquer de rencontrer Guillaume d'Orange. Tous deux, aigris par leur défaite commune, devaient, ce semble, nourrir de vifs ressentiments l'un contre l'autre; Guillaume pouvait reprocher à Marnix sa précipitation, son impatience, qui avaient tout compromis; Marnix à Guillaume, son hésitation, ses lenteurs, qui avaient perdu la cause. Aldegonde pouvait rappeler un malheur plus personnel, la mort de son frère, la ruine de l'entreprise commencée et perdue sous Anvers. Des exilés vulgaires n'eussent pas manqué de rafraîchir ainsi leurs plaies. Pour des hommes du caractère du Taciturne et d'Aldegonde, l'exil est au contraire la meilleure et la plus salutaire des écoles; sorte de

méditation dans la mort, on y voit son époque du fond de la postérité. Eclairés par cette leçon suprême, dès que ces deux hommes se furent rencontrés, ils comprirent qu'ils ne devaient plus se quitter; au lieu de se reprocher leur passé, ils s'empruntèrent leurs qualités distinctes et se complétèrent l'un par l'autre : Marnix communiquait à Guillaume quelque chose de son élan et de son impétuosité, Guillaume tempéra la fougue de Marnix par la sagesse de l'homme d'État.

Aldegonde avait jugé que, dans la ruine de son parti, il fallait un homme pour le relever, et que Guillaume était cet homme. Dès ce moment, tous les ressentiments s'effacent, il s'attache à Orange comme au salut même. Prédicateur à la cour, conseiller dans le cabinet, aide de camp dans le combat, négociateur auprès des rois, orateur dans les États, il ne quitte plus son héros, qu'il commence par convertir. Son œuvre principale en ce moment fut en effet de conquérir Guillaume à la révolution religieuse[1]. Jusque-là, le Taciturne avait séparé ces deux choses : liberté politique, liberté de l'esprit; indifférent aux opinions, c'est dans son indifférence qu'il avait puisé son inertie. Hostile au calvinisme, il l'avait été, à son insu, à la révolution nouvelle. Marnix avait dans ces questions l'avantage de ne s'en être jamais distrait. Un point arrêta longtemps le prince d'Orange : la réputation morose du calvinisme; il craignait l'esprit puritain de l'Église de Genève. Marnix lui montra un christianisme aimable, indulgent, celui d'un philosophe plus que d'un théologien; il portait une sorte de netteté mathématique jusque dans les mystères. L'âme froide, enveloppée de Guillaume, ne put tenir contre ces assauts répétés; il renonça à ses préjugés catholiques et

[1] Groën van Prinsterer, *Archives*, t. III, p. 54.

luthériens; il n'avait pas vu le lien indissoluble de la servitude espagnole et de la servitude catholique. Aldegonde le lui montra; il donna un centre de gravité à cet esprit jusque-là oscillant. Le Taciturne embrassa la foi du jeune apôtre; ce fut le nœud de leur héroïque amitié. Sully et Duplessis-Mornay ne furent jamais pour Henri IV ce que Marnix ne cessa un moment d'être pour Guillaume.

Aussi, quand le prince d'Orange, en 1568, rentre dans la lutte, vous voyez un homme tout nouveau. Ce n'est plus le grand seigneur qui transige avec les partis et attend la fortune. Converti aux opinions nouvelles, au moins dans leurs rapports avec la politique, il a désormais un principe qui l'éclaire : il sait où il va. Plus un moment de trouble ni d'hésitation. *Il a délibéré*, dit Marnix, *de mettre le tout pour le tout*. Et, en effet, c'est Guillaume qui désormais relèvera les esprits, s'ils s'abattent; il domine la mêlée, il lit à travers les perfidies, il voit clair dans la nuit; il rapporte de l'exil une armure invincible. Heureux celui qui s'est ainsi retrempé dans la défaite, et qui après son épreuve reparaît au jour avec des pensées plus sereines et plus hautes! La fortune se repent et s'incline devant lui.

La première action de Guillaume d'Orange répond au changement intérieur qui s'est opéré en lui. Rien de plus téméraire, ni de plus imprévu. Dans le temps même où les dix-sept provinces étaient foulées sans résistance par le duc d'Albe, on apprend que le prince d'Orange a passé la Meuse dans la nuit du 5 au 6 octobre 1568, à la tête de vingt-quatre mille hommes recrutés en Allemagne. Ses proclamations appellent aux armes le peuple des villes et des campagnes. Guillaume s'avance du pays de Liége vers les plaines du Brabant. Sans vivres, sans argent, il a compté que les peuples, en courant à la liberté, lui four-

niront tout ce qui lui manque. Il traverse Tongres au milieu d'une population que la peur glace encore. Une chose prouva que le système du duc d'Albe avait réussi : c'est que personne ne bougea. Le duc s'était contenté jusque-là de prendre le sang[1] des nobles et du peuple, et n'avait pas réclamé le dixième denier; chacun se montrait patient dans le supplice d'autrui.

Isolé au milieu des Belges, que retenait la terreur, Orange ne put que tourbillonner autour des places qui lui restaient fermées. Le duc d'Albe n'eut qu'à refuser le combat pour voir l'armée des réfugiés se fondre de misère; il voulut bien à la fin l'attaquer au passage de la Janche, où il lui tua trois mille hommes. Orange revient à Liége, puis, de nouveau traqué et sa ligne de retraite perdue, il s'aventure pour la seconde fois dans le Brabant; il traîne à peine quelques restes de son armée dans la direction de Wavre, Gembloux, les Quatre-Bras, Gosselies, par où il se retire en France, marquant exactement les étapes de Waterloo. La campagne, ouverte le 5 octobre 1568, était terminée le 17 novembre; elle avait duré moins de six semaines. Le duc d'Albe se contente d'écrire à Madrid : « Ils sont sortis défaits, mourant de faim, la plus grande partie passée au fil de l'épée. » Après quoi tout retombe dans la mort; on n'entend plus encore une fois que le bruit des échafauds.

Les peuples ont leurs moments de lâcheté ou de stupeur; ni les paroles ni les actions n'ont plus de prise sur eux, et tout serait perdu si le salut devait venir de l'élan de la conscience publique. Attendre que les masses se réveillent d'elles-mêmes, ce serait attendre l'impossible; mais alors il y a des individus qui veillent pour tout un

[1] Grotius, *Annales et Historiæ de rebus Belgicis.*

peuple, et c'est pour ces temps-là que les héros sont faits; en se conservant intacts, ils parviennent à ranimer les autres. Tels étaient en 1568 Guillaume et Marnix. La vie des Pays-Bas était en eux.

Qu'avait fait Marnix pendant cette courte campagne? On a retrouvé la lettre[1] que dès le début il avait été chargé par Orange de porter, au milieu de mille dangers, à Louis de Nassau, déjà aux mains avec l'armée espagnole dans la Frise. Orange blâmait dans cette lettre son frère de s'arrêter au siége de Groningue, et prédisait le désastre qui allait s'ensuivre. Il envoyait Marnix comme un conseil, un autre lui-même, à ce bouillant Louis de Nassau, qui n'avait pour tactique militaire que sa devise écrite sur ses drapeaux : *Les reprendre ou mourir! Maintenant ou jamais*[2] ! Entraîné dans le désastre de Jemmingen, Aldegonde se réfugia en Allemagne, pendant que Guillaume se réfugiait en France. A peine sorti de la mêlée, on trouve Aldegonde dans les synodes de Wesel et d'Emden. L'armée détruite sur le champ de bataille, il va de nouveau la rallier dans l'église. L'inimitié des luthériens et des calvinistes avait été une cause de ruine ajoutée à toutes les autres; il entreprend de réconcilier les sectes, et il obtient entre elles un commencement de trêve.

L'inertie des Pays-Bas avait laissé une impression profonde dans l'esprit de Marnix. Il avait vu de près la lâcheté des masses sourdes à l'appel de leur libérateur, la défection de la noblesse, qui déjà s'empressait autour de la tyrannie du duc d'Albe, l'avarice des riches marchands prêts à trafiquer de la foi nouvelle. Son premier mot fut un cri de malédiction contre le peuple qui avait tout re-

[1] Groën van Prinsterer, *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, t. III, p. 277.

[2] « Recuperare aut mori; nunc aut nunquam. »

nié. Ce sentiment déborde dans l'ouvrage que Marnix écrit vers ce temps[1], la *Belgique affranchie de la domination espagnole*. On y sent la hauteur d'une âme indignée, obligée de chercher son appui en elle-même pour peser contre une nation tout entière qui s'abandonne et s'affaisse. Il y a dans ces pages une colère trop véhémente, trop virile, pour qu'elle ressemble en rien au découragement. L'homme capable de ce vigoureux dédain exerce une sorte de magistrature biblique. Il veut d'abord que la nation parjure ait le sentiment de son infamie; peut-être sera-ce le premier degré de sa régénération.

« Toujours les mêmes! dit-il en s'adressant à Guillaume. En quoi sont-ils sortis de leur ancien cloaque? Ils ne sacrifient rien de leur argent ou de leurs intérêts à ton entreprise, et, si quelqu'un le fait, ils le méprisent, ils le haïssent, ils le livrent, ils le vendent. Vaniteux, curieux, efféminés, soupçonneux, brouillant tout sans écouter personne, profanateurs des secrets, vains disputeurs de songes, tenant leurs inventions pour des oracles, effrontés usurpateurs de la patrie, toujours prêts à la déserter quand leur avarice le demande, à peine ont-ils passé la mer et colporté çà et là leurs marchandises, les voilà enflés d'orgueil et d'usure, qui mettent leur trafic au-dessus de toute gloire acquise dans le service de la république, à la guerre, au conseil ou dans les lettres, ornement des peuples. S'il faut délibérer, c'est leur affaire; ils crient, ils aboient; dès qu'ils ne comprennent pas, ils calomnient. L'entêtement et la cupidité sont pour eux la probité et la foi. Ils empê-

[1] En voici le titre : *Belgicæ liberandæ ab Hispanis ὑπόδειξις ad patrem patriæ Gulielmum Nassavium principem Aurantium, anno* 1571, *april* 18, *exhibita ac nunc demùm in lucem edita*. Voyez l'ouvrage de M. Bakhuisen van den Brink : *Notice sur le dixième denier*. Gand, 1848.

chent les résolutions salutaires, non par la discussion, mais par le tumulte. Qu'y a-t-il de commun entre de pareils hommes et la chose publique? Avec de telles mœurs, si un Dieu ignorant l'esprit de notre peuple t'offrait d'affranchir la patrie, même par un signe de tête, le voudrais-tu? »

L'aiguillon du mépris pouvait réveiller les classes supérieures, et Marnix s'était adressé à elles dans une langue savante : il sentit bientôt la nécessité de parler directement au peuple. Depuis la campagne de 1569, on peut remarquer qu'il n'espère plus rien de la noblesse, et il se tourne vers les hommes simples ; il cherche des formes populaires pour intéresser les masses, et dans cette voie il est récompensé par une de ces découvertes qui sont rarement accordées, même aux plus beaux génies. Frappé de la défaillance morale des Pays-Bas, si fiers, si enthousiastes peu d'années auparavant, Aldegonde cherche dans le fond intime de son cœur quel accent peut arriver à la conscience de ces masses accablées et flétries ; il trouve le chant national par excellence, le *Wilhelmus-Lied* (chant de Guillaume). C'est avec les strophes de Marnix que les flottes des Provinces-Unies abordaient et poursuivaient les vaisseaux espagnols depuis le Zuiderzée jusqu'à la mer des Indes pendant le seizième et le dix-septième siècle. Après avoir chassé Philippe II, le *Wilhelmus-Lied* menait encore la république au combat contre Louis XIV ; de nos temps, en 1813 et 1814, c'est avec ce même chant populaire que la Hollande s'est réveillée, quand la nationalité néerlandaise a reparu sous les ruines de l'empire. La *Marseillaise* seule a exercé sur des masses d'hommes une puissance pareille[1].

[1] Broes, *Van Marnix*, t. III, p. 181.

Qu'est-ce donc que le *Wilhelmus-Lied?* Chant du banni, du *pôvre gueux*, résignation à la défaite passée, encouragement à la victoire future, consolation dans la ruine, prière du soldat, du matelot, confiance dans un héros, surtout espoir en Dieu, ce chant explique mieux que tous les raisonnements pourquoi ces hommes ont fini par vaincre. Comment auraient-ils été détruits, ceux qui, le soir de la défaite, se ralliaient ainsi dans le Dieu des Machabées? Plus l'art est étranger à cet hymne, mieux il s'insinuait partout. Le peuple ne s'approprie que ces monuments humbles comme lui dans la forme, profonds comme lui par le sentiment : un psaume rustique, un cantique de Déborah dans la mer du Nord. C'est le prince d'Orange lui-même qui parle, car seul il est encore debout au milieu de la ruine de tous. On voit un grand homme qui soutient tout un peuple de sa force morale et le nourrit de la moelle de ses os. En même temps que Marnix relève le cœur des masses au niveau du héros, il fait de Guillaume un tel idéal de désintéressement, d'abnégation chrétienne, qu'il l'enchaîne à la justice par sa louange même; il ne permet à son prince que la conquête du royaume éternel de la justice. Au récit de Guillaume, les *gueux des bois*, les *gueux de mer*, sortent de leurs retraites et répètent avec lui le chant du réfugié. De pareils poëmes sont absolument intraduisibles; à peine si l'on peut reproduire quelques accents, qui, privés du rhythme populaire, restent décolorés.

« Moi, Guillaume de Nassau, né de sang allemand, je suis resté fidèle à la patrie jusqu'à la mort. J'ai résolu de vivre dans la loi de Dieu, et pour cela je suis banni loin de mon pays et des miens; mais Dieu me conduira comme un bon instrument : il me ramènera au gouvernail.

« Vous, hommes au cœur loyal, tout accablés que vous êtes, Dieu ne vous abandonnera pas; vous qui voulez vivre dans la justice, priez-le jour et nuit qu'il me donne la force de vous sauver.

« Je ne vous ai épargné ni ma vie, ni mes biens, et mes frères aussi, grands par le nom, on fait comme moi. Le comte Adolphe est resté en Frise dans le combat; il attend dans la vie éternelle le jugement dernier.

« Soyez mon bouclier et ma force, ô Dieu! ô mon Seigneur! en vous je me repose; ne me délaissez jamais. Conduisez votre serviteur fidèle; faites que je brise la tyrannie qui m'ensanglante le cœur.

« Comme David dut se cacher devant Saül le tyran, ainsi j'ai dû m'enfuir avec mes nobles hommes; mais Dieu a relevé David du milieu de l'abîme : dans Israël il lui a donné un grand royaume.

« Si mon Seigneur le veut, tout mon désir royal est de mourir avec honneur sur le champ de bataille et de conquérir un royaume éternel, comme un héros loyal.

« Rien ne me fait plus de pitié dans ma détresse que de vous voir, vous, Espagnols, dévaster la bonne terre du roi. Quand j'y pense, ô douce, noble Néerlande! mon noble cœur en saigne.

« Avec mes seules forces, moi, prince de haute lignée, j'ai affronté l'orgueil et le combat du tyran. Ceux qui sont ensevelis à Maëstricht ont éprouvé ma puissance. On a vu courir mes hardis cavaliers à travers la plaine.

« Si le Seigneur l'avait voulu, j'aurais repoussé loin de vous l'effroyable tempête; mais le Seigneur d'en haut, qui régit toutes choses, il faut le louer toujours : il ne l'a pas voulu. »

Par cette œuvre, qui n'a rien de commun avec la litté-

rature cultivée et écrite, Marnix toucha le cœur du peuple, devenu insensible en apparence. Sans lui reprocher sa dureté, il l'en fit rougir. Les écrivains du seizième siècle, voyant ce miracle d'une poésie populaire, nomment Marnix un *autre Tyrtée, alterum quasi Tyrtæum*. La vérité est que, dans cette messénienne biblique, il donne un rhythme à la révolution, bientôt elle va se relever et s'élancer de nouveau à la cadence de ces vers incultes, moitié psaume, moitié chanson de guerre.

Toutefois ce n'était pas assez de réveiller l'enthousiasme du peuple; Marnix entreprit une chose beaucoup plus difficile, et il y réussit de même. Pour mieux dissiper la peur, il veut contraindre le peuple de rire entre les mains des Espagnols. Chose assurément remarquable dans l'histoire littéraire, c'est dans les années les plus sanglantes de la terreur catholique, au moment où le duc d'Albe *déchirait avec le plus de fureur les entrailles des Pays-Bas*, c'est en 1569 et en 1571 qu'Aldegonde compose et publie en flamand sa gigantesque satire de l'église catholique, la *Ruche romaine*[1], créant ainsi la langue hollandaise au milieu d'un rire tragique et héroïque. Cet ouvrage fut un des plus grands triomphes de la parole au seizième siècle sur la force déchaînée. « Il fut reçu du peuple, dit Bayle, avec un applaudissement incroyable. » Rien de pareil ne s'était vu depuis les colloques d'Érasme. On reconnut un frère de Rabelais et d'Ulrich de Hutten. Le livre de Marnix fut pour les réformés dans le nord plus puissant même que les ouvrages de Calvin. C'était Gargantua ou Grandgousier s'épanouissant du haut des échafauds dans une kermesse flamande. On crut entendre le ricane-

[1] *De Byenkorf*. Les principales éditions sont de 1572, 1597, 1599, 1600, 1638, 1647, 1664 1733, 1761. Cet ouvrage a été traduit en latin, en français, en anglais et en allemand. *Apiarium sive Alvearium Romanum*.

ment de toutes les têtes de morts qu'avait tranchées le duc d'Albe. En même temps, l'Église du moyen âge semblait s'abîmer sous cette huée immense, colossale, monstrueuse, dont aucun écrivain n'égalera jamais la témérité. Par un raffinement d'audace et d'ironie, Marnix avait dédié son livre effroyable à l'un des chefs de l'inquisition, l'évêque Sonnius[1]; en voici le début, traduit par Marnix lui-même en français plus de vingt ans avant la *Ménippée:*

« La ruche en laquelle nos mouches se logent, s'assemblent et font leur ouvrage, se fait de souples et fortes claies et osiers de Louvain, de Paris ou de Cologne, bien subtilement entrelacées; on les nomme communément à Louvain sophismes; on les trouve à vendre chez les corbeillers de l'Église romaine, comme chez Jean Scot, Thomas d'Aquin, Albert le Grand et autres semblables maîtres qui ont été fort subtils en cet art. Or, pour la plus grande sûreté, il faut encore lier ces claies et les joindre ensemble avec de gros câbles ou cabales judaïques ou thalmudiques, et y tirer dessus de bon ciment bien composé de vieilles ruines, dont les vieux et caducs conciles ont été maçonnés, brisé et estampé bien menu, et mêlé avec de la paille coupée que les apothicaires nomment *palea decretorum*, l'arrosant à chaque fois de l'écume ou bave des anciens docteurs, et y mêlant aussi quelque peu de chaux fraîche de Trente. Tout cela, bien broyé ensemble, se mêle avec du sablon tiré des puits creusés de l'humaine superstition, ou bien de ce sable dont les anciens hérétiques enfilaient leurs cordons; tu peux aussi ajouter un peu de ce limon glueux, ou bitume des Indes, qui est une matière fort lente et tillasse, dont jadis la ville et la tour de Babel fut cimentée,

[1] Vigli. *Epistolæ politicæ et historicæ ad Hopperum*, 1661.

et se tire hors du lac de Sodome et Gomorrhe... car cela est plaisant à l'œil, et est cause que les mouches y logent et conversent plus volontiers. »

Que pouvaient les haches et les gibets contre une arme semblable? Il se trouvait des mains invisibles pour déposer la *Ruche* jusque sur les marches des échafauds; le bourreau lui-même y perdit son sérieux, le duc d'Albe à son tour se sentit vaincu comme Granvelle; il était devenu ridicule. Par l'hymne de Guillaume, Marnix avait ranimé l'enthousiasme religieux et guerrier; par la *Ruche romaine*, il rend à tous le vrai sentiment de la force, la joie, l'hilarité dans l'extrême péril; il peut désormais attendre l'effet de ses paroles.

V

Au commencement de l'année 1572, la vie nationale paraissait si bien éteinte dans les dix-sept provinces et la ruine si irrévocablement consommée, que le duc d'Albe se préparait à les quitter pour aller jouir de son triomphe en Espagne. Il s'était fait élever sa statue dans la citadelle d'Anvers, et il foulait en paix, de ses pieds de bronze, son immortelle conquête. Dans chacune de ses lettres au roi d'Espagne, il annonçait que ses successeurs n'auraient qu'à jouir du repos qu'il avait assuré.

Cette histoire semble faite pour l'instruction des hommes qui souffrent pour la justice; elle leur apprend ce qu'il y a de légitime et de sacré dans l'espérance, car assurément jamais cause plus nationale ne sembla plus irrévocablement perdue. Au dedans le silence, l'accablement,

la terreur, l'expérience de la tentative avortée du prince d'Orange, tout le pays parcouru et fouillé par les bannis sans qu'une voix eût répondu, partout l'assentiment donné à la force, et déjà chez beaucoup la servilité immodérée et insolente, l'immense monarchie espagnole pesant du poids de deux mondes sur un coin de terre privé de la meilleure partie de ses habitants. D'où le salut pouvait-il venir? Les exilés eux-mêmes n'espéraient plus[1].

Le salut viendra d'où il était impossible de l'attendre. La reine d'Angleterre repousse de ses ports quelques réfugiés qui s'y étaient abrités. Deux cent cinquante gueux de mer, sous la conduite du farouche Guillaume de Lamark, mettent à la voile. Ballottés par la tempête, exclus de tous les rivages, ces hommes n'ont de patrie désormais que celle qu'ils pourront conquérir. L'orage les jette à l'embouchure de la Meuse; ils s'emparent de la forteresse de la Brille. La Hollande naufragée a trouvé un point fixe; elle s'y arrête. Le grain porté par l'orage est tombé sur le rocher et s'enracine. L'arbre qui va naître de ce germe étendra ses branches jusqu'aux Indes orientales.

Ainsi s'accomplissait l'expédition que les deux Marnix avaient conçue et tentée sur Flessingue. Transporter le champ de bataille sur les côtes et sur la mer, c'était vaincre d'avance. L'Espagne est déconcertée par cette tactique imprévue; le génie de la Hollande vient de se révéler. A la première nouvelle de cet intrépide fait d'armes, Guillaume laisse cependant éclater un vif mécontentement; l'explosion avait encore une fois devancé ses profonds calculs; sans doute on allait payer cher une joie prématurée. L'incertitude ne fut pas longue. La prise de la Brille a lieu le 1er avril 1572, Flessingue tombe au pouvoir des insurgés

[1] Voyez la correspondance du duc d'Albe.

le 6; Rotterdam se déclare le 8. On ne pouvait plus en douter, ce n'était pas seulement un coup de main de gens désespérés, c'était le soulèvement d'un peuple qui attendait un chef.

Pendant que Guillaume forme à la hâte une armée, Marnix se jette dans les villes insurgées de la Hollande et de la Zélande. Tel est le sentiment de l'ordre et de la règle chez ces peuples, que dès le premier moment de l'insurrection ils ont déjà réuni leurs états généraux, qui délibèrent gravement au milieu de la conflagration publique comme en pleine paix. A cette première assemblée de Dortrecht, qu'un écrivain a nommée le concile de Trente de la liberté, Marnix était député de la Gueldre. Dès l'ouverture, il prend l'initiative de la proposition qui peut seule assurer la victoire; dans la détresse, il sait où est le sauveur. Il a vu de près Guillaume d'Orange; il propose de conférer à son héros le commandement de toutes les forces sous l'œil et la direction de l'assemblée. Le discours de Marnix de Sainte-Aldegonde a été conservé dans son entier; c'est un des monuments les plus éclatants de l'histoire politique des Pays-Bas. Le bon sens et l'enthousiasme ne furent jamais peut-être plus intimement unis que dans ce moment où un État nouveau vint au monde. Ce fut une de ces heures religieuses toujours rares dans la vie des peuples. Ces hommes si froids en apparence étaient émus malgré eux, ils entraient dans une guerre pour ainsi dire éternelle. On voulut que Marnix prêtât au nom de Guillaume serment de fidélité; il y consentit sans peine [1]. Jamais serment n'a été mieux rempli.

Le prince d'Orange n'avait pas attendu cet appel de la

[1] Meleren, *Historien van de Oorlogen* (Histoire des guerres des Pays-Bas), t. III, p. 79.

voix publique pour prendre son parti. Le 8 juillet 1572, il avait franchi le Rhin à la tête de mille cavaliers seulement. Le gros de ses troupes, fortes de seize mille cinq cents hommes, ne le rejoignit que six semaines plus tard. On peut s'étonner qu'il répétât la manœuvre désespérée de la campagne précédente ; il vint encore une fois se placer au milieu de l'armée espagnole dans les plaines ouvertes de la Belgique. Cette témérité s'expliquait cette fois par trois raisons : donner une base au soulèvement des Pays-Bas, tendre la main aux protestants français, débloquer Mons, dont son frère, le chevaleresque Louis de Nassau, s'était emparé par surprise. De ces trois résultats projetés, aucun ne put être atteint. Au moment le plus critique, quand on attendait l'armée protestante que la cour de Charles IX avait promise, la nouvelle de la Saint-Barthélemy tomba dans le camp du prince d'Orange. « Ce fut, dit-il, un coup de massue. » Battu à Jemmapes, ses troupes, encore une fois mutinées, sans vivres et sans solde, faillirent le tuer. Il dut les ramener par Malines en Gueldre, où il les licencia. C'est à ce moment qu'il écrit à Jean de Nassau : « J'ai déterminé, avec la grâce de Dieu, d'aller me tenir en Hollande et en Zélande, et de faire *illec* ma sépulture[1]. »

Dans ces deux campagnes de 1568 et de 1572, le héros l'emporta dans Guillaume sur le politique, le politique sur le tacticien. La confiance magnanime qu'il montra dans le courage, dans la dignité des peuples opprimés, et qui le porta par deux fois à venir attaquer les Espagnols en rase campagne, au centre même de leur domination, laissant à l'opinion, à l'énergie, au génie des masses, le soin de le dégager de la position désespérée où il se jetait à corps

[1] *Orangius planè periit.* — Languet, *Epist.*, p. 101.

perdu, cette confiance, dis-je, est celle d'un héros. Le politique venait ensuite, qui cherchait son point d'appui sur la France et sur la Belgique.

Ce n'est qu'après la double expérience des campagnes si hasardeuses de 1568 et de 1572, que, détrompé également de son espoir dans l'alliance française et dans l'insurrection wallonne, il se décide à prendre pied sur les grèves, les îles, les digues de la Hollande et de la Zélande, qui étaient sa position naturelle de combat. Il n'en sortit plus jamais. Les gueux de mer de la Brille lui avaient montré quelle tactique convenait à la guerre nationale; il eut le mérite de se rendre à cet enseignement de l'instinct populaire. Depuis ce moment, la vieille infanterie espagnole est dépaysée; une lutte interminable commence. Ce n'étaient plus les guerres heureuses d'Italie où il n'y avait qu'à tuer et festoyer. Le duc d'Albe, Requesens, don Juan, le duc de Parme, s'éteignent en peu d'années les uns après les autres. Ils se sentaient pris d'un mal inconnu, et mouraient étouffés par la haine publique. Quatre générations militaires s'usent avec eux. L'Espagne se noie dans les marais sanglants de la Zélande.

Dans ce moment de crise où chaque ville soutenait un siége désespéré, Marnix était gouverneur de Delft, de Rotterdam et de Scheidan. Ces gouvernements étaient militaires autant que civils. Il venait de fortifier La Haye, qui n'était encore qu'un bourg, et de nommer à Harlem les magistrats qui devaient tous, quelques mois après, payer cet honneur de leurs têtes.

Un de ces événements ordinaires dans une guerre d'embûches le mit lui-même à deux doigts de sa perte. Il était allé ravitailler la vieille forteresse de Maaslandnis; les cavaliers qui le gardaient, surpris par les Espagnols, s'échappent sans faire résistance. Marnix, resté seul par

l'abandon des siens[1], se défend vaillamment. Il est fait prisonnier. Dans cette guerre implacable, tout prisonnier était un homme mort. Les garnisons de Naarden, de Zutphen, de Harlem, venaient d'être égorgées jusqu'au dernier soldat. Le duc d'Albe sentit l'importance de la capture qu'il avait faite. Il écrivit sur-le-champ à Philippe II : « Les troupes logées en Hollande ont mis à mort près de six cents rebelles et pris Aldegonde, qui est un très-dangereux hérétique dont le prince d'Orange s'est servi plus que de tout autre. » L'arrêt de mort ne pouvait manquer de suivre ces paroles; Guillaume d'Orange regardait déjà son fidèle compagnon comme perdu. Une circonstance inespérée le sauva : on apprit que le gouverneur espagnol de Hollande, l'amiral Boussu, était tombé aux mains des insurgés à la suite d'un long combat sur son vaisseau, que par jactance il avait nommé l'*Inquisition*. Guillaume se hâte de publier qu'il fera à l'amiral Boussu le traitement qui sera fait au seigneur de Sainte-Aldegonde. La sentence de celui-ci est différée.

Contre leur coutume, les Espagnols eux-mêmes se montraient peu impatients de mettre à mort leur prisonnier. Ils avaient d'abord songé à l'amener à Bruxelles, espérant bien arracher d'importants aveux d'un personnage aussi considérable. Soit que Marnix voulût tirer avantage de ces dispositions pour gagner du temps, ou que le désespoir se fût emparé de son esprit, il laissa entendre que son parti ne serait point éloigné de traiter de la paix, et qu'il pourrait lui-même servir à la négociation. Il était alors entre les mains d'un vieux soldat de fortune, Ramiro, cassé

[1] « A mon très-grand regret, ledit seigneur de Sainte-Aldegonde, qui *autrement se montrait vaillant*, ayant été délaissé de ses soldats, a été pris et mené à La Haye. » Lettre de Guillaume d'Orange. Voyez Groën van Prinsterer. *Archives*, t. IV, p. 286-293.

par soixante ans de guerre, avide de quitter ces rudes provinces, et qui saisit promptement l'appât. Marnix alla jusqu'à dire que, s'il pouvait retourner pendant huit jours auprès d'Orange, il se faisait fort de l'amener à conclure la paix désirée. Cette liberté sur otage lui fut accordée. Avant d'en profiter, il écrivit à Guillaume deux lettres où il semble exagérer son propre découragement.

Qu'y avait-il de sincère et de joué dans son attitude? Il sera toujours difficile de le dire. En considérant de près la finesse de son esprit, on ne peut s'empêcher de voir dans la négociation entamée un moyen de tromper l'échafaud.

Pendant trois mois, il refait chaque soir son testament, car il savait comment Philippe II faisait secrètement étrangler les prisonniers importants, et comment se trouvaient des médecins pour attester qu'ils étaient morts de pleurésie[1]. Le cœur de Marnix a-t-il failli en face de cette mort menteuse et masquée? Il a désespéré de la cause politique, non de la cause religieuse. Il était si loin de faillir à sa foi, que les Espagnols et Noircarmes jugèrent à propos de ne jamais toucher à ce point avec lui. Marnix crut que la question politique était perdue, que la victoire matérielle était impossible, qu'il ne restait qu'à s'expatrier, à emporter sa croyance dans les déserts; que ses idées, ses principes, ne pouvaient s'enraciner dans ce lieu, à ce méridien, que pour les sauver il fallait les transporter par delà l'empire où le soleil ne se couche pas. Il ne crut pas à la

[1] « On doit procéder à l'exécution de telle manière que personne ne sache que Montigny a été justicié, mais qu'on dit en public, au contraire, qu'il est mort de sa mort naturelle. » *Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 152. — « Il a fait exécuter secrètement Genlis, après avoir publié qu'il était malade. » *Ibid.*, p. 431. — « Il restait des Français prisonniers; le duc a dit à Requesens qu'il avait ordre du roi de les faire mourir secrètement. » *Ibid.*, 30 décembre 1573.

victoire de l'atome contre un monde; il désespéra et il l'avoua.

Si, quelques années auparavant, il avait prêté son assistance morale à Guillaume, celui-ci le lui rendit ce jour-là. Mélange de prudence et d'inflexibilité, la réponse d'Orange lui fera un éternel honneur. Il dit, choses qui semblaient inconciliables, tout ce qu'il faut pour sauver son ami et tout ce qu'il faut pour relever la conscience publique; il entre dans les vues de Marnix en envoyant aux états le projet de négociation. D'autre part, en quelques paroles de bronze, il demande si la paix avec l'Espagne peut être autre chose qu'un leurre, s'il ne vaut pas mieux continuer, tête baissée, une lutte impossible, si les opinions, les principes, les croyances, n'ont pas mis un abîme entre les deux peuples, si l'on n'est pas réduit à la nécessité de combattre jusqu'au dernier sang et de se remettre de tout à Dieu. Marnix avait fait cent fois en d'autres temps la réponse à ces questions; il entendait ses propres paroles lui revenir par la bouche d'un grand homme. Guillaume avait désespéré en 1566, Marnix en 1573; tous deux s'étaient relevés l'un par l'autre. Bientôt ils se virent, la négociation tomba d'elle-même. Dans ces entrefaites, le duc d'Albe était parti des Pays-Bas. En octobre 1574, Marnix, échangé contre Mondragon, retrouve sa liberté après une année qui ne fut qu'une longue agonie.

C'est dans sa prison, et pour ainsi dire sur l'échafaud, qu'il commença sa traduction des psaumes en hollandais. La Bible hollandaise naît dans la captivité d'Utrecht, comme la Bible allemande dans la captivité de la Wartbourg. Cette traduction, qui devait être un des fondements de la langue flamande, ne parut que quelques années plus tard. Suivant les paroles de l'auteur, il la continue *tantôt*

en exil, tantôt en prison, tantôt dans la main de l'ennemi, toujours au milieu de mille tourments. Il fit une double version, l'une en prose, l'autre en vers rimés, pour se prêter aux usages du culte. Nulle traduction des psaumes et des cantiques n'a été entreprise dans des circonstances plus semblables à celles d'où naquirent les chants hébreux : un peuple, menacé chaque jour de périr, qui s'appuie sur le bras d'un héros; un homme désarmé, qui renverse le Goliath espagnol. Il est probable que c'est à ces ressemblances de destinées que les psaumes de Marnix doivent en partie cette simplicité poignante[1] et cette sombre flamme du désert qu'il a su le premier découvrir sous les glaces de la langue des Frisons. Marnix lui-même semblait le prophète ou le pontife laïque de la Sion néerlandaise. Il dédie sa Bible aux états. Ceux-ci avaient mérité, par leur admirable constance, que le livre pour lequel tant d'hommes mouraient chaque jour fût placé sous leur sauvegarde. La Bible de Marnix dans le sein des états généraux, c'est la pierre de fondation de la république chrétienne des Provinces-Unies.

Il était temps que Marnix fût rendu au prince d'Orange. Deux frères du prince venaient d'être tués sur le champ de bataille de Mook; on n'avait pu même retrouver leurs corps. Le langage de la mère de Guillaume en apprenant le massacre de ses fils avait été celui de la mère des Machabées : « Humainement parlant, écrivait-elle, il vous sera difficile, étant dénué de tout secours, de résister à la longue à une si grande puissance; mais n'oubliez pas que le Tout-Puissant vous a délivré[2]. »

[1] Broes, *Van Marnix*, t. III, p. 157.

Avant de reparaître dans les affaires publiques, Aldegonde fut employé à une négociation de famille, qui montre mieux que tout le reste ce qu'il était pour Guillaume. Les correspondances nouvellement publiées ont

Chacun sentait qu'il était temps de recourir à quelque grand moyen de salut pour empêcher la ruine publique. Les regards se tournaient vers les deux hommes qui avaient jusque-là soutenu la patrie. Rendus l'un à l'autre, ils feraient paraître sans doute une force nouvelle.

Une résolution [1] digne des anciens Frisons avait traversé l'âme de Guillaume. En 1576, il propose de s'embarquer avec tous ceux qui aiment la liberté, hommes, femmes, enfants, de percer toutes les digues, d'ensabler tous les ports, de rendre le sol de la Hollande au vieil Océan, et d'aller, comme un autre Énée, chercher avec ses compagnons, sous un autre ciel, dans les archipels orientaux, une autre Italie. Cette résolution rentre dans le projet d'expatriation de Marnix. On eût abandonné au roi catholique une mer solitaire rendue inabordable, des grèves désertes, des écueils, de vastes marais inaccessibles, à la place d'une nation vivante et indomptée. Au lieu d'effrayer, ce projet, donné en pâture aux esprits, les rassura.

mis en lumière cette partie obscure de la vie domestique d'Orange. Il avait la guerre au dedans* encore plus qu'au dehors. Sa femme, Anne de Saxe, s'était follement éprise d'un bourgeois de Cologne, que les correspondances désignent sous l'initiale R., et que l'on sait aujourd'hui avoir été le père de Rubens. Anne de Saxe commença par nier ses débordements. Rubens en fit l'aveu. Il demanda à voir Aldegonde pour le consulter sur un certain point de religion et de conscience, car il se croyait sur le point de mourir. On se contenta de l'emprisonner. Orange avait d'abord accepté le conseil de faire passer pour morte Anne de Saxe, après l'avoir emmurée dans quelque donjon; Anne fut reconduite à Dresde et y mourut deux ans après. Marnix est mêlé à tous ces mystères. Lorsque le froid Guillaume s'éprit de la duchesse de Montpensier et renonça au secret pour faire prononcer le divorce, ce fut encore Marnix qui alla apaiser le mécontentement des princes allemands. Il donna le change à l'opinion, en paraissant ne s'occuper que de choisir des professeurs pour l'Université de Leyde; mais, quelque temps après, il épousait solennellement à Heidelberg la duchesse de Montpensier au nom du prince d'Orange. C'était dans l'automne de 1575.

[1] Van Loon, *Histoire métallique des Pays-Bas.*

* Groen van Prinsterer. *Archives*, t. V, p. 195.

On sentit qu'après la défaite il y avait un refuge, et l'on s'attacha à l'océan lointain et inconnu comme à l'espérance.

Toutefois, avant d'en venir à ces extrémités, il restait une entreprise à essayer. A mesure que le péril augmentait, que l'abandon devenait plus flagrant, que la puissance espagnole changeait de moyens sans changer de volonté et de but, la necessité devenait plus évidente de réconcilier les provinces méridionales et septentrionales des Pays-Bas, les Wallons et les Flamands, et de tourner enfin les forces réunies des deux races contre l'oppresseur commun. Longtemps on avait ajourné cette réconciliation dans la crainte des concessions mutuelles où l'on serait entraîné; mais le jour était venu où l'intérêt de tous parlait plus haut que les rivalités. Il s'agissait de se réunir contre l'étranger; là devait être le salut.

Marnix fut naturellement l'âme de cette grande négociation entre les deux races; personne mieux que lui ne pouvait servir à les rapprocher. Les peuples gallo-romains et les peuples germains se trouvaient aux prises sur le terrain étroit des Pays-Bas. Aldegonde appartenait aux uns et aux autres. Français et Wallon par l'origine, il venait de créer le hollandais comme langue écrite; il montrait dans sa personne, dans son génie, l'alliance la plus intime des Belges et des Néerlandais. S'il ne parvient pas à les réconcilier, qui pourra se flatter d'y réussir?

Ses premières tentatives furent faites en 1574 dans les conférences de Bréda; mais ces conférences avaient lieu sous l'œil même de l'ennemi. Toute l'habileté de Marnix échoua contre l'impossibilité de se concerter avec les vaincus, lorsque le vainqueur était présent. Il y avait des Espagnols dans le conseil; les envahisseurs présidaient à la négociation; il ne pouvait en sortir qu'une certaine honte

chez les opprimés de concourir plus longtemps de leur sang et de leurs armes à la fortune de l'oppresseur. Les Hollandais, libres déjà, s'étaient rencontrés dans le conseil avec les Belges, encore asservis; la liberté des uns rendit plus frappant l'asservissement des autres. Sans doute plus d'une parole fut échangée entre eux à l'insu du maître présent. Depuis cette époque, un désir de réconciliation perce dans les esprits, il ne faut plus qu'une occasion pour le faire éclater.

Cette occasion fut la mort du gouverneur espagnol des Pays-Bas, Requesens. Avant que l'irrésolu Philippe II lui eût donné un successeur, il y eut une sorte d'interrègne dans la domination espagnole; chacun en profita pour revenir à son instinct naturel. L'Espagnol court au pillage; Bruxelles, Gand, la Belgique presque entière s'insurge pour ne pas être dévorée vive par les bandes toujours affamées de Philippe II; celles-ci tenaient pour hérétique et traitaient comme tel quiconque pouvait leur servir de pâture[1]. Dans ce bouleversement, les états généraux surnagent encore une fois; ils se rassemblent à Gand, sous le feu de la citadelle, restée au pouvoir de l'ennemi. Le premier instinct fut de s'appuyer sur la révolution hollandaise et sur le prince d'Orange. Déjà Marnix était entré dans l'assemblée avec les pleins pouvoirs de la Hollande et du prince; il venait tenter à Bruxelles ce qu'il avait accompli à Dordrecht.

Rien, ce semble, n'était plus aisé que de profiter de l'absence de l'ennemi pour se confédérer; pourtant nulle entreprise ne fut plus difficile que celle qui était confiée en ce moment à Aldegonde; il était loin de retrouver la

[1] « Les Espagnols confisquent tout, à tort, à droit, disant que tous sont hérétiques qui ont du bien et ont à perdre. » *Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 547.

Belgique telle qu'il l'avait laissée dans les années ardentes de 1566 et de 1567. « J'ai trouvé, écrivait-il, plus d'altérations des cœurs que je n'eusse pensé. » Une génération nouvelle entrait tête baissée sur la scène. La Belgique sortait anéantie de la chambre de torture ; la meilleure partie des ouvriers avait été décimée par le bûcher, par le gibet, par l'exil, par la fuite ; les masses d'émigrants avaient emporté en Angleterre et en Hollande la vieille industrie des Flandres. Déjà commençaient la dépopulation et le silence. Un peuple diminué, exténué, dépouillé, glissait furtivement au pied des tours et des beffrois muets de Bruxelles, d'Anvers, de Bruges, ombre du peuple fier, indomptable, qui avait élevé à la liberté communale ces gigantesques remparts. Grâce au duc d'Albe, peu d'années avaient suffi pour ce changement. La nation était ou absente ou hébétée de supplices et de peur ; la voix publique semblait prononcer le mot fatal : « Il est trop tard. »

Une seule ville s'était relevée avec l'ardeur première de 1566, augmentée plutôt que domptée par le souvenir des supplices. C'était Gand, qui s'efforçait alors de devenir la Genève du Nord. Malgré tous les meurtres, la réforme s'était retrouvée là, sous l'échafaud ; elle avait vu de trop près son adversaire pour ne pas être convaincue que, si elle ne le détruisait, elle en serait détruite. Là se relevait implacable la révolution religieuse, bien décidée à rendre au catholicisme guerre pour guerre. Les deux chefs des novateurs, Hembise et Ryhove, n'avaient pas eu de peine à faire comprendre aux réformés que nulle composition n'était possible avec l'Eglise opposée, que plus ils étaient isolés, plus ils étaient certains d'être extirpés, s'ils ne profitaient à leur tour de leur victoire pour accabler l'intolérance de leurs adversaires par leur propre intolérance. On a accusé Marnix d'avoir secrètement poussé ce parti

extrême; son nom se trouve en effet mêlé à ceux de Ryhove et de Hembise dans les imprécations populaires des catholiques et dans les poésies flamandes de Gand. Je ne sais ce qu'Aldegonde pensait sur la nécessité de retourner contre le catholicisme les armes catholiques; mais il est certain que la levée de boucliers du protestantisme à Gand fut pour lui à ce moment un immense embarras. Il dit lui-même qu'il eut à combattre le ressentiment légitime des siens, et qu'il le fit au point de leur devenir suspect. Je le crois volontiers. Le protestantisme avait été écrasé par le duc d'Albe comme parti politique chez les Belges. Loin de réveiller les hostilités de croyance, Marnix ne pouvait que se proposer une chose : maintenir l'union, repousser l'ennemi[1].

On voit en effet Guillaume et Aldegonde porter incessamment la main à leur œuvre de *pacification*. Ils réparent l'alliance à mesure qu'elle se détruit d'elle-même[2]. A ce moment, ces hommes étaient de deux siècles en avant de leurs contemporains; tous deux ont voulu pacifier le seizième siècle avec les idées de tolérance du dix-huitième. Ils ont tenté de donner à leur époque la constitution morale d'une époque plus humaine; c'est là qu'ils ont échoué.

Les masses du peuple belge ayant disparu de la place publique, tout allait dépendre de l'attitude de la noblesse et du clergé. Qu'étaient devenus les ardents amis d'Aldegonde au temps de la signature du compromis des nobles? Beaucoup étaient morts pour leur cause, un plus grand nombre l'avait reniée, et ceux-là avaient racheté leur

[1] Ceci est très-nettement établi dans le quatrième volume de la *Correspondance de Guillaume*, encore inédit, et que M. Gachard a bien voulu me communiquer en épreuves.

[2] *Correspondance de Guillaume.* « Comme ledit seigneur prince m'écrit de sa main propre, s'ils savaient moyen de faire perdre le public en une cuillerée d'eau, ils ne le laisseraient point. »

signature en donnant aux autres l'exemple de l'empressement à la servitude. Tous étaient embarrassés de serments opposés. Marnix harcelait de lettres et de petits écrits[1] les âmes affaissées; il s'obstinait à rallumer chez les morts l'étincelle de liberté, tout en avouant que l'on sentait déjà chez les meilleurs le travail de la servitude et que le joug avait déjà durci la peau sur les épaules, « si bien, ajoutait-il, qu'ils aiment mieux se perdre sans nous que se sauver avec nous. »

La vérité est que ces hommes subissaient à la fois une double peur, celle de se compromettre avec l'Espagne qu'ils voulaient pourtant chasser, celle de fortifier une révolution où ils cherchaient leur appui et dont ils craignaient le retour, c'est-à-dire qu'ils poursuivaient un but sans en vouloir les moyens, et ils ne craignaient rien tant que l'instrument qu'ils se résignaient à employer. L'expérience que les nobles avaient faite depuis le compromis les avait glacés d'effroi. Ils avaient vu une chose dont ils ne s'étaient jamais doutés auparavant, c'est que sous leurs premiers débats superficiels il y avait au fond la lutte de deux Églises, et ils n'avaient pas eu de peine à reconnaître que la plus ancienne était un frein incomparablement meilleur pour tenir les peuples en bride; leur plus grande terreur était de voir ce frein disparaître. Ils avaient peur, s'ils secouaient le joug de l'Espagne, de subir celui de la Réforme, ou, s'ils refusaient de s'allier avec la Réforme, de redevenir la proie de l'Espagne. Le résultat de ces incertitudes était une incapacité absolue d'agir qui les livrait d'avance poings liés à l'ennemi, et avec eux la natio-

[1] « Nos litteris et libellis quantùm possumus eorum animos ad libertatis studium accendimus. » *Illustrium et clarorum virorum Epistolæ selectæ editæ a P. Bertio*, 1617, p. 695. Ce recueil renferme plusieurs lettres importantes de Marnix.

nalité des Belges comme celle des Hollandais. Pour ce qui restait des masses du peuple, elles avaient fini par retrouver un fils du comte d'Egmont, et elles en avaient fait aussitôt leur général, sans rechercher s'il ne les vendait pas. Le nom leur suffisait.

Pour dominer les difficultés que rencontrait le projet d'alliance, la principale ressource était dans l'union de Marnix et de Guillaume. Cette intimité n'avait jamais été plus étroite. Quand le Taciturne envoyait ses manifestes aux États, il faisait une chose qu'aucun prince n'avait faite avant lui. Il envoyait à son ami plusieurs blancs seings, afin que celui-ci pût corriger, retrancher, ajouter ce qu'il voudrait dans la lettre, d'où il résulte que quelquefois, dans les paroles écrites de Guillaume d'Orange, il est difficile de reconnaître ce qui vient de lui et ce qui vient d'Aldegonde. Ces deux esprits s'étaient fondus et mêlés comme deux nobles métaux. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agissait de faire passer dans les provinces du Midi, accablées par la défaite et l'invasion, l'âme de la révolution triomphante ; il fallait replacer à leur rang de bataille les torturés du duc d'Albe.

Quand les peuples commencent à s'abâtardir, ils conservent souvent encore une grande force physique, à la condition toutefois qu'on les emploie dans le sens de la tyrannie ; mais ils sont impuissants dès que vous voulez les faire servir à la liberté : c'est là le phénomène qu'on observait chez les Wallons. Ils formaient d'admirables troupes quand ils suivaient la tyrannie espagnole ; merveilleux instruments d'oppression contre eux-mêmes, ils semblaient se dissoudre quand on les rangeait du côté de la liberté. C'est ce que Guillaume avait observé mieux que personne, et pourtant il ne désespérait pas de refaire cette nationalité ainsi entamée. Il veut la réparer en la jetant dans la

mêlée, surtout en lui fermant toute retraite. De là un appel constant à la patrie, aux énergies cachées sous une décadence précoce. Plus de demi-moyen, plus de lâcheté dissimulée sous le nom de modération : un grand acte qui interdise le retour ! Si jamais diplomatie prit un caractère héroïque, ce fut celle-là. Au nom du *Taciturne*, on se figure d'ordinaire une politique toujours cauteleuse, un voile toujours tendu ; l'on voit au contraire ici comment un seul homme peut relever un peuple dont la dégénération a commencé, et tout cela avec quel bon sens intrépide, et, comme il le dit, avec quelle *rondeur de conscience !*

« Un faisceau, étant délié en plusieurs petites verges ou baguettes, se rompt bien aisément; mais, quand il est très-bien conjoint et lié par ensemble, il n'y a bras si robuste qui le puisse forcer. Ainsi pareillement, si vous vous tenez joints et unis comme nécessairement vous ferez si vous suivez mon conseil, et que par votre déclaration vous établissiez une obligation entre tous de maintenir ce fait jusqu'au dernier homme, toute l'Espagne et l'Italie ne sont suffisantes pour vous faire mal.

« En outre, vous donnerez à tous vos amis et bienveillants occasion et cause de se déclarer de votre côté. Les princes d'Allemagne, les seigneurs et gentilshommes de France, même la reine d'Angleterre, et tous les autres potentats de la chrétienté, qui ci-devant ont vu avec compassion vos misères et afflictions, n'ont voulu toutefois y mettre la main ; car ils ont toujours pensé, puisque vous le souffriez volontairement, qu'il n'y avait raison de vous tirer hors.

« Je vous assure bien qu'il y en a une infinité qui jugent que toute cette affaire que vous avez entreprise réussira

finalement en fumée, puisqu'ils voient qu'il n'y a nulle déclaration manifeste qui oblige les uns aussi bien que les autres, et qui vous empêche de reculer, et plusieurs font ainsi difficulté de s'en mêler. Mais au contraire, quand ils verront que vous vous êtes déclarés en la façon susdite, il n'y aura personne qui n'accoure à votre assistance et vous demeure fidèle jusqu'à la dernière goutte de sang, outre que par ce moyen vous vous acquerrez de par tout le monde gloire et réputation d'hommes courageux et magnanimes[1]. »

De semblables paroles, soutenues chaque jour par tout l'art de Marnix, avaient fini par gagner la cause de l'alliance. Le 15 novembre 1576, Marnix eut la gloire de signer le premier, au nom de la Hollande, le traité de réconciliation entre les deux races. Un avenir magnifique se lève sur la confédération des Pays-Bas. Armés les uns contre autres, ils avaient tenu tête à l'Espagne; que ne pourront-ils désormais, unis et confondus? Marnix put se dire ce jour-là qu'il les avait conduits au port : illusion sublime qui devait durer à peine quelques jours !

[1] *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, t. III, p. 144, 148, 152.

II

POURQUOI LA RÉVOLUTION HOLLANDAISE A RÉUSSI.

VI

Une révolution qui a triomphé de la force n'est encore qu'à son début, car d'autres genres de périls tout différents se présentent et l'assiégent. Si elle y résiste, alors seulement on peut dire qu'elle a vaincu. Au lieu de continuer à la combattre en face, l'adversaire la flatte, la caresse, l'amuse. Le lion qui n'a pu être dompté par la violence, il faut l'apprivoiser par des caresses. Cette règle se retrouve dans l'histoire des Pays-Bas, et Philippe II, tout inflexible qu'il était dans le principe, a su changer à propos d'armes et de moyens.

Pour entrer dans cette nouvelle phase, il cherche autour de lui un gouverneur qui sache séduire comme le duc d'Albe a su châtier. Après une longue hésitation, son choix se fixe sur don Juan d'Autriche; il ne pouvait mieux faire. Don Juan, c'était la grâce même. Que répondre au vainqueur de Lépante, jeune, radieux, presque candide, précédé de sa renommée orientale, qui entre déguisé dans

les Pays-Bas et se glisse à l'oreille des états généraux pour leur dire en souriant sur le seuil : « Messieurs, aidez-moi, je vous prie, conseillez-moi; aidez-vous vous-mêmes et regardez devant vous; vestez-vous de ma robe et de ma peau; vestez ma personne, et moi la vôtre? » Le pis est qu'en parlant ainsi don Juan était à moitié dupe de ses discours; après la parole toujours ironique et sanglante du duc d'Albe, le moyen de résister à ce langage enchanteur? Il le faut cependant; mais qui l'entreprendra?

Marnix jugea que c'était fait de l'*union* s'il ne démasquait d'emblée Philippe II, rajeuni et caché sous le masque de don Juan. Le long travail de la confération serait détruit sans retour, car déjà le plus grand nombre n'attendait que l'occasion de paraître dupe avec quelque semblant de sincérité. De ce moment, Marnix s'étudie à contreminer l'œuvre souterraine de don Juan, et à mettre à nu sa candeur affectée. Il trouve le chiffre des lettres du prince, qui démentaient toutes ses paroles : ce fut un premier coup pour la renommée de don Juan. Viennent ensuite une série de discours, d'avertissements, d'écrits de Marnix, qui achèvent de dévoiler le rôle que don Juan consentait à remplir. Le vainqueur de Lépante ne se releva pas de ces coups répétés. Amoureux de popularité, il sentit qu'il était perdu dans l'opinion de tous. Le glorieux don Juan d'Autriche expire désespéré sous les coups envenimés et la parole meurtrière de Marnix. Voici une partie d'une de ces lettres d'Aldegonde faite pour retentir dans les États; je me résigne difficilement à mutiler d'aussi fières paroles :

« Vous alléguez que force lui est de gouverner par bénévolence : certes, s'il en est ainsi, il est donc forcé clément. Or vous savez comment force ou contrainte et bé-

névolence s'accordent. Un lion se trouvera bien forcé d'être doux, étant en cage bien enchaîné, garrotté, par toutes les mines ou caresses qu'il sait faire. J'estimerais mal conseillé celui qui voudrait se mettre sous ses pattes, espérant que par force il deviendrait doux et paisible. Et même il semble qu'il n'y ait argument ni raison qui puisse plus efficacement conclure au contraire, car les rois n'oublient jamais l'injure qu'on leur a faite, à raison de quoi est très-bien avisé par le sage Salomon que *l'ire du roi est le messager de mort*. Plus grande est l'injure, plus grand est aussi le courroux et la passion de la vengeance. Or il n'y a au monde injure plus grande que l'on puisse faire à un roi, que de le ranger à tel terme, qu'il soit forcé par ses propres sujets d'user de bénévolence malgré qu'il en ait; car, si les particuliers estiment promesses estorquées par force être de nulle valeur, que jugerons-nous d'un roi espagnol nourri en telles grandeur et majesté? Pensons-nous qu'il se laissera amener là qu'il soit forcé de quitter la force pour embrasser la bénévolence de ceux desquels il se sent outragé de l'injure la plus grande qu'il puisse recevoir?

« Qui en France ou par deçà eût cru que le roi Charles IX n'eût gardé sa foi inviolable à l'amiral, lequel il ne nommait autrement que *père?* au roi de Navarre, auquel il donnait sa propre sœur? Et tous les avis presque de tout le monde s'y accordaient; mais je laisse les autres, et, pour éviter toute prolixité, je dirai seulement que, si l'on me peut alléguer un exemple seul, depuis que le monde est monde, qu'un roi ayant été contraint par ses sujets de quitter la force ait gouverné par bénévolence, je suis content de croire que le roi d'Espagne oubliera toutes choses passées et usera dorénavant de clémence et douceur plus que roi jamais ne fit au monde. Mais je veux laisser toute conjecture et venir aux démonstrations. Je crois que

vous m'accorderez que, quand don Juan vous présentera le gouvernement de ce pays tel et en telle forme qu'il était du temps de l'empereur Charles-Quint de bien heureuse mémoire, il n'y aura personne des états qui veuille ou ose s'y opposer, puisque en toute capitulation il semble qu'ils ont eux-mêmes mis ce pied et cette forme en avant; don Juan et le roi même déclarent que telle est leur intention. Ceci n'est plus conjecture; là est la certaine volonté et résolution des uns et des autres.

« Or, je vous prie maintenant, considérez par qui et de quel temps ont été bâtis les placards dont tous ces maux sont ensuivis. N'est-ce pas du temps de Charles? Et toutes les persécutions dressées contre les pauvres gens de la religion, puisque le nom seul en est si odieux, que l'on n'en veut ouïr parler? Venons au gouvernement politique. Qui a bâti la citadelle de Gand et la citadelle d'Utrecht? N'est-ce pas l'empereur Charles?

« Il faut donc dire que par cette paix don Juan pourra bâtir autant de citadelles qu'il lui plaira, car l'empereur Charles, quand il lui a plu, n'a-t-il pas fait guerre et paix, levé armée par terre et par mer, sans avis ou consentement des états? Le même pourra donc faire don Juan au nom du roi. Et n'a-t-il pas mis telles garnisons et forteresses ès villes frontières comme il lui a plu? Il faudra donc accorder le même à don Juan? Et quand ceci sera fait, je vous prie, quels moyens auront les états de s'opposer à ses desseins, ou quand pourront-ils empêcher qu'il ne prenne par la tête ceux qu'il lui plaira, puisque l'empereur Charles a eu cette même puissance[1]? »

Cette lettre de Marnix est digne de celle d'Orange :

[1] *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, t. III.

eux seuls parlaient ce langage. Où le génie et l'accent précis de notre idiome se sont-ils mieux révélés? On dirait que la liberté même a adopté au seizième siècle la langue française pour y imprimer le sceau de ces grands hommes. Changez quelques tours surannés : à combien de traits ne reconnaît-on pas déjà la parole de Rousseau et de Mirabeau? Comment cette grande langue diplomatique, qui jaillit ici du rocher, est-elle devenue ce petit flot de paroles obliques où semble expirer de nos jours la langue française?

Ce n'était pas seulement la séduction de don Juan qui était un danger, la révolution avait pris pour base la souveraineté du peuple, c'est-à-dire le suffrage de tous pour la liberté de tous. C'est au nom de ces deux principes fondamentaux de la Réforme qu'on va désormais la combattre. Les sept provinces protestantes s'étant unies aux dix provinces catholiques, les ennemis découvrirent aisément qu'au nom de la majorité ils pouvaient anéantir la révolution par sa victoire même. Si dix l'emportent sur sept, il devait suffire de poser la question pour que la Réforme tînt à honneur de disparaître. La première règle d'arithmétique devait en décider. Ce fut un des moments les plus périlleux pour la liberté, mise en demeure de se livrer en vertu de ses propres doctrines. Sitôt qu'une révolution est victorieuse, de tous côtés l'invitation lui est faite de périr pour l'honneur de son principe, et il est rare que cette invitation ne réussisse pas auprès du grand nombre.

Rien ne jette plus de lumière sur ce point que la conférence secrète qui fut ménagée entre les deux camps; elle eut lieu en mai 1577, et il en reste[1] une sorte de pro-

[1] *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, t. III, p. 447.

cès-verbal qui semble être de la main de Marnix lui-même. D'un côté se trouvaient les chefs politiques du parti catholique, assistés des théologiens des universités ; de l'autre, Orange, Marnix, Van der Mylen et quelques affidés. Les envoyés de Philippe II connaissent déjà l'art d'enchaîner, d'anéantir les peuples sans avoir l'air de toucher à aucune question sérieuse. Dans le temps qu'ils portent le coup fatal, ils semblent effleurer à peine un incident, une difficulté de forme. Cet art, tout-puissant de nos jours, échoue devant l'énergie et la finesse d'esprit de Guillaume et d'Aldegonde. On vit là de subtils juristes aux prises avec de véritables novateurs, qui, retranchés dans la netteté même de leur situation, demeurèrent invincibles.

Il est impossible d'être plus souples, plus humbles que ne le furent les agents du catholicisme et de l'Espagne. Ils affectent de craindre la guerre. Du côté des réformés, le ton est fier, précis, net, un peu méprisant. On s'y vante de son petit nombre. « La guerre ! s'écrie Guillaume. Qu'est-ce que vous craignez ? Nous ne sommes qu'une poignée de gens, un ver contre le roi d'Espagne, et vous êtes quinze provinces contre deux. Qu'avez-vous à craindre ? »

Pour mieux masquer le débat, les docteurs catholiques parlent latin. Aldegonde les suit dans cette langue ; toutefois les assistants sentaient que le mot capital n'avait pas encore été prononcé. Il s'agissait de sommer enfin la révolution de disparaître au nom du suffrage universel, ou, comme on le disait alors, de l'*universalité*. Le parti espagnol se prépare à employer cette grande arme ; mais il le fait d'abord par une insinuation indirecte que M. de Grobbendonk laisse tomber négligemment en ces termes : « Promettez-vous de vous soumettre à tout ce que les états généraux ordonneront ? » Guillaume, comme surpris de

la question et pour se donner le temps de bien mesurer l'embûche, répondit avec une hésitation jouée : « Je ne sais. » Son adversaire s'empressa de tirer la conclusion de cette incertitude apparente. « De sorte, dit-il, que vous ne voudrez pas accepter la décision des états? » Orange, avec une circonspection nouvelle et afin de peser une dernière fois sa réponse : « Je ne dis pas cela; mais telle pourrait être la réponse, que nous l'accepterions; telle aussi que non. » Le parti catholique jouit un moment de l'embarras de cet aveu, et, voyant que la révolution allait être prise au piége, M. de Grobbendonk insiste; il reprend avec la certitude qu'il frappe le coup décisif : « Vous ne voudriez donc vous soumettre aux états touchant l'exercice de la religion? — Non, certes ! » s'écria Orange, sortant enfin de sa circonspection accoutumée et avec la force d'un homme qui parle au nom d'un peuple invincible ; puis, remarquant quelle impression de satisfaction vaniteuse, mêlée d'effroi, a produite sa réponse, il ajoute sur-le-champ ces mots sans réplique : « Car, pour vous dire la vérité, nous voyons que vous voulez nous extirper, et nous ne voulons point être extirpés. — Ho ! dit le duc d'Arschot, il n'y a personne qui veuille cela. — Si fait, certes, » dit Guillaume.

Par ce mot, l'embûche tombait d'elle-même. Ce fut alors le tour des docteurs. Les révérends pères ne savaient par où prendre ces rudes loups de mer. Pour se débarrasser des inflexibles monosyllabes du Taciturne, ils ramenèrent la discussion en latin ; mais ils ne purent se contenir, comme avaient fait les diplomates, et livrèrent ainsi la pensée de leur parti. Le docteur Gail s'avança jusqu'à dire que les états qui avaient proclamé la liberté de conscience pouvaient l'abolir. Aldegonde répondit qu'il était question d'un serment, non d'une loi : il éta-

blit le principe moral de la question, et renia pour juges ceux qui venaient de montrer à nu les passions de leur cœur. La liberté d'esprit, conquise par le sang, seraitelle de nouveau jouée à croix ou pile, quand tout le monde voyait que les dés étaient pipés d'avance? Sur ces mots, la conférence fut rompue; la liberté était sauvée.

Elle venait d'échapper au piége le plus subtil qu'il soit possible de lui tendre, n'ayant point voulu périr, malgré l'invitation précise qui lui était faite au nom du suffrage universel. Et quel avait été le secret chez ces hommes pour se débarrasser des trames tendues incessamment autour d'eux? Un secret très-simple : la ferme volonté de vaincre; le respect de leur propre cause, qui ne leur permettait pas de remettre au hasard le fruit du sang et des larmes; la résolution inébranlable de ne pas sacrifier la chose à l'ombre, le fond à la forme, la liberté à son nom. Victorieux par le sang des peuples, ils eurent l'indignité de ne pas céder leur victoire à une réclamation de la logique. Ce qu'ils avaient gagné par l'héroïsme, ils furent assez endurcis pour ne pas vouloir le livrer à la ruse. A toutes les subtilités des vaincus, ils répondirent : *Je le maintiendrai.* Ce fut leur devise. En un mot, ils ne voulurent pas être extirpés : éternel sujet d'accusation auprès de ceux qui voulaient qu'ils le fussent!

Il y avait une autre raison qui faisait que ces hommes étaient difficilement dupes; enveloppés dans un mensonge perpétuel, dont nous avons vu la source et qui renaissait de lui-même, on pouvait les assassiner, non les tromper. Pourquoi? C'est qu'ils avaient une étoile, une boussole; ils voyaient toute chose à la lumière des questions religieuses. Aussi est-il frappant combien les petits piéges, les savantes habiletés, perdaient leur valeur auprès d'eux. Il n'est qu'un moyen pour s'orienter dans la nuit : regarder

en haut, et c'est ce qu'ils faisaient. Ils regardaient vers le ciel. Ce fut surtout le rôle constant de Marnix au milieu des affaires; il éclairait la diplomatie des lueurs de la Réforme, et il ne laissa pas la révolution s'égarer un moment. On l'appelait le *voyant*, le *prophète*[1] de la cause; il le fut en effet dans toutes les grandes occasions.

Je me suis demandé souvent pourquoi, malgré le progrès de la civilisation, il est si facile de tromper de nos jours les hommes assemblés, pourquoi il est sans exemple qu'on n'y ait pas réussi toutes les fois qu'on s'est donné la peine de le vouloir, et je n'en vois d'autre raison que la grossièreté des idées dont la plupart des hommes sont occupés aujourd'hui, et qui sont telles, qu'elles abâtardissent en eux toutes les facultés nobles, c'est-à-dire celles qui sont le plus naturellement les sentinelles de l'âme. Les esprits rampent. Qu'y a-t-il d'étonnant, s'ils tombent dans toutes les chausse-trappes dont on embarrasse la terre?

L'histoire hait les dupes; elle les met presque au rang des coupables, et ce n'est qu'une demi-injustice. Être abusé, c'est presque toujours le signe d'une situation fausse. Un degré de plus d'intégrité de votre part, et vous n'eussiez pas été trompé. Un homme entier dans sa cause a mille avertissements secrets. Un certain état de santé morale, de véracité native, révèle chez autrui la fraude, comme il est des substances qui révèlent au contact le poison que d'autres renferment.

[1] Verheiden, *Elogia Theologorum*, p. 143.

VII

Troisième épreuve de la révolution victorieuse, la liberté : elle devient incontinent entre les mains des adversaires une arme contre la liberté. Le principe de la tolérance, jeté dans le monde par la Réforme, est aussitôt retourné contre elle par ses ennemis, et voici la situation qui en dérive. Là où le catholicisme est le plus fort, il écrasera la Réforme; là où il est le plus faible, la Réforme, en vertu de ses principes, devra le respecter et lui donner le temps de se réparer. L'un conserve le droit de tout reconquérir, l'autre s'engage à tout supporter. C'est là ce qu'on appelait tolérance au seizième siècle, par où l'on voit quelle difficulté s'offrit, dès le commencement, aux novateurs. Accorder la liberté pleine et entière à une église qui jurait de détruire le protestantisme, c'était pour celui-ci une tentation de magnanimité qui lui fut conseillée par beaucoup de ses docteurs : faute sublime qui, en lui donnant la couronne dans le ciel, n'eût pas manqué de le ruiner pour jamais sur la terre. Le protestantisme des Pays-Bas fut moins chrétien que politique. Il rendit à son ennemi guerre pour guerre, et, lui empruntant ses armes terrestres, il lui arracha une partie de la terre. Tel fut l'esprit de Calvin, continué par le Taciturne et Aldegonde : ils ne se contentèrent pas de la possession du ciel pour le règne de leurs doctrines; ils voulurent leur donner l'autorité ici-bas, et ils y réussirent.

Lorsque la question fut posée aux principaux chefs de l'Église réformée, — si l'on devait observer la paix de religion avec les catholiques, — Marnix fit au nom de

l'église hollandaise une réponse digne des maximes les plus humaines du dix-huitième siècle : « Gardez vos engagements envers tous; la violence ne saurait remplacer le droit. Abolir un faux culte est une chose excellente, si elle a lieu par des voies légitimes. » Et pourtant, lorsque les états de Hollande interdirent le culte catholique, il n'est pas moins certain qu'il applaudit et contribua à cette interdiction.

Une contradiction pareille s'explique par les propres paroles de Guillaume d'Orange dans son *Apologie :* « Les états généraux ont appris, par les insolentes entreprises et trahisons des ennemis mêlés parmi nous, que leur état est en danger de ruine inévitable, s'ils n'empêchent l'exercice de la religion romaine... Il n'est pas raisonnable que telles gens jouissent d'un privilége par le moyen duquel ils ont voulu livrer le pays aux mains de l'ennemi. » Nul doute qu'au début le prince d'Orange et Aldegonde ne se fussent contentés de la liberté de conscience : c'était là leur doctrine et le drapeau sous lequel ils s'étaient rangés; mais, quand ils revirent les Espagnols tout sanglants des massacres des Flandres, ce fut bien force de comprendre que tout parti qui au seizième siècle se contentait de la liberté de conscience était immanquablement ruiné d'avance.

C'est qu'entre deux religions inconciliables, dont l'une jouit d'une domination antique, et dont l'autre est née d'hier, nulle paix véritable n'est possible, la première ne pouvant renoncer à recouvrer la domination absolue, ni la seconde à l'espoir de l'acquérir, d'où il arrive que toutes les promesses que ces religions se font du bout des lèvres sont immédiatement démenties par les faits. Celle qui n'opprime pas est nécessairement et infailliblement opprimée. Pour que la tolérance devienne effective, il faut que l'espé-

rance de tout conquérir soit arrachée à l'une au moins de ces églises, et cela ne se peut que si l'unité de ses efforts lui a été démontrée par des expériences salutaires, après quoi elle se résigne à voir à côté d'elle son adversaire, qu'elle désespère de détruire. Il peut aussi arriver que des croyances ennemies qui se sont déchirées l'une l'autre pendant des siècles finissent par rencontrer un ennemi commun dans la philosophie et la raison humaine : alors ces deux religions, non contentes de se tolérer, s'entr'aident, elles s'étayent mutuellement. Personne n'en était là au seizième siècle.

Il en résulte que la tolérance, qui a pu devenir un principe de gouvernement dans notre époque, n'était rien qu'une théorie de philosophie, une abstraction métaphysique, à l'époque dont nous parlons. En vain les hommes, harassés de la lutte, faisaient des traités par lesquels la paix était assurée aux deux religions. Dès qu'il s'agissait de pratiquer cette paix, l'impossibilité naissait de toutes parts. Après quelques semaines d'épreuves, et lors même que l'union était le plus désirable, chaque jour on devenait plus odieux les uns aux autres. On ne savait point respecter profondément ce que l'on abhorrait le plus. La franchise de la foi inspirait la franchise des haines. Comment le catholique et le protestant auraient-ils vénéré l'un dans l'autre le culte de l'enfer? Ces idées de nos jours hurlent avec le seizième siècle. En rapprochant leurs églises, les hommes des Pays-Bas s'étaient placés au milieu de tentations de violence auxquelles il était impossible qu'ils résistassent. Bientôt ils s'aperçurent qu'en se réunissant ils s'étaient trompés d'ennemis. Le véritable adversaire de chaque faction religieuse, c'était la religion opposée.

Dès qu'une religion était dominée par l'autre, elle réclamait la liberté. A peine l'avait-elle obtenue, elle pré-

tendait à la domination : les catholiques parce qu'ils y étaient accoutumés, les protestants parce qu'ils n'avaient de sécurité que là où ils régnaient, et nul ne se contenta même un moment de l'impunité.

On a vu que la violence seule fut en état d'extirper des provinces méridionales le germe du protestantisme : il serait plus facile de montrer que partout où le protestantisme a laissé la liberté à l'église ennemie, il n'a pas tardé à disparaître déshonoré. On a accusé d'intolérance l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne du seizième siècle. Comment ne voit-on pas que l'intolérance était au fond de tous les cœurs? La liberté de conscience, c'était l'utopie. Quiconque prit cette utopie pour une réalité et voulut y asseoir un gouvernement croula sur-le-champ dans le vide.

En un mot, la question était ainsi posée : l'ancienne religion immuablement résolue à extirper tout ce qui n'était pas elle, la nouvelle sommée, au nom de son principe, de se laisser étouffer sans résister; chez l'une l'offensive, chez l'autre la résignation. Dans ces termes, l'issue était évidente et le résultat ne pouvait se faire attendre. Si la religion nouvelle eût pris pour règle d'épargner l'ancienne, nul doute que dans un temps donné celle qui épargnait son adversaire n'eût disparu devant celle qui ne perdait pas une occasion de l'anéantir. Reprocher au protestantisme naissant son intolérance, c'est lui reprocher d'avoir voulu vivre. Il prit au catholicisme ses armes, il sut frapper comme il était frappé, et c'est ainsi qu'il donna pour base à son église l'Angleterre, la Suède, la Hollande, la Suisse, une partie de l'Allemagne et de la France. Par tout autre moyen, la réforme, bientôt réduite à un parti de sectaires chargé des opprobres de l'anathème, n'eût pu trouver un coin de terre pour s'y réfu-

gier. Théodore de Bèze, plus littérateur que théologien, conseillait cette politique d'ascétisme. Les états de Hollande, soutenus par Marnix, furent, ce semble, des théologiens mieux inspirés. A Leyde et dans l'union d'Utrecht, ils votèrent unanimement l'interdiction de l'ancien culte, et par là ils donnèrent au nouveau le temps de croître sans péril.

Voilà comment la révolution hollandaise rompait une à une les mailles du filet dans lequel ses adversaires prétendaient l'envelopper dès l'origine, et ce qui frappe dans cette lutte, c'est le bon sens imperturbable. De quelque manière que l'on s'y prît, séduction, grâce, suffrage universel, liberté de conscience, on ne put jamais convaincre ces hommes que la logique exigeait qu'ils livrassent leur cause, qu'ils étaient engagés par leur victoire à s'avouer vaincus, et que, s'ils avaient gagné la liberté, c'était uniquement pour la perdre. Ces têtes dures se refusèrent jusqu'à la dernière extrémité à de pareilles conclusions. C'est, je pense, que ces hommes grossiers s'attachaient aux résultats et point à la lettre, qu'ils ne regardaient pas les conquêtes morales de leur révolution comme une expérience à faire, mais comme un acte de foi, une œuvre de Dieu irrévocable, inaliénable, qu'ils n'avaient pas le droit de remettre en doute; du reste, s'inquiétant peu de paraître illogiques s'ils sauvaient la vérité, renonçant aisément au triomphe des mots, mais inébranlables sur les choses.

Dès qu'il fut évident que la réforme ne se laisserait pas extirper par le catholicisme sous le prétexte de la liberté de conscience, la *pacification* de Gand fut rompue au fond des cœurs[1]. On s'était promis réciproquement l'impossi-

[1] Ponteficii, si nimis urgeantur, cujusvis jugum subibunt. — Languet, *Epist.*

ble en s'engageant à respecter ce que l'on méprisait le plus. De toutes parts, l'union est rejetée par l'opinion avant de l'être officiellement dans les actes publics, et comme il arrive après que l'on a tenté des rapprochements de ce genre, on éprouvait les uns pour les autres un redoublement d'aversion. Il y avait cette différence dans la violence des uns et des autres, que chez les catholiques elle semblait une sorte de droit acquis par la possession, — chez les protestants une nouveauté qui en devenait plus impossible à supporter. Aussi les catholiques furent-ils les premiers à rompre une trêve abhorrée. Ils le firent dans l'acte de la *confédération* d'Arras, manifeste où respirent enfin librement les haines que Guillaume et Marnix avaient tenté d'assoupir. Comme il n'est rien de plus douloureux pour les hommes que d'être assujettis à des institutions ou à des idées qui leur sont supérieures, on voit par le langage des partis catholiques et protestants tout ce qu'ils avaient souffert moralement sous le règne passager des principes de tolérance auxquels n'avaient pu s'élever ni les uns ni les autres; ils rentrèrent dans l'ancienne barbarie avec une sorte de volupté. Le signal est un redoublement de reproches et d'invectives.

A ce moment, les deux races se séparent avec éclat. Comme deux fleuves qui se touchent à leurs sources se dirigent pourtant vers deux mers opposées, ainsi les Hollandais et les Belges, qui se touchaient à leur berceau, se précipitent d'un cours égal, les uns dans la liberté, les autres dans la servitude. Et chacune de ces races éprouve au milieu de la misère publique cette paix et cette joie que l'on ressent toujours quand on rentre dans son caractère et dans sa nature propre. Les provinces wallonnes, le Brabant, l'Artois, le Hainaut, rentrent d'elles-mêmes dans le catholicisme, et, par une conséquence nécessaire,

dans le sein de la monarchie espagnole. Le seul point par lequel elles tenaient à l'ordre nouveau était la réforme. Cet anneau rompu, elles retombent aussitôt dans l'ancien vasselage. La nationalité s'engloutit, mais l'orthodoxie est sauvée.

Ces provinces s'épuisent désormais à enchaîner de leurs chaînes leurs anciens alliés : elles redeviennent esclaves, mais du moins elles ne sont plus partagées entre deux directions contraires, — un reste de nationalité qui les pousse à l'indépendance, une Église qui les ramène au joug. C'est une erreur de croire que la servitude soit toujours douloureuse pour les peuples. L'esprit de suite leur est tellement nécessaire, que la servitude leur devient douce quand tous les éléments sociaux concourent à cette servitude, et quand surtout la religion s'accorde avec elle et la décore. On voit alors peu à peu se produire dans l'État une sorte d'harmonie semblable à la mort, et les peuples goûtent l'esclavage, sinon avec volupté, du moins sans douleur.

Tel fut l'état des provinces wallonnes et de la Belgique pendant plus de deux siècles, sans que dans cet intervalle aucune grande crise ait attesté une souffrance vive dans les masses; elles montrèrent une infatigable patience à subir le joug, parce qu'il était d'accord avec le principe de leur foi, et rien n'importe plus aux peuples que de se sentir d'accord avec eux-mêmes. Il n'y a guère que les contradictions violentes qui leur soient vraiment odieuses. Longtemps tourmentée par la contagion de l'esprit novateur, cette société, enfin revenue aux croyances de Philippe II, revient naturellement à son empire. Elle a trouvé son centre de gravité dans la servitude; elle va s'y reposer deux siècles et demi.

D'autre part, avec un semblable esprit de suite, la

Hollande, la Zélande, dégagées enfin de tout lien avec l'ancienne Église, se précipitent d'un mouvement pareil vers un nouvel ordre politique, et ces peuples mettent à rejeter la servitude la même patience admirable que les autres à la supporter. Ceux-là donnent quatre-vingts ans de misère, de famine, d'exil, de bannissements, de guerres à leur cause, sans demander un seul jour leur salaire, tant il est doux de combattre pour une idée morale ! Il est véritablement frappant que cette poignée d'hommes, les plus *positifs* de tous, comme on dit aujourd'hui, n'aient pu être ni lassés, ni rebutés par aucun sacrifice, et qu'ils n'aient jamais demandé, avant d'avoir vaincu, combien leur serait payée leur victoire. Lorsqu'on réduit une révolution à un avantage matériel, chacun est toujours disposé à mettre en balance ce qu'elle rapporte et ce qu'elle coûte, sauf à l'abandonner pour peu qu'elle s'endette. Il en est autrement lorsqu'une idée religieuse ou morale est au fond : c'est une valeur infinie qui ne peut être mesurée par aucun sacrifice; la pensée ne vient à personne de comparer ses services avec cet infini.

A peine séparées, les provinces du midi et celles du nord se trouvent à une distance incommensurable l'une de l'autre. On ne comprend plus qu'elles aient songé un moment à ne former qu'un seul corps : les premières ont disparu dans la monarchie espagnole, sans même garder leur nom; les autres, érigées en république, pleines d'une vie surabondante, font reculer l'Espagne au bout de l'Europe et la dépouillent dans le reste du monde.

La révolution hollandaise a réussi, parce qu'elle s'est donné pour base une révolution religieuse, parce qu'elle a osé profiter de sa victoire et la prendre au sérieux, parce qu'elle s'est donné le temps de grandir avant d'amnistier son adversaire et qu'elle l'a mis dans l'impossibilité de la

surprendre, parce qu'elle a refusé toute capitulation avec le principe qui lui était inconciliable, enfin parce qu'en abjurant le catholicisme elle a coupé le câble qui la liait à la monarchie espagnole. Le reste a suivi de soi-même. C'est aussi pourquoi la révolution dans les autres provinces, n'ayant fait aucune de ces choses, a été extirpée si aisément jusque dans son germe.

VIII

Le plein divorce des deux races ne pouvait s'accomplir sans que chacune d'elles jetât sa malédiction sur l'autre. Dans cette mêlée, les deux principaux auteurs de la *pacification* étaient nécessairement désignés à l'exécration des catholiques; la jalousie des nobles se joignant au déchaînement du clergé, ce fut un cri de fureur contre Guillaume d'Orange et contre Marnix de Sainte-Aldegonde. Le dernier surtout se trouva soumis à la plus cruelle des épreuves. Les hommes de sa race, de sa langue, ceux avec lesquels il avait commencé la lutte, se rejetaient dans le camp opposé. Après avoir éveillé les peuples à la liberté, ils couraient tête baissée au-devant du despotisme. Marnix sacrifierait-il sa foi religieuse et politique à l'entraînement des hommes de sa race? Renié par son pays, se renierait-il lui-même? Essayera-t-il du moins de cacher sa défection sous l'apparence d'une soumission à la volonté du plus grand nombre? Il n'hésita pas un moment sur ces questions. Quand la Belgique se perdait, il s'obstina à la sauver par la Hollande; il crut qu'il pourrait arracher à l'Espagne les dix provinces soumises avant qu'elle les eût dévorées.

En 1579, Marnix reçoit des états généraux des provinces du Nord la mission de préparer, de concert avec le prince d'Orange, un plan de constitution pour la république naissante. Il rédigea ce plan[1]; c'est le principe de ce qu'on a appelé l'*union d'Utrecht*, pacte fondamental de la république des Provinces-Unies.

A ce moment de complète rupture, Aldegonde voulut donner un suprême avertissement à la Belgique[2]; il saisit l'occasion des invectives d'un gentilhomme wallon pour prendre à partie la noblesse des provinces qui venaient de passer à l'ennemi. C'est sur les jalousies, les cupidités, les arrière-pensées de cette noblesse, qu'il rejette le crime de la défection. L'auteur du compromis sentait sa force contre les hommes qu'il avait eus pour premiers compagnons dans sa déclaration de guerre au concile de Trente et à la monarchie d'Espagne. C'est à lui qu'il appartient de peindre l'apostasie de ces *jeunes chefs de gueux*, aujourd'hui cachés sous la livrée de l'Espagne. Il le fait sans pitié. Quel ménagement a-t-il à garder avec eux? Le temps de la diplomatie est passé. La destinée de la Belgique est écrite dans ces rudes paroles :

« Quelle paix ou assurance avez-vous même avec l'Espagnol, sinon que pour un temps vous vous courberez sous sa gaule pour manger votre saoul de ses glands, jusqu'à ce que, le reste du haras étant réduit en son étable, il ait loisir de vous mener à la boucherie? Le feu seigneur et comte d'Egmont, seigneur accompli en toutes vertus, si ces caresses espagnoles ne l'eussent à la fin fait égarer,

[1] Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*, t. VI, p. 419.

[2] Réponse faite par Philippe de Marnix à un libelle fameux naguère publié contre monseigneur le prince d'Orange, et intitulé *Lettres d'un gentilhomme vrai patriote*. A messieurs les états généraux des Pays-Bas. 1579.



promit à M. le prince d'Orange, à MM. les feux amiraux de Hornes et comte de Hoogstraeten toute assurance, paix et repos et prospérité, s'ils se voulaient venir à Bruxelles rendre entre les mains du duc d'Albe, comme il avait fait. L'un le crut, les autres furent plus avisés; mais la paix, qu'il avait promise aux autres, lui fut si mal assurée, qu'il la paya de sa tête. Ces bonnes gens-ci, ne voulant devenir sages par exemple d'autrui, tâchent d'en faire tout autant, hors qu'ils se persuadent qu'ils seront bien plus habiles. Et, de fait, ils sont gens expérimentés et ont la barbe grise et le cerveau bien fait pour être plus sages que leurs ancêtres à garder leurs têtes. Ils nous font fête d'une paix en laquelle il n'y a non plus d'assurance que si nous-mêmes nous accommodions la corde au cou, et ne cessent de blâmer son excellence et tous ceux qui vous conseillent de vous garder de paix fourrée, de vêpres de Sicile et de noces de Paris, ni prêter l'oreille à la paix, si ce n'est à bonnes enseignes et avec bonnes assurances, afin que, outre la ruine que vous en receviez, vous ne serviez à toute la postérité d'exemple de sottise et d'avoir, à votre dommage, cru au conseil de jeunes éventés. »

La noblesse rejetait de nouveau aux réformés le titre de gueux dont elle s'était longtemps parée : elle reprochait au prince d'Orange qu'*il n'avait de quoi se nourrir*. Voici la réponse du champion fidèle de Guillaume :

« Certes, si Son Excellence n'a pas trop de quoi se nourrir, au moins selon l'état qui lui appartient, c'est pour avoir libéralement et héroïquement employé tout ce qui lui restait du ravissement de la tyrannie espagnole au bien et salut de sa patrie, et parce que, encore journellement, sans avoir aucun souci ou soin de son particulier, il n'é-

pargne rien qui soit en sa puissance pour avancer le public, se faisant pauvre pour soulager les calamités du peuple. Mais ceux-ci, je vous prie, qu'ont-ils pour se nourrir? desquels on ne peut nier, de la plupart, qu'ils n'aient dépensé le peu qu'ils avaient de patrimoine en toutes insolences, débordements, paillardises, masques, pompes et festins et ivrogneries; et après, si du public on ne leur donne incontinent récompense de leurs services, telle qu'ils demandent, les voilà à cheval, rangés du côté des mal contents pour piller, branscater et rançonner le pays qui les a nourris et mis au monde, et se rendre esclaves à l'Espagnol pour lui vendre leur propre patrie à beaux deniers comptants, s'il est besoin, afin d'avoir quelque chose pour s'entretenir à faire la cour aux dames, ou, par aventure, se marier avec magnificence! »

C'est là le côté politique : la noblesse accusée, séparée du peuple. A l'égard de la question religieuse, il fallait montrer comment le parti catholique ne s'est servi de la liberté que pour extirper la liberté. On vient d'échapper à ce péril par un remède héroïque; Marnix insiste sur ce point, et avec quelle énergie déchaînée! On y sent la bataille et le divorce irréconciliable des deux peuples.

« Ceux-ci, qui, sous la tyrannie de l'Espagnol, ont, par aventure, engraissé leurs mains de la substance des pauvres gens que l'on accusait d'être hérétiques, et se sont saoulés de leur sang, voyant que ce gibier leur commence à défaillir, et qu'il n'y a plus de confiscations pour remplir les abîmes de leur avarice, s'escarmouchent contre leurs ombres, criant qu'ils veulent avoir entretenu *la pacification de Gand*, comme si elle consistait à meurtrir et massacrer tous ceux qui ne veulent adhérer au pape de Rome



ou à la messe, ou qu'elle eût été faite, non pas pour ôter la tyrannie, mais pour changer la tyrannie en plusieurs. Ils se plaignent *qu'on a permis exercice de religion autre que romaine*. Il fallait donc bannir, extirper ou massacrer un peuple innumérable, lequel ne peut, en sa conscience, s'adonner à la romaine. Mais le bon est qu'ils crient *qu'il faut ôter cette damnable secte et hérésie des calvinistes.* Et cependant ils font profession de ne vouloir, savoir ni entendre ce que c'est, ni sur quels fondements et raisons elle s'appuie. Certes, messieurs, quand il n'y aurait autre chose pour découvrir au monde leur brutalité, quelle marque plus claire saurait-on demander? Et voilà la belle paix qu'ils veulent faire! voilà la liberté à laquelle ils prétendent! C'est de chasser leurs compatriotes avec lesquels ils se sont confédérés par un serment si solennel, vider le pays d'une infinité d'habitants, d'un grand nombre de marchands et manœuvriers desquels le trafic et l'industrie ont amené les richesses dans le pays, condamner les innocents sans les ouïr en justice, et puis ployer volontairement le col sous la gaule de Circé, pour entrer en l'étable des pourceaux. Je ne répondrai pas aux injures du calomniateur qui, comme un chien enragé, voyant qu'il ne peut mordre ou nuire à son excellence, décharge l'écume de sa rage en abbois et hurlements, *incitant le peuple à le massacrer et déchirer à belles dents.* »

Cependant, à mesure que le faisceau des dix-sept provinces se rompait, les chefs de la révolution lui cherchaient des appuis auprès des nations où la réforme était victorieuse. Dès 1578, Marnix avait été envoyé par les états en Angleterre pour entraîner Elisabeth. Sur le refus de la reine, on se retourna vers l'Allemagne. L'archiduc Mathias ayant été nommé gouverneur des Pays-Bas, ce fut une

occasion d'envoyer une ambassade à la diète de Worms, convoquée par l'empereur. Le chef de cette ambassade des Pays-Bas fut naturellement Marnix. Il s'agissait de plaider la cause des Pays-Bas devant toute l'Allemagne rassemblée. Aldegonde profita de cette occasion avec une fierté et une audace qui annonçaient les destinées de la république hollandaise[1]. Les biographes néerlandais n'ont pu s'empêcher de le comparer à Luther dans la diète de Worms : les temps étaient différents, les garanties personnelles plus assurées; toutefois il faut avouer que, si Luther était venu annoncer dans Worms, devant le vieil empereur, une religion nouvelle, Marnix, par la fierté de son langage, révéla la naissance d'un état et d'un ordre politique nouveau, outre qu'il parlait en présence de ses ennemis les plus puissants et les plus acharnés : don Juan, l'Espagne, Rome, qui avaient là leurs représentants. On fut étonné que Marnix ne se contentât pas de supplier : il accusa; il mit en cause le duc d'Albe, Requesens, don Juan, tous les pouvoirs officiels légitimes qui s'étaient succédé dans les Pays-Bas. C'était une révolution politique qui prenait la parole devant l'Europe du moyen âge. La majesté du langage ne pouvait couvrir la violence des attaques dans le tableau qu'il faisait de la domination espagnole :

« Nous ne dirons qu'un mot de ce que le duc d'Albe a fait de récente mémoire, car où est celui qui ignore dans quelle désolation a été plongée, de son temps, la basse Allemagne, auparavant si florissante. Quel pillage des biens particuliers! quelle rapine des finances publiques! quel sac des villes et des bourgades! combien d'exactions intolérables et inouïes jusqu'ici! combien de meurtres, de

[1] *Oratio pro Mathiâ et ordinibus Belgicis*, 7 mai 1578.

tueries des principaux de la noblesse du pays! Bannissemens des personnes les plus innocentes, confiscations de leurs biens, viols des femmes et des vierges, déprédations des terres, profanation des lois les plus saintes, et les droits et priviléges du pays abolis et foulés aux pieds! Pour tout dire, combien insupportable a été la servitude endurée de la part du soldat le plus superbe et le plus insolent qui fut jamais! Et toutefois, s'il se rencontre ici quelqu'un qui pense que le bruit et la renommée de tant de cruautés surpassent la vérité des faits, que celui-là se rappelle la parole du duc d'Albe dans son dernier banquet, au moment de retourner en Espagne. Cet aveu suffira, puisqu'il se glorifiait publiquement d'avoir fait mourir plus de dix-huit mille huit cents hommes par la main du bourreau, sans compter la foule innombrable de ceux qui ont été massacrés dans leurs maisons ou tués sur le champ de bataille.

« Au duc d'Albe, chargé de butin et de dépouilles, ou soûlé de sang et de supplices, succéda le commandeur Requesens, lequel accrut les vieilles bandes d'une troupe nouvelle de soudards affamés, pour sucer, épuiser et tarir le peu d'humeur et de sang qui restait encore. »

Le langage d'Aldegonde ne fut pas moins fier quand il s'adressa aux Allemands. Il ne venait pas seulement demander leur appui, il les avertissait du danger que courait leur nation, et il montrait les marques *du fer brûlant imprimé encore au front de l'Allemagne*. Les hommes qu'il invoquait étaient unis par le sang, par l'origine, à ceux qu'on laissait égorger dans le nord. Tout le monde germanique se trouvait ainsi en péril, et la question s'élevait du premier mot à une question de race. Marnix excella surtout à provoquer la susceptibilité allemande en la mettant

aux prises avec la superbe espagnole. C'était là le point sensible, il irrita la plaie au point de faire bondir le taureau germanique :

« Il ne faut point, messieurs les Allemands, que vous vous représentiez autre chose, sinon qu'il est ici question de votre affaire, de votre salut, de votre dignité, puisque les étincelles d'un feu si voisin n'ont point seulement atteint vos frontières, mais que les flammèches ont déjà pénétré jusqu'au plus intime de vos entrailles.

« Et si quelqu'un estime, après que les Belges seront opprimés, que les Espagnols se tiendront oisifs, et qu'ils n'envahiront point l'Allemagne de leurs armes victorieuses, celui-là se trompe étrangement, car cette débordée et démesurée convoitise de tout dominer ne peut se réduire à de si étroites limites que la basse Allemagne. Ni l'ardeur bouillonnante et l'outrecuidance espagnole ne peuvent être enfermées entre les digues et les bornes des Pays-Bas, puisqu'à grand'peine tout le monde leur suffit, et qu'au fond du cœur ils ont déjà dévoré la monarchie universelle. »

Il concluait ainsi :

« Il appartient à votre piété, à votre fidélité, prudens, révérens, illustres, généreux et nobles personnages, de penser à bon escient et diligemment en vous-mêmes combien il importe à toute l'Allemagne que les Pays-Bas ne soient arrachés du saint empire, comme cela arrivera infailliblement si vous ne sortez de votre torpeur. Les états généraux des Pays-Bas vous prient derechef et supplient par ma bouche de ne pas permettre plus longtemps que ces étrangers, dont l'insolence et l'orgueil sont à bon droit haïs de tout l'univers, viennent planter leur domicile

sur le seuil même de l'empire, sur les remparts mêmes et les boulevards de l'Allemagne, assiéger les bouches et les avenues du Rhin, de la Moselle et de la Meuse, occuper les ports et les havres de la mer océane pour vous travailler et vous perdre, ni dégaîner leurs glaives et couteaux pour vous égorger, quand ils auront mis le joug de leur cruelle tyrannie sur le cou de vos amis et de vos alliés. »

Jamais la réforme n'avait été montrée ainsi dans ses conséquences politiques. On sentait l'agora et le forum. C'était la parole libre d'un état moderne qui, à peine né, se présentait à la barre du moyen âge. Cette harangue, prononcée en latin, presque aussitôt traduite en français par Marnix lui-même, eut un immense retentissement en Europe; la prose ne suffisant pas à l'émotion qu'elle avait fait naître, on la traduisit en vers flamands. Le peuple l'apprit par cœur. C'était la profession de foi politique de la république qui venait de surgir.

IX

Les secours qu'Aldegonde obtint de l'Allemagne se réduisirent à quelques milliers d'hommes sous les ordres de l'électeur palatin. La monarchie espagnole préparait un dernier effort. De tous les points se dirigeaient à marches forcées de nouvelles troupes d'invasion contre les Pays-Bas. Toutes ces troupes se trouvaient dans la main d'Alexandre Farnèse, duc de Parme, le plus habile général et le plus heureux que l'Espagne eût encore rencontré. Le dernier jour de la révolution semblait arrivé; son ennemi reveuait plus nombreux de chacune de ses défaites,

Dans cette extrémité, le prince d'Orange et Marnix de Sainte-Aldegonde jettent encore une fois les yeux sur la France. Marnix expose dans les états généraux à Utrecht que le moment est venu de choisir entre la France et l'Espagne. La nécessité oblige d'offrir le gouvernement des Pays-Bas à François, duc d'Anjou, frère de Henri III. Par là, l'indépendance des provinces affranchies sera placée sous la garde de la puissante nation française. En dépit de l'orgueil qui se soulevait contre cette proposition, la nécessité la fait accepter, les états généraux suivent jusqu'au bout la raison de Guillaume, rendue irrésistible par l'éloquence de Marnix. Chose digne de remarque, dans une situation aussi désespérée, les assemblées prouvent à force de bon sens, d'abnégation, de véritable amour du pays, que les résolutions les plus promptes, les plus énergiques, sont possibles sans qu'on ajourne la liberté. Les états montrent, sous la conduite de leur orateur Marnix, la discipline d'une convention qui respecte au milieu même du combat les formes et les garanties du droit commun.

Qu'était-ce en effet que cette prétendue dictature de Guillaume? Celle de la raison, du patriotisme, du génie; d'ailleurs nulle autorité absolue, nulle force effective, pas même de gardes, un seuil toujours ouvert aux assassins, un recours perpétuel aux états, desquels tout dépend; un conseil, sorte de comité de salut public, qui n'a guère que la puissance de chercher les moyens de vaincre sans pouvoir en pratiquer un seul, ni dépenser un denier qu'avec le bon plaisir des assemblées.

Marnix est encore une fois chargé par les états de la grande négociation où chacun met un dernier espoir. Le 30 août 1580, à la tête de l'ambassade, il paraît à Plessis-lez-Tours dans la cour de Henri III. A la vue de

cette figure fade et flétrie du duc d'Anjou, Marnix put comprendre quel triste appui il allait donner à la révolution, et pourtant dans ses lettres intimes règne un ton de singulière confiance. Est-ce fanatisme pour le sang français? ou, par delà le duc d'Anjou, voyait-il Henri IV?

Aldegonde avait composé lui-même la constitution ou charte de liberté que le prince n'avait fait aucune difficulté de signer : c'est ce qu'il appelait la *muselière du prince*. Il crut qu'il le tiendrait aisément en bride par cette constitution, qui, en effet, inaugurait un droit politique tout nouveau en Europe. Le principe que chaque peuple a le droit de changer, quand il le veut, son gouvernement, renversait le passé; au lieu de l'ancienne légitimité, mystère du sang royal, apparaissait hardiment et sans voile la *loi de nature*. Dans ces termes, la constitution de Marnix était un vrai contrat social, qui faisait du prince le chef d'une république, non plus un souverain : premier coup porté avec éclat en Europe au principe d'hérédité monarchique. « Rien de si grand, dit avec raison un savant historien[1] de nos jours, n'était sorti encore du protestantisme. »

Marnix avait eu l'art de faire signer par la France la constitution qu'il avait puisée dans la république de Genève. Par malheur, il oublia, selon le mot de Grotius[2], quel faible rempart c'est pour la liberté d'un peuple que le serment d'un prince. Il tomba dans une erreur ordinaire aux hommes doués du plus grand sens : il crut que le duc d'Anjou aurait au moins l'espèce de raison que lui commandait son intérêt. Accoutumés à manier des hommes chez qui le bon sens abondait, Guillaume d'Orange

[1] M. Henri Martin, *Histoire de France*, t. X, p. 608.
[2] *Annales et Historiæ de rebus Belgicis.*

et Marnix ne se mirent point en garde contre l'extravagance du Valois. C'est la seule chose dont ils ne se défiaient pas.

Traînant partout avec lui son prince emmuselé, qui veut l'avoir pour témoin de ses actions, Marnix se rend en Languedoc à la cour de Henri IV. Il propose de donner le Béarnais pour capitaine et pour allié aux Pays-Bas. L'accord est conclu sous la condition que cesseront les guerres religieuses de France. Marnix y emploie toute son autorité sur les siens, témoin la lettre qu'il adresse aux églises protestantes du Languedoc pour les lier à la cause générale de la liberté de religion. Un projet le ramène à Londres; il espère marier le duc d'Anjou à la reine Élisabeth, et donner ainsi l'appui de l'Angleterre aux Pays-Bas. La reine se prête complaisamment à cette proposition. Marnix écrit aux états qu'il a vu les deux amants échanger leurs anneaux. Déjà l'on frappe à Londres des médailles où l'on voit d'un côté le buste d'Aldegonde, de l'autre Élisabeth, sous les traits de Vénus, qui met la couronne sur la tête d'Anjou. Au reste, cet étrange sauveur a peur de la mer; il craint la traversée[1]; une fois entré en Angleterre, il n'ose plus en sortir.

Après des efforts inouïs, quand Aldegonde sait mieux que personne ce que vaut Anjou[2], il réussit enfin à l'embarquer et à l'amener en Belgique. Il conduit à Anvers le prince français, au milieu des éclats de la joie publique, empoisonnée un moment par une première tentative d'as-

[1] Inter cætera autem videtur eum vel maximè navigationis periculum ac molestia absterrere (*Epist. select.*, p. 913.)

[2] « J'ai ici beaucoup d'adversaires et pour mieux dire tous ceux qui l'entourent... Je vois que tout est plein de dissimulations et d'impostures, en sorte que rien n'est plus difficile que d'établir quelque chose de certain sur les conseils des rois » (*Epist. select.*)

sassinat contre Guillaume d'Orange. Les villes dévastées, épuisées, s'ouvrent partout au libérateur inconnu ; il était le gage de l'alliance avec la nation française. Les Belges et les Hollandais avaient fait taire leur orgueil national ; ils étaient allés chercher un étranger. Du moins, sous son gouvernement tempéré, ils allaient respirer à la faveur des garanties presque républicaines que Guillaume et Marnix avaient eux-mêmes dictées. Le duc d'Anjou, dans une proclamation, annonce qu'il est poussé uniquement par un principe de compassion naturel au sang de la France, qu'il ne veut que délivrer le peuple *du cruel couteau de ses impitoyables écorcheurs*[1].

Marnix présidait le conseil privé. Il croyait au moins par là fermer la porte aux trahisons. On sait comment finirent ces fêtes. Les conditions que Marnix avait fait jurer au duc d'Anjou ne servirent qu'à hâter la perfidie. Les têtes folles de la noblesse française se croyaient humiliées si le prince n'était pas absolu. Limiter son autorité, c'était refréner leur droit à la violence. Cette noblesse ne pouvait accepter des institutions républicaines qui répugnaient à toutes ses traditions. La liberté d'autrui lui semblait une injure, et elle mettait sa vanité à imposer aux autres sa propre servitude. Était-ce d'ailleurs à des Belges, à des Bataves de jouir des biens qu'elle ne connaissait pas ? Il n'en fallut pas tant pour pousser le duc d'Anjou. On se rappelle trop bien comment, non content de posséder les peuples qui s'étaient librement donnés à lui, il voulut s'emparer d'eux en une nuit. Le cri des Français : *Vive la messe ! tue ! tue !* retentit à un moment donné dans toutes les villes qui les avaient accueillis. Ils croyaient avoir affaire aux populations complaisantes de

[1] Van Loon, *Histoire métallique des Pays-Bas*, t. I, p. 291.

Naples ou de Florence. Les rudes bourgeois des Flandres, éveillés la nuit, en chemise, eurent assez aisément raison, la hache à la main, de ces jolies bandes de mignons. C'est dans Anvers que la lutte fut la plus sanglante : la ville vomit en quelques heures par-dessus les murailles ses libérateurs. Anjou va mourir à Château-Thierry, laissant, après tant d'opprobres, un long ferment de haine contre le nom français chez des peuples qui n'oublient rien. Duplessis-Mornay, la conscience la plus droite qui fut jamais, écrit à Marnix : « Nous avons perdu la réputation de foi, et maintenant ne l'avons pu retenir de vaillance. Quant à moi, ce fait m'est une arrhe de malédictions sur notre nation... Elle n'a but, ce semble, que sa ruine et son déshonneur. »

On a peine à comprendre qu'après cette leçon Guillaume et Marnix se soient obstinés encore à espérer en la France, et même à se servir du duc d'Anjou. Il fallut que la mort le leur ôtât des mains pour les guérir de la fantaisie de renouer avec lui, tant la nécessité était forte, le péril urgent, et tant surtout le nom de la France enfermait alors d'espérances en germe! Au reste, ce fut la première atteinte portée à la popularité de Guillaume et de Marnix. Beaucoup les accusaient de vouloir tout livrer au parti français, devenu odieux; d'autres signalaient l'ambition du prince, et parlaient d'un article secret qui lui assurait la Hollande et la Zélande. Les plus fidèles avaient peine à pardonner à ces profondes têtes d'être si aisément tombées dans les filets de quelques mignons de cour.

La folie du duc d'Anjou profita à la révolution qu'il voulait détruire; s'il eût fait ce qui était raisonnable, les Valois eussent pu régner sur les Pays-Bas, mais la république hollandaise aurait difficilement pris naissance. Au contraire, on voit une république surgir par la nécessité,

après que tous les rois d'Europe ont refusé d'en prendre la place.

X

Dans ces années si remplies, où Marnix soutenait avec Guillaume d'Orange presque tout le poids de la lutte politique, il combattait l'ennemi au cœur même de l'Église par de vastes travaux de controverse et de doctrine religieuse. C'est une chose particulière à la réforme hollandaise, que son premier homme d'état après Guillaume soit en même temps son premier théologien. Apôtre et diplomate, Aldegonde est tout cela de 1577 à 1585.

C'est en négociant à Worms avec l'empereur, en France avec Anjou et Henri IV, en Angleterre avec Élisabeth, qu'il engage et soutient sa volumineuse controverse théologique contre Baius, l'un des docteurs du concile de Trente. Il établit et défend, dans ses traités latins en forme de lettres, ce qui devient le *Credo* de l'Église hollandaise. Il avait posé deux questions[1] qui renfermaient toute la révolution religieuse : la première sur le fondement de l'autorité de l'Église catholique, la seconde sur la sainte cène Dans une vue historique qui le distingue des théologiens de la Renaissance, il attribuait à la barbarie du moyen âge ce qu'il nomme la barbarie du dogme catholique. On ne fit jamais un appel plus direct à la raison que dans les lignes par lesquelles il termine : « Vous ôtez des choses le jugement et la raison ; pour moi, j'aimerais mieux être changé en brute que devenir l'esclave abject des erreurs et des passions d'autrui. »

[1] *Quæstiones Michaeli Baio propositæ à Phil. Marnixio. Responsio ad Michaelis Baii Apologiam*, in novâ editione operum Baii. 1696.

Bains eut le tort de publier ses réponses sans les lettres de Marnix, et de se donner ainsi une facile victoire. Il eut un tort plus grand : ce fut d'affecter une pitié méprisante pour les novateurs. Il avait convert du nom de fraternité chrétienne l'orgueil du docteur. Marnix fut indigné ; il donna depuis ce moment à la discussion un ton rude et véhément qui contraste avec la méthode géométrique par laquelle il avait débuté. A ce mot de fraternité, prononcé au milieu des massacres, il répond par une malédiction ironique :

« Votre pitié ! votre fraternité chrétienne ! Si je voulais en parler en détail, je montrerais aisément combien vous avez surpassé la férocité des barbares ; mais je ne souillerai pas notre discussion d'une si odieuse histoire. Sans que nous prenions la parole, les choses crient assez haut : témoin tant d'édits impitoyables frauduleusement arrachés aux rois et aux princes pour nous exterminer ; témoin tant de provinces et de contrées répandues dans tout l'univers qui ont reçu à leurs frontières plus de soixante mille des nôtres privés de leur patrie et de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfants, et accablés de tous les genres de calamités ; témoin les massacres, le carnage de ceux que, sans différence ni de sexe ni d'âge, l'eau, le feu, les gibets, la fosse, les tenailles, ont dispersés en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, et jusqu'aux extrémités des Indes ; témoin nos lamentables guerres civiles, dans lesquelles vos pontifes romains et vos sublimes majestés, pour conserver en paix leurs fastes et leurs délices, n'ont cessé de porter leurs torches funèbres, pendant que l'univers chrétien presque tout entier se déchire les entrailles ; témoin enfin ces fameuses tables de proscription de Philippe, roi des Espagnes, où de toutes parts il

provoque contre nous les empoisonneurs, les sicaires, les parricides, les sacriléges, en un mot tout ce qu'il y a de scélératesse parmi les hommes, au meurtre, à l'assassinat, à l'empoisonnement. Et ce n'est pas seulement l'impunité qui est assurée à tant de forfaits, mais encore une immense récompense! Si c'est là votre pitié, votre fraternité chrétienne, je ne puis comprendre ce que sera votre cruauté[1]. »

En France, en Suisse, en Allemagne, c'étaient des prêtres qui avaient fondé la théologie nouvelle. On fut étonné de voir dans les Pays-Bas un homme du monde, un diplomate, un homme de guerre, parler avec l'autorité d'un prêtre. L'auteur du compromis des nobles devenait le fondateur de l'église batave. Cet apôtre était un laïque, et cela contribua à donner à l'Église hollandaise son caractère particulier entre toutes les Églises de la Réforme. Marnix se distingue de l'Église allemande par son opposition à toute interprétation mystique, de l'Eglise de Genève par son génie cordial. Il a la simplicité d'un vicaire savoyard protestant, ni les superstitions antiques, ni les exaltations nouvelles, — le sens droit d'un homme d'affaires dans un christianisme primitif. Non content d'unir les luthériens et les calvinistes, il protége même les anabaptistes, et répand ainsi dans les fondements de la réforme néerlandaise une ébauche de cette église libre qui s'épanouit aujourd'hui avec tant de puissance aux États-Unis. Les Hollandais lui doivent l'esprit nouveau par lequel ils ont rompu les derniers liens de la hiérarchie sacerdotale. Dans un livre plein de piété pour sa mémoire, écrit il y a peu d'années par un savant ministre d'Amsterdam[2], je rencontre ces mots, qui sont comme le texte de

[1] *Marnixii Responsio*, p. 410.
[2] Wilhelm Broes, *Filip van Marnix*, t. II, p. 351.

l'ouvrage : « Je contemple avec vénération le rang élevé qu'occupe Marnix dans notre histoire. Après lui, Guillaume I[er] et Guillaume III ; après eux, sous la bénédiction de Dieu, la prospérité et le salut du protestantisme ! »

L'originalité de Marnix comme théologien est d'affranchir le calvinisme de l'esprit puritain. Selon lui, le caractère sombre, atrabilaire du calvinisme, voilà le grand obstacle à la victoire des réformés. Lorsqu'il a converti le prince d'Orange, ce dernier lui a longtemps opposé le rigorisme genevois comme le *bouclier d'Ajax*. Lui-même, Aldegonde, déclare que la *morosité*[1] calviniste est le contraire de sa nature, portée aux rires, aux jeux, à la *jovialité brabançonne*[2]. Il veut un christianisme serein, aimable, enjoué, qui ne défende rien de ce qui n'est pas formellement défendu par l'Évangile. C'est lui qui a dû prononcer ce mot répété depuis : « Il ne suffit pas que vous soyez aimable pour Dieu; faites que les hommes en voient aussi quelque chose. » Aussi ce rigide théologien se plaisait-il à la danse[3], au grand scandale des docteurs et des pharisiens, qui ne manquaient pas de lui reprocher qu'un pareil divertissement s'accordait mal avec la gravité de sa position; à quoi il répondait dans ses vieux jours : « Je ne me suis jamais fait scrupule dans aucune situation de récréer mon esprit et de réparer mes forces après le travail et les études par la course, par les jeux, par des gestes risibles et même par la danse au son de la guitare. Si l'on me prouve que j'ai péché en cela, je tâcherai de me corriger, bien qu'il soit difficile à mon âge

[1] Inveterata illa de nostrâ morositate opinio. (*Illustr. et claror. Viror. Epist. select.*, p. 759.)

[2] Nisi forte mihi, ad jocos ac festivitatem brabantinam nato (*Ibid.*)

[3] De disciplinâ ecclesiasticâ deque choreis. (*Epist. select.*, p. 753, 760, 766.)

de revêtir une autre personne que celle qui a été la mienne jusqu'ici.

Un plan d'éducation qu'il adressa à Jean de Nassau, et que j'ai lu en manuscrit à la bibliothèque de Bruxelles [1], complète heureusement les œuvres religieuses de Marnix. On y trouve une foule d'aperçus nouveaux encore au moment où j'écris. C'est un système d'éducation pour une société libre et républicaine : « Je veux que mes élèves, au lieu de croupir dans l'oisiveté domestique, soient un jour l'ornement et l'appui de la patrie, des citoyens, de tout le peuple; je veux que leurs études aient pour but de les préparer à la discussion des affaires publiques, à la pratique des intérêts populaires, à l'administration des villes et des États. Il faut donc que la langue latine soit subordonnée à la langue nationale, non pas celle-ci à la latine. » L'obligation de la mère de nourrir son enfant est appuyée sur les mêmes raisons que dans l'*Émile* : la sainteté des mœurs, l'amour du foyer. Marnix a aussi deviné la méthode et presque le mot de Rousseau : « Des faits, des exemples, non des maximes. » Pour principal système, l'induction socratique; que l'enfant découvre lui-même la règle et qu'il ait la joie de la découverte; éveiller la spontanéité de l'esprit plutôt que la mémoire; non pas une science morte, mais une science dont la confirmation puisse se trouver dans les actes de la vie privée et publique; que l'éducation soit partout, dans les conversations, à table, dans les jeux, les promenades, plus que dans les écoles; point de rhétorique, beaucoup d'histoire, surtout l'histoire nationale dans la langue nationale; parmi les anciens, les Grecs; parmi les Grecs, Thucydide et Plutarque; chez les modernes, Froissard, Commines;

[1] *Ratio instituendæ juventutis.*

pour les plus délicats, Érasme, Mélanchthon; l'étude comparée au moins de deux langues modernes; la physique, la géométrie, la cosmographie, l'économie politique; un art manuel, une sorte de métier semblable à celui de l'orfèvre qui exerce en même temps le goût, l'intelligence, et tienne le corps en haleine; au reste, ni verges, ni fouet, ni sévérité exagérée dont l'effet est d'hébéter les facultés natives et de changer les hommes en troupeaux, mais une sorte de tribunal moral dont les membres seraient les enfants eux-mêmes, qui jugeraient entre eux les fautes dans les cas ordinaires, institution ingénieuse empruntée aux Perses de Xénophon, qui aurait pour but de nourrir le sentiment de la justice; — et pour couronner ce système d'éducation où tout est vie, nature, mouvement, observation, fécondité, formation d'une créature libre dans un État libre, les voyages en France, en Allemagne, en Angleterre, partout en Europe, excepté dans la molle Italie, qu'il est trop périlleux de visiter avant les vingt-cinq ans écoulés! Ce même esprit de sérénité, d'indépendance, d'élévation indulgente qui est le contraire des idées sous lesquelles nous voyons ordinairement la révolution du seizième siècle, éclate à chaque ligne dans ce plan d'éducation qui semble bien souvent une ébauche de l'*Émile* corrigé par Franklin.

XI

J'arrive à ce grand siége d'Anvers où triomphent les historiens du seizième siècle. Arrêtons-nous à ce moment, le plus important de la vie publique de Marnix, puisqu'on a voulu lui faire un opprobre de son meilleur titre de

gloire et qu'il a demandé vainement des juges tant qu'il a vécu. Le temps est venu de finir ce procès.

Anvers était le boulevard de la révolution dans les provinces méridionales. Les états du Brabant y siégeaient. Le protestantisme avait là sa tête de pont fortifiée. La supériorité du duc de Parme sur les capitaines qui l'avaient précédé fut de comprendre qu'au lieu de continuer la guerre de détails, où s'étaient usés ses prédécesseurs, il devait écraser la Belgique dans Anvers. En frappant un grand coup sur l'Escaut, il romprait la communication des Flandres et de la Hollande; il affamerait la Belgique et la mettrait dans l'impossibilité de s'approvisionner d'armes, ou de recevoir les troupes qui arrivaient de Zélande, d'Angleterre et d'Ecosse. Tant que les confédérés conservaient leurs places d'armes, les succès remportés contre eux dans le reste des Pays-Bas étaient inutiles; la vie leur revenait par la grande bouche de l'Océan; pour les étouffer, il fallait la fermer.

Pendant que le duc de Parme concentre son armée pour une aussi vaste opération, Guillaume d'Orange songe à mettre en des mains sûres le dernier rempart de la liberté civile et religieuse. C'est encore Marnix qu'il choisit pour ce poste d'honneur : il le nomme bourgmestre d'Anvers. Marnix s'en défendit longtemps, soit inexpérience de la guerre, soit plutôt qu'il craignît que les haines dont il était l'objet depuis l'affaire du duc d'Anjou ne compromissent la chose publique[1]. Guillaume répondit qu'il jugeait d'avance la chose perdue, si Aldegonde n'acceptait le commandement; il ajouta un mot qui prouve à quel point il connaissait le réformateur des Pays-Bas : « Sainte-Aldegonde, souffrons que l'on marche sur nous, pourvu que

[1] « Il semblait que la haine que aucuns me portaient pourrait préjudicier au public. » (*Réponse apologétique*. Voy. Broes, t. II, p. 194.)

nous puissions aider l'Église de Dieu. » Afin d'augmenter l'autorité de son lieutenant, il voulut le faire marquis. Aldegonde refusa le titre, qui ne s'adressait qu'à la vanité; il accepta le poste du combat. Guillaume lui laissa des instructions pour le siége, après quoi ils se séparèrent. Ils ne devaient plus se revoir.

A peine Aldegonde s'est-il enfermé dans Anvers, qu'il reçoit la nouvelle du plus grand malheur qui pût le frapper. Il y avait deux ans qu'il l'avait annoncé en lisant les dernières lignes de l'*Apologie* que le prince d'Orange avait opposée aux poignards de Philippe II : « Tant qu'il plaira à Dieu me donner une goutte de sang, un seul denier de mes biens, un peu de sens, industrie, crédit et autorité, je l'emploierai, je le dédierai, je le sacrifierai à votre service.... Voilà ma tête, disposez-en pour votre bien, salut et conservation de votre république. » A ces mots, on avait entendu Marnix s'écrier hors de lui : *Le prince est mort!* Sa prophétie venait de s'accomplir. Le roi catholique avait enfin rencontré le pieux assassin qu'il invoquait. Le 10 juillet 1584, Guillaume d'Orange était assassiné d'un coup de pistolet à Delft par Gérard Balthasar, qui, pour l'aborder, s'était présenté comme un ardent protestant, victime du parti catholique. Les dernières paroles du prince en expirant furent celles-ci : « Mon Dieu! ayez pitié de ce pauvre peuple! »

Guillaume d'Orange était mort pour la cause à laquelle trois de ses frères avaient déjà donné leur vie. Ce n'était pas un de ces grands ravageurs qui frappent les imaginations par les contradictions mêmes de leurs destinées, et que le peuple adore comme une image herculéenne de la force ou des bouleversements de la nature. Il n'avait que des qualités solides et ne cherchait point à fasciner; véritable héros de la Réforme, il porte en lui le sûr génie



de l'examen. Sa pensée n'a pas la trompeuse étendue de ceux qui ne laissent après eux qu'un long éblouissement et dont la gloire tyrannique est une embûche toujours tendue à la postérité. Il est l'homme d'une idée, mais il la réalise. Ne sacrifiant rien à la fantaisie, au hasard, il ne prête point à la légende; il est tout bon sens, raison, réflexion, circonspection, jugement, esprit de suite, fidélité, solidité. La tête large, le front vaste et sillonné, les yeux couverts comme de la double paupière de l'aigle, ce n'est point une figure de poëme qui amuse les imaginations et les aveugle. C'est une forte pierre angulaire sur laquelle une nation peut s'asseoir et se reposer sans crainte.

Quels furent à cette nouvelle les premiers sentiments d'Aldegonde? Il en reste un témoignage frappant dans le mémoire encore inédit[1] qu'il adresse aux états généraux sous le coup immédiat de la mort de Guillaume. A travers les dehors d'une savante diplomatie, on y sent un désespoir profond. L'idée politique maîtresse de sa vie avait été d'unir toutes les provinces dans un même gouvernement confédéré. Il cesse de croire, après ce coup saignant, que les dix-sept provinces des Pays-Bas puissent désormais se relever et former un État indépendant. Avec une admirable netteté d'esprit, il expose les changements de situation, les nécessités nouvelles, et, qui le croirait? après l'expérience du duc d'Anjou, c'est encore chez les Français qu'il cherche le salut. Il répète que la France seule est capable d'arracher à l'Espagne cette grande proie des Pays-Bas, que d'ailleurs tout est changé, qu'il a bien pu auparavant *embarquer le roi de France à pleines voiles* dans la guerre, en réservant comme un abri

[1] Voyez ce manuscrit, en français, dans la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles.

suprême la souveraineté de la Hollande et de la Zélande par un contrat particulier et un article secret au profit du prince d'Orange, mais que, ce prince mort, on ne peut espérer obtenir pour un autre ce qui avait été accordé pour lui; que le pays, ruiné, démembré, est quasi réduit à la seule ville d'Anvers; que le peuple est harassé, oublieux des anciens maux, la noblesse ou neutre ou ennemie; que, du reste, la Belgique et la Hollande, fussentelles toutes deux indépendantes (chose impossible) ne tarderaient pas à se déchirer l'une l'autre; qu'il ne faudrait qu'une ville, un château, un pouce de terre, un différend, un trafic, un privilége usurpé, pour susciter et allumer une guerre intestine; que, tout bien considéré, il faut *rondement* et franchement se jeter entre les bras de la France, offrir à son roi toutes les provinces sans excepter la Hollande et sans nulle autre réserve que celle qui concerne la liberté et la pleine indépendance de l'Église réformée, car c'était là, même dans ce moment de détresse, le point fixe, résistant, sur lequel Marnix ne transigea jamais. Dociles, comme toujours, à sa voix, les états envoient une députation solennelle chargée d'offrir à Henri III la souveraineté de toutes les provinces.

Quand je vois chez des peuples et en des temps différents tous ces hommes dont la patrie périt, Savonarole, Marnix, Guillaume d'Orange, s'obstiner à invoquer ce nom de France, je me demande si ce n'est pas là une grande charge d'avoir inspiré de pareils espoirs à de pareils hommes? Quand la nation française se manque à ellemême, combien de mémoires elle offense!

Aldegonde avait clairement prévu que la Belgique restée catholique disparaîtrait de l'histoire pour des siècles; il considérait comme un bien suprême pour elle d'être liée aux destinées de la France plutôt qu'au cadavre de l'Es-

pagne. Une foi si inébranlable dans la grandeur de notre nation, tant d'obstination à se ranger de ce côté pour y chercher la liberté et le salut, comment n'en serions-nous pas touchés? Mais ce que cet esprit si pénétrant, si prophétique à tant d'autres égards, si français dans son patriotisme étranger, n'a pu prévoir, c'est que la Hollande seule, abandonnée du monde, surnagerait de l'abîme. Il ne crut pas au miracle d'une république néerlandaise sortant du fond des eaux. Sa foi, si ardente, n'alla pas jusque-là : preuve nouvelle que dans les situations les plus désespérées (et quelle cause le fut plus que celle-ci?) la sagesse, la raison, la logique humaine jointe à l'inspiration du patriotisme, ne suffisent pas pour conclure! Au moment où la logique, le sens commun, le génie humain vous démontrent que tout est perdu, un rayon éclate, un peu de poussière se soulève, et c'est la victoire! Dans son admirable mémoire aux états généraux, Marnix a tout pesé à la balance de l'homme d'état et du grand citoyen; mais il y a une chose qu'il n'a pas comptée et qui déjoue tout son calcul de désespoir, c'est que près de lui un enfant, un roseau, Maurice, fils de Guillaume, va surpasser son père.

XII

Telles étaient au fond les dispositions d'esprit de Marnix, lorsque s'ouvrirent les travaux du siége d'Anvers. Il cacha également aux assiégeants et aux assiégés son découragement; aujourd'hui que son secret nous est connu, il est impossible de ne pas être frappé de la confiance superbe, de l'attitude enjouée et railleuse qu'il affecte pendant le siége, suivant les récits de tous les contemporains

et principalement de Strada. A peine le bruit de la mort d'Orange est-il divulgué, que beaucoup de gens parlent tout haut de la nécessité de se rendre; Aldegonde répond en faisant décréter la peine de mort pour quiconque proposera de capituler[1].

La place d'Anvers était alors ce qu'elle est aujourd'hui[2], un arc tendu dont la corde est le rivage de l'Escaut. Le système de défense indiqué par la nature des choses consistait à percer les digues qui contiennent le fleuve et à se couvrir ainsi de l'inondation. On réussissait par là à se protéger contre l'ennemi, et à garder ses communications avec la Zélande. Si l'on parvenait à ce résultat, les approches étant rendues impossibles à une armée de terre, et la ville s'approvisionnant sans obstacle par eau, il était à penser qu'avec les moyens de guerre employés au seizième siècle, le siége serait interminable, ou tout se réduirait à une action navale, et la supériorité croissante de la flotte hollandaise ne permettait pas de douter du résultat. Mais pour cela il fallait deux choses : d'abord que l'on se couvrît réellement de l'inondation du fleuve, sans nul égard pour les intérêts particuliers, puis que l'on pût compter en temps opportun sur la coopération de la flotte hollandaise. On verra bientôt que ni l'une ni l'autre de ces conditions ne fut remplie, sans qu'il y eût en cela aucune faute d'Aldegonde.

En sortant d'Anvers, si l'on suit l'Escaut par la rive droite, on rencontre à quatre mille toises de la ville une espèce de digue ou chaussée perpendiculaire au fleuve.

[1] « La mort tragique du prince d'Orange n'avait en rien diminué le zèle d'Aldegonde, et personne n'entrait encore avec plus de fureur dans les passions qu'il avait inspirées aux peuples qu'il avait séduits. » (Bentivoglio.)

[2] Strada, *de Bello Belgico*, t. II, p. 112. — Bor, II, p. 500, 507, 596 — Meteren, liv. XII, p. 250. — Baudart, les *Guerres de Nassau*, 1616. — Schiller, *Troubles des Pays-Bas*



Cette digue, nommée Couwenstein, partageait déjà en 1584 la vaste plaine qui s'étend vers l'Escaut oriental; elle s'élevait de dix-sept pieds au-dessus du niveau du fleuve quand le sol était inondé, offrant ainsi un chemin au-dessus des eaux aux troupes espagnoles; de plus, elle faisait obstacle à la communication d'Anvers avec les escadres néerlandaises. L'instinct de la défense disait que la clef d'Anvers était là. Si cette barrière subsistait, les autres travaux de défense pouvaient devenir inutiles; le grand intérêt de la jonction avec la flotte hollandaise était compromis; Anvers devenait une place ordinaire.

Aucune de ces considérations n'échappa à Marnix. Soit qu'il suivît les conseils de Guillaume, soit qu'il obéît à son instinct propre, dès les premiers jours du siége il demande, il exige dans le conseil de la commune que cette digue soit rompue. C'est alors qu'il s'aperçut des difficultés de sa situation : il avait la responsabilité d'un chef d'armée, et il n'exerçait aucune autorité positive; il n'avait que sa voix dans le conseil; les fortes institutions communales de la Belgique le liaient étroitement. Il fallait qu'il comptât avec le corps des échevins, avec celui des chefs de milice et des métiers. Ces derniers s'opposèrent résolûment à la mesure de salut; ils avaient seize mille têtes de bétail dans les prairies, ils ne pouvaient les sacrifier; d'ailleurs où était la nécessité? L'Escaut n'était-il pas libre? était-il possible de le fermer? Tant que le fleuve coulait devant Anvers, qu'avait-on à craindre? Marnix raconte qu'à ce refus des autorités civiles ses cheveux se hérissèrent sur sa tête[1]. Avec son intelligence rapide, il vit que la place était perdue, et que la reddition n'était

[1] « Ut scriberet inhorruisse sibi pilos capitis, quoties vel cogitabat de periculo formidando, si negligeretur. » (*Responsio apologetica.*)

qu'une affaire de temps. Il ordonna la seule chose raisonnable qui restât à faire, la construction de forts à la jonction de la digue et de l'Escaut. Cet ordre précis ne fut pas même exécuté.

Avant l'investissement, il tente plusieurs sorties à la tête des troupes et de la milice; il dirige en personne une attaque sur la Lierre[1] qui devait le mettre en communication avec Malines et Bruxelles. Ces attaques montrèrent combien peu il pouvait se fier à l'obéissance des troupes. L'un des chefs refusa de le suivre lorsqu'il sortait pour couvrir la déroute de la milice, il arriva même que les portes de la ville restèrent ouvertes à son insu pendant deux nuits. Quand il réclama les clefs, les métiers prétendirent qu'il usurpait leurs droits et voulait se rendre maître de la ville[2].

Cependant le plan du duc de Parme se dévoilait. Ce que le conseil d'Anvers avait jugé chimérique, Farnèse allait le réaliser. Il avait commencé le blocus d'Anvers avec seize mille hommes d'infanterie et dix-sept cents chevaux; mais ces troupes devaient être augmentées par celles qui arriveraient du reste de la Belgique à mesure que les autres villes succomberaient, et les soixante-dix mille hommes qui faisaient le fond de l'armée espagnole entrèrent en effet peu à peu dans les rangs des assiégeants. Farnèse se proposait, ce qui semble d'abord extravagant, de fermer par un pont de pilotis le fleuve à la fois marchand et guerrier de l'Escaut; c'était un fossé à couvrir de deux mille cinq cents pieds de largeur, de soixante de profondeur, qui croissait encore de douze pieds à la haute marée. Sur une plage sans bois, sans bateau, comment tenter un ou-

[1] *Annales Antverpienses*, auctore Daniele Papebrochio, t. IV, p. 126. — *Geschideniss van Antwerpen*, Mertens en Torfs, t. V.
[2] Bor, *Authentyke Stukken*, p 407.

vrage semblable? Alexandre Farnèse emploie son armée à creuser les canaux par lesquels il fait arriver les bois de construction ; il établit sur les deux bords deux estacades, l'une de six cents pieds de long, l'autre de onze cents; restait un intervalle de six cents pieds qu'il remplit par un pont de bateaux; le tout était défendu par des lignes de grandes barques armées de pointes de fer à la proue et à la poupe. Deux forts élevés aux deux extrémités, quatre-vingt-dix-sept pièces d'artillerie, quarante vaisseaux de guerre rangés sur les deux rives, quinze cents hommes protégeaient les travaux; ils avaient été placés à trois mille deux cents toises d'Anvers et au coude du fleuve, de manière à n'avoir rien à craindre du feu des remparts.

Que faisait la flotte hollandaise? C'était le moment pour elle de déboucher alors que les constructions ébauchées du duc de Parme n'étaient point encore affermies dans le fleuve. L'apparition des lourds vaisseaux des Hollandais eût promptement dispersé les travailleurs du duc de Parme; mais pas une voile ne se montra, et une si grande inertie est encore une énigme aujourd'hui. Malgré les lettres pressantes, désespérées de Marnix, l'amiral zélandais Treslong s'obstina à ne pas sortir des ports; on ne reconnaissait plus en lui l'ancien vainqueur de la Brille. Ainsi abandonné par la flotte, que pouvait Marnix? Il reprend sur la rive gauche le fort de Liefkenshoeck, qui lui avait été enlevé, et il envoie, le 10 avril 1584, l'ordre signé de sa main de construire sous la protection de ce fort une batterie pour prendre en flanc les travailleurs sur les deux estacades. Cet ordre formel et qui existe fut encore une fois méconnu. Il s'embarque de sa personne sur la flottille d'Anvers et commande deux attaques contre le pont. Dans la première, il réussit à traverser la ligne des vaisseaux ennemis; il désorganise le pont et ramène en

triomphe trois galères ennemies. Dans la seconde, les matelots, découragés par l'absence des Hollandais, se mutinent; ils refusent de faire voile. Les tentatives de Marnix ne pouvaient avoir de résultat que si elles étaient combinées avec celles de la flotte hollandaise. Cette flotte si attendue ne se montra pas; elle ne parut que lorsque le pont fut achevé. Sur les instances d'Aldegonde, les états s'étaient décidés à mettre en jugement l'amiral Treslong; ils l'avaient remplacé par Justin de Nassau, fils naturel de Guillaume. La flotte hollandaise vint mouiller enfin dans l'Escaut, sur la côte du Brabant, à Lillo, à trois cent cinquante toises au-dessous du pont : c'était six mois trop tard.

A des travaux tels que ceux du duc de Parme et qui dépassaient de si loin la mesure de l'art de la guerre au seizième siècle, il fallait opposer des moyens non moins extraordinaires. Le hasard voulut qu'Anvers renfermât un ingénieur qui devait être l'Archimède de cette autre Syracuse : il s'appelait Gianibelli. Il demanda à révéler son secret à Aldegonde. Ces deux hommes s'entendirent bientôt; ils firent construire en secret ces immenses brûlots, machines infernales que les historiens du temps ont décrites avec une sorte de stupeur : c'étaient quatre vaisseaux dans lesquels on avait construit en maçonnerie une chambre de pierre de quarante pieds de long, où avaient été logées sept mille cinq cents livres d'une poudre préparée par Gianibelli lui-même; on avait entassé au sommet un monceau de meules, de chaînes, de boulets de fer, de marbre, et même de pierres sépulcrales arrachées des caveaux des églises. Une mèche allumée, dont la longueur avait été proportionnée à la distance à parcourir, devait mettre le feu aux poudres sitôt que les navires seraient à portée du pont. A l'entrée de la nuit, les vaisseaux sont

livrés au courant de l'Escaut; ils étaient montés par quelques matelots qui devaient les diriger, et en descendre à la hâte quand le moment serait venu. Gianibelli et Aldegonde, dans l'attente de ce qui allait arriver, se placent sur le haut de la digue, sur la côte du Brabant.

Au milieu des ténèbres, quand l'horrible explosion se fait entendre, Aldegonde donne l'ordre à des chaloupes canonnières de se rapprocher des lieux et de s'enquérir de ce qui s'est passé. Les matelots, encore épouvantés, n'osent approcher de l'endroit de l'explosion ; ils font fausse route et reviennent sans avoir rien vu ; ils rapportent que la tentative a manqué. Gianibelli est insulté ; il eût été en danger de mort si Marnix ne l'eût protégé. Deux jours se passent ainsi sans que personne veuille redescendre l'Escaut.

Cependant des nageurs, qui avaient réussi à franchir la ligne du duc de Parme, finissent par entrer dans Anvers; on sut par eux ce qui était arrivé. D'abord la flottille avait suivi en silence le cours du fleuve, précédée de treize brûlots enflammés qui devaient tromper sur la nature du danger. A la lueur de ces flammes charriées par le fleuve et qui se reflétaient aux deux rives sur les armes, les casques, les cuirasses, on avait vu les soldats du duc de Parme couvrir le pont, les estacades, les forts pour les protéger. Les brûlots, échoués çà et là, s'étaient consumés sans résultat. Des quatre bâtiments pesants et ténébreux qui les suivaient, le premier s'était englouti au milieu de la fumée; deux autres avaient fait côte à la digue de Flandre, et déjà les soldats curieux s'étaient introduits dans leurs flancs pour les fouiller. Le quatrième avait pris la même direction; mais, au lieu de toucher terre, il était venu rencontrer le pont à l'endroit où les pilotis et l'estacade se joignaient à la ligne flottante. A ce moment, une

explosion infernale avait ébranlé le sol au milieu d'une lumière éblouissante. La terre avait tremblé à plusieurs lieues; le fleuve s'était ouvert jusqu'au fond de son lit. Huit cents hommes mis en pièces, leurs membres écharpés, dispersés d'un rivage à l'autre; une multitude inconnue de blessés, deux des meilleurs généraux ennemis tués, Rubais et Billy; le prince de Parme étendu par terre évanoui; le pont brisé, l'artillerie perdue et ensevelie, les vaisseaux coulés bas, l'estacade de gauche fracassée et noyée, le fleuve rouvert, le passage libre, tout cela avait été l'affaire d'une seconde; au milieu d'une tempête de chaînes, de boulets, de meules de moulin, de pierres tombales, dont un grand nombre était allé s'enfouir de sept pieds en terre à une distance de mille pas. Un silence de stupeur avait succédé à l'explosion, tant chez les Espagnols que chez les Hollandais; après quoi le premier qui s'était trouvé debout avait été le duc de Parme. Il s'était élancé vers les débris du pont, et, ramassant tout ce qu'il avait trouvé d'hommes valides, il s'était mis aussitôt, non à réparer le désastre (chose impossible dans un temps aussi court), mais à masquer les vides par quelque ouvrage léger, quelques faibles bâtiments qui peut-être suffiraient de loin à faire illusion à l'escadre hollandaise. Si celle-ci avait alors tenté le passage, nul obstacle ne l'eût arrêtée; mais les précautions de Farnèse avaient en effet réussi à tromper les Hollandais : ceux-ci s'étaient laissé persuader, par une reconnaissance superficielle, que le pont n'avait pas été entamé. S'obstinant à ne pas mettre à la voile, ils avaient perdu la plus belle occasion qui se présenterait jamais de sauver Anvers et la Belgique, car déjà le duc de Parme profitait de ce temps de répit pour réunir ses bâtiments dispersés; il allait sérieusement réparer son dommage. C'étaient là les nouvelles que reçut Aldegonde;

il résolut de redoubler. Il fit armer par Gianibelli une nouvelle flottille d'explosion : cette fois le succès fut complet, le pont resta ouvert pendant plusieurs marées. Par malheur, le vent se trouva contraire; la flotte de Lillo ne put remonter le fleuve. Depuis cette dernière tentative, il semble que l'on eût renoncé à forcer le passage de l'Escaut. Il devenait en effet chaque jour plus difficile d'y réussir, depuis que les forts et les batteries du duc de Parme commandaient les deux rives.

L'espérance de s'ouvrir de vive force le chemin du fleuve ayant disparu, il fallut bien revenir au système proposé par Marnix. On reconnaissait enfin et trop tard combien cet orateur, ce théologien, ce philosophe, avait eu le coup d'œil juste lorsqu'à toutes les obsessions de la foule et à la routine des hommes du métier il avait répondu en montrant obstinément la digue de Couwenstein. C'était bien inutilement que l'on avait submergé la plaine. Cette chaussée qui apparaissait seule comme une ligne tendue au milieu des eaux frappait alors tous les regards. Il n'y avait plus qu'une opinion sur la nécessité absolue de la rompre. Si l'on pouvait y réussir, tout était encore sauvé. La barrière dont le duc de Parme avait fermé l'Escaut serait tournée; ses gigantesques travaux deviendraient inutiles, ils seraient ridicules; on irait tendre la main aux Hollandais à travers une mer artificielle où Farnèse ne pourrait s'engager, tandis que la flotte naviguerait librement au milieu des campagnes, des arbres, des maisons submergées.

Tels étaient les sentiments de la foule depuis que ses yeux voyaient ce que son esprit avait refusé de croire; mais combien l'entreprise qu'Aldegonde avait proposée était devenue difficile! Ce qui n'eût rencontré d'abord aucun obstacle n'était plus qu'un expédient désespéré au

moment où tout le monde le jugeait nécessaire. Le duc de Parme avait construit sur la digue étroite les forts que Marnix n'avait pu obtenir de faire élever; Farnèse s'était solidement établi sur cette chaussée qu'on lui avait si imprudemment abandonnée. Il l'avait palissadée dans toute sa longueur; c'était désormais le chemin de communication de son armée sur les deux rives, entre les deux camps de Callo et de Stabroeck. Il fallait maintenant, au milieu d'une plaine inondée, prendre terre sous le feu croisé des forts à bout portant de la ligne espagnole, débarquer sur le talus escarpé de la digue, s'y loger, la couper dans toute sa hauteur à des points différents, travailler dans l'eau profonde, réunir les deux bords au milieu des réserves espagnoles qui ne manqueraient pas de déboucher des deux côtés par le chemin de terre, tandis que l'on n'aurait avec soi que les faibles détachements que pourrait amener la flottille. Chose étonnante, cette même opération dont personne n'avait voulu entendre parler quand elle était sans péril et immanquable, tout le monde l'embrassa et s'y jeta sans délibérer comme dans le salut suprême, depuis qu'elle était environnée d'obstacles et de dangers qui en rendaient le succès presque impossible.

Marnix se prépara à cette action, convaincu que de l'issue allait dépendre le sort de la révolution dans la Belgique et peut-être dans les Pays-Bas tout entiers. Il fixa la journée au 26 mai; l'effort devait être général. Il le fut en effet; le mouvement avait été très-bien concerté. Gianibelli fut chargé de faire avec de nouvelles machines d'explosion une diversion puissante sur le pont; il réussit à concentrer de ce côté l'attention du duc de Parme. Pendant ce temps, la flotte hollandaise, sous le commandement de Hohenloo, cinglait à pleines voiles vers la digue. De son côté, Aldegonde conduisait à la rencontre de

Hohenloo deux cents navires à fond plat, dont cent trente remplis de canons et de troupes de débarquement, les cinquante autres d'ouvriers, de pionniers munis de fascines, de sacs de terre, de poutres et de claies. Les deux flottilles abordent presque en même temps aux deux rives opposées de la levée qui les sépare. Sous le feu plongeant des cinq forts, des batteries et de la ligne d'infanterie et d'artillerie qui garnissaient le terre-plein de la chaussée, les troupes des confédérés débarquent. La jonction des républicains hollandais et de ceux d'Anvers se fait sur le corps des Espagnols. La longue et étroite ligne de bataille de ces derniers est coupée en trois ou quatre tronçons, et, comme on ne pouvait ni avancer ni reculer d'un pas sans être précipité dans les flots, ce fut un des combats les plus furieux de cette longue guerre. Il y avait aux prises sur cette même arête de dix-sept pieds de large des Espagnols, des Italiens, des Wallons, des Hollandais, des Écossais : toutes ces langues se mêlaient dans cet étroit espace. Au milieu de la furie du combat, les Espagnols crurent voir apparaître et se mettre à leur tête un revenant, le colonel Pierre de Paz, tué il y avait trois mois au siége de Termonde. Les ouvriers d'Anvers, l'arquebuse dans une main, le pic dans l'autre, creusaient la terre avec acharnement; ils tentaient de percer la digue; mais c'était là un travail difficile sous la mitraille pour des hommes enfoncés jusqu'au cou dans les vagues, et qui à chaque instant teignaient l'eau de leur sang. Souvent le fossé qu'ils creusaient, ils le remplissaient de leurs cadavres, engloutis aussitôt sous le poids de leurs corselets de fer.

Tous les historiens, même les plus ennemis, sont d'accord pour vanter l'intrépidité de Marnix dans cette mêlée. Il sentait bien qu'il s'agissait du dernier jour de la patrie.

« Aldegonde et Hohenloo, dit le cardinal Bentivoglio, dont le neveu était présent, partageaient tous les périls et tous les travaux de leurs soldats. L'un et l'autre les animaient de la voix, du geste, de l'exemple. Ils priaient, ils ordonnaient, ils mettaient la main à l'œuvre. » Dans l'impatience d'une armée affamée, on avait organisé des files pour transporter à bras à travers la ligne ennemie les blés des Hollandais sur les navires d'Anvers. Les mêmes hommes combattaient, amoncelaient le blé, creusaient la terre dans un même moment. Enfin la terre cède à tant d'efforts, la chaussée est rompue, le chemin ouvert aux navires. L'un d'eux franchit l'obstacle, c'était celui du vice-amiral Hohenloo. On ne douta plus de la victoire. Les Espagnols pris en flanc sont jetés dans l'Escaut; ceux qui ont pu s'échapper se retirent dans les forts. Marnix fait construire à la hâte des redoutes, des remparts de sacs de terre, de laine, où il loge les assaillants; puis il laisse sur les lieux l'amiral Jacob Jacobsen pour garder le champ de bataille. Quant à lui, avant que le duc de Parme eût appelé ses réserves, il court impatiemment presser les siennes : il s'embarque avec Hohenloo sur le navire de ce dernier et cingle vers Anvers. Tous deux espèrent, par la vue de ce triomphe, porter au comble l'exaltation de la ville et la ramener incontinent tout entière sur la digue *pour faire plus d'efforts contre Parme.*

Le calcul d'Aldegonde et du vice-amiral hollandais fut trompé. Pour porter au besoin toute son armée sur le lieu du combat, le duc de Parme n'avait qu'à suivre à la course la ligne droite de la chaussée. C'est ce qu'il fit dès qu'il revint de l'erreur qui l'avait jusque-là tenu attaché sur le pont. Il lance sur la digue ses deux camps de Callo et Stabroeck jusqu'au point occupé par les confédérés. Ceux-ci se trouvèrent alors enveloppés entre les deux têtes

de colonne du duc de Parme; leur position était affreuse, et la marée basse les empêchait de se rembarquer; chacun voyait d'ailleurs que non-seulement Anvers, mais la révolution et tous les biens qu'on en avait espérés étaient alors sur cette étroite place. Le combat recommence avec acharnement; mais les troupes de Farnèse se renouvelaient sans cesse. C'était, en mai 1585, la manœuvre des journées d'Arcole sur les digues de l'Alpone. Les confédérés étaient perdus; les premiers qui cédèrent le terrain furent les Hollandais. Les uns et les autres sont précipités des deux côtés dans les flots et poursuivis à outrance sur leurs navires échoués. Ils perdent dans cette journée trois mille hommes tués, soixante-cinq pièces de canon de fonte, quatre-vingt-dix de fer, vingt-huit vaisseaux, tout l'approvisionnement de blé; c'était la vie d'Anvers. Hohenloo et Aldegonde, encore en plein triomphe, voient du haut des murs les restes dispersés de leur victoire.

Après un premier succès suivi aussitôt d'un semblable désastre, il restait peu de chances de salut. Le découragement était dans tous les cœurs. Dès le mois d'octobre, la crainte de la famine avait excité plusieurs émeutes; désormais ce n'était plus seulement le mal de la frayeur, c'était la faim qui allait se faire sentir. Farnèse profitait avec un art infini de cet état des esprits. Aldegonde n'avait pas seulement à combattre contre le génie guerrier du grand capitaine, mais encore contre son habileté de parole, ses lettres, ses manifestes, tantôt contre ses caresses, tantôt contre ses menaces. Le duc de Parme est, je crois, le premier qui ait cherché à faire peur à une république en la menaçant de la coalition de tous les rois ligués pour empêcher les nouveautés. Il est impossible d'exprimer cette idée d'une manière plus précise que dans les lettres de Farnèse aux assiégés : « Les rois, dit-il, se

sont entendus ; il ont compris qu'il s'agit de leur cause commune, et combien les conséquences de votre conduite sont dangereuses pour eux tous, car ce qui est arrivé à l'un d'eux peut arriver à d'autres, si votre exemple vient à être imité. »

A cette menace d'une ligue des rois, Marnix avait une réponse prête, et c'était toujours la même : la France[1] ! On allait voir se déployer ses drapeaux à l'horizon; elle avait promis par son roi de secourir la liberté menacée : c'était une nation noble, généreuse, qui ne manquait pas à sa parole, et, si quelqu'un en doutait, il avait toujours sur lui une lettre fraîchement arrivée de France; mais les plus disposés à capituler n'hésitaient pas à répondre que ces lettres avaient toutes été forgées dans le cabinet d'Aldegonde. Il mit surtout un admirable sang-froid à dissimuler le progrès de la disette. On peut dire qu'il nourrit longtemps sans blé et sans pain cette population de paroles fortifiantes. Il avait au plus haut degré ce qui marque le mieux l'équilibre de l'âme, l'enjouement, la bonne humeur dans l'excessif péril. Quand la foule criait qu'elle avait faim, il l'enivrait de ses discours, en plein air, sur la place publique. Je ne sais jusqu'à quel point la harangue que Bentivoglio met dans sa bouche devant les bourgeois et les ouvriers a été refaite par l'historien sur les modèles grecs ou romains. Thucydide et Tite-Live s'y font peut-être trop sentir, mais on ne peut s'empêcher d'y reconnaître au moins l'écho énergique qu'une âme pleine de vitalité a laissé dans les masses ; si ce ne sont pas les paroles, c'est au moins l'héroïsme du bourgmestre d'Anvers. Voilà par quels moyens, sans secours, sans autorité déterminée, sans autre vocation militaire que

[1] *Annal. Antverp.*, t. IV, p. 130.

son ardente passion de la liberté et de la dignité humaine, il sut traîner jusqu'en août une défense qui semblait déjà perdue en mai 1585.

Le siége durait depuis treize mois, et le ravitaillement n'avait pas été opéré une seule fois pendant cet intervalle. Les six cent mille boisseaux de blé nécessaires à la ville pour un an étaient depuis longtemps épuisés. Une population de cent mille habitants était aux abois. Malines, Bruxelles, Gand, s'étaient rendus, et les assiégeants avaient grossi l'armée qui investissait Anvers. Aldegonde eut recours à un expédient suprême; il tenta de renvoyer de la place[1] quarante mille bouches inutiles. Par ce moyen, on gagnerait quelques jours; il proposa même de comprendre dans ce nombre sa femme et ses enfants, qu'il avait retenus pour prêter sa confiance aux autres. Le bruit se répandit qu'il se préparait à égorger les catholiques; beaucoup feignirent de le croire, et la mesure proposée devint impossible. On se contenta de renvoyer par une porte quatre mille affamés qui rentrèrent par une autre. N'ayant plus rien à espérer des confédérés, Marnix consent enfin à traiter, à condition qu'il sauvera la liberté de religion. Dans les conférences qu'il eut avec le duc de Parme, l'éloquence du prince l'étonna, et lui-même avoue qu'il essaya de séduire son vainqueur. Du fond de l'Escurial, Philippe II voyait tout; il écrivait qu'on eût à se défier de l'artifice d'Aldegonde[2], qui, *sous couleur de traiter de la soumission de la Hollande*, ne cherchait en effet qu'à gagner du temps. On s'arrêta aux conditions suivantes : Anvers rendu à l'Espagne, la vie sauve et les biens ga-

[1] *Annal. Antverp.*, t. IV, p. 169.

[2] « El artificio de Aldegonde en haber tentado dilatar y dificultar el negocio. » Lettre inédite de Philippe II au prince de Parme, 17 août 1585. (Communiquée par M. Gachard.)

rantis de tous les habitants, quatre ans accordés aux réformés pour quitter le pays, la garnison libre de se retirer, Marnix s'engageant seulement à ne pas porter les armes pendant un an.

Telle fut la capitulation signée par Marnix à Bévéren le 17 août 1585. Trois jours après, les réformés tinrent leur dernier prêche au milieu d'un grand deuil. Ils avaient résolu de sortir d'un pays où il avait été impossible de sauver la liberté morale. Quand on ouvrit les magasins, on fut étonné de les trouver vides; il ne restait plus pour un seul jour de vivres dans la ville.

Farnèse ne fit son entrée que le 30, suivi de moines émigrés; il avait écarté de lui les Italiens et les Espagnols. Pour mieux masquer l'étranger, on ne voyait au premier rang que la noblesse catholique belge et plusieurs de ceux qui avaient signé le *compromis* de Marnix. Ils entrèrent le front haut dans l'apostasie et dans la servitude comme dans une conquête. On remarqua surtout le comte d'Egmont; il ne fut pas arrêté par l'échafaud de son père.

III

RELIGION, POLITIQUE ET ART DES GUEUX.

XIII

Sainte-Aldegonde venait de tirer à Anvers le dernier coup de canon pour l'indépendance de la Belgique; les conditions qu'il avait obtenues étaient les meilleures qui eussent été accordées par l'ennemi à aucun commandant de place : il pouvait donc s'attendre à être reçu à bras ouverts en Hollande ; mais la perte d'Anvers était si grande, si irréparable ! Bientôt on ne fut plus frappé que de l'étendue de ce désastre. On oublia ce qui l'avait rendu inévitable[1], et l'on vit en un moment les conséquences qu'il entraînait : le grand boulevard de l'indépendance occupé par l'ennemi, la Belgique à jamais perdue et asservie, le berceau de la Réforme conquis par le papisme, les dix-sept provinces à jamais désunies, la Hollande découverte, la république frappée de mort. Le poids de

[1] « Un siége qui passa pour la merveille du siècle. » (Voyez les *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, par l'ambassadeur de France, Auberi du Maurier, p. 181.)

tous ces malheurs, on le rejetait sur Marnix. C'étaient surtout ceux qui auraient pu les empêcher, — les Hollandais, — qui étaient le plus passionnés dans leurs accusations; ils disaient qu'ils étaient au moment de secourir la place quand elle avait capitulé, que ce n'était point ainsi que Leyde avait été défendue, que là le bourgmestre avait offert au peuple affamé son sang et sa chair, que treize mois de siége étaient peu de chose pour une ville telle qu'Anvers, que la faim n'était pas une excuse, que sans doute l'or de Farnèse avait été plus puissant. Et, sans délibérer plus longtemps, les états de Hollande proscrivirent Aldegonde. Le mot terrible avait été prononcé, — *il était vendu au parti de l'étranger!* C'est avec ce mot que l'on tuera Barneveldt et les de Witt.

D'autre part, ceux qui avaient vu de près les événements, et en général les Belges, faisaient une réponse que l'on entend encore de nos jours. Ils répétaient que, si Anvers était réduit, c'est que les Hollandais l'avaient bien voulu, que leur assistance n'avait jamais été sincère, qu'ils s'étaient mis trop tard à la voile, et qu'ensuite ils étaient retombés dans leur inertie au mouillage de Lillo; que la condamnation de l'amiral Treslong n'avait été que feinte, puisqu'ils s'étaient bientôt hâtés de l'absoudre; que la cause de tant de contradictions et de tergiversations était évidente; que sans doute une ville telle qu'Anvers leur faisait ombrage; qu'ils étaient jaloux de sa prospérité, de sa magnificence, de ses cent mille habitants, de ses fabriques de draps, de serge, de son commerce, qui visitait le monde; qu'ils espéraient bien hériter de ses dépouilles, et agrandir de ses ruines leurs misérables villages de chaume, Amsterdam et la Haye, encore noyés dans la fange batave; que leur douleur était mensongère autant que leur amitié. L'injustice même dont ils poursuivaient Alde-

gonde prouvait assez qu'ils avaient quelque chose à cacher. Ces discours ont encore aujourd'hui des échos en Belgique.

Dans ce grand procès, un point reste établi : le témoignage de tous les hommes de guerre du seizième siècle. Lanoue Bras-de-Fer, Maurice de Nassau, déclarent qu'il est impossible d'adresser un reproche sérieux à Marnix. Lanoue, dont la tête valait, dit-on, une armée, le comble d'éloges[1]; il reconnaît que lui-même eût été incapable de sauver Anvers. Que pouvait Aldegonde, dont nous avons vu presque tous les ordres méconnus[2]? Prendre de vive force l'autorité, *commander absolument à la française*[3], le jour où l'on refusa de rompre les digues? Quelques-uns lui proposèrent de mettre la main sur le conseil sans avoir la moindre intention de l'y aider, presque tous l'en soupçonnèrent et se tinrent dès lors sur leurs gardes; pour lui, il n'y pensa jamais; il jugea sagement l'usurpation impossible, et que, fût-elle aisée, elle serait désastreuse. Un pareil exemple de violence de la part du magistrat, un attentat si grave à la vie, aux traditions des communes de Flandre, n'eussent-ils pas perdu la cause autant que la prise même de la ville? Ce qu'il y eut d'admirable, c'est que ce siége *si âpre* fut soutenu par un simple gentilhomme, sans aucune autre force que l'autorité morale, en pleine révolution, au milieu d'un gouvernement populaire, sans qu'il en ait rien coûté à la liberté de personne, ni aux franchises des corps de métiers, qui n'avaient jamais été si vivantes. Ces libertés civiles, c'était l'inconvé-

[1] « Le sieur de Lanoue loua grandement Aldegonde, car il n'avait rendu la ville que lorsqu'il n'y avait point moyen de la secourir et de la tenir plus longtemps. » (Meteren, liv. XII, fol. 251.)

[2] *Annales Antverpienses*, t. IV, p. 92.

[3] Mot de Granvelle.

nient de la situation, mais elles en étaient aussi la grandeur; c'est pour elles que l'on combattait. Fallait-il l'oublier? A tout considérer, on ne céda qu'à la famine, à la nécessité criante, après treize mois, qui suffisaient de reste, si les Hollandais voulaient donner enfin un signe de vie.

Marnix lui-même démontre que ceux-ci n'ont point fait tout ce qu'ils pouvaient faire; il y avait longtemps qu'il avait écrit : « Je vois que la Hollande manque à son devoir. » Mais, si elle resta sourde aux appels incessants du défenseur d'Anvers, fut-ce préméditation, jalousie? On avouera que c'eût été un jeu bien périlleux. La lassitude, la nonchalance[1], l'indifférence que le prince d'Orange reproche constamment aux Hollandais, sont des explications suffisantes, sans qu'il soit besoin de recourir à d'autres. Une guerre interminable avait accoutumé les esprits à une sorte de fatalisme; à force de vivre au jour le jour, dans des situations extrêmes, on avait fini par se remettre du soin de vaincre au génie de la révolution. Ce n'était plus l'enthousiasme des premiers temps, mais une sorte d'endurcissement qui résistait au plus extrême péril. Chacun répétait le mot que l'on gravait sur les médailles : « Les destins trouveront leur voie : *fata viam invenient*. » On s'endormait en pleine tempête.

Si Orange eût vécu, il n'eût point permis qu'on abandonnât Aldegonde. Le Taciturne eût fait ce qu'il n'avait jamais omis dans des circonstances analogues; il eût harcelé les états, pressé les décisions, réveillé le sentiment public; il eût triomphé de l'inertie de tous. Prête cinq

[1] « Cette nonchalance, messieurs, est un mal incroyable... Quand on en parle, le peuple ne pense pas que cette guerre est sa guerre, comme si l'on ne combattait pas pour la liberté et de corps et de conscience. » (*Correspondance de Guillaume le Taciturne*, t. IV, p. 567.)

mois plus tôt, la flotte serait arrivée en temps utile; la volonté inflexible de Guillaume l'eût suivie, eût pesé sur les amiraux; ceux-ci auraient empêché à tout prix la construction du pont, ou ils l'auraient anéanti. Malheureusement ce grand homme manquait à tous, et son fils n'avait pas eu le temps de se révéler. Accoutumés à être entraînés, les états généraux ne savaient plus vouloir; ils attendaient Maurice, qui lui-même ne se connaissait pas encore ; c'est dans cet intervalle que le sort d'Anvers fut décidé.

Quand la nouvelle de la capitulation arriva en Espagne, à l'Escurial, c'était au milieu de la nuit. Philippe II, ordinairement si impassible, se leva en sursaut. Il courut heurter secrètement à la chambre d'Isabelle, sa fille, et lui dit ces seuls mots : *Anvers est à nous!* Il sentait pour la première fois qu'il avait le pied sur la Belgique et qu'il la tenait écrasée. Les landes d'Espagne allaient s'étendre enfin pour deux siècles sur les grasses Flandres. Ces fiers bourgeois rebelles seraient changés en une population de mendiants. Lorsque Bonaparte entra dans cette magnifique cité d'Anvers, il n'y trouva plus rien, selon ses paroles, qu'une sorte de *campement d'Arabes*.

Avant de sortir de la ville, Marnix écrivit une réponse à ses calomniateurs. Jamais il ne montra plus de fierté; mais c'est lui-même qu'il faut entendre :

« Je prierai tous les gens de bien qui se sont si vertueusement employés à la défense de ne m'imputer à présomption si, contraint par l'importunité, je charge sur moi seul et la gloire et le blâme de tout ce qui s'est fait. Et là-dessus, je demande au calomniateur si jamais, parmi les exploits de guerre qu'il a faits, ou aux histoires qu'il peut avoir lues, soit aux chroniques de ses Francs ou ailleurs, il a rencontré aucun exemple qu'une ville marchande et

populeuse comme était celle d'Anvers, regorgeante de diverses nations, d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands, Wallons, Liégeois, Hollandais et naturels du pays, presque tous fondés sur le trafic, et même de diverses religions, de contraires volontés et partis, en un gouvernement populaire, ait été par l'espace de treize mois continuels, par un simple gentilhomme sans aucun titre autre que de premier bourgmestre, sans autre autorité que celle que ceux de la ville même de gré à gré lui ont voulu déférer, sans avoir un seul soldat gagé dans la ville, sans aucun moyen soit d'argent ou de munitions autre que ceux que les bourgeois lui ont volontairement contribués, ait, dis-je, été maintenue sans trouble ou sédition et sans effusion de sang ou exploit de justice, là où elle se trouvait assiégée par eau et par terre comme de trois armées conduites par un puissant, sage et victorieux prince, lieutenant d'un des plus grands rois de la terre[1]. »

Sous cette attitude vigoureuse, il y avait une âme déchirée. Marnix confie ses sentiments les plus secrets à son ami van der Mylen[2], le président des états, qui lui reste toujours fidèle. Ces lignes sont écrites dans un de ces moments de crise intérieure où l'homme se montre jusqu'au fond. La douleur de l'ingratitude arrache des élans mystiques à l'âme si ferme, si pondérée de Marnix. Le réformateur, l'homme d'État vaincu et méconnu des siens, se réfugie en Dieu pour se renouveler et retrouver sa force. Je remarque principalement une chose dans cette lettre : c'est l'étonnement ingénu, toujours nouveau, des âmes

[1] Marnix est revenu plusieurs fois sur sa défense. J'emprunte cette citation à la *Réponse apologétique*, qui supplée ici son *Commentaire*, qu'on croit perdu.

[2] *Epist. select.*

vraies, toutes les fois qu'elles découvrent combien la vérité a de peine et le mensonge de facilité à s'établir :

« Je t'envoie un commentaire sur les affaires d'Anvers[1] et sur la nécessité où la famine nous a réduits de traiter avec l'ennemi. J'avais, il est vrai, résolu de ne rien publier, parce que je comptais que la vérité, fille du temps, surgirait bientôt et facilement d'elle-même; mais, quand j'ai vu que la méchanceté et la rage de mes ennemis ne pouvaient se reposer, et que des hommes de grande autorité et même excellents ajoutaient foi à tant d'indignités, j'ai pensé qu'il convenait de rompre le silence. Véritablement j'admire le jugement de ces états qui ont déclaré qu'ils ne souffriront pas que je me réfugie en Zélande! En quoi les ai-je donc offensés? C'est ce que je ne puis comprendre; à moins que servir fidèlement leurs intérêts ne soit les offenser. Mais j'abandonne à Dieu cette affaire, et j'espère qu'il plaidera ma cause. Cependant je pleure sur la patrie que je vois périr misérablement; rien ne subsiste de ces bases que nous avions jetées avec tant d'éclat et qui s'écroulent de fond en comble... Songe, je te prie, qu'il ne s'agit pas seulement de notre cause, mais de celle du Christ. Pour moi, du fond de l'exil (car j'ai résolu de me retirer je ne sais où, en Allemagne et peut-être en Sarmatie), je verrai de loin les calamités de mon pays. Ce qui m'est le plus douloureux, c'est de ne pouvoir l'assister ni par le conseil ni par l'action. Quant aux

[1] « *Mitto ad te commentariolum de rebus antverpianis.* » C'est ce *Commentaire* que l'on croit perdu. Je n'ai pu en retrouver la trace, malgré toutes mes recherches, dans lesquelles j'ai été aidé avec un rare empressement par M. Ruelens, qui a bien voulu fouiller avec moi les collections de la bibliothèque de Bruxelles, précieuses surtout pour le seizième siècle. Les Hollandais n'ont pas été plus heureux jusqu'ici. Il resterait à consulter, à Paris, la Bibliothèque nationale, ce qui sera facile à d'autres.

armes, je ne vois pas ce que nous gagnons par là; au reste vous aviserez, et, si je puis servir en quelque chose, je suis prêt. Adieu. Je travaille à me pénétrer de plus en plus de la vraie religion, afin que le monde soit crucifié en moi et moi au monde, et que ce ne soit plus moi, mais le Christ qui vive en moi.

« Anvers, 15 octobre 1585. »

Après cette lettre, il quitte d'un cœur ferme sa terre natale qui le repousse, qu'il avait fait tant d'efforts pour sauver et qu'il ne doit plus revoir. Il ne laisse percer jusqu'à son dernier jour aucun désir d'y rentrer tant qu'elle reste asservie. Et ce n'est ni insensibilité ni ostentation; mais il sait que le véritable exil n'est pas d'être arraché de son pays : c'est d'y vivre et de n'y plus rien trouver de ce qui le faisait aimer.

XIV

Dans une situation aussi désespérée, Marnix déconcerta ses adversaires par une résolution hardie. Malgré le décret de bannissement lancé contre lui par les états de Zélande, c'est en Zélande qu'il vient se réfugier. Il se rend tranquillement à sa terre de West-Soubourg dans l'île de Walcheren, comme s'il y eût été appelé par la voix publique. Oserait-on le chasser ou le mettre à mort, lui l'auteur du compromis, l'âme de la révolution, qui depuis la mort de Guillaume était assurément le plus fort soutien de la république? Avec la conscience d'un grand citoyen, le défenseur d'Anvers vient en face de ses ennemis demander des accusateurs et des juges; il est prêt à répondre. Une

contenance si fière impose à la calomnie : personne ne se présente pour l'accuser. Honteux du rôle auquel ils s'étaient prêtés et craignant néanmoins de se désavouer, les états le prient plutôt qu'ils ne lui ordonnent de rester confiné dans sa terre. Cette interdiction elle-même ne tarda pas à être levée, et l'on vit plus tard Marnix chargé par les états et par Maurice de Nassau de diverses ambassades qui le relèvent de son ban, sans pourtant le ramener aux affaires. De nouvelles passions s'étaient liguées pour l'en tenir éloigné. Ceux qui voyaient poindre de loin la dynastie des Nassau craignaient de la fortifier, s'ils ne brisaient d'avance l'ami de Guillaume et probablement, selon eux, le confident de son ambition. Quant à Maurice, plus puissant de jour en jour, il ne répugnait pas à punir Marnix de l'avoir si mal deviné, sans compter qu'il craignait de laisser une trop grande autorité aux souvenirs et à l'amitié de son père.

Avec cet abandon semblable à l'exil commence pour Aldegonde une vie toute nouvelle. Grande épreuve que la solitude pour les hommes qui ont longtemps commandé aux autres! Les plus fiers laissent échapper leur secret au milieu du silence qui se fait autour d'eux. Machiavel, jouant à la *cricca* avec les bûcherons de San-Casciano, pleure de rage d'avoir perdu son emploi de secrétaire. J'en estime mieux le calme de Marnix, qui, après avoir tenu dans sa main pendant vingt ans les fils d'une révolution, achève sa vie sans murmurer sur une grève déserte. Son élévation morale le sauva, surtout sa religion épurée, virile. D'abord l'idée de l'outrage fait à son nom, la crainte que la postérité même ne soit complice de ses ennemis, l'obsèdent ; bientôt reparaît la confiance dans la justice de Dieu : il est prêt, s'il le faut, au sacrifice de sa mémoire. Ajoutons que le grand désespoir lui a été épargné : il n'a

pas vu l'opprobre ineffaçable de la patrie ; au contraire, il la voit surnager quand elle semblait perdue. De tous ces sentiments divers se compose le stoïcisme chrétien qui respire dans ses lettres de cette époque :

« Je suis inquiet de la république ; mais je m'abstiens pour de graves motifs, d'autant plus que je n'ai pas été sérieusement appelé... et vraiment je n'ai pas à me plaindre de ne plus tenir le timon, car c'est en cela surtout que je puis me dire heureux. Quel plus grand bonheur imaginer que le genre de vie que je mène ici ! Ce que j'avais appelé depuis si longtemps de tous mes vœux s'offre enfin librement à moi. Laboureur, je vis en moi parmi les miens;... mais pourtant je voudrais que cette tache fût effacée, car jamais il n'y eut rien de plus inique. Après tant de travaux accomplis, tant de fidélité, tant de sacrifices à mes concitoyens, qui certainement, après Dieu, me doivent leur vie et leur salut, emporterai-je cette injuste récompense?... Il est beau, quand on a fait le bien, d'oublier le mal. J'entends et je consens, pourvu qu'après ma mort cette tache ne reste pas sur mon nom, ce qu'il est difficile d'espérer... mais, après tout, je m'en remets au Christ... en cela, je me réjouis et je célèbre au fond de l'âme dans une louange éternelle mon Dieu et mon père.

« Je donnerais volontiers un avis, s'il y avait place pour un sage conseil ; mais je préfère m'abstenir, de peur d'embarrasser en intervenant. Présent ou absent, je servirai toujours l'église ; mais, je l'avoue, mon esprit a été plus troublé qu'il ne fallait ; peut-être suis-je en proie à une juste Némésis. Pourtant je me calmerai si je puis, et j'invoquerai le nom de Dieu.

« Les affaires publiques m'inquiètent encore, mais par

d'autres raisons qu'auparavant. La sollicitude ne va pas jusqu'à troubler la tranquillité de l'âme. Je me repose dans le jugement de Dieu, je me recueille dans son sein ; chose qui ne m'avait pas été possible jusqu'à ce moment. Ainsi ceux qui ont voulu me nuire m'ont rendu, en réalité, un immense service. »

Marnix était de ces hommes qui pour agir n'ont nul besoin d'espérer. Toujours prêts, même sans croire au succès, ils vont tête baissée où sont la vérité et la justice. Quand tout est perdu, eux seuls ne connaissent ni découragement ni désenchantement; ils font entrer leur Dieu où d'autres mettent l'intrigue. Leur politique, très-terrestre, très-sensée, est pourtant au plus haut des cieux ; les hommes sont impuissants à l'abattre. L'originalité de Marnix, c'est qu'à cette élévation il joignait le sens du monde le plus pratique, le plus délié, et je crois reconnaître l'empreinte de tout cela dans son portrait popularisé par les gravures du temps : une longue et vigoureuse figure, le front vaste et serein; sous des sourcils profondément arqués, de grands yeux noirs, épanouis, amoureux de lumière, d'où partent en même temps l'austérité et le sourire ; des traits forts, des cheveux ondulés et touffus ; une bouche prête à parler qui se contient sous d'épaisses moustaches; le menton effilé en pointe et perdu dans les plis de sa fraise; en tout, un singulier contraste de qualités fines et robustes; de la fixité et de la grâce, de l'audace et de la mesure, de la résolution et de la discrétion. On peut hésiter entre un homme d'état, un homme d'église, un philosophe et un poëte; mais c'est la volonté qui domine.

Dans l'isolement de West-Soubourg, il entretenait une correspondance fréquente avec ses amis. C'était Vulcanus,

le plus savant homme de Bruges, précepteur de son fils unique[1], qui devait être tué à la fleur de l'âge dans les rangs des confédérés[2]; c'étaient Joseph Scaliger, Juste-Lipse, qu'il avait attirés à l'université de Leyde; il discutait avec eux l'authenticité d'un livre d'Aristote, ou un verset d'un texte hébreu; c'était le plus ancien de tous, le sage van der Mylen, son appui constant dans les mauvais jours; c'était Aggée Albada, qu'il avait converti. Une amitié plus éclatante, qui dut adoucir ses épreuves, fut celle de notre Duplessis-Mornay. Ils s'étaient connus dans les négociations relatives au duc d'Anjou. Il y avait entre ces deux hommes tant de ressemblance de caractère et de situation, que le lien n'eut pas de peine à se former : tous deux ministres de deux grands hommes protestants, Henri IV et Guillaume d'Orange; tous deux destinés à voir tomber leur héros sous un assassinat; chefs militants de leur église, hommes de plume et d'épée, de croyance surtout, que l'on a appelés les papes du protestantisme; roides et implacables dans la controverse, déliés et conciliants dans les affaires, le premier avec plus d'amertume et de tristesse, le second avec plus de flamme et d'ironie, également pénétrés de la foi nouvelle; vrais philosophes évangéliques, celui qui a tout perdu console l'autre de sa bonne fortune. Rien de salutaire pour l'âme comme la correspondance de ces deux sages; on pourrait former des rares fragments qui subsistent une sorte d'Épictète chrétien. Marnix écrit à Duplessis-Mornay : « Je n'attends que les occasions; de les chercher ambitieusement ne me permet mon naturel, mais je les embrasserai avidement quand elles s'offriront. Touchant votre état,

[1] « Tibique meum filium unicum unicè commendatum habeto. » (*Epist. select.*)

[2] *Reidani Annales*, p. 217.

j'en ai fort bon espoir à cause que, le voyant désespéré, j'espère que Dieu se souviendra de ses miséricordes; mais le nôtre me semble en danger, parce que ses ulcères sont cachés, et comme cicatrisés sous les ampoules de la prospérité. »

A cela Duplessis-Mornay répond d'un accent non moins profond et pénétré : « En ces ennuis publics, je ne trouve consolation qu'en la conférence des bons, et entre ceux-là je vous tiens des meilleurs. Avec tels, j'aime mieux soupirer profondément que rire effusément avec les autres, parce que le plus souvent Dieu se rit de nos ris et au contraire exauce nos gémissements et nos larmes. En particulier, faites-moi toujours cet honneur de m'aimer, et croyez que je vous honore uniquement. Faites-moi quelquefois part de vos solitudes, car j'estime vos déserts plus fructueux et plus fertiles que nos plus cultivées habitations. De moi, tenez-moi pour un homme noyé dans les sollicitudes de ce temps, mais qui désire nager, s'il est possible, jusqu'aux solitudes. »

Du fond de sa retraite, Marnix ne s'adresse pas seulement à ses amis privés; il publie des épîtres aux rois, aux princes, aux peuples qui continuent le combat pour la foi nouvelle. Cette voix partie de la solitude acquiert une gravité impérieuse qu'on ne lui connaissait pas; c'est le prêtre qui parle. A ce temps appartient l'*Exhortation loyale à ceux des Flandres, du Brabant, du Hainaut, qui gisent encore sous la croix*[1]. Il les abjure de ne pas s'accoutumer au joug moral de l'invasion catholique, même entre les mains des Espagnols. « Regardons notre devoir, s'écrie-t-il, et fions-nous à Dieu! » Quant à ceux qui ont

[1] Cette épître ne se trouve qu'en hollandais. 1589. *Eene trouwe vermaning.* — Voyez Brandt, *Historie der Reformatie*, t. I, p. 761; Broes, t. II, p. 273.

conquis ailleurs une patrie, en Hollande, il leur enseigne ce qu'il y a de plus difficile, à ne pas se dégoûter prématurément de la victoire parce qu'elle n'a pas donné incontinent tout ce qu'on avait espéré. « Se figuraient-ils par hasard que Dieu les conduisait dans un paradis terrestre? » Puis il prend à témoin tant d'empereurs, de rois, de princes, qui n'ont pu dompter une poignée de gueux et de huguenots; signe manifeste que la main du Tout-Puissant est avec eux. Ainsi il célèbre le triomphe au milieu de l'exil. Proscrit, relégué, il soutient les victorieux contre les déceptions de la victoire. Au reste, nul retour personnel, nulle amertume de se sentir exclu de sa part dans le succès. Jamais l'instinct moral ne parut plus élevé chez Aldegonde. Ce moment de sa vie, qui ne laisse presque rien à raconter aux historiens, est celui de tous qui comptera le plus pour lui auprès de la justice éternelle.

Un événement acheva d'ouvrir les yeux sur l'iniquité commise contre Marnix. Les plus obstinés durent reconnaître que le parti catholique espagnol continuait de voir dans Marnix, même désarmé, un de ses plus dangereux ennemis. Un prêtre de Namur, déguisé en soldat, Michel Renisson, fut arrêté à la Haye, convaincu d'avoir tenté d'assassiner Maurice. Le prêtre avoua avoir reçu d'avance pour le prix du meurtre deux cents philippus d'or; il déclara en outre que le même parti avait payé d'autres sicaires pour assassiner les plus grands hommes de la république, — Marnix, Barneveldt et le fils de Maurice, âgé seulement de dix ans. C'était le moment où le roi catholique offrait la paix aux confédérés. Les états firent frapper une médaille qui était la réparation la plus éclatante de l'injure faite à Marnix. On voyait le roi d'Espagne offrir une branche d'olivier à un habitant des Pays-Bas

qu'un assassin poignardait par derrière. Au bas, on lisait : *Il offre la paix, et voilà ce qu'il fait.*

C'est ici qu'il faut remarquer, dans les origines de la république de Hollande, le parti que les pouvoirs politiques ont su tirer des médailles pour parler à l'imagination des masses, trait caractéristique de la révolution des Pays-Bas. Dans un temps où le peuple lisait peu, le gouvernement a su mettre constamment sous ses yeux les événements importants, allumer son imagination, l'instruire en le passionnant. Pour chaque événement de la révolution, une bataille, un siége, un projet de traité, on frappait une médaille grossière, qui, servant de monnaie, passait de mains en mains jusque chez les plus pauvres. C'était, avec une publicité incessante, ce que nous appelons aujourd'hui l'*illustration* appliquée comme mesure de salut aux grands intérêts d'un peuple. Les états, les communes mêmes, parlèrent admirablement cette langue. De courtes inscriptions accompagnaient les figures. C'était un mot presque toujours profond, énergique : le mot d'ordre de la révolution. Tel qui ne pouvait lire la légende s'attachait à l'image. C'était, au plus fort du danger, une main qui sort des cieux, armée d'une épée avec la devise : *Je maintiendrai*, ou encore : *Ne pas désespérer : nil desperandum.* Les époques étaient ainsi représentées : 1568, sous le duc d'Albe, c'était un squelette; 1570, un Espagnol debout entre la mort et la famine; 1577, des épis qui renaissent sous les pas d'une armée; la pacification de Gand, un vaisseau qui entre dans le port; Harlem pendant le siége, un bourgeois accoudé et rêvant sur deux têtes de morts et des ossements; Anvers, un pèlerin qui va demander assistance. Leyde criait sur ces médailles : *Plutôt turc que papiste;* la Hollande au milieu des eaux : *Je lutte et je surnage;* Middelbourg : *Ce n'est pas le roi,*

c'est la faim qui m'a vaincu; la Zélande : *Veillez sur la terre, moi sur la mer.* Les individus avaient leurs emblèmes : celui du *père* Guillaume était un nid d'alcyons toujours tranquille au milieu d'une mer en furie. Pour marquer le ressentiment des Frisons, un homme armé d'un maillet entaille profondément un rocher, avec ces mots : *Il grave ses offenses dans le marbre.* Quelques médailles sont ironiques, telles que Granvelle sortant des Pays-Bas monté sur un âne, la Belgique foulée comme la vendange sous le pressoir des inquisiteurs et du roi. A mesure que la lutte s'invétère, l'ironie disparaît, le côté tragique et religieux remplit tout. *Dieu est avec nous* (*God met ons*), c'est le cri du triomphe depuis 1575. Quelle influence dut exercer un moyen ainsi répété de propagande! Où est le discours, le livre, qui eût valu de pareils signes? Le soldat, le matelot, l'ouvrier, n'était jamais abandonné à lui-même; il entendait partout autour de lui le cri des choses; il voyait, il touchait la plaie et le remède. La révolution parlait incessamment à la foule par des milliers de bouches de bronze.

XV

Après une vie déjà si féconde, il restait à Marnix à composer le plus considérable de ses ouvrages, celui qui faisait dire à Bayle qu'Aldegonde avait arraché à l'église romaine plus d'esprit que Calvin. Aucun historien, ni aucun biographe, depuis la fin du dix-huitième siècle, ne paraît avoir eu connaissance du *Tableau des différends de la religion* [1], et il n'est pas étonnant que l'église catholi-

[1] *Traitant de l'Église, du nom, définition, marques, chefs, propriétés,*

que ait mis un zèle infini à faire disparaître le chef-d'œuvre de Marnix.

Comment en donner une idée? Rien de plus difficile dans le temps où nous sommes. Je ne sais par quel progrès du temps il arrive que les pages les plus vivantes de ce livre, les plus immortelles, sont précisément celles qu'il est impossible de citer aujourd'hui.

Arrivé à la fin de sa vie, qui était aussi la fin du seizième siècle, Marnix entreprend de rassembler dans une seule œuvre[1], passionnée, savante, railleuse, toutes les armes que cette grande époque a fourbies contre l'esprit du moyen âge. Pour cela, il puise dans toutes les colères, dans tous les ressentiments, dans toutes les indignations de la Réforme et de la Renaissance. Il veut, de cette multitude de pamphlets sanglants que la foi, la raison retrouvée, les persécutions, l'échafaud, ont accumulés, composer un immense pamphlet sacré qui ne laissera en oubli aucune des plaies de l'humanité morale au seizième siècle : œuvre de bon sens et de justice, qui sera lue par les bourgeois et par le peuple dans les courts intervalles de repos, au milieu des guerres religieuses. Il rivalisera d'ironie avec Érasme, de fiel avec Ulrich de Hutten[2], de

conditions, foi et doctrines d'icelle, deux volumes; Leyde, 1599. M. Broes, dans ses trois volumes, n'en cite pas même le titre.

[1] L'édition de Leyde (1605), très-rare comme toutes les autres, contient vers la fin, en supplément, quelques pages qui manquent aux précédentes. L'éditeur donne de curieux détails sur l'état du manuscrit autographe par lesquels on peut juger du soin que mettait Marnix à limer ses ouvrages : « Ceux qui, comme moi, ont eu l'honneur de connaître et approcher familièrement, non-seulement de la personne, mais aussi des études de ce personnage, ont pu remarquer la singulière curiosité qu'il avait de ne rien mettre en lumière qui ne fût bien limé et poli d'une polissure très-nette et exacte. » (Advertissement au lecteur.)

[2] Un esprit aussi ferme qu'élevé vient de nous donner fort à propos la vie d'Ulrich de Hutten. — Voyez les *Études sur les Réformateurs du seizième siècle*, par M. Victor Chauffour; 1853.

sainte colère avec Luther, de jovialité et d'ivresse avec Rabelais. Rien ne sera trop bas, trop hideux à son gré pour le supplice qu'il veut infliger, le *cautère d'opprobre*, l'*irrision* des gentils. Surtout il s'inspire de lui-même; il reprend son premier ouvrage écrit en hollandais en 1569 sous le couteau du duc d'Albe, et qu'une multitude d'éditions a consacré. C'est un premier plan qu'il développe; il y ajoute ce que lui a enseigné l'expérience de sa vie de combats, et, comme il veut que ce livre ne soit pas enfermé en Hollande, mais que les coups en soient sentis à travers toute l'Europe, il l'écrit dans sa langue maternelle, en français, tantôt s'élevant avec le sujet jusqu'au langage des prophètes, tantôt descendant avec sa passion jusqu'aux peintures les plus burlesques, mêlant au besoin le français au wallon pour populariser, répandre, rallumer les colères de l'esprit. D'autres auront attaqué la foi du moyen âge avec plus de méthode sur un point, nul avec autant de hardiesse, une risée plus franche, une indignation plus sincère et plus soutenue. Marnix embrasse tout, il ravage tout en même temps : dogmes, institutions, traditions, sacerdoce, livres, culte, légendes, coutumes. C'est ici véritablement une guerre à outrance, sans merci ni vergogne; le sac de l'église gothique par la main du chef des gueux, au milieu du ricanement de tout un peuple. J'ajouterai, si l'on veut, que ce livre est une sorte de machine infernale à la Gianibelli, chargée de toutes sortes d'engins, de pierres sépulcrales, et placée, mèche allumée, sous le maître-autel de Saint-Pierre.

Dans sa force effrénée, souvent très-fine, très-déliée, Marnix a trouvé par instinct le fond comique des *Provinciales* : un personnage ridicule, que ses fourberies n'empêchent pas d'être naïf, fait devant la foule, au nom du catholicisme, l'exposition complète de la doctrine ortho-

doxe, et il se trouve que cette apologie est, malgré lui, la condamnation et la risée de sa propre croyance. Seulement le personnage mis ainsi en scène n'a pas le caractère discret et prudent du héros des *Provinciales;* il est bien plutôt de la famille effrontée des personnages de Rabelais. Que l'on se représente une sorte de Grangousier ou de frère Jean des Entommeures résumant au point de vue de l'église romaine le grand combat de doctrines livré par tout le seizième siècle autour de la vieille église : « Courage, enfants, venons aux mains, et contemplons la souplesse des bras de nos athlètes catholiques! » Là-dessus, avec une science énorme, mais qui semble ivre de la colère de tout le siècle, il rassemble, il étale sur chaque point les objections des adversaires; il s'apprête à les foudroyer; mais, à mesure qu'il manie les armes de la raison, il en est lui-même effrayé, transpercé : « Oh! oh! qu'est-ce donc? cet homme a-t-il entrepris de nous ruiner? » Puis il se prépare de nouveau à triompher de l'adversaire, et l'immense et grotesque controverse continue, sorte d'Odyssée burlesque, à travers les sophismes, les argumentations, les plis et replis de la théologie du moyen âge aux prises avec la Renaissance. Quelquefois la mise en scène dont Pascal a tiré de si grands effets d'art est largement ébauchée :

« Pour Dieu, mon maître, puisque vous m'en faites souvenir, il faut que je vous conte une histoire sur ce propos, de ce qui se passa, un jour de la semaine en mon jeune temps, devant les dernières neiges, entre une troupe de beaux jolis huguenots, qui semblaient tous être camarades et étaient lestes et joyeux comme de jeunes cardinalins, sauf qu'ils ne portaient pas la livrée; et comme par aventure je me trouvai avec eux, croyez que

je mordis bien ma langue, et fis belle pénitence d'être contraint de voir rire ainsi les ennemis de notre sainte mère Église.

« Or il y avait un entre eux un peu plus grand de stature que les autres; je pense qu'il devait être ministre... Et notez qu'il avait sur un pupitre devant lui le premier tome des *Controverses* de Robert Bellarmin, ouvert au quatrième chapitre du quatrième livre. S'étant donc, ce beau prêcheur, mis sur ses ergots, comme une chèvre qui broute une vigne rampante sur une muraille, et ayant achevé de lire tout le susdit chapitre : « Messieurs, dit-il, « que vous en semble? »

« Et avec cela il acheva son propos, et croyez qu'il n'y eut en toute cette compagnie un seul qui engendrât mélancolie, étant tous bien aises et joyeux comme de petits papes. Tout au contraire, de mon côté, je me trouvais camus et honteux comme un fondeur de cloches, et me souhaitais cent lieues arrière de là; car il me semblait avis que j'étais là comme un âne jouant des oreilles au milieu d'une joyeuse brigade de guenons, et, qui pis est, jamais le cœur ne me donna la hardiesse d'ouvrir la bouche pour le contredire un seul mot, ni plus ni moins que si j'eusse été un malfaiteur oyant prononcer ma sentence de mort. »

La conclusion de ce combat de paroles, c'est toujours d'augmenter la confusion du champion de l'Église gothique; mais que lui importe? Une chose surtout est observée avec originalité dans ce personnage. Il se sent vaincu; sa raison est à bout; son orgueil ne diminue en rien pour cela; plus il est hué, plus il triomphe. Cette infatuation d'une tête de pierre est peinte avec une grande vigueur : « Pour dire vrai, cela nous fait penser à nos consciences,

quand nous nous trouvons si rudement assaillis par tant et de si divers témoignages de l'Écriture, laquelle, comme un glaive tranchant à deux côtés, coupe la gorge à notre digne et vénérable prêtrise. Mais que voulez-vous? Il ne faut pas perdre courage au besoin, mais il faut trouver quelque bouclier pour mettre au-devant et garantir la marmite, à quelque prix que ce soit. »

L'historien de Thou disait à propos de cet ouvrage : *M. de Sainte-Aldegonde a mis la religion en rabelaiserie*, et l'on ne peut nier que cela ne soit vrai à l'égard du papisme. Chaque page, pleine d'une verve monstrueuse, donne l'idée d'une procession orgiaque à travers les mystères. Voyez la marche sacrée du *Silène* de Rubens au milieu des faunes et des satyres à jambes tortes, vous aurez pour la hardiesse et le coloris une idée de l'ouvrage de son compatriote le bourgmestre d'Anvers.

Mon étonnement fut grand, lorsque pour la première fois tomba entre mes mains un des rares exemplaires de ce livre, échappé, je ne sais comment, au bûcher. J'étais surpris que l'auteur d'un ouvrage où la langue française a servi à livrer de si terribles assauts fût entièrement inconnu dans mon pays. Une si impitoyable ardeur à déchirer de haut en bas le voile de l'Église, c'est ce que je n'avais jamais vu. Il me sembla un moment que Voltaire même était craintif et repentant auprès de ce hardi ravageur qui secoue avec tant de fureur les colonnes du temple. Je découvris bientôt que ce qui autorisait Aldegonde à tout oser et à combattre sans masque, c'est qu'il avait gardé une foi profonde à travers les ruines ; il extirpait en conscience jusqu'à la dernière relique du moyen âge, sans s'inquiéter si son ironie corrosive ne brûlait pas jusqu'à la racine de l'arbre d'Eden, et par là je m'expliquai clairement, pour la première fois, comment, chez les anciens, des hommes

tels qu'Aristophane ont pu conspuer les dieux sans cesser de croire à leur divinité. Marnix a souvent des traits de la fantaisie d'Aristophane; mais telle est la sûreté de sa foi, qu'au milieu de son ironie de bacchante il ne craint jamais que les cieux des réformés en soient éclaboussés. Pour nous, à la distance où nous sommes, nous ne marquons plus assez bien ces limites. Quand nous voyons la moquerie déchaînée à travers l'infini, nous ne savons plus exactement où commence, où finit son empire légitime.

Voulez-vous avoir l'impression vraie de ce livre? Une église, celle du moyen âge, s'élève dans les ténèbres; vous en passez le seuil. Un ricanement aristophanesque, rabelaisien, sort des catacombes; il est répété d'échos en échos par les murailles; il s'élève jusqu'au faîte. Chaque figure sur les chapiteaux, en haut, en bas, dans les moindres recoins, gonfle ses joues dans un rire éternel. Des agencements de mots monstrueux frappent vos oreilles, comme si les goules et les salamandres, rampant autour des chapiteaux, vous expliquaient leurs mystères barbares; au milieu de ces bruits moqueurs, l'Église s'abîme dans un lac de boue; les lutins et les esprits follets sifflent sur les ruines. L'esprit même qui a soufflé sur elles a disparu; il ne reste qu'un vieux livre poudreux à demi consumé par le temps, avec cette épigraphe : *Repos ailleurs!*

Comment des paroles jaillissant d'un esprit si ému, si sincère, tant de flamme, de religieuse colère, une haine si éternelle, un dédain si profond, un écho si populaire, une risée si implacable, un coloris souvent si magnifique, un cri si puissant, tant de vie, tant d'impétuosité, un appel si véhément à la vérité, à la liberté d'esprit, à l'affranchissement de l'intelligence, à la lumière après les ténèbres, comment tout cela peut-il aujourd'hui être enfoui dans ces pages sous une si épaisse poussière? A peine

si je puis découvrir les mots sous l'empreinte jaunie de deux siècles et demi. Quoi qu'il arrive de ce livre, soit qu'il retombe dans son obscurité après le bruit qu'il a fait, soit que les passions de nos jours aillent le chercher sous la poussière pour s'en repaître encore, il n'en est point où l'on sente, où l'on entende mieux le choc des esprits sous la cuirasse, à travers les guerres religieuses. Le seizième siècle est là, non dans sa beauté, mais dans sa nudité, dans ce qui faisait sa passion et sa vie. Chez les historiens, vous n'entendez que le cliquetis des épées pendant une guerre de quatre-vingts années ; ici, ce sont les cris, les grincements de dents, les défis, les apologies, les malédictions de deux religions dans la mêlée.

Je m'étais toujours demandé comment il se pouvait que la langue française n'eût produit au seizième siècle aucun de ces ouvrages hardis qui chez les autres peuples marquent les représailles de la Renaissance contre la foi du moyen âge. Fallait-il arriver jusqu'à Voltaire, pour trouver chez nous la guerre ouverte? Le protestantisme et la philosophie avaient-ils cédé le terrain après la Saint-Barthélemy sans pousser un cri? Notre *Satire Ménippée*, si ingénieuse, si charmante, n'était pourtant au fond qu'une satire très-circonspecte, très-orthodoxe des excès politiques de la Ligue. Rabelais lui-même restait catholique. Soit prudence, soit indifférence épicurienne, il n'avait jamais poussé la guerre à outrance jusque dans le dogme; d'ailleurs ses personnages gardaient toujours leurs masques gigantesques. Chacun voyait ce qu'il voulait sous ce déguisement : philosophie peut-être très-hardie, assurément très-commode. Quoi donc! l'esprit français aurait-il gardé pendant tout ce grand siècle une réserve si prudente en face des échafauds! La langue française ne répondra-t-elle que par des épigrammes à la Saint-Barthé-

lemy? Non. Le *Tableau des différends de la religion*, publié à la Rochelle aussitôt qu'à Leyde, remplit ce vide; il est pour nous ce que sont pour les Allemands les *Triades* d'Ulrich de Hutten, pour les Hollandais la *Folie* d'Érasme. L'ouvrage de Marnix ne parut qu'après sa mort, dédié par sa veuve à l'université et aux états[1]. Le retentissement n'en fut que plus grand. Nos Français de la Rochelle firent écho aux acclamations parties de Leyde :

> Ce grand Marnix est mort...
> Ici giseut les os du grand Sainte-Aldegonde;
> Son esprit est au ciel, son lot par tout le monde[2].

Il y a dans le *Tableau des différends de la religion* toute sorte de styles, de langues et d'esprits différents. L'originalité la plus frappante est de voir les deux extrêmes du seizième siècle s'unir : ce qu'il y a de plus élevé dans l'idée, ce qu'il y a de plus orgiaque dans la forme, Calvin et Rabelais, le puritanisme et le pantagruélisme; à travers tout cela, un esprit très-fin, très-lumineux, quelquefois l'espièglerie, la malice d'un fabliau, et tout à coup une austère doctrine qui surgit du fond de ces *ténèbres marmiteuses*. En comparant au vocabulaire de Rabelais celui de Marnix, on voit combien là aussi il est créateur, combien il ajoute de mots heureux, pittoresques, à l'idiome de Gargantua; on pourrait former un glossaire de Marnix, et ce ne serait pas un ouvrage d'une médiocre étendue. J'y ai trouvé jusqu'à des mots du patois de ma province que je n'avais plus rencontrés nulle part, souvenir de la longue union de la Bresse et de la Savoie.

[1] La traduction en hollandais du *Tableau des différends de la religion* parut en 1601, deux ans après l'original, et fut dédiée aux états généraux et au prince Maurice de Nassau.

[2] *Chant funèbre sur le trépas de Philippe de Marnix;* la Rochelle, 1605.

Dès le commencement, Marnix rencontre l'objection que Pascal rencontrera près d'un siècle après lui. Voici comment il répond dans une préface qui, pour la véhémence, ne reste peut-être pas très-loin des *Provinciales*. On trouve déjà chez lui cette phrase vibrante qui se balance comme une fronde avant de jeter la pierre au but :

« Tu me diras[1] qu'il n'est pas convenable de railler en choses graves qui concernent l'honneur de la majesté du Dieu vivant et le salut des âmes chrétiennes. Je le confesse : aussi ne sera-t-il pas question de rire quand nous rechercherons la vérité ; mais, si par aventure nous trouvons que ceux que l'on a déjà réfutés et rembarrés un million de fois ne font que piper de nouveau les âmes chrétiennes, n'êtes-vous pas d'avis de découvrir leur vergogne à la vue de tout le monde, puisque leur obstination et impudence effrontée n'admet aucun remède ?

« N'est-ce pas ici le cautère que ce grand prophète Élie appliqua jadis à la gangrène des prêtres de Baal par laquelle ils allaient infectant tout le peuple d'Israël ? Ne voit-on pas qu'après leur avoir proposé la majesté de l'unique Dieu vivant, il expose les profanes contempteurs de Dieu et les marchands de conscience en opprobre et risée à tout le monde ? Il étale leur infamie sur le théâtre de toute la postérité, disant à propos des hurlements qu'ils faisaient en l'invocation de leurs Baals et faux patrons : « Criez ! « criez ! Vos dieux sont-ils encore endormis, ou par aven- « ture sont-ils allés en quelque lointain voyage ? »

« Saint Paul même, voyant l'effrontée audace du sacrificateur qui tenait la place de Dieu, et cependant faisait profession de fouler toute justice et vérité sous les pieds,

[1] *Tableau des différends de la religion*, t. I, p. 8.

ne le flétrit-il pas d'une marque d'ignominie avec un sarcasme amer, lui disant qu'*il ne savait pas qu'il était sacrificateur?* Et de quelle façon accoutre-t-il, je vous prie, ces faux apôtres qui, sous ombre de sainteté, faisaient marchandise des âmes chrétiennes, usant de plusieurs ironies et risées ? Et même en celle aux Philippiens, il les nomme chiens. Et les anciens pères ont du commencement écrit furieusement contre les païens et contre les hérétiques; mais, après avoir reconnu que toutes les exhortations et répréhensions étaient sans fruit, ne publièrent-ils pas des livres contre eux pleins de moqueries et sarcasmes, par où ils mettaient leurs abominations en opprobre et diffame? J'en appelle à témoin les livres de Clément, de Tertullien, de Théodoret, de Lactance, et même de saint Augustin, qui en sont remplis et montrent que là où il n'y a point d'espoir de remédier au mal et que l'on voit qu'il gangrénerait le reste du corps, il y faut appliquer le cautère d'opprobre, pour leur faire honte de leur impudence ou pour en dégoûter les autres qui se laissent abuser; voilà pourquoi aussi le philosophe chrétien Herman a écrit un livre qu'il a intitulé l'*Irrision des Gentils*. Suivant donc ces exemples, je suis d'avis que, traitant les sacrés mystères de la vérité de Dieu avec toute révérence et humilité, nous ne laissions cependant de découvrir la honte et l'opprobre des sottes cavillations des hérétiques et profanes avec un style digne de leur impiété, puisque, se couvrant du masque de religion contre leur propre conscience, ils abusent de la parole de Dieu pour gagner crédit et réputation entre les hommes et faire marchandise des âmes rachetées au prix du sang du Fils de Dieu; car puisque, ayant été si souvent convaincus, ils retournent toujours à leurs redites, qui sont sans grâce et sans sel, que saurions-nous faire autre chose que de leur

arracher le masque dont ils se couvrent pour les faire paraître tels qu'ils sont à la vérité? Cependant je prie tous ceux qui craignent Dieu et cherchent la vérité en bonne conscience qu'ils ne se scandalisent de cela, puisque ce n'est que pour mettre mieux la vérité en évidence et rembarrer l'audace de ceux qui font profession de la tenir cachée. »

Je ne sais si dans la *Satire Ménippée* éclate nulle part un coloris plus vif que dans le passage suivant; il s'agit de la France et de l'Espagne au seizième siècle :

« ... Ce roi-là est mort, et notre fleur de lis a depuis naguère reçu une terrible atteinte des griffes papagalliques; elle faillit bien d'être foulée et flétrie tout à coup, sans jamais s'en pouvoir relever... Ils pensaient du tout atterrer la couronne de France. Vrai est qu'à la fin on en est encore venu à bout; mais ça a été en y laissant des traces d'une effroyable puissance de la fraude vaticane, qui présentement semble donner plus de terreur panique au magnanime cœur de la France que jamais elle ait fait au moindre et plus vil recoin de toute l'Italie. Je sais bien que la main de Dieu n'est pas raccourcie; mais que voulez-vous? Croyez-moi, mon ami, ces mules papales sont mauvaises bêtes; elles ont du foin en corne et ruent comme chevaux échappés. Je suis d'avis que nous allions baiser le babouin et nous prosterner à la dive pantoufle; peut-être nous donnera-t-il quelque lopin d'une bénédiction égarée, et nous serons encore les meilleurs enfants, car certes notre *pragmatique sanction*, la bonne vieille demoiselle avec son large tissu de satin vert et ses grosses patenôtres de jais, ne nous peut garantir dorénavant. Elle n'a pas une dent à la bouche, et la chaleur naturelle commence à lui manquer; même sa bonne commère, la liberté de l'Eglise gal-

licane, est longtemps passée à l'autre monde ; on lui chante déjà force *De Profundis* et messes de *Requiem*. Ne nous vaut-il pas mieux servir le Catalan et humer l'ombre des doublons d'Espagne que d'avoir un roi huguenot ? Je m'en rapporte à la sainte Ligue, qui en a reçu des nouvelles toutes fraîches.

« Venons à l'Espagne, qui se piaffe du roi catholique et veut donner loi même au saint-père et lui ménager ses bulles et bénédictions comme étant le seul soutien et le bâton de vieillesse de sainte mère Église, l'arc-boutant de la sainte foi catalanique, apostolique et romaine.

« Mais encore, *por vida suya, sennor fanfaron!* depuis quand est-elle montée si haut? depuis quand s'est-elle émancipée du joug? J'ai bien vu ses fanfaronnades lorsque le vent lui donnait en poupe et que le bon san Jago roidissait les cordages de la sainte inquisition. Aussi suis-je bien averti que c'est sur son enclume loyolatique que la dernière ancre sacrée du navire se forgea ; mais pour cela ne croyez jamais que le saint-père veuille être chapelain du roi catholique : aussi n'y aurait-il pas de raison, n'en déplaise à M. l'ambassadeur d'Espagne.

« Que vous semble? L'Espagne a-t-elle plus de priviléges que les autres? Faut-il pas qu'elle se laisse manier à courbettes aussi bien que la France? Je ne dis pas qu'elle ne puisse être réservée jusqu'au dernier mets, comme Ulysse au banquet de Polyphème; mais croyez qu'elle aura quelque jour une atteinte des dents cyclopiques du grand Polyphème Lance-Foudre, car il entend qu'elle lui appartient comme son premier et principal partage.

« S'ils pensent faire bouclier de leurs Indes orientales et occidentales qui leur fournissent lingots d'or, ils doivent se souvenir que cela même leur est venu de la libéralité du saint-père.

« Quant au royaume d'Angleterre, il n'y a point d'acquêt pour nous : ils ont secoué le joug et se sont armés de foudres capitolines. Ne t'ébahis donc pas si ces béats pères sont acharnés contre la reine d'Angleterre, qui les empêche de jouir de leurs délices. Ils ont finalement vendu son royaume au dernier enchérisseur, lequel, pour faire boire de l'eau salée à tous ces braves don Diègues et Rodrigues d'Espagne qui avaient entrepris de se rendre chevaliers de la Table-Ronde en la Grande-Bretagne, dressa cette formidable armée sur laquelle le Seigneur souffla du ciel. »

Ces citations ont été choisies parmi les moins significatives. Quant à celles qui marqueraient le mieux le génie de l'écrivain, il m'est impossible de les produire. Ce sont des armes que les hommes de nos jours ne peuvent plus porter. Je signalerai seulement le long morceau sur l'institution de la messe. « Il ramassa, dit Homère, et jeta une pierre que trois et quatre hommes tels qu'ils sont aujourd'hui seraient incapables de soulever. »

Ce livre marque mieux qu'aucun autre le chemin fait par la réforme en moins d'un siècle. Qu'il y a loin de là aux premières incertitudes de Luther, à ses violents assauts mêlés de retours subits et de repentirs! Que le ton a changé en Hollande depuis Érasme, et que celui-ci me semble glacé à côté des torches ardentes de Marnix! Sa moquerie donne à la victoire un caractère irrévocable. Il ose tout parce qu'il a la double audace de l'esprit et du caractère, et que de plus il parle, il raille, il provoque au nom d'une foi nouvelle. Là est le caractère qui marque son vrai rang dans l'histoire de la langue et des lettres françaises du seizième siècle. Nos plus hardis écrivains, Montaigne, Rabelais, sont arrivés à l'indifférence, sinon au

mépris de toute espèce de religion, ce qui ne les empêche pas de conclure au profit de celle du moyen âge. Quand le sage Charron a étalé son dédain, son aversion pour tous les cultes[1], il se ravise dignement, comme devait le faire un chanoine de Notre-Dame. L'auteur de l'*Ile sonnante* dit la messe à Meudon; Voltaire communiera à Ferney par-devant notaire. Cette diplomatie, ces arrière-pensées portées dans la philosophie religieuse peuvent produire de fort beaux livres, une littérature brillante, difficilement des mœurs sûres et des institutions solides. Nous avons affiché un si grand dédain pour la réforme du seizième siècle, que nous nous sommes fait une loi d'en ignorer l'histoire. Avouons modestement que cette révolution religieuse était la forme de la liberté au sortir du moyen âge, et reconnaissons que ceux qui n'ont pu conquérir cette liberté ont été jusqu'à ce jour impuissants à en établir une autre.

Ce qui ajoute à l'ouvrage de Marnix une force extraordinaire, c'est le parfait accord de sa vie et de ses paroles, de sa croyance et de ses conclusions. Son inspiration est celle des gueux, briseurs d'images; son ironie, c'est la colère de la Bible retrouvée par la renaissance; tempête de l'esprit qui disperse aux quatre vents tout ce que Luther, Zwingle, Calvin, ont pu laisser subsister par hasard de l'ancien édifice. Si l'on pouvait se représenter la moquerie d'un Voltaire plein de foi, on ne serait pas loin de Marnix. Il faudrait y joindre le pittoresque de Rabelais sur le fond sérieux d'une ébauche de Pascal; la manière abondante, le génie planturcux des Flandres, accompagnés des éclats de malédictions qui partent d'une âme éprouvée par quarante ans de combats en pleine mêlée. Il me semble que

[1] *De la Sagesse*, liv. II, c. v.

lorsqu'on n'a pas lu Marnix de Sainte-Aldegonde, on ne sait pas tout ce que renferme encore de flammes et d'ironie vengeresse la langue française. On trouve dans la même page un croyant, un profane, un homme d'Etat, un grand artiste; il restait à voir ces oppositions d'humeur, dont aucun de nos écrivains ne donne peut-être une juste idée, je veux dire le mélange de l'enthousiasme religieux et de la moquerie burlesque, David et Isaïe donnant la main à Téniers et à Callot.

Jusqu'ici on avait contesté à l'esprit français la faculté de réunir ces hardis contrastes dans une même œuvre : les Italiens citaient Pulci, les Espagnols Quevedo, les Anglais Butler, les Allemands Ulrich de Hutten. Nous pouvons leur opposer Aldegonde; il est de leur famille. Un Gargantua religieux, enthousiaste, sublime de foi et d'espérance, qui s'y serait attendu? Marnix complète ainsi le domaine de la langue française; elle nous gardait des trésors cachés pour les temps de disette.

A un autre point de vue, Marnix ôte au protestantisme son apprêt et sa roideur. Il a su concilier avec le tour d'esprit le plus populaire l'élévation continue de la doctrine. Vif, aventureux dans son style de cape et d'épée, osant tout, bravant tout, il répand sur le dogme une joie, une bonne humeur, une hilarité inépuisable. On ne peut guère le lire sans penser aux chaudes représentations de la Bible par les peintres hollandais; à travers les tavernes fumeuses, j'aperçois dans le lointain, sur un ardent sommet, le Golgotha de Rembrandt.

Ce livre, véritable catapulte, le plus grand, le plus sanglant, le plus robuste des pamphlets que la langue française ait produits, parut en 1599. Ce fut le dernier mot du seizième siècle : l'ironie en plein triomphe, non plus réservée et craintive comme dans Érasme, non pas amère

et douloureuse comme dans Ulrich de Hutten, mais pleine, surabondante, rassasiée de butin, festoyant la victoire, enivrée de l'avenir. Le cadavre du passé est traîné sept fois au milieu d'un rire inextinguible autour de la vieille Ilion du moyen âge.

XVI

L'ouvrier de la Bible, armé du glaive et de la truelle, c'est Marnix. Jamais il n'a ébranlé l'Église du passé qu'il n'ait en même temps édifié la foi nouvelle. Les états généraux de Hollande se souviennent de Marnix quand il faut donner une base à l'Église nationale; ils le chargent officiellement par une loi de faire la traduction complète de la Bible en langue néerlandaise. Marnix quitte sa solitude de Zélande pour l'université de Leyde, qu'il a fondée; là, entre Joseph Scaliger et Juste-Lipse, il entreprend vers la fin de ses jours, accablé d'infirmités précoces, mais toujours serein et infatigable, le labeur que Luther a réservé à ses années de jeunesse et de force. La langue sacrée de la Hollande était née en quelque sorte des psaumes et des cantiques d'Aldegonde. On en critiquait çà et là les rimes frustes, les nombres imparfaits; lui, si Français de cœur et de langue, excluait systématiquement du hollandais tous les termes empruntés à la France. Cette réforme si féconde avait étonné; mais si c'étaient là les reproches qu'on lui adressait, la simplicité, l'énergie native, l'accent antique, la majesté qu'il savait trouver dans l'idiome jusque-là indomptable des Bataves, étaient admirés sans restriction. Que serait-ce du monument complet de l'Ancien et du Nouveau Testament, quand le même homme qui combattait depuis un demi-siècle pour ce livre l'aurait

reproduit jusqu'à la dernière ligne? Cette gloire fut refusée à Marnix. Le vieux lutteur tomba épuisé sur la Bible comme il achevait les derniers versets de la Genèse.

Sa fin fut attristée par la nécessité de se défendre. Marnix n'eût pas été de son temps, s'il n'eût eu comme tous les autres son heure d'intolérance. Il avait étendu la liberté aux luthériens, aux calvinistes, aux puritains, même aux anabaptistes, qui partout ailleurs épouvantaient le seizième siècle et le faisaient reculer : mais lorsque surgirent les mennonites et les *enthousiastes*[1], l'auteur du *Tableau des différends de la religion* eut comme une vision anticipée du débordement des sectes dans les États-Unis d'Amérique. Cet avenir lui sembla le chaos; il en eut peur et voulut fermer violemment la porte aux derniers venus de la réforme; tant il est difficile que l'homme doué de l'esprit le plus intrépide n'ait pas son moment de stupeur, quand il voit face à face l'avenir que lui-même a évoqué. L'intolérance inattendue d'Aldegonde ne pouvait manquer de lui être reprochée. Pour mieux envenimer la querelle, on réveilla les anciennes calomnies sur la défense d'Anvers, sachant bien que c'était la plaie toujours vive. Aldegonde répondit[2] avec véhémence; il revint encore une fois douloureusement sur les opérations du siége et adressa aux états ce testament de pieuse colère qu'il termine par un

[1] Qu'étaient ces *enthousiastes* ou *zélateurs spirituels*, et qu'est devenu l'ouvrage qu'Aldegonde publia contre eux?

[2] Réponse apologétique de Philippe de Marnix à un libelle publié en son absence, sans nom de l'auteur ou de l'imprimeur, par un certain libertin s'attitrant gentilhomme allemand, et nommant sondit libelle : *Antidote ou Contre-poison*. Écrite et dédiée à messieurs des états généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas. A Leyde, chez Jehan Paedts, 1598. — Je n'ai eu sous les yeux que la traduction hollandaise de l'original français. Les biographes confondent à tort la *Réponse apologétique*, qui est de 1598, avec le *Commentaire sur le siége d'Anvers*, publié en 1585, ainsi qu'on l'a vu, c'est-à-dire treize ans auparavant.

appel suprême à la justice d'en haut. Ce fut sa dernière œuvre.

Il mourut à Leyde le 15 décembre 1598, âgé d'un peu plus de soixante ans; son corps fut porté à West-Soubourg. Il y avait trois mois à peine que Philippe II était dans son tombeau à l'Escurial.

Où est la *statue de Marnix?* demandait, il y a une vingtaine d'années, un des écrivains[1] de Hollande les plus estimés. Elle devrait être en face de celle de Guillaume le Taciturne. Pour moi, je demande : Où sont les ouvrages de Marnix? où sont un si grand nombre de ses écrits, qu'il m'a été impossible de découvrir dans son propre pays[2], et qui peut-être n'existent plus nulle part? Où est son ouvrage de l'*Institution du Prince*, qui contenait sa politique? Où est son *Commentaire sur le siége d'Anvers*, morceau si capital pour l'histoire, et que les derniers historiens de la ville d'Anvers déclarent perdu? où sont les ouvrages que lui attribuait Juste-Lipse, *Du Salut de la République*[3], *Avertissement aux Rois et aux peuples*[4]? Les uns sont irréparablement détruits; les autres, réduits à quelques exemplaires presque introuvables, disparaîtront bientôt.

Pour recomposer cette figure, j'ai été obligé de rassembler çà et là à grand'peine des fragments épars, mutilés ou inédits; encore n'ai-je pu découvrir presque aucun détail intime et domestique sur Marnix, et c'est là mon

[1] M. Scheltema.

[2] *De Institutione principis*, ouvrage posthume; 1615. — *De Cœnâ Domini, ad Galliarum Regis sororem Lotharingiæ duci nuptam;* 1590. — *Contra Libertinos;* 1598. — *Via veritatis;* 1620. — *Examen Rationum quibus Rob. Bellarminus pontificatum Romanum adstruere nititur;* 1603.

[3] *Commentatio ad Serenissimos Reges, principes, de Republicâ et incolumitate servandâ;* 1583.

[4] *Admonitio ad orbis terræ principes qui se suosque salvos volunt;* 1587.

excuse pour ce qui manque à cette vie. Tout ce que l'on sait par la tradition, c'est qu'il a été marié trois fois; que sa première femme s'appelait Philippe de Bailleul, la seconde Catherine de Eeckeren, la troisième Josina de Lannoy. Il eut de ces mariages quatre enfants : un fils, Jacob, tué dès sa première campagne; trois filles, Marie, Amélie et Élisabeth, qui se fixèrent en Hollande, où elles épousèrent, l'une un des Barneveldt, les autres deux des principaux citoyens de la république.

Avant que la perte des écrits d'Aldegonde ne soit consommée et irréparable, une entreprise digne de la nation hollandaise serait de réunir et de publier ces œuvres, qui renferment pour ainsi dire sa raison d'être. Si l'esprit des Nassau vit encore quelque part, laissera-t-il périr tout entier l'ami, le champion, le défenseur, l'*alter ego* de Guillaume? Qui a contribué plus que Marnix, après Guillaume, à fonder la nationalité, à conquérir la liberté religieuse et civile, à établir l'Église nouvelle, sur laquelle tout repose? Les œuvres de Marnix sont les titres de la nation hollandaise. Ces ouvrages auraient un intérêt sinon égal, au moins très-grand pour ses compatriotes, les Belges, dont il a le premier et le dernier, par la plume et par l'épée, défendu l'indépendance durant quarante années sans pouvoir la sauver. Quant à nous, serions-nous devenus si indifférents à tout ce qui regarde la dignité humaine, que nous ne prêtions aucune attention à des monuments inconnus pour nous, pleins de l'esprit français, qui, deux siècles avant notre révolution, renferment une partie de son génie? A défaut de tout instinct moral, la vanité nationale nous obligerait, ce semble, de paraître nous intéresser à ce complément inattendu de notre littérature et de notre langue. Nous voudrions voir comment notre idiome a régi la grande tempête batave, et nous se-

rions pour le moins curieux de savoir ce qu'est devenu notre Rabelais chez un Pascal wallon.

Une édition de Marnix conçue dans ce plan devrait comprendre : 1° ses ouvrages de théologie, controverses, catéchismes, traduction en prose et en vers de la Bible ; 2° ses mémoires et ses lettres politiques : il serait facile d'en composer un recueil semblable à ce qu'on appelle les *Mémoires* de notre Duplessis-Mornay ; 3° ses pamphlets, consolations, avertissements, apologies ; 4° la *Ruche romaine* en français et en flamand : il faudrait y joindre ses chansons populaires, qui, selon Bayle, furent aussi utiles à la république que de gros livres ; 5° le *Tableau des différends de la religion*. J'ai moi-même préparé une édition de ce dernier ouvrage, sans contredit le plus important de tous.

XVII

Marnix et Guillaume, c'était l'union intime des états et du prince, de la liberté et de l'autorité. Eux morts, qu'arrive-t-il?

On voit en Hollande une chose bien extraordinaire, et qui, je pense, ne s'est rencontrée que là : les masses du peuple, prises d'une superstition obstinée pour un nom, pousser pendant deux siècles tous ceux qui portent ce nom à usurper ; ceux-ci dirigeant tout vers ce but et néanmoins incapables de l'atteindre ; la conjuration ouverte du peuple et du prince pour fonder le despotisme politique ; cette conjuration ajournée, déjouée, enfin vaincue par une certaine force intérieure plus puissante et surtout plus sage que le peuple et le prince. Quelle était cette force?

Maurice, successeur de Guillaume, ne fit aucune difficulté de laisser égorger juridiquement le vieux Barneveldt, qu'il tenait pour l'homme le plus respectable de la république. Guillaume III souffrit que le peuple mangeât le cœur des deux plus vertueux citoyens de son temps, les de Witt. Avec de si excellentes dispositions à devenir souverains absolus, comment les Nassau ne purent-ils y parvenir[1]?

Ce n'est pas que la nature humaine eût changé en Hollande en quelques années, elle tendait au contraire sans cesse à ramener l'ancienne servitude accoutumée. Les masses du peuple, selon l'ordinaire, poussèrent la reconnaissance aussi loin que l'ingratitude, et c'était une double cause d'asservissement; mais un obstacle invincible était là qui s'opposait, en dépit des hommes, au retour vers le passé. En abolissant l'ancienne religion, la nation avait brûlé ses vaisseaux. Rien ne put la ramener même pour un instant à son point de départ.

S'il n'eût dépendu que de la multitude, la république n'eût pas vécu un seul jour; mais (exemple unique peut-être!) il se trouva que, par la seule force d'une révolution religieuse, un peuple fut contraint de demeurer libre malgré lui. La petite bourgeoisie et la foule ne cessèrent un moment de demander la souveraineté pour quiconque portait le nom de Guillaume. Les paysans, les ouvriers, les marchands, impuissants à maîtriser l'aristocratie des états, ou ignorant encore ce que c'était que la liberté, cherchaient leur sûreté dans la puissance d'un seul et s'abritaient dans l'ombre du Taciturne. Vous les eussiez crus dévorés d'une soif de domesticité. Ce n'était que le désir de jouir enfin de l'égalité dans l'abaissement de

[1] Voyez les *Mémoires* d'Auberi du Maurier, p. 218, 219.

tous. Au moindre péril du dedans et du dehors, la nation presque entière courait disparaître dans la maison des Nassau. De leur côté, ceux-ci s'offrirent ou tentèrent de s'imposer sans relâche. Tour à tour humbles ou menaçants, ils se glissèrent vers le trône à travers toutes les dignités républicaines. Et malgré cela, ni le prince ni le peuple n'osèrent jamais attenter par la violence sur la souveraineté et la liberté des états. C'est que ceux-ci étaient les témoins vivants de la révolution religieuse. Ils représentaient le principe d'examen sacré pour tous. La haine même furieuse vint battre le seuil, elle se prit aux individus, et mit en pièces les meilleurs; mais une certaine crainte, mêlée de pieux respect, ne permit pas que l'on mît jamais la main sur les états. La religion nouvelle veillait à la porte. Pour violer l'assemblée des états, il aurait fallu fouler aux pieds la Bible de Marnix. Je pense aussi que Guillaume Ier, par son exemple, retint ses descendants.

Il y avait dans la foi nouvelle des Hollandais trois principes qui ont engendré leur histoire : premièrement l'horreur de l'Église romaine, par où ils se sont affranchis de l'Espagne et ont constitué leur nationalité; — secondement, la doctrine calviniste des élus de la grâce, fondement de l'oligarchie des états, qui provoqua la jalouse inimitié des masses. — C'est là ce qui mit si souvent hors de lui le peuple le plus froid et le plus patient de la terre; il était dévoré d'envie et de haine contre une aristocratie bourgeoise dans laquelle il désespérait d'entrer. Moins elle était élevée par ses origines, plus elle était blessante. Le grand mal qui en résulta, ce fut une république où la liberté était impopulaire, et où chacun croyait gagner tout ce qu'il donnait à l'arbitraire d'un seul. — Il y avait enfin le principe d'examen, duquel naissait le principe

républicain du contrat social; c'est par là que fut sauvée la souveraineté nationale, qui jamais, malgré tout, ne put être absorbée dans le prince[1].

Il faut avouer, d'autre part, que les états firent preuve d'un grand sens dans leur lutte avec la superstition populaire pour le nom de Guillaume. Que de fois ils ont arraché l'arbre à propos pour l'empêcher de s'enraciner, tantôt laissant tomber en désuétude la première dignité de la république, le stathoudérat, tantôt, quand ils y sont forcés, le relevant à demi, sans autre attribution réelle que le nom, puis tout à coup l'anéantissant pour un quart de siècle! C'est ainsi qu'ils prouvèrent, par le mouvement même, que la république pouvait marcher sans lisières. Après avoir été privé de la domination des Nassau, le peuple redemanda le joug avec fureur : il fallut céder; mais la liberté avait déjà plus d'un siècle de durée, un nom ne put l'étouffer, et voici la loi singulière qui en résulta : d'usurpation en usurpation, le stathoudérat se rapproche chaque jour de l'ancienne royauté, sans jamais pouvoir y atteindre. C'est en politique ce que sont en géométrie les asymptotes de l'hyperbole.

Les états montrèrent le même sens dans les choses religieuses. Souverains modérateurs entre les sectes, ils tinrent le catholicisme dans la dépendance et presque dans l'opprobre[2] tant qu'il fut à redouter; ils lui rendirent avec éclat une demi-liberté dès qu'ils le jugèrent impuissant.

Quoique la population grandît démesurément avec la liberté, la question économique se résolut d'elle-même

[1] « Ces cœurs rogues et altiers n'étaient pas disposés à devenir ses esclaves. » (Auberi du Maurier, p. 245.)

[2] C'est l'éloge que leur donne Grotius. — Voyez *Pietas Ordinum Hollandiæ*, p. 4.

dans la république de Hollande. On vit là sur une petite échelle ce que l'on voit aujourd'hui aux États-Unis : des bourgs devenir de grandes villes en quelques années, un empire croître à vue d'œil, tous les réfugiés des vieux États grossir la république nouvelle, et la propriété publique ou privée s'augmenter et s'étendre avec la population même. Le champ communal, c'était l'océan, la mer libre, *mare liberum*.

Un jour pourtant, cette puissance nouvelle, qui affranchissait l'Océan, qui refoulait l'Espagne, imposait la paix à Louis XIV, et qui devait donner l'hospitalité à tout le dix-huitième siècle, fut prise d'une grande terreur. On venait d'apprendre qu'un petit ver[1] imperceptible s'était mis à ronger les pilotis des digues sur le bord de la mer. Les Provinces-Unies se crurent perdues; des prières publiques furent ordonnées dans toutes les églises. Il s'en fallut peu que cette nation victorieuse de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre, ne disparût devant ce vermisseau qui, sans se déconcerter, s'avançait toujours en rongeant la barrière de l'Océan. A la fin, le génie de l'homme triompha de cet éphémère et le força de reculer. L'empire qui avait failli un moment disparaître devant lui reprit orgueilleusement, depuis la Baltique jusqu'à l'extrémité des Indes, le cours de ses prospérités.

XVIII

La même révolution religieuse qui a créé une Hollande politique a créé l'art hollandais, en sorte que l'on a ici

[1] On l'appelait *ver de mer* ou *ver à pilotis*, 1732. Voyez *Histoire de la Hollande et des Provinces-Unies*, par Kerroux, t. IV, p. 1159.

le spectacle d'une nation qui, née d'une parole comme le chêne du gland, s'épanouit dans une unité vivante, où la religion, la politique, l'industrie, l'art, ne sont que les formes diverses d'une même pensée.

Depuis la réforme, les scènes de la Bible n'apparaissent plus à travers les traditions accumulées de l'Église. Tous les temps intermédiaires entre le christianisme primitif et l'homme moderne sont abolis; le moyen âge disparaît effacé comme par enchantement. La perspective du monde étant changée, l'antiquité chrétienne semble d'hier. De là une réalité saisissante dans la peinture hollandaise. Le divin s'est rapproché de seize siècles; il est descendu des hauteurs de la liturgie. L'homme s'imagine le rencontrer et le toucher à chaque pas. Le Christ n'est plus relégué dans le lointain obscur de la tradition ni enfermé dans le tabernacle du saint des saints. Il est là, il passe dans la rue, il monte dans la barque; le voilà qui traverse le lac de Harlem.

Et ce n'est pas seulement le temps qui disparaît, c'est tout ce qui servait d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Plus de pompes ni de fêtes, à peine un reste de culte; le christianisme interprété non par les docteurs ou les Pères, mais par le peuple; chacun marchant sans guide dans sa voie particulière, comme si le monde moral datait d'un jour, d'où la simplicité des Écritures poussée jusqu'à la trivialité; les objets plus vrais, plus réels, mais dépouillés de la perspective grandiose de l'éloignement dans le temps; non plus l'église, la maison du prêtre, mais la demeure, le foyer du pauvre laïque; son toit de chaume, ses meubles familiers, son champ, son bœuf, son cheval, ses vases de terre ou de cuivre, tout ce qui porte témoignage de l'individualité humaine. Là est la révolution du seizième siècle, là est aussi la peinture hollandaise.

Comment les biographes de Rembrandt et ses interprètes ont-ils oublié jusqu'ici son caractère de réformé? Ce devait être le point de départ. Rembrandt est l'historien des Pays-Bas bien mieux que Strada, Hooft ou Grotius. Il rend palpable la révolution, il l'éclaire à son insu de mille lueurs. D'un autre côté, elle le montre tel qu'il est, elle le dévoile; sans elle, il resterait une sorte de monstre inexplicable dans l'histoire des arts. Sa Bible est la Bible iconoclaste de Marnix; ses apôtres sont des mendiants; son Christ est le Christ des gueux. Une partie de ses œuvres est même connue sous ce titre. Le peintre est arrivé le lendemain du sac de la vieille Église par les briseurs d'images d'Anvers et d'Amsterdam. Au lieu des magnificences pontificales de la peinture italienne, il ne reste ici que l'offrande d'une église dépouillée, mise à nu, qui n'a d'autre faste que son humilité : monde de mendiants, de paralytiques, de paysans déguenillés (*gheusii sylvatici*, *gheusii aquatiles*), Lazares qui semblent tous se lever et porter leurs grabats à l'appel du Christ renouvelé de la réforme. Quand je me mets à la suite de ce cortége de misérables, je reconnais le caractère que je viens de montrer dans la réforme des Pays-Bas, j'entends un écho de ces mots de Guillaume d'Orange : « Nous ne sommes pas fournis suffisamment de personnages de qualité. »

C'est ici une cité de refuge. La multitude des bannis, des *outlaws*, des exilés de toute nation, de toute origine, qui affluent, dépouillés, ruinés, vers les Provinces-Unies, donne aux foules, dans Rembrandt, une variété de types, de physionomies, de races, qu'aucun peintre n'a égalée. Jamais hommes ne furent plus dénués; mais sous ces haillons ils gardent une singulière ténacité morale. On dirait qu'ils murmurent entre eux le *Wilhelmus-Lied* ou les psaumes de Marnix. Ces Samaritains blessés qui, de

tous les coins de l'Europe, sont apportés sur le seuil de la Hollande, sont nus; ils ont froid. Rembrandt les couvre de ses haillons demi-flamands, demi-orientaux; il les réchauffe à la flamme inextinguible de ses rayons. C'est la récompense, le couronnement ici-bas de ces petits marchands, de ces manouvriers, de ces gens de trafic, de tous ces *pôvres gueux*, d'une âme si fortement trempée, qu'aucune adversité n'a pu les abattre. Ils faisaient l'admiration de Guillaume de Marnix. Le peintre leur a ouvert son Panthéon populaire.

Rembrandt a rompu avec toute tradition, comme son Église avec toute autorité; il ne relève que de lui-même et de son inspiration immédiate. Il lit la nature, comme la Bible, sans commentaires étrangers. Aussi donne-t-il l'impression d'un monde nouveau, d'une création spontanée qui vient d'apparaître, sans analogue dans les règnes précédents. Un État surgit tout armé d'une grève déserte; un art splendide naît de lui-même, sans ébauche, sous le pinceau du peintre. Quand Rembrandt peint les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, il peint ce que ses yeux ont vu. Il a vu le sermon de la montagne à l'écart, dans les prêches des protestants. Cette foule qui hurle et qui menace dans l'*Ecce Homo*, ne sont-ce pas les hommes qui viennent de demander la mort de Barneveldt? Ne demanderont-ils pas bientôt celle des de Witt? L'Évangile s'accomplit sous les yeux du peintre; tout est vie, réalité, histoire immédiate dans cette école nationale.

Quant à la magie du coloris sous un ciel de plomb, une pareille contradiction entre la nature et l'art est unique dans le monde. Pourquoi la pâleur ascétique de Lucas de Leyde et tout à coup l'éclat fulgurant de Rembrandt et de Rubens? Ces contradictions ne peuvent s'expliquer aussi que par le principe même de la vie nationale. La Hollande

a une double existence, à la fois européenne et orientale. Elle vit surtout par les Indes, par ses colonies égarées à l'extrémité de l'Asie. Quand tous les yeux étaient tournés vers les flottes lointaines qui chaque jour découvraient une portion de la terre de la lumière, quand naissait à Amsterdam la compagnie des Indes orientales et occidentales, comment les peintres seuls seraient-ils restés indifférents à ce qui tenait alors occupé l'esprit de toute une nation? Les colonies conquises dans un autre hémisphère, ce fut là le foyer éloigné et comme le verre ardent où s'alluma l'art flamand et hollandais. Une flamme jaillit d'un climat inconnu; le Midi éblouissant scintille dans la vapeur et dans l'esprit du Nord; un coin du ciel des Maldives se reflète dans un taudis des Flandres. De là l'effet fantastique et réellement magique de cette lumière composée qu'aucun œil n'a vue et que la nature n'a pas produite. Ce coloris flamboyant paraît sans cause, parce que la cause est éloignée : — un monde brumeux qui a entrevu sur ses vaisseaux la lumière orientale, et qui y aspire du fond de ses ténèbres natives; l'Asie aperçue et convoitée à travers le nuage; un Orient flamand, une Espagne batave, un Thabor hollandais, où tout objet se transfigure. D'où vient le rayon brûlant qui traverse ces fonds ténébreux? Peut-être, en rasant les mers nouvelles, a-t-il jailli de Sumatra et de Ceylan, où les flottes viennent d'aborder. Java éblouit Amsterdam.

Les peintures des peuples marins gardent ainsi, à travers l'Océan, un reflet du rivage opposé[1]. Venise emprunte quelque chose de son coloris au ciel du Bosphore. A mesure que l'Orient rayonne dans la civilisation moderne par les comptoirs, les émigrations, les voyages,

[1] Voyez l'*Art Italien*, par Alfred Dumesnil, p. 275.

les conquêtes, les découvertes des Hollandais, il resplendit dans leur art. Réverbération de l'Asie sur la Zélande, de la colonie sur la métropole!

Les peintres bataves n'ont pas vu eux-mêmes la terre de la lumière; peu y ont abordé; mais ils voient chaque jour les vaisseaux, les matelots, les indigènes qui en arrivent; ils voient rentrer à Amsterdam les flottes chargées des dépouilles des colonies portugaises, depuis Ceylan jusqu'au Brésil; ils touchent les productions, les draperies, les costumes qu'on en rapporte, et qui tous gardent un rayon d'un ciel étranger. La pauvre, froide, triste nature du Nord est amoureuse de ce soleil entrevu. Désir du pays du jour dans le pays de l'ombre, tous ces traits sont au fond de la peinture hollandaise. Je voudrais la définir : une aspiration vers la lumière du fond de l'ombre éternelle.

Il est impossible de ne pas être frappé de la préoccupation constante de Rembrandt pour tout ce qui vient d'Orient; il s'entoure d'objets exportés d'Asie, turbans, ceintures, robes flottantes, cimeterres; il fait son portrait armé d'un yatagan; ses chasses sont des chasses au lion; il place des personnages orientaux débarqués de la veille sur le seuil des hôtelleries flamandes; ses batailles sont des batailles de mahométans. Il ombrage ses saints du parasol du Thibet; il ouvre l'immense Bible de saint Jérôme dans des forêts inextricables qui donnent l'idée d'un *paquis* de Java. Qu'est-ce que ce paysage mystérieux aux trois arbres? Par delà une ombre opaque s'étend au loin un horizon de flammes, une ville fantastique qui est elle-même la création de la lumière première. Rembrandt a précisé une fois sa pensée avec plus d'ingénuité. Un philosophe, enveloppé d'une robe orientale, vient d'apercevoir des lettres cabalistiques écrites dans les rayons du matin, à

travers un vitrail de Flandre. Il épèle ces lettres flamboyantes qui ont jailli d'un soleil invisible; à ses pieds un globe terrestre est éclairé d'une ceinture de flammes, autour de la zone équatoriale.

Les Pays-Bas espagnols, tombés en servitude, respirent encore librement dans les peintures de Rubens. C'est dans ces peintures qu'éclate un reste de vie nationale après que la Belgique est perdue dans l'empire du Midi. Rubens règne bien mieux que Philippe II et les rois d'Espagne sur leur immense héritage; lui seul tient encore réunies les extrémités opposées de la monstrueuse monarchie espagnole : Parme et Goa, la Lombardie et le Pérou, Anvers et les Maldives, l'Escaut et le Gange. L'horizon de Rubens, c'est l'empire du soleil, c'est l'extrême Orient visité, fouillé, découvert, révélé à l'Europe. Du mélange des grasses Flandres et des colonies espagnoles ou portugaises se forme ce génie tout nouveau qui marque une époque et comme une journée nouvelle dans la peinture. Sous Raphaël, je sens Rome antique et la Grèce; sous Titien, Constantinople; sous Rubens, je crois sentir les deux Indes : un catholicisme hindou où la nature immense s'exalte et s'enivre, un panthéisme chrétien où se déchaînent et semblent rugir les forces de la vieille Asie, l'apothéose de la nature aux cent mamelles, le retour de Bacchus indien et sa marche enivrée vers les pâturages d'Anvers. Cependant les rois mages aux manteaux de pourpre se succèdent et se renouvellent sans intervalle : ils apportent aux pieds de la madone flamande l'or, la myrrhe, l'encens, et surtout la lumière intarissable de leurs lointains royaumes.

Ainsi, avec une apparente impartialité, l'art jette son reflet sur les peuples qui s'affaissent comme sur ceux qui s'élèvent. Il couronne avec Rubens, chez les Belges, la

liberté tombée, comme chez les Hollandais, avec Rembrandt, la liberté naissante : consolation pour les uns, triomphe pour les autres. C'est que l'inspiration de la vie nationale se prolonge encore chez quelques hommes, même après qu'elle s'est éteinte pour la foule, et comme il y a des héros, il y a aussi des artistes qui survivent d'un jour à la patrie perdue. La réconciliation des deux races, où ont échoué Marnix et Guillaume, s'accomplit dans la peinture nationale des Belges et des Hollandais; la parenté des artistes marque, en dépit des passions rivales, la parenté des peuples.

LA GRÈCE MODERNE

ET

SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITÉ

A

MADAME MARIE CANTACUZÈNE

AVERTISSEMENT

Qui se souvient aujourd'hui de l'émotion qu'éveillait le nom seul de la Grèce, de 1821 à 1829? J'ai partagé cet enthousiasme; j'ai désiré passionnément être un des soldats de la guerre sacrée. Dieu merci, je suis arrivé encore à temps pour assister aux derniers jours du siége d'Athènes.

Mon seul avantage sur mes devanciers, c'est d'avoir visité la Grèce dans un moment unique, qui ne reviendra plus. J'ai été mêlé un instant, dans la foule, à l'un des événements qui honorera le plus notre siècle, à la délivrance d'une nation. Ce spectacle est le sujet de ce livre. Le peuple avait-il péri dans sa victoire? Y avait-il encore une nation, un avenir sous cette blanche poussière d'ossements humains, qui couvrait littéralement les rivages et la place des villes? On pouvait en douter. Il n'a pas été inutile de tracer à la fois le tableau de l'extermination et celui du réveil de la Grèce en 1829.

Si la nation grecque n'a pu réaliser déjà toutes les es-

[1] Ce premier ouvrage a été refondu en grande partie. J'ai cherché à y mettre la clarté qui manquait trop souvent.

pérances que l'imagination du monde avait conçues, je n'obéirai pas à la passion de dénigrement qui a saisi notre temps. Je ne renierai pas ce que j'ai senti. Je ne blasphémerai pas la résurrection d'un peuple.

En relisant ce tableau, on avouera que jamais peuple n'est descendu plus avant dans la mort. Pourquoi demandons-nous à ce blessé la force que nous-mêmes n'avons pas? Il vit. C'est plus qu'il n'était raisonnable d'espérer.

Mais la Grèce, dit-on, n'a pas tiré tous les résultats promis par ses révolutions? Après s'être relevée, la voilà retombée. Elle languit, elle végète.

Qui dit cela? Nous-mêmes, voudrions-nous être jugés par ces paroles? Où est la nation en Europe, qui n'ait point fait de chutes? Quelle est celle qui est sans péché pour lapider la Grèce?

L'Europe qui accuse le peuple grec a-t-elle accompli envers lui tout ce qu'elle lui devait? Elle l'a assisté au dernier moment. Cela est vrai. Mais depuis lors, qu'a-t-elle fait?

On remarquera que dans les circonstances où j'ai parcouru la Grèce, j'ai joui de la plus parfaite sécurité, au milieu de la plus affreuse désolation.

L'intérêt que chacun prenait à la chose publique tenait lieu de police, d'armée, de gouvernement.

Un certain ordre naissait de l'excès même du péril. D'ailleurs chacun était dans l'attente; on vivait d'espérance.

Il semble que dans cette observation se trouve le remède aux maux intérieurs dont la Grèce a été désolée depuis que la paix y règne. Intéressez les hommes à l'État nouveau, à la patrie grecque, à la liberté grecque.

Donnez un but à leur besoin d'action. L'ordre intérieur reparaîtra de lui-même.

Je crains que les frontières artificielles de l'État nouveau, et les conditions qui lui sont imposées, n'aient pour effet de l'empêcher de se développer. De là, une situation fausse pour les Grecs et une éternelle tentation d'en sortir. S'ils tendent la main à leurs frères restés sous le joug, ils excitent la colère de leurs protecteurs; s'ils se résignent à rester ce qu'ils sont, ils se trouvent réduits à une certaine impossibilité de vivre, sans débouchés, sans commerce, sans relations; et leurs frères les accusent de les avoir livrés.

Où trouver un point d'appui? La religion peut attirer l'État nouveau vers la Russie. Mais de ce côté, il est repoussé par une trop grande antipathie des institutions politiques. Le voisinage, l'intérêt immédiat le ramènent dans les liens des puissances de l'Occident. Mais de ce côté aussi que d'entraves et d'obstacles de toutes sortes!

La Grèce, si elle est quelque chose, est un État maritime; et c'est ce que l'Angleterre ne veut pas. La Grande-Bretagne, la reine des mers jalouse Hydra et Poros. La puissante Angleterre, la chrétienne Angleterre a fait tout ce qu'il fallait pour étouffer au berceau le peuple qui venait au monde. A peine né, elle le rançonnait déjà, elle l'emprisonnait pour dettes.

Dans cette situation, que faire, que devenir? Recevoir la vie à condition de ne pas en user. Tel est jusqu'ici le sort de la Grèce sauvée. On s'oppose à l'explosion de la race grecque; toute l'Europe occidentale comprime ce mouvement, et dans le même temps, on reproche à la race grecque son impuissance.

Voilà certes de grandes contradictions, mais elles ne

doivent pas décourager ceux des Grecs qui ont conquis la liberté. Ils ressemblent à ces orphelins qui sont placés sous la tutelle rude et avare d'un étranger. Aucune de leurs faiblesses n'est pardonnée. Au contraire, chacune d'elles est exagérée et passe pour un crime irrémissible. Quant à eux, ils se défient en secret de ceux qu'ils sont obligés de caresser en public. Mais souvent dans ce dur apprentissage, ils acquièrent des qualités qui leur auraient manqué dans une éducation paternelle.

Tout le monde a travaillé à former l'État grec. On l'a considéré comme une nécessité de notre temps ; et cet État a peine à subsister au milieu des combinaisons actuelles. C'est une preuve que ces combinaisons seront modifiées tôt ou tard par la force des choses.

Après tout, ce commencement de vie nationale qu'on reproche si souvent aux Grecs comme un bienfait, ils le doivent à eux-mêmes. C'est l'ouvrage de leurs mains. L'Europe n'est intervenue qu'après sept ans et rassasiée du spectacle du carnage. Une si lente extermination donne un droit à celui qui a survécu. Une plante arrosée de tant de sang ne peut plus être extirpée par personne. En dépit des médisances et de la mobilité du monde, elle croîtra. La race grecque en sera abritée un jour.

Au milieu de la plus grande destruction d'hommes et de choses que l'on verra jamais, je me suis trouvé, dans mon voyage, en face de la nature seule ; et la nature m'a ramené aux scènes les plus anciennes de l'histoire, aux premières migrations, aux premiers établissements civils, aux premières religions des Hellènes. C'est là l'explication que je puis donner du jour sous lequel m'a apparu l'antiquité parmi les ruines récentes.

L'anéantissement de tous les vestiges humains m'a rejeté comme malgré moi dans les temps où l'homme prenait pour la première fois possession de la Grèce. Sur une terre nue, je me suis senti poussé à rechercher de préférence les premiers pas de l'espèce humaine.

La détresse était telle qu'il m'eût été impossible de m'attacher au souvenir des époques brillantes de la société grecque. Partout la barbarie présente me ramenait à la barbarie antique.

Dans un monde redevenu primitif par l'effet du carnage et de la déprédation, je n'aurais pu parler de Périclès, de Sophocle, de Socrate. Je revenais comme naturellement aux Pélasges mangeurs de glands et aux dieux d'Arcadie à têtes de loups.

Que ce soit là mon excuse, si j'ai franchi les temps classiques pour m'arrêter aux temps de la Grèce primitive. Peut-être aussi était-ce le seul moyen de se frayer un chemin nouveau à travers des sujets déjà parcourus tant de fois.

E. QUINET.

Schweizerhalle, 11 juillet 1857.

LA GRÈCE MODERNE

ET

SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE PREMIER.

LES CÔTES DE LA MORÉE. — L'ILE DE SPHACTÉRIE. — NAVARIN. — MODON.

Après un long calme dans le golfe de Salerne, un soir toutes les voiles s'arrondirent autour des mâts en coupoles vivantes, qui respiraient sous la brise de l'Italie. Le tambour avait interrompu un chœur de matelots corses; l'équipage était descendu sur ses hamacs, et le croissant de la lune commençait à poindre à demi sur les flots comme la barque égarée de quelque pêcheur qui rejoint sa cabane. Des promontoires un troupeau de marsouins s'élançaient par bonds, et se suspendaient aux pavillons d'écume que la frégate traînait à la remorque. A l'arrière, une corvette qu'à peine il y a un moment on hélait du porte-voix, s'enfuyait déjà au bout de l'horizon. Qu'ils sont loin, ces îlots décharnés de Palmaria, de

Ponce, de Monte-Christo, et les goëlands qui les habitent; et par delà les déchirements de leurs murailles, ce long nuage des Apennins, et le Vésuve qui versait sa conque de fumée sur les sommets de Caprée et d'Ischia! Maintenant, à minuit, la sentinelle n'aperçoit plus que le volcan de Stromboli, qui de temps en temps jaillit du milieu des vagues, et rougit la mer, et l'écueil, et le ciel, et les agrès, de la lumière sanglante d'un incendie.

Le lendemain, dès le point du jour, nous étions en face du canal de Messine, cette triomphale entrée du monde homérique. Un coup de canon de notre bord appela un pilote côtier; il vint nous gouverner au milieu des courants, qui changent là selon les heures, et je remarquai qu'en serrant de près les côtes de la Calabre, il nous fit faire la même route que Circé recommandait à Ulysse. A la place du monstre aux trois gueules, quelques barques étaient échouées sur la rive, et le petit village de Scylla, de la couleur d'une avenue de nopals, grimpait et retombait autour d'un rocher à pic. Le gouffre de Charybde est comblé par un banc de sable, d'où s'élève le phare. Sur cette plage, la longue et blanche façade de Messine ressemble à une nappe d'écume roulée sur la grève. Au-dessus des mâts du port s'amoncellent de fraîches collines, avec des pastèques et des oliviers; puis plus haut des flancs plus rudes et une végétation plus foncée, de noirs pins avec quelques sillons de neige; encore plus haut un long bandeau de glace; puis de lourds nuages où se perd la fumée de l'Etna; en sorte que, depuis le bleu de la mer jusqu'aux crêtes argentées des montagnes, l'intervalle est rempli par une continuelle dégradation de couleurs et de climats. Sur l'autre bord, à une demi-lieue, les côtes sont plus âpres, les versants moins ombragés, les sommets plus blancs et plus sauvages; mais les terrains s'y suc-

cèdent de la même manière ; pour peu qu'on s'éloigne, ils se confondent ; et, tant que je les vis, je distinguai sur les deux rives, aux mêmes élévations, ou une mer azurée avec des vaisseaux qui montaient ou descendaient, ou des rocs scintillants, ou des bouquets de forêts, ou des neiges désertes. C'est ainsi qu'en Calabre et en Sicile se retrouvent dans l'histoire un génie analogue, les colonies de Tarente et de Messine, de Métaponte et d'Agrigente, la pensée de Pythagore à Crotone, et celle de Platon dans Syracuse.

Au sortir du détroit, un vent frais d'ouest souffla pendant trois jours, et le 2 mars 1829 au soir, nous étions en vue des côtes de Navarin. Les bruits sinistres depuis peu répandus, l'image encore vivante de la bataille, donnaient alors à cette arrivée une solennité qu'elle perdra bientôt, et dont je voudrais, à cause de cela, conserver le souvenir.

La discipline d'un vaisseau de guerre, le silence subit de l'équipage, quelquefois une voile carguée, ou le bruit de la sonde jetée à l'avant, puis le vaisseau amiral qui arrivait précisément à notre droite, voilà la première impression. Monté sur les haubans, je n'apercevais qu'une pâle bande de vapeurs. Des souvenirs confus, le long désir de ma jeunesse enfin près de s'accomplir, Ibrahim, Thucydide, l'Odyssée, tout se remuait indistinctement en moi avec les vagues qui nous berçaient et nous faisaient lentement dériver vers les côtes. Mais une fois que je distinguai nettement les deux îles de Prodano et de Sphactérie, nues et étendues comme deux cadavres flottants, et de l'autre côté des cônes de sable entassés les uns sur les autres, au loin des murailles de rochers calcinés sans un brin d'herbe, ni un village, ni un sentier, des baies désertes et sans ombre, je sentis une invincible pitié pour cette terre; tout ce que je pus faire, fut de retenir mes

larmes, quand le contre-maître me dit à voix basse, en hissant son signal : Qu'allez-vous faire dans cet effroyable pays?

A travers plusieurs lignes de vaisseaux, nous laissâmes tomber notre ancre à portée de voix de l'amiral Miaulis, survenu depuis peu pour fêter l'armée française. Bientôt le bruit des tambours qui battaient aux champs, les salves d'artillerie, l'écho traînant des trompettes dans les montagnes, puis les cris des déserteurs que les bâtiments se renvoyaient l'un à l'autre, et qu'à leur arrivée l'on fouettait jusqu'au sang, se confondirent; le port se remplit de fumée, de canots, de banderoles de fête, et des longs hurlements d'un bagne.

A l'entrée de la rade, sur le penchant d'un roc vif, les murs de Navarin, avec leurs meurtrières, leurs petites portes sombres et les décombres entassés, ressemblaient à un cimetière de campagne dont les tombes auraient été ouvertes et labourées. Au sommet, le blanc minaret d'une mosquée écroulée et couchée sous un palmier, figurait un pacha assis à mi-côte, qui regarde de là sur la mer et sur les îles. Dans cet amphithéâtre de près d'une demi-lieue, qui se creuse pour former le port, rien ne repose la vue qu'un sol usé, çà et là une flaque d'eau corrompue, des cimes dentelées, l'îlot blanc où les prisonniers mouraient de faim, et, au fond de la baie, une barque qui, après quinze mois, cherchait encore dans la vase les débris de la bataille. A l'autre extrémité de cet arc, le dernier des pics était armé de la carcasse d'un donjon que les croisés français ont jeté là sur les fondements encore visibles de la Pylos de Thucydide.

En face serpente l'île de Sphactérie, blanche, nue, étroite; elle clôt le port, et refoule au fond de l'anse les souvenirs de tous les âges qui débordent incessamment

et à grands flots de cette enceinte. Les bords en sont si proéminents, qu'ils forment un grand nombre d'échos; la moindre explosion dans l'air, un coup de vent, une rafale subite, le clapotement des grèves, le cri des hommes, et chaque pensée que chacun de ces bruits réveille, s'y enflent et y grossissent indéfiniment, comme le son dans un porte-voix. Soit cette circonstance, soit la nature même de ces rivages, je ne connais encore à présent aucun lieu qui joigne à tant de majesté réelle une si vague et si hideuse terreur. La grandeur d'une scène homérique, la nudité d'un bagne, l'horreur d'un campement d'Arabes, moitié un désert, moitié un lac; partout des rocs qui recèlent des histoires de famine et quelque mort fameuse. Maintenant que les uns après les autres, les Hoplites de Sparte, les Moréotes de Tzamados, les Égyptiens d'Ibrahim, ont été lentement et à plaisir égorgés dans cette baie, je ne sais encore si ces longs meurtres égalent la funèbre et inextinguible tristesse de ces rivages.

Le lendemain, vers dix heures, nous touchâmes terre à côté de la baraque d'un hôpital, au milieu d'un cercle de malades qui tremblaient là au soleil blafard du mois de mars. Dans un labyrinthe de murs renversés par les boulets et par le feu, je ne distinguai rien d'abord qu'un vieillard turc croupissant dans une mare, l'odeur cadavéreuse des ruines, et le son d'une musique toujours plus sépulcrale, à mesure qu'elle traversait ces décombres. Blottis sous les maisons écroulées des cadis, des agas et des derviches, ces mêmes hommes qui avaient apporté là, il y avait quelques mois, l'ardeur et l'éclat de la France, ne sortaient plus qu'à regret de leurs casemates souterraines, où ils se mouraient du mal du pays. Quant aux habitants, il n'en paraissait pas un seul dans l'intérieur des murs. Mais au sortir de la porte du Sud, environ trois

cents hommes, à demi nus, efflanqués, haletants, de longs cheveux bouclés sur les épaules, à la ceinture des pistolets et des poignards, charriaient des terres vers un glacis. Les plus vieux, appuyés sur leurs bâtons recourbés, semblaient, ainsi que les travailleurs, ne s'intéresser en rien à l'œuvre qu'ils devaient surveiller. Là où la chaîne finissait, des femmes entassaient en cercle des pierres et des monceaux de boue, qu'elles recouvraient ensuite de lambeaux de manteaux et de draps, pour s'abriter, elles et leurs enfants, sous cette toiture. Il y en avait quelques-unes auxquelles on avait prêté des tentes; mais le plus grand nombre étaient debout autour de grandes chaudières, sous des cavernes creusées à mi-côte dans la montagne.

Ces feux à l'entrée des grottes, disséminés dans les ravins à diverses hauteurs, et qui se réfléchissaient sur quelques bouquets flétris de glaïeuls et d'euphorbes; ces figures blanches qui s'agitaient alentour, mêlaient à cette première vue de la Grèce l'idée d'une migration de sauvages. Si l'on en approchait, on s'apercevait que toute cette population, dont une partie était des esclaves nouvellement délivrés, était encore sous un joug de terreur, qui la rendait presque incrédule au bien qu'on voulait lui faire; le nom et l'image d'Ibrahim, se grossissant incessamment de tous les maux publics et privés, causaient partout une frayeur prodigieuse.

Il faut ajouter que cette scène d'angoisse, qui peut-être a déjà changé et disparu, se passait sur le fond immortel et béni des scènes de l'Odyssée, en face des grèves où s'étendaient les festins, les vases d'or, les tapis paresseux, et les discours sans fin de Nestor à son hôte. Quand je fus un peu remis du premier étonnement, je finis par comparer ce hasard de la nature au procédé

du peintre, qui, sur des groupes tourmentés, et sur un tableau de deuil, ouvre au loin une perspective enchantée de repos et de lumière[1].

Un soir, monté à cru sur l'un de ces chevaux affamés que les Égyptiens ont abandonnés sur le rivage, et qu'on traîne chaque jour à la voirie, je pris la chaussée vénitienne de Modon, à travers les couches de cendre et les troncs brûlés des oliviers dont la vallée était autrefois ombragée. Quelques cavernes s'ouvrent tristement sur le chemin. A la place des villages, des kiosques et des tours qui pendaient à mi-côte, on ne voit plus que de longues murailles calcinées, et les huttes des troupes du pacha en forme de barques d'argile, amarrées au pied des montagnes. Une fois je me dirigeai vers les restes d'une église byzantine, où je croyais voir des marbres écroulés ; il se

[1] Je suis ici l'opinion générale. Sans reprendre la discussion des trois Pylos il est difficile à celui qui jette l'ancre devant le vieux Navarin, de douter que ce soit là la Pylos sablonneuse, inaccessible, d'Homère, *ἠμαθόεις, πτολίεθρον*. Dans ces derniers temps on l'a cherchée de nouveau d'après Strabon, et malgré Pausanias, dans le marais d'Arcadia. La persistance des noms de la Pylos de Thucydide et encore à présent du village de Pyla, semblerait indiquer que la tradition épique s'est perpétuée là le plus longtemps, sans compter que la plus magnifique rade de tout le Péloponèse a dû être le centre principal du culte de Neptune, qui était celui de la ville des Néléides. Je ne dirai rien de la grotte que l'on montre encore sous le nom de l'étable de Nestor. Dans le port même j'ai lu à plusieurs reprises le commencement du quatrième livre de Thucydide; et si la beauté attique de ce langage ne rend peut-être pas au vif l'entière et repoussante nudité de ces parages, il n'est cependant pas un trait qu'on ne puisse reconnaître : *ἐν χωρίῳ ἐρήμῳ, τό δυσέμβατον... ξύμμαχον γίγνεται*; il n'y a à changer que le bois qui couvrait l'île de Sphactérie, et qui à ce qu'il paraît n'a pas repoussé depuis la nuit où il a été consumé. Il est d'ailleurs permis de s'étonner que les commentateurs rendent sans nul étonnement ces mots *καὶ τῶν νεῶν οὐκ ἐχουσῶν ὅρμον* par ceux-ci : il n'y avait pas de rade capable de contenir la flotte, quand chacun sait que toute la marine de la Méditerranée mouillerait là à l'aise sur un excellent fond de quinze à vingt brasses.

Thucyd., IV, III, 26; Strab., lib. VIII, c. III; Pausan., *edid. Siebelis*, vol. II, p. 302, adnot. 175; Ot. Müller, *Orchom.*, 363; Mannert, *Geographie*, p. 528, *8ter Theil; Odyss.*, lib. III, v. 4, 8, 22, 23; W. Nitzsch, *Erklærende Anmerkungen zu Homers Odyssee*, I, p. 132-136.

trouva que le porche et le circuit étaient jonchés de blancs squelettes. En arrivant à la porte de la ville moderne, j'allai chercher à environ dix minutes au sud l'emplacement de l'ancienne Méthone, qu'il est facile de reconnaître sur un petit promontoire. On distinguait, il est vrai, quelques murailles en briques, et des terres arrondies en stade; mais tout cela embarrassé par les fours des Arabes, et par les manteaux des pestiférés qui pourrissaient au loin sur l'herbe. Je descendis vers la mer pour y chercher le port; là encore je ne vis sous une nuée de corbeaux que des ossements d'hommes et de chevaux, des débris d'armes et de vêtements que la vague, qui était alors très-forte, rejetait avec les pierres et entassait en poussière jusque vers les piliers de l'aqueduc.

De la colline d'Homère le génie maritime de Venise a fait descendre la ville moderne au milieu de la rade, et l'a poussée sur une étroite langue de terre, comme une longue carène sur le chantier. L'écueil qui autrefois fermait le port est plus qu'à demi rongé, et laisse ce mouillage ouvert à tous les vents. Dans ce paysage découpé et varié, en face de l'île Sapienza, c'est là qu'une armée d'Europe donnait le paisible spectacle de la fondation d'une colonie agricole : dans la plaine, des bœufs de Calabre, gardés par des soldats ou prêtés aux laboureurs; des cavaliers démontés, leurs chevaux et leurs armes donnés aux klephtes de Napoli; des terres incessamment remuées et portées à bras; et quand on avait maudit toute la semaine le climat et les fièvres, des danses avec les misérables Messéniennes au pied de leurs murailles qu'on relevait.

Pour achever le tableau, n'oublions pas la familiarité des vieux officiers de la Moskwa et de Waterloo, avec les capitaines d'Hydra et de Londari. Déjà l'on faisait mon-

ter les pertes de l'armée à plus de quinze cents hommes. Aussi l'ennui était-il profond; mais les plaintes ne passaient guère le seuil. Une foule d'ingénieuses précautions les déguisaient au dehors, et, soit le lieu, soit les hôtes, nulle part nous n'avions trouvé la France plus aimable et plus belle qu'à travers ces décombres de mosquées, de môles et de plafonds écrasés.

De douze cents qu'ils étaient[1], réduits alors à moins de la moitié, les habitants vivaient encore tout entiers en proie à leurs souvenirs; c'est à peine s'ils avaient l'air de remarquer ce qui se passait autour d'eux. Dans un lieu peu fameux, déjà décrit, et par des pluies continuelles, il ne restait guère qu'à profiter de cette disposition pour recueillir quelque fait de l'histoire de ces dernières guerres; entre plusieurs, je n'en citerai qu'un seul, étranger à la Morée, mais qui résume tous les autres. Quand Missolonghi fut aux abois, et que ses communications furent à demi rompues avec la flotte de Miaulis, après mille tentatives, quelqu'un de l'équipage vint à se rappeler le stratagème employé en pareille circonstance par les Platéens contre les Thébains, et décrit au second livre de Thucydide. L'amiral se fit apporter le volume, qui était à fond de cale; il lut à haute voix le passage en question sur le pont. L'expédient fut trouvé excellent. Un matelot se chargea de faire passer le livre dans les murs de la ville. Aussitôt les assiégés se mirent à l'œuvre, et l'on a vu de

[1] La haute Messénie compte quatre places principales; le dénombrement de la population n'a plus été fait depuis 1821. Le cercle d'Arcadia (ancienne Cyparissie) renfermait alors 96 villages, 3,500 familles; il est encore gouverné par 46 démogérontes, une démogérontie provinciale, et 15 préfets ou éparques. Navarin avait dans sa banlieue 25 villages et 400 familles; la ville même comptait 800 habitants grecs, dont 300 sont aujourd'hui réunis. Au cercle de Modon appartenaient 31 villages et 600 familles; à Coron, 60 villages et 1,500 familles. Cette population était évaluée en général à 40,000 hommes et a diminué d'un quart.

nos jours une troupe de Roméliotes, abandonnés du monde entier, chercher dans le texte d'un contemporain de Périclès un reste d'espoir et un auxiliaire imprévu, qui prolongèrent en effet leur défense de plusieurs jours et les auraient infailliblement sauvés s'ils avaient eu des vivres [1].

Le jour même où les pluies cessèrent, le 12 mars au matin, je partis avec deux officiers [2], un peu après le lever du soleil. Nous formions ensemble une petite caravane. Nos guides couraient à côté de nous avec leurs ceintures d'acier et leurs amulettes de pain bénit; ils chantaient depuis le moment du départ. Pour moi, s'il faut le dire, ce que j'avais vu jusque-là m'avait rendu indifférent à l'antiquité; tant de malheurs présents m'avaient presque fait oublier le passé du pays où j'étais. Mais ces souvenirs me revenant peu à peu, à mesure que nous avancions, il me sembla que ma pensée s'épanouissait à tout un monde de tradition et de merveilles avec les anémones qui s'ouvraient au soleil, les renoncules qui s'emplissaient de gouttes de rosée, les voiles du port que les bateliers déliaient des mâts, et qui se gonflaient aussitôt de la brise du matin.

Courons vite, mes braves guides. Avant que la rosée soit tombée, avant que l'alouette soit levée, avant que les vipères soient sorties des rochers; allons voir si vraiment ces vieilles villes sont endormies, comme on le dit, sur les sommets, ou à mi-côte, ou dans la plaine. La Grèce tout entière est une fleur du matin éclose dans la nuit. Vite, allons la cueillir sous ces broussailles, sous ces fo-

[1] Je tiens ce récit d'un témoin oculaire, du secrétaire même de Miaulis. Voy. Thucyd., lib. II, c. LXVII.

[2] Le lieutenant-colonel du génie Vivier et le chef de bataillon d'artillerie Hennoque.

rêts que vous savez. Le soir du monde approche, son parfum va finir. Et nous pressions nos chevaux des lames de nos étriers turcs, en quittant la redoute et le plateau de Sismani.

De là on aperçoit déjà les sommets de neige du Taygète. Toute cette côte de la Messénie n'est qu'une suite d'âpres et fauves vallées, où pendent çà et là quelque hutte de crin, un tombeau turc, une tour blanche et ruinée. Sur les hauteurs de Gossi nous reprîmes haleine dans les décombres de la tour d'un aga. Une cascade bouillonnait dans la montagne. Les bois des environs d'Asine, où les Spartiates venaient construire leurs machines de guerre, avaient été brûlés depuis peu, et élevaient des colonnes d'ébène sur le bord d'un ruisseau. Nos chevaux allaient chercher quelques herbes sur ces couches de cendre, sans que personne s'en inquiétât, et ce fut ainsi qu'ils se nourrirent tout le reste du voyage. Au loin la mer scintillait à nos pieds, découpée par plusieurs anses et de petits promontoires; vous auriez dit de l'île déserte de Cabrera d'une grande felouque naufragée et brisée à la pointe du cap Santo-Gallo. Toujours en suivant le chemin de l'incendie, nous arrivâmes le soir sur le mamelon de Coron, assez tôt pour voir le pavillon grec flotter au-dessus du lion de saint Marc.

Des soldats achevaient de démolir, une à une, pour se chauffer pendant la pluie, le peu de maisons qui restaient sans habitants. L'artillerie, remontée avec tant de soin par les Français, pourrissait de nouveau sur les remparts. Un démogéronte tout mutilé nous établit magnifiquement dans les galeries et les chambres peintes et dorées des femmes d'Ibrahim. Sous nos fenêtres, une feuille d'arbre promenée par le vent sur les remparts, le soupir d'une femme, un murmure suppliant, n'auraient pas fait un

bruit plus léger que toute cette mer de Messénie, qui creuse là un port de plus de huit lieues jusqu'à Calamata. Pendant que nos palichares égorgeaient un mouton sur les galeries, je regardai le coucher du soleil. Les sommets de glace du Taygète perçaient une voûte de lourds nuages, et étaient tout en feu. Cet éclat des neiges et ce reflet d'un incendie contrastaient fortement avec le bleu du golfe. En s'éloignant, les montagnes prenaient la même teinte azurée; puis, toujours en s'abaissant, elles allaient à la fin se perdre et s'engouffrer dans les flots vers le cap Ténare.

Si les beaux lieux appellent autour d'eux les grandes choses, celui-là devrait être des plus fameux; mais les peuples de la Messénie, faits pour l'intérieur des terres, ont négligé les côtes[1], et la nature est ici plus riche que l'histoire. Le moyen âge, il est vrai, a rempli aussitôt des flottes de Venise et de Gênes, des merveilles des croisés, de l'or et du sang des pachas, les baies et les endroits écartés que l'antiquité avait laissés par hasard vides et déserts. Aujourd'hui, que tant de civilisations ont passé là, et que la nature y semble enfin comblée et obsédée partout des pensées du genre humain, je connais encore dans cet inexplicable pays des lieux nouveaux, où le voyageur n'entend et ne trouve que lui dans leurs souvenirs éclos d'hier.

[1] Sur les côtes, la seule ville de Pylos qui ait eu une véritable importance, ne l'a eue que dans l'antiquité homérique, avant l'arrivée des Héraclides. Il en est de même des sept villes promises par Agamemnon à Achille, et qu'il est si difficile de retrouver sur ces parages dans les temps historiques. Même Modon, Asine, Colonides, étaient des fondations tout à fait étrangères aux Messéniens; ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans les meilleures géographies de notre temps, telles que celle de Mannert, une fausse analogie de son fasse encore prendre Coron pour Coroné, au lieu du bourg de Colonides, quand d'ailleurs cette erreur est si manifeste et Pausanias si précis sur ce point.

CHAPITRE II.

MESSÈNE. — L'ITHÔME.

Au lieu de continuer le voyage par terre, si l'on s'embarque à Coron, on perd la vue des bords du golfe, qui est une des plus charmantes et des plus inattendues de la Grèce. Nous ne fîmes pas cette faute. Le lendemain, dès que nous sortîmes des bois brûlés de Caracoupio, et que nous eûmes laissé derrière nous le campement d'Aravochorio, ou ville des Arabes, nous commençâmes à entrer sous de frais bocages de grenadiers, de lauriers, de myrtes, d'arbousiers, qui tantôt par larges masses, tantôt par de longues et nonchalantes allées, se courbent sur un sable fin, couvert de coquillages, sur des ruisseaux murmurants, au niveau de la mer, et jusque sur les flots tout unis, dont ils font la bordure. Quelquefois les palissades d'une avenue de nopals y forment de grands enclos, où un berger est couché à côté de son long fusil. Pour peu que ces bosquets s'entr'ouvrent, on aperçoit, à travers les réseaux d'or des ébéniers sauvages, les neiges de la Laconie, un oiseau de mer posé sur un écueil, une tour blanche au haut d'un promontoire, et en face le col azuré de l'Ithôme. Tout mon regret est qu'aucun poëte n'ait célébré ces bocages.

Là où ils commencent à s'éclaircir près des masures de Pétalidi, nous montâmes à mi-côte du mont Thématias vers les ruines de Coroné, l'une des villes qu'Agamemnon promit à Achille. Chemin faisant, nos guides nous contaient avec chagrin comment ces belles maisons ont été renversées jadis par les Maïnottes. Ce fut là que nous

vîmes les premiers fûts de colonnes : des chapiteaux que des myrtes enveloppent d'ombre, un souffle léger qui agite ces rameaux comme une âme qui s'exhale des pierres, partout l'asphodèle décoloré des morts, l'aigle planant à mi-côte, une barque échouée dans l'anse. Je reçus là pour la première fois l'impression distincte de la Grèce antique.

Tout ardentes et désertes que sont ces grèves, non, ce ne sont pas les grèves de l'Afrique ni de l'Asie; si c'était l'Arabie, il y croîtrait des arbres à encens; si c'étaient les steppes de la Perse, les ruisseaux y rouleraient des sables d'or; si c'étaient les marais de l'Egypte, je m'y reposerais contre le tronc des dattiers. Ce n'est pas l'Arabie, ni la Perse, ni l'Égypte, mais la terre où toutes ces contrées et leurs génies divers se rencontrent, mêlés, tempérés et changés l'un par l'autre, dans les fleurs, dans les sables, dans le limon des vallées, et dans l'histoire des hommes.

Un peu après, nous descendîmes jusqu'au Bias, que nous passâmes sur deux troncs d'arbres. Un homme à cheval y pressait un troupeau de femmes pliées sous leurs bagages. A la tombée du jour, nous arrivâmes à Nissi, et avec la protection du démogéronte, que j'allai chercher à l'église, nous trouvâmes à coucher sur les planches d'un petit grenier, où nous entendîmes toute la nuit le cri du hibou et le coassement des grenouilles.

Nous quittâmes Nissi au lever du soleil. Les maisons basses en terre rougeâtre sont entourées d'une triple lisière de figuiers d'Inde. Cette triste plante, privée d'ombre et de mouvement, et que ses lourds cartilages font ressembler à un arbre d'argile, est de la même couleur que le village; elle donne à ce coin de la Messénie l'air de dénûment et de mort d'un campement d'Afrique. Après avoir passé ce retranchement, nous entrâmes dans le pays ouvert que les anciens appelaient la plaine heureuse. Une

longue traînée de vapeurs s'élevait à environ une demi-lieue à notre droite au-dessus du cours du Pamisus, que nous suivions parallèlement. Sur des hauteurs de l'autre côté du fleuve, quelques bouquets de cyprès et des feux allumés çà et là indiquaient la place de petits villages. Au nord, le sommet de l'Ithôme et celui du mont Evan, au lieu de paraître en pic, se confondaient et formaient un trapèze nettement détaché du reste des montagnes. Le prolongement du Taygète et les dernières croupes du mont Témathias se déroulaient concentriquement à sa base; au point où ils vont se rejoindre, ils l'enveloppaient, au bout de l'horizon, d'un arc de vapeur pareil à celui qui s'étend le soir au pied d'une île.

Le sol que nous traversions était un marais presque impraticable. Il est semé de joncs, de plantes à oignons et de petites fleurs d'étangs. Quelques sillons, qui en écorchaient à peine la surface, tracés de loin à loin, puis brusquement abandonnés, témoignaient qu'on venait pour la première fois, après de longs siècles, de prendre possession de cette terre, à la hâte et comme au hasard. Nous ne trouvâmes dans toute cette plaine, au lieu d'habitations, qu'une fontaine turque. Dans la Morée entière, ces petits édifices sont les seuls que les vainqueurs et les vaincus aient laissés debout. Leurs murs plats, terminés en arc de cercle, portent un verset du Coran, et sont le plus souvent ombragés par deux cyprès. Le règne sanglant des Orientaux n'aura laissé dans ce pays que ces monuments de fraîcheur et de paix, où l'on ne peut s'empêcher de placer en passant la scène de l'une de leurs mélancoliques idylles.

Nous étions dans le chemin qu'avaient suivi pendant cinq cents ans les invasions des Lacédémoniens. Je courais de butte en butte, songeant à la richesse des tradi-

tions de la Messénie. Plus le cours de ses destinées a été promptement tari, plus elle a avidement recueilli ses souvenirs fabuleux. Sur le vaste plan de son époque héroïque, son histoire n'a pas grandi en proportion de ses commencements. Nous la comparions au mont Ithôme, qui, large et verdissant à sa base, nous paraissait d'ici tronqué et dépouillé à son sommet.

Je m'étais un peu écarté et je venais de traverser sur des collines au couchant le village d'Anadgiari, lorsque le palichare que j'avais laissé par derrière arriva tout éperdu : il s'était persuadé que je me sauvais au galop avec son cheval et qu'il ne le reverrait de sa vie; son étonnement et sa joie en me retrouvant me retracèrent mieux que toutes les paroles à quelles avanies lui et ceux de sa nation étaient accoutumés.

Nous commençâmes à gravir le pied d'une montagne; on y voyait des restes de petites chapelles, des murs écroulés et la place d'un village rasé et abandonné. Un groupe de caroubiers étendaient un peu plus haut leurs branches aussi nonchalamment que nos châtaigniers; la terre était couverte de masses de rochers détachés. Vers la gauche, un ruisseau descendait en formant autour des flancs de la montagne une ceinture qui tantôt se repliait, tantôt se dénouait et tombait négligemment, avec un mélange de la couleur pourprée de la bruyère et du jaune doré de l'ébénier sauvage qui croissaient au-dessus de son eau et étaient alors tous deux en fleurs. Nous montâmes pendant environ une heure et demie par un chemin roide et tortueux; à cette hauteur, la végétation était vive et fourrée, quoique basse; des bouquets d'arbousiers enveloppaient des blocs de calcaire; on entendait sortir de ces retraites le sifflement des merles, le cri des geais, la voix nasillarde de la pie.

Au-dessous de nos pieds, sur des pelouses étroites et entourées de rochers à pic, paissaient de jeunes chevaux, sans qu'on pût distinguer le sentier par où ils étaient descendus au fond de ces entonnoirs. L'air était plus subtil et plus pénétrant que nous ne l'avions trouvé dans les Alpes à une élévation de beaucoup supérieure : à mesure que l'on avançait, le caractère agreste du paysage devenait plus doux et plus champêtre; de minces filets d'eau se traînaient sous des oliviers; enfin un premier plateau était cerné par un rang de petites collines boisées qui s'entr'ouvraient à cent pas de distance et formaient l'entrée du bassin de Messène.

De l'autre côté nous trouvâmes les chaumières de Simitza, dont l'emplacement n'a pourtant jamais été compris dans les murs de la ville. Alors le spectacle s'agrandit tout à coup; pendant une demi-heure nous suivîmes au sud-est un second gradin du mont Évan. Ses flancs forment trois ravins, qui viennent se réunir et se perdre à l'endroit où la plaine commence; ils sont couverts de terre végétale et parsemés de figuiers et d'amandiers jusqu'à son sommet, où ils s'étendent sur une esplanade. A sa base, il se rattache vers le nord à l'Ithôme et seulement par une crête large au plus de trente pas; ce dernier mont contraste avec le premier par ses formes plus âpres, sa pente plus roide, son sommet plus élevé, nu et déchiré comme le col d'un vautour. Sur sa dernière pointe il porte les murailles d'un monastère qu'on pourrait prendre pour une petite forteresse; il n'a qu'un ravin, qui s'élargit perpendiculairement et dont une partie est occupée par les masures de Mavromati suspendues en terrasse, presque à mi-côte.

Cet amphithéâtre est fermé au couchant par une chaîne de montagnes moins hautes, couvertes de bouquets de verdure et qui viennent en s'abaissant former au pied de

l'Ithôme une pelouse concave, semblable à un vase de sacrifice. Vers le nord, la partie de ces collines qui appartient au bassin forme trois mamelons, sur lesquels on voit blanchir les murs réguliers d'Epaminondas, avec une tour sur le couronnement de chaque sommet. Ces murs, en se détachant des masses d'oliviers qui les entourent, paraissent encore plus élevés qu'ils ne sont réellement. A l'endroit où ils finissent, la petite chaîne sur laquelle ils sont assis s'abaisse vers le sud, et laisse la vue s'étendre sur des sommets ondoyants que termine au loin le cône de Navarin. Un peu plus à gauche on découvre une partie du golfe de Calamata, dont on a peine à distinguer le bleu foncé d'avec les franges azurées des terrains qui bornent l'horizon.

Ce point est le seul où les bords du bassin soient assez abaissés pour laisser apercevoir les plans plus éloignés. Partout ailleurs, il est enclos de manière à n'avoir pas la moindre ouverture au dehors, coupé par des buttes, des bas-fonds, de petites collines ; une source abondante qui jaillit au pied de l'Ithôme et tombe par larges nappes de gradins en gradins divise ce bassin en deux parts à peu près égales ; l'une presque circulaire, l'autre qui va en se rétrécissant jusqu'à devenir un défilé, lequel est masqué par l'escarpement avancé de la montagne. Il en résulte qu'on ne peut nulle part embrasser ce paysage dans son étendue, et cela augmente encore l'impression de recueillement qu'on en reçoit.

Les deux points les plus éloignés et qui semblent distants de deux milles, sont, à l'est, la base commune de l'Ithôme et de l'Evan, et à l'ouest, les trois monticules couronnés par les murs d'enceinte : la pente est du nord au sud. Tout cet espace, qui était l'emplacement de la ville, est rempli de champs de blé encore verts, de bos-

quets touffus d'oliviers, d'arbousiers, de caroubiers. Ces masses végétales, disséminées çà et là, croissent principalement sur les débris des anciens édifices, là où la culture a été embarrassée par des ruines. Quand un vent frais se promène sur ces vagues de verdure, le mouvement est le même que celui du flot lorsqu'en se soulevant il laisse voir les restes d'un naufrage oublié sur le sable de la mer; car alors on aperçoit non-seulement sous les herbes des blés, mais aussi sous ces bocages qui se courbent et s'entr'ouvrent, des fûts de colonne d'une blancheur éclatante, les uns encore debout, les autres renversés et dans mille aspects variés, qui ajoutent à leur effet. L'air, après s'être engouffré sous ces berceaux, arrive comme un soupir des temps passés, qui s'exhale des tombeaux, parfumé de l'odeur du myrte, de la vigne sauvage et des fleurs d'amandier.

A cela se joint un bruit mêlé du son de la clochette des brebis, du mugissement des bœufs, des aboiements des chiens de berger. Çà et là, sur le couronnement de quelque roc isolé, une chèvre à côté d'un pâtre enveloppé de son manteau et appuyé sur son bâton recourbé, figurent des groupes de sculpture antique. A l'endroit où nous descendîmes, nous fûmes entourés par de jeunes filles, qui presque toutes portaient un collier garni de médailles et de pièces de monnaie de cuivre et d'argent; elles nous dirent que c'était leur dot, dont elles se parent sitôt qu'elles sont fiancées.

Ce lieu retiré offre un tel mélange d'objets champêtres et de souvenirs héroïques, que la pensée y est continuellement partagée entre ces deux impressions. Soit extrême fertilité du sol, soit accès difficile et manque de communication avec les pays voisins, les traces de la guerre y sont rares et sont peut-être effacées au moment où j'écris ces

lignes. La solitude y est si profonde et l'horizon en général si borné, qu'on dirait que le peuple de Messène, toujours poursuivi et menacé, a voulu y cacher son existence à tout le genre humain. Ce rapprochement entre le silence de ces échos, l'encadrement un peu triste de ces montagnes, et l'existence muette et resserrée des rivaux de Sparte, n'échappa à aucun de nous. Quand on pense que la ville qui reposait au fond de ce bassin n'a produit qu'un seul homme vraiment illustre, il semble que la gloire de plusieurs a été enfouie sous ces profonds ombrages où aucun sentier ne conduit; tant il est vrai que ces lieux, à la fois doux et agrestes, semblent plutôt faits pour les rêveries et l'hospitalité d'un monastère, que pour le mouvement et l'agitation de l'histoire.

L'isolement de Messène est cause qu'elle a été peu visitée par les voyageurs, et vaguement décrite jusqu'ici. M. de Chateaubriand, pressé par le temps, l'a laissée à gauche de sa route. M. Pouqueville n'en parle que par ouï dire. Enfin, si Dodwell l'a vue, il n'a pu y passer qu'une demi-journée; encore y a-t-il été sans cesse harcelé par la crainte des klephtes qui étaient alors aux prises avec les Turcs. On peut donc regarder ce sujet à peu près comme neuf, ce qui m'oblige d'entrer dans les détails. Pour y mettre quelque ordre, après avoir marqué notre point de départ, je suivrai l'enceinte des murs, puis, cette enceinte fixée, je décrirai les ruines qu'elle enveloppe, et je finirai par l'examen des environs de la ville.

Le village de Mavromati, qui tient aujourd'hui la place de Messène, se compose d'une vingtaine de maisons, et ne renferme que quatre-vingt-dix habitants au plus. Ces chaumières ne sont point unies entre elles, mais séparées par des espaces rocailleux, et toutes rangées à peu près sur la même ligne, ce qui les fait paraître plus nom-

breuses. Placées en amphithéâtre, elles dominent d'assez haut le bassin et la fontaine de Clepsydre, dont on entend distinctement les eaux jaillissantes. Aucun reste n'indique qu'il cache les soubassements de quelque monument. On voit encore une petite église à demi détruite, où un papas du monastère voisin vient dire la messe chaque dimanche.

La maison que nous habitâmes pendant notre séjour, et qui était une des meilleures, était en pierres avec un toit de roseau, non pas plat comme dans les îles, mais incliné des deux côtés, presque autant que dans les chaumières de la Provence. L'intérieur formait deux pièces partagées plutôt que séparées par une cloison de roseau. Le foyer était allumé à l'un des angles; la fumée s'échappait par les larges crevasses qui entr'ouvrent le toit en tous sens. Ce manque d'abri est général aujourd'hui; c'est à quoi le voyageur a le plus de peine à s'accoutumer, à cause de l'humidité pénétrante et malsaine des nuits, dont il est impossible de se défendre. Pour en souffrir un peu moins, on s'étend par terre autour du feu, qu'on entretient chacun à son tour, jusqu'après le lever du soleil. Depuis Modon, je n'ai pas passé une nuit en Morée, excepté quelques jours à Argos, sans voir les étoiles scintiller sur ma tête; le vent me frappait la figure ou s'engouffrait sous mon manteau; chaque jour, je me levais les nerfs et les bras enroidis par l'air fébrile du matin.

La pièce que nous occupions avait deux ouvertures sur la vallée. Les pistolets et le fusil d'un palichare étaient suspendus à la muraille. L'ameublement consistait en un baril d'olives salées, où chacun allait puiser quand la faim l'y poussait. Nous obtînmes en outre des œufs, du lait de brebis, et du cresson de la fontaine d'Arsinoë, mais point de pain. Pour hôtes nous avions une vieille femme et deux jeunes mariés. La première avait été longtemps esclave

des Égyptiens; elle n'était rentrée dans ses montagnes que depuis que les Français l'avaient délivrée à Navarin; une souffrance trop prolongée lui avait laissé quelque chose d'égaré. Nous l'entendions à tout propos prononcer le nom d'Ibrahim, et nous ne rentrions jamais sous son toit sans qu'elle ne vînt nous demander l'aumône, comme si elle ne nous reconnaissait pas; circonstance très-rare et peut-être unique dans notre voyage. La maîtresse de la maison était un peu moins sombre, quoique aussi fort taciturne. Elle passait la journée à filer du coton au fuseau, accroupie dans les cendres, ou sur le seuil de la porte.

Du reste, il faut avoir vu ce type de douleur et d'accablement commun à toutes les femmes du Péloponèse, pour savoir jusqu'où peut aller l'impression d'un malheur continu. Au moment où je suis arrivé, le nombre en était fort diminué, comparé à celui des hommes; il était même rare de rencontrer des femmes, ainsi que des vieillards, dans les champs ou dans les cabanes; une grande partie avaient été emmenées en esclavage, ou étaient mortes de maladie et de faim. Celles qui avaient survécu avaient été frappées de manière à ne s'en relever jamais. Leurs robes longues et flottantes, le tissu de laine qu'elles replient autour de leurs têtes en forme de turban, et dont elles laissent retomber négligemment une partie sur leurs épaules, ajoute à la dignité naturelle de leur taille, que la misère n'a point encore affaissée. Grâce à leur attitude, elles paraissent sous leurs haillons déchues d'un rang élevé; mais l'ardeur de leurs traits méridionaux, qu'une langueur mortelle a flétris; leurs yeux noirs, caves, immobiles et meurtris; une démarche noble, mais épuisée, inspirent une profonde pitié. Leur physionomie rude, morne, n'annoncerait qu'apathie, sans l'habitude constante de soupirer, qui dans plusieurs a dégénéré en

maladie. Quand je cherchais à leur donner quelque espérance, elles se contentaient de relever la tête en arrière à la manière des Grecs, lorsqu'ils veulent nier quelque chose, et de répéter ces mots qui frappent à toute rencontre le voyageur, δεν εἶναι, *il n'y en a pas*.

Celles qui sont restées belles, et le nombre en est plus grand qu'on ne croirait, laissent une impression encore plus douloureuse, par le mépris qu'elles ont elles-mêmes de leur beauté. En les voyant courbées à l'ardeur du soleil sous des fardeaux accablants, réfugiées dans des grottes d'où la pluie tombe goutte à goutte autour d'elles, ou le soir étendues sur la terre, et dévorant avec leurs enfants quelques herbes sauvages que je pouvais à peine avaler, je me rappelais la vie des femmes dans l'heureuse Allemagne, que j'avais quittée, il y avait au plus deux mois. Je me représentais les occupations, les futilités du monde en Europe, les amusements, les heures passées dans des cercles d'amis, les poétiques et oisives contemplations ; et en me souvenant que là aussi j'avais entendu des plaintes amères contre la destinée, je me disais combien est énervante l'habitude du bonheur ! Quel fond de misère est dans l'homme, puisque, si loin de la région de la douleur, il trouve encore de quoi gémir !

Je n'ai encore rien dit de notre hôte. C'était un homme jeune, les cheveux blonds, plein de calme et de douceur. Quand le soleil commençait à paraître, il allait réveiller un petit troupeau de chèvres et de vaches, couché en plein air autour du seuil de la cabane ; on ne le revoyait plus de la journée. Il finit par prendre goût à nos occupations, et par nous accompagner ou nous rejoindre dans nos courses. Quand il me voyait mesurer les murailles, il me demandait si j'étais venu pour reconstruire l'ancienne ville. Il m'aidait d'ailleurs à trouver des inscriptions. Ce

ne fut pas sans étonnement que je le vis maintes fois au milieu des champs, prendre mon Pausanias et en lire couramment de longs passages, assis sur quelque débris de colonne, au milieu de nos guides et d'autres bergers que la curiosité attirait. Lorsque le soir était venu, et que nous étions rentrés dans la cabane, il me copiait des chants populaires, dont j'ai conservé plusieurs, un entre autres sur la bataille de Navarin.

Aucun grand écrivain de l'antiquité n'a raconté l'histoire de Messène. Il faut aller chercher les traces du grand événement qui divisa à son arrivée la race dorienne dans quelques fragments incertains. Le récit que fait Pausanias d'après la prose de Myron, les vers naupactiques et le poëme de Rhianus de Crète, est évidemment conçu avec une précision artificielle tout à fait étrangère à la marche large et naïve de ces temps voisins de l'épopée. Les véritables annales de cet âge sont les exclamations de Tyrtée. La comparaison des guerres de Messène et de la guerre de Troie ne manque pas moins de profondeur. Messène et Troie diffèrent entre elles comme Tyrtée et Homère.

Quelle fut la cause de ces haines acharnées? ce ne furent pas les agressions capricieuses de Sparte ou de Messène. Si la conquête des Héraclides devait se poursuivre, il fallait qu'elle se concentrât dans les mains d'un seul peuple. Les volontés rivales des maîtres de l'Ithôme et de ceux du Taygète ne pouvaient croître ensemble. Courant au même but et dans la même voie, l'un de ces États devait être absorbé par l'autre. L'incroyable vigueur que ceux de Messène mirent dans leur défense montra bien qu'ils étaient du même sang que ceux qui les faisaient périr. Si on les eût laissés vivre, ils eussent tenu la place de leurs vainqueurs. Par ce combat qui, avec ses intervalles, dura près de trois siècles, les Messéniens contin-

rent le génie dorien et l'empêchèrent de ruiner dès son apparition sur le Péloponèse l'ancienne race qui l'occupait déjà. Mais ces efforts trop violents épuisèrent de bonne heure en eux le principe de vie. Quand, après une existence traînée pendant plus de trois cents ans hors de la Grèce, d'îles en îles, jusque dans les sables de la Lybie, ils furent paisiblement rétablis dans leurs murs, il se trouva qu'il ne leur resta plus de force pour rien produire, ni un général, ni un poëte, ni un orateur; même ces coureurs qu'ils envoyaient autrefois de loin à loin aux jeux olympiques et qui faisaient toute leur gloire, cessèrent d'y paraître.

Revenons à Mavromati. Quoique Homère ne fasse mention que d'une Ithôme de Thessalie, même aux temps de la domination éolienne, lorsque Nestor régnait à Pylos, il y avait sur le sommet de l'Ithôme de Messénie une enceinte consacrée à Jupiter, peut-être aussi aux Cabires, et une petite ville du même nom, habitée par les familles des prêtres, que nous retrouvons plus tard dans Pausanias. Dans les premiers temps de l'invasion des Héraclides, la ville reste à peu près ignorée ou confondue avec le sanctuaire; elle ne commence à paraître que dans la première guerre, lorsque après la prise d'Amphée les Messéniens se retirent dans cette enceinte, qu'ils agrandirent. C'est là qu'à l'origine de l'histoire s'élève la figure d'Aristomène au sein des fables héroïques, comme au matin la cime crénelée de l'Ithôme se détache des vapeurs qui l'environnent.

Après vingt ans de siége, la petite ville fut prise et rasée; il ne semble pas qu'elle ait été reconstruite dans les temps qui suivirent. Pendant la seconde guerre, Aristomène ne s'y montre que pour offrir à Jupiter Ithomate le sacrifice de l'hécatomphonie. Ce n'est que dans la troi-

sième guerre que les ilotes se retranchent de nouveau sur le sommet de l'Ithôme, où ils luttent encore pendant dix ans. Depuis lors, et pendant près de trois siècles, ce plateau reste encore une fois désert, jusqu'à la bataille de Leuctres.

Quand Thèbes fut maîtresse des Lacédémoniens, la première chose qu'elle fit pour les retenir sous le joug fut de rappeler leurs anciens rivaux de tous les lieux où ils s'étaient réfugiés. Ce fut un jour mémorable que celui où Épaminondas traça lui-même l'enceinte de la cité nouvelle au milieu des prières, des sacrifices et de la musique des flûtes argiennes. Après avoir rappelé les anciens héros, il construisit dans la vallée les temples et les monuments, et donna à la ville le nom de Messène, qui jusque-là n'appartenait qu'au peuple. Depuis Épaminondas la ville est restée libre, jusqu'à la domination de Rome. Auguste ne fit qu'une même province de Sparte et d'une partie du territoire de Messène, comme pour achever de les dégrader l'une et l'autre par cette tranquille union. Dans le troisième siècle, le nom de Messène paraît encore, mais confondu avec celui des villages dans la carte de Peutinger. Hiéroclès en fait mention au sixième siècle. L'oubli s'étend de plus en plus sur ces ruines. Enfin Messène achève de tomber avec si peu de bruit, qu'on ne peut même dire quelle main l'a frappée : destinée qu'elle partage avec la plupart des villes situées dans l'intérieur des terres.

Quoique les murs d'enceinte aient été achevés en moins de trois ans, rien n'y sent la précipitation; ils ont partout sept pieds et demi de large, et sont formés de pierres calcaires de trois pieds de longueur, qui se tiennent par la seule perfection de leurs assises, sans mélange d'aucun ciment. Dans les endroits où elles ont roulé les unes sur

les autres, elles ne se sont point brisées; à la blancheur et à la netteté de leurs lignes, on dirait des matériaux apportés là d'hier et qui n'attendent que l'architecte.

Si nous prenons notre point de départ du pied de l'Ithôme et de l'Évan, le mur suit pendant environ un quart de lieue les contours de ce dernier mont et se perd à la moitié de sa hauteur : dans cet espace on trouve d'abord quelques colonnes renversées qui indiquent un temple, et deux tours carrées, chacune avec une ouverture sur la vallée opposée. Au pied de la seconde de ces tours, coule à petit bruit une source vive, qui a sa pente sur le versant opposé à Messène. De cet endroit le mur se relève brusquement et grimpe jusqu'au sommet de l'Ithôme, en bordant sa crête presque en ligne droite; nous mîmes plus d'une heure et demie pour y arriver par un sentier coupé de lames aiguës et complétement privé de végétation. Ce sommet est formé de quatre plate-formes unies entre elles par des bandes de rochers larges à peine de dix pieds; sur tous les bords on distingue encore les fondements de l'Acropole; la dernière de ces plate-formes, qui est la plus grande, est occupée par un monastère aujourd'hui abandonné et qu'Ibrahim a achevé de détruire.

Ces masures, qui tiennent la place du temple de Jupiter Ithomate, se composent de plusieurs enceintes, de quelques cellules et des débris d'une petite église : le temple est tombé, mais le culte a survécu. Comme aux temps homériques, on choisissait chaque année un prêtre pour garder dans sa maison la statue du dieu; aujourd'hui l'image de la Panagia ou Sainte Vierge est confiée chaque été à la garde d'un caloyer de Vourcano. Les fêtes ithoméennes, célébrées dans les vers d'Eumélus, ont été remplacées par des danses champêtres, où le peuple se réunit encore au mois d'août de tous les points de la Messénie.

On m'a assuré qu'elles ont continué même au milieu des guerres de la révolution. Cependant l'espace circulaire et revêtu de dalles qui sert à ces fêtes était recouvert d'herbe quand je l'ai vu, et prouvait qu'elles avaient été interrompues au moins depuis quelques années. Un peu au-dessous du monastère se trouvent deux citernes d'une ouverture d'un pied et demi carré, sous des rochers fortifiés par un mur antique et ombragés par un massif de houx. Près de là, le chevrier qui m'accompagnait me montra avec admiration des empreintes sur le rocher, qui ressemblaient en effet à des pas d'homme : c'était revenir subitement à cet âge du monde où les dieux, dans leur marche gigantesque à travers le genre humain, avaient laissé de semblables traces de leurs pieds sur le sommet du Mérou, de l'Albordy, du Taurus et de l'Olympe. Par delà le monastère, la crête se brise tout à coup et va, en descendant par masses déchirées, se relever à environ trois cents pas. Après m'être traîné sur les pieds et sur les mains, en roulant deux ou trois fois dans les anfractuosités de la montagne, j'atteignis une tour de la citadelle encore debout, à l'extrémité nord de ce piton.

Voici le spectacle que nous avions alors autour de nous : au sud, la mer de Messénie, solitaire, unie, scintillante, et ses bords découpés en petites anses jusqu'à la pointe de Côron; sur le rivage opposé, qui se prolongeait en ligne droite jusqu'au cap Ténare, le Taygète avec ses cinq coupoles revêtues d'un éternel hiver, laissait courir de sa cime des ravines de neige sur la draperie d'azur qui se déroulait autour de ses flancs. L'éclat de ces neiges, que le soleil du matin faisait alors briller comme les rosaces d'une cathédrale, répandait dans l'air altéré du paysage la fraîcheur qui lui manque naturellement. Par-dessus un pic à l'ouest, on distingue les deux îles de Céphallonie et de

Zante, qui, à cette distance, sont de la grandeur de deux vaisseaux à l'ancre. Les sommets sombres de l'Arcadie développaient au nord des orbes concentriques jusqu'à l'extrémité de l'horizon, où ils sont tendus d'un mince bandeau de glace. Sous nos pieds, à l'est, et sur le versant opposé à Messène, s'ouvre une vallée profonde et tortueuse, semblable au Pas de l'écluse, à cause de la rivière qu'on voit bouillonner au fond de ses derniers ravins : cette rivière, qui est le Balyra, après s'être cachée quelque temps sous des collines, s'en va en serpentant pendant trois lieues dans la plaine jusqu'au Pamisus, dont les eaux brillent à leur embouchure dans le golfe.

A environ cinq cents toises au-dessous de nous, les regards, en tombant dans cette vallée, rencontraient un monastère sur une pelouse ombragée de cyprès. Outre que les murailles servaient à mieux mesurer la grandeur des objets environnants, j'aimais à ramener mes yeux de l'extrémité de l'horizon dans l'enceinte des cours et sur la coupole byzantine, comme du milieu d'une vie tumultueuse, la pensée se replie un moment vers l'étroite solitude qu'on a perdue. A cela ajoutez l'impression d'un lieu élevé, les terrains qui au-dessous de vous tournoient en déployant leurs nappes ondoyantes, le mouvement d'oscillation que leur imprime la perspective verticale, le sein de la nature qui, avec la courbe des mers et des montagnes, s'enfle ou s'abaisse et semble respirer plein de pensées profondes. Tantôt je suivais les premières émigrations des races d'hommes dans l'embranchement et la profondeur des vallées, tantôt je cherchais sur les sommets qui se détachaient à pic, le monde mystérieux des traditions religieuses; je pouvais distinguer le séjour de l'Apollon du Cotyle, du Jupiter du Lycée, du Neptune de Ténare; d'autres fois j'étendais des phalanges d'airain

sur les flancs des coteaux dont elles avaient si souvent pris la forme. Puis, en pensant que tout ceci n'était qu'un songe, une imagination vaine et insensée par laquelle je m'égarais moi-même, je me demandais à quoi bon ce soleil si étincelant, cette mer si voluptueuse, cet air enivrant, ces bocages çà et là suspendus, quand ce qui faisait l'âme de tous ces lieux avait depuis si longtemps disparu de la terre.

La pente nord de l'Ithôme étant abrupte et impraticable, il ne reste point de vestiges du mur qui du sommet se précipitait sur ce versant. Les traces ne commencent à paraître qu'au pied de la montagne. On rencontre deux tours carrées, dont chaque côté a vingt et un pieds de large, sur deux pieds d'épaisseur, avec une ouverture à une toise au-dessus du sol. Cette ouverture est tournée à l'est en dehors de la ligne d'enceinte, de manière à regarder à la fois au dedans et au dehors de la ville.

En achevant de descendre vers la gauche, vous arrivez vers la grande porte d'Arcadie, l'un des plus beaux monuments de ce genre qui soient encore en Grèce. Une large voie en dalles, sur laquelle paraît encore la trace des roues antiques, conduit à une enceinte circulaire de soixante pieds de diamètre. Cet espace est partagé par deux ouvertures de seize pieds en face l'une de l'autre et dans la direction de 17° nord-ouest, qui marque aussi celle de la vallée. L'une des architraves a été renversée, et appuie une de ses extrémités sur le sol. Deux excavations en forme de niches carrées pour des statues sont enfoncées dans le mur des deux côtés de la porte d'issue. Celle de la gauche a été brisée par les armes à feu des Turcs. L'autre porte à sa base une inscription à demi effacée, que je copiai debout sur la croupe de mon cheval, ce qui peut servir à évaluer la hauteur. Tout cet espace circu-

laire est ombragé par des oliviers, des lauriers, des agnus castus, qui pendent du haut de la plate-forme, et y entretiennent une vive fraîcheur. Deux massifs rectangulaires se projettent au dehors, et, après s'être deux fois brisés à angles droits, se réunissent et se confondent avec la ligne des murs d'enceinte.

Ceux-ci poursuivent leur cours en traversant la vallée, qui est là fort étroite, et ils coupent à l'ouest les collines opposées. Parvenus sur l'un des mamelons, ils couronnent toute cette chaîne parallèlement à l'Ithôme. C'est le lieu où ils sont le mieux conservés. Ils sont encore flanqués de cinq tours, placées à environ cent vingt pas l'une de l'autre. Il y en a dont les côtés extérieurs sont en demi-lune, et celles-là alternent avec celles qui sont à face plate. Quelques-unes ont encore des escaliers, dans lesquels j'ai compté douze marches. L'intérieur est tapissé d'une foule d'anémones qui ont la couleur et la forme de gouttes de sang. Depuis la dernière de ces tours, le mur est de plus en plus ruiné; il descend dans le bassin, où il longe un large ruisseau, sur lequel il a laissé deux piliers. Après cela, ses traces, toujours plus incertaines du côté de la Laconie, se glissent sous des touffes d'oliviers, et viennent, en serpentant avec le terrain, rencontrer le mont Évan à moitié de sa base, à environ deux cents pas du village de Simitza, là où il achève de disparaître entièrement.

Reste maintenant à nous reconnaître au milieu des décombres qui jonchent une partie de l'enceinte que nous venons de tracer. En descendant de Mavromati, le rocher surplombe au-dessus d'une nappe d'eau qui s'échappe à travers les fissures d'un reste de mur, et tombe bruyamment de gradins en gradins, en formant autant de petites cascades jusqu'au fond du bassin. Cette source est la

Clepsydre des poëtes ; quand les nymphes vinrent y baigner Jupiter à sa naissance, il est probable qu'elle était, comme aujourd'hui, cachée sous des vignes sauvages, de hautes orties, des figuiers et des buissons de bruyère. Plusieurs femmes, avancées dans la fontaine jusqu'à mi-jambe, emplissaient de grossières hottes de cette eau sacrée, dont les prêtres du sanctuaire d'Ithôme venaient puiser chaque jour dans des urnes d'or[1].

Si l'on suit le ruisseau jusqu'à sa dernière chute, on arrive au milieu de champs qui devaient être la place publique. On y trouve encore une inscription d'Aurélien[2], et sous des soubassements helléniques, des débris de constructions mêlés de briques, de ciment, de pierres brisées, qui marquent la place des temples de Neptune et de Vénus, et prouvent que la ville a continué de végéter obscurément jusque dans les dernières époques de l'empire d'Orient.

Plus à l'est on découvre les restes d'un rectangle long de cent cinquante-cinq pas, et large de cent douze, avec plusieurs colonnes cannelées d'un pied huit pouces de diamètre, renversées sur les côtés. L'étendue de cette aire me la fit prendre pour celle de l'Hiérothysium, où étaient réunies les statues de tous les dieux. Plus loin, dans la même direction, vingt et un fûts de colonnes, huit degrés encore visibles, une longueur de course de cent vingt pieds, m'aidèrent à reconnaître le stade ; il est traversé dans sa plus grande dimension par le ruisseau, et son extrémité est marquée par un entassement confus de colonnes, de chapiteaux ioniens, et une frise renversée : à quelques pas de là passe le mur d'enceinte.

[1] Pausan., *Messen.*

[2] J'ai retrouvé là une inscription byzantine déjà copiée par Fourmont. La description de son neveu, quelque vague qu'elle soit, démontre cependant qu'il a été sur les lieux.

Sous des arbousiers qui croissent en cet endroit par larges masses, je dessinai à côté de deux tortues immobiles un bas-relief représentant une tête de bœuf entourée de guirlandes, placée entre une couronne et une tête de cheval. Joignez-y sous les mêmes bosquets, le torse d'une statue et une patère de grande dimension ; ce sont les seuls restes que je vis des sculptures de Messène.

Un peu vers le nord on rencontre l'enceinte d'un amphithéâtre, et tout à côté un beau reste de mur percé de deux portes à angles aigus, semblables à celles de Tyrinthe. Cette construction, formée d'énormes pierres, me sembla une imitation savante des murs cyclopéens de l'Argolide.

Notre revue se termina par la découverte d'une inscription, où je lus le nom d'Aristomène, mais malheureusement de l'époque de la famille de Tibère Claude ; elle faisait partie des soubassements d'une petite église byzantine, située sur une éminence environnée d'oliviers, qui pourrait bien être la place du tombeau du héros. Dans l'intérieur on voyait l'autel appuyé sur un reste de pilier antique; des chapiteaux de différents ordres étaient roulés sur le pavé. Le pittoresque est tellement prodigué dans ces petites chapelles, qu'il exclut toute idée d'art réfléchi: elles sont belles par la confusion de tous les siècles et de toutes les ruines. Comme le Bas-Empire d'Orient est lui-même le mélange désordonné de la Grèce, de Rome, de l'Égypte, brisées par fragments, mais non point encore tout à fait désorganisées et méconnaissables : ainsi ces petits monuments qui le représentent ont leurs murailles faites de tronçons de colonnes, de frises, d'architraves, de fûts de différentes hauteurs réunis entre eux par le hasard. Ils sont flanqués de pierres lapidaires, de fragments de statues, de bas-reliefs, et appuient leurs dômes écrasés sur les vastes et éternels fondements des temples helléniques.

Mais, tels qu'ils sont, ces édifices montrent mieux que tous les autres, combien l'architecture est épique dans sa progression, et le véritable et naturel dépôt que les empires laissent en se retirant. En effet, il est impossible de considérer ces églises avec quelque attention sans reconnaître qu'elles sont la première forme et l'ébauche irréfléchie des basiliques du Nord. Chaos qui vient de se former des débris d'un monde encore croulant, que le génie naissant du moyen âge lui donne la vie et l'intelligence, ces piliers de diverses proportions, sans cesser d'être unis, vont s'élancer en fuseaux, ces chapiteaux usés vont changer leurs acanthes flétries contre les figures symboliques des dragons de l'Apocalypse. L'esprit de l'humanité, en se relevant indépendant et avide d'infini avec des peuples nouveaux, soulèvera dans les airs ces coupoles écrasées; et la forme pyramidale que la nature fait prédominer dans sa création végétale en avançant vers le Nord, sera celle de cet arbre mystique que chaque siècle a nourri de sa séve. Pendant que dans les épopées du moyen âge, les éléments celtiques et germaniques s'entent sur les traditions de la cour de Byzance, les ogives des cathédrales berceront leurs rameaux sur le tronc dépouillé de la colonne d'Ionie. Ainsi, après sa lente formation, l'architecture gothique représente les phases diverses du genre humain, et n'est elle-même que le type de l'histoire universelle, rendu sensible et immobile par le prodige de l'art.

Pendant mon séjour à Messène, je fis plusieurs visites aux caloyers de Vourcano. J'ai dit que le monastère est situé dans la vallée de l'est, et environné de petits bois de cyprès et de chênes, qui lui donnent un caractère singulièrement mélancolique. On y descend par un sentier taillé dans le roc; de près il offre l'aspect d'une citadelle

avec ses tours carrées et aplaties. A côté de la porte sont incrustés dans la muraille deux pieds de statue qui paraissent fort beaux. L'église est au centre des bâtiments et des cellules qui lui servent de retranchement. Je trouvai les moines assis sur l'herbe, en face du porche. Leurs longues robes violettes, leurs croix en cuivre sur la poitrine, leur barbe flottante et la toque noire qui couvre leur tête, présentent un byzarre mélange de l'habit des grands prêtres de Jupiter et de celui des sophistes de Théodose. Mes palichares mirent un genou en terre devant eux, et reçurent l'imposition des mains; ils les quittèrent pour aller faire leurs prières dans l'église.

Pendant que l'un des moines épluchait des herbes pour des malades, un autre se relevait de temps en temps pour frapper de la main le battant d'une cloche, et marquer les divisions de la journée. Dans l'intervalle on entendait un bourdonnement de litanie sortir d'un coin de la cour; c'étaient trois enfants occupés à lire à haute voix et en plein air la liturgie de la semaine. L'un d'eux, assis sur le seuil de la porte, les épaules nues et couvertes de cheveux bouclés, tenant dans ses mains une grande Bible appuyée sur l'herbe, offrait le modèle de ces figures d'anges si fréquentes dans les peintures byzantines. La situation solitaire de ce monastère l'avait fait choisir par Ibrahim pour y abriter ses femmes. Pendant ce temps, les caloyers s'étaient enfuis dans les cavernes des environs. L'intérieur du dôme de l'église était criblé de balles; toutes les têtes de saints peintes sur les murs avaient été écorchées et effacées à la pointe du yataghan. Une des tours avait été presque entièrement brûlée. Je cherchai inutilement quelque reste de bibliothèque. Dans les cellules je ne trouvai, à la place de livres et de manuscrits, que quelques sabres et des ceintures garnies de pistolets.

Chose remarquable, ces hommes conservaient des traditions encore vivantes d'Aristomène. Ils me racontaient que le héros lançait des fragments de rochers depuis le sommet de l'Ithôme jusque sur la colline de Milo. On m'avait déjà rapporté des histoires à peu près semblables à Coron, tant il est vrai que la trace des souvenirs épiques est la dernière à s'effacer dans un peuple.

Les moines cultivent quelques terres aux environs; mais, quoiqu'ils m'aient offert l'hospitalité, je suis obligé de reconnaître que la grossièreté de leurs idées faisait un triste contraste avec la solitude poétique qui les environnait. Il était évident que le mouvement de régénération qui active et sollicite toute la Grèce s'était arrêté sur le seuil de leur porte. Après la conduite brillante du clergé dans la révolution militaire, il semble qu'il n'aurait tenu qu'à lui de conserver la meilleure part dans la direction des affaires; mais son incapacité, qu'il sent et reconnaît lui-même, l'a forcé d'abdiquer toute autorité politique.

En même temps, dans cette vie nouvelle que le paysan grec vient de se faire, il n'a pas laissé de renoncer à quelques terreurs superstitieuses, et à diverses antipathies de secte, telles que sa haine contre les Latins. Partout il lui faut un joug plus intelligent. Avec la bonne volonté du clergé et du peuple, si le premier s'éclairait, il pourrait rendre d'importants services, sans pourtant jamais maîtriser une nation qui offre désormais peu de prise au fanatisme. Aujourd'hui l'influence de l'Église grecque est encore fort au-dessous des pouvoirs que lui laisse la constitution.

Ce monastère me rappelle les vertus vraiment ascétiques que nos guides eurent à déployer dans ses environs pendant mon séjour à Messène. C'étaient deux frères à peu près de mon âge, ayant d'ailleurs de beaux cheveux bou-

clés sur les épaules, des cicatrices et des traces de sabres turcs sur les bras et sur la poitrine. Nous les avions pris en amitié, et nous leur offrîmes de partager avec nous le peu de provisions que nous avions. Mais, quoiqu'ils fussent morts de faim et de fatigue, leur abstinence, car on était alors en carême, résista à toutes les épreuves. Le pain manquant, ils furent rigoureusement réduits à un régime d'herbes sauvages et de tronçons de chardons.

Dès que je m'arrêtais quelque part, ils tombaient épuisés à plat ventre sur la terre; mais je n'avais qu'à presser mon cheval et à continuer ma route, pour les voir se relever avec une agilité merveilleuse, poursuivre leur chemin d'un pas ferme et léger, ou grimper un coteau à la course en reprenant leur chanson. Jamais, au milieu de ces macérations et de tous les caprices d'un antiquaire, je n'ai surpris chez eux un signe d'impatience ou de mutinerie. Ils avaient quelque chose de caressant et une gaieté facile à éveiller au plus fort de leurs misères; ce qui, dans les circonstances où nous étions, suffisait de reste pour en faire de fort aimables compagnons de voyage.

Nous achevâmes de descendre en suivant le ruisseau *Vasiréma* jusqu'aux bords du Balyra. Son eau bourbeuse roule entre deux buissons d'arbonsiers, se brise sur des bancs de silice inclinés sur son lit, et disparaît entre deux collines, dont l'une est arrondie et presque sphérique. Nous remontâmes la rive droite sur une plage que labouraient avec des socs de bois trois paysans, pistolets et sabre à la ceinture. On apercevait près de là la ferme de Stadiolataria, qui appartient au monastère. L'exposition à l'est de cette partie de l'Ithôme y rend la végétation admirable. C'est un des lieux qui, pour retrouver l'ancienne fertilité de la Messénie, n'attend que l'industrie de quelque Européen, que l'excellence et la salubrité de l'air y attireront

sans doute. Les amandiers en fleurs s'y mêlaient en foule avec les figuiers, les mûriers qui commençaient à bourgeonner, élevés en étages sur les flancs de la montagne. Le dernier de ces étages était garni d'arbres de nos pays, d'ormes, de frênes, surtout d'une forêt de chênes qui avaient conservé leurs feuilles d'hiver, et jetaient le reflet sévère d'un autre climat sur le gracieux et éblouissant ombrage de la vallée. En sortant de ces bois, à la tombée de la nuit, je me trouvai un peu au-dessus du niveau de la grande porte. A cette heure la lumière de la lune descendait endormie dans le bassin, et nuançait ses rayons avec la verdure pâle des oliviers et la blancheur des murs. Des cris de hiboux, qui partaient des toits de plusieurs chaumières, s'élevaient au-dessus d'un coassement de grenouilles. Le même soir nous fîmes nos préparatifs de départ pour le lendemain.

CHAPITRE III.

L'ARCADIE. — MÉGALOPOLIS. — UN ORAGE SUR LE MONT LYCÉE. — LE TEMPLE D'APOLLON.

Mes deux compagnons de voyage avaient reçu, dans une des nuits précédentes, des lettres qui les obligeaient de rejoindre en toute hâte le quartier général. Je restai seul depuis leur départ, circonstance que j'aime à noter, puisqu'elle m'apprit que la sécurité dont nous avions joui jusque-là tenait à toute autre chose qu'à notre nombre. J'aurais de la peine à décrire le sentiment d'étonnement et presque de reconnaissance qui saisit un étranger, lorsqu'il s'égare loin de ses guides et seul, dans ces défilés où,

suivant les bruits d'Europe, il croyait ne pouvoir pénétrer qu'à travers de grands dangers et sous la sauve-garde d'une escorte. De temps en temps il rencontre, au détour d'un ravin, des bergers qui gardent leurs troupeaux de chèvres avec des fusils, des pistolets et des sabres, ou des palichares errants dont il reçoit en passant le salut amical et digne. Bien peu se retournent pour le regarder, soit qu'ils imitent en cela la dignité orientale, soit qu'ils aient tout récemment assisté à de si poignants spectacles, et qu'ils soient possédés encore de si imminents besoins, que leur curiosité est à demi effacée. De mendiants, on n'en voit nulle part.

L'habitude de porter des armes s'est perpétuée dans les lieux d'où l'ennemi a été le plus tard expulsé. Elle décroît à mesure que l'on approche du centre du gouvernement; dans la Messénie et une partie de l'Arcadie, on ne trace pas un sillon, ni on ne dresse le bât d'un mulet, sans s'être à l'avance préparé comme au combat. Dans le nord de la Laconie, déjà cette coutume est moins générale; elle a tout à fait cessé dans l'Argolide, les environs de Corinthe et les îles. Mais il en reste encore assez pour que l'on puisse s'étonner du petit nombre de délits qui en résultent. La confiance que chacun se témoigne avec tant de moyens de la troubler, fait l'honneur de la Grèce actuelle. Je tiens du frère du président que sur le continent on n'a compté que deux homicides en 1827 et 1828; encore avaient-ils été commis à l'armée. Il y avait au printemps trente hommes seulement dans les prisons du gouvernement. Cent quarante étaient libres sur caution, une partie sous l'accusation du fait de piraterie, les autres compromis par les discordes politiques.

Sans doute le voisinage de l'armée française, et la force morale que l'administration y a trouvée, ont puissamment

contribué à ce résultat inouï, qu'aucune nation civilisée ne reproduit en pleine paix dans de telles proportions. Mais cette cause accessoire n'eût pas suffi, si elle n'eût été précédée de causes plus profondes. Au premier rang je mettrai le besoin extrême de repos, qui conduit au sentiment de l'ordre comme au seul moyen de se refaire de son épuisement.

Il n'a fallu qu'un gouvernement qui s'offrît avec l'intention manifeste d'organiser et de pacifier, pour que de toutes parts il fût compris et secondé par l'instinct populaire. Un ingénieur français me racontait, qu'ayant été envoyé d'Égine pour dresser le plan d'une grande ville, aujourd'hui rasée, il avait été tout étonné, au lieu des résistances auxquelles il s'attendait, que le moindre agogiati vînt de lui-même, avant de relever sa hutte d'argile, consulter le devis et demander sérieusement si elle était dans l'alignement et les conditions d'une ville européenne. J'appliquerais volontiers cet exemple à la direction générale de la nation. Les gouverneurs de province et les démogérontes ne tarissent pas sur l'appui qu'ils trouvent dans l'intelligence des inférieurs, et sur la facilité qu'ils ont à se faire écouter.

Le profit qu'on a tiré pendant quelque temps de vivre sans lois a paru à la fin si faible et de si funeste enjeu. que chacun, pour respirer, se range à une discipline volontaire. Il faut avouer que cette disposition est singulièrement favorisée par le fond d'union qu'ont cimentée dans le peuple tant de dangers communs. Au milieu de gens rassemblés de tant de points différents, je n'ai pas été témoin d'une seule querelle; le nom d'ἀδελφε, frère, par lequel ils ne manquent jamais de s'aborder sans se connaître, exprime d'une manière antique la fraternité du malheur qui vient de resserrer leur lien de famille.

A cela j'ajouterai le sentiment d'émulation par où ils sont encore Grecs, plus que par la langue et le climat; l'envie est extrême de ne pas rester en arrière du gouvernement, de se proportionner à sa hauteur, et sinon tout à fait d'en savoir autant qne lui, du moins de se mettre en état d'exécuter tout ce qu'il commande. Du côté du pouvoir, l'art consiste à caresser et à exciter en même temps ce goût de rivalité; mais autant il est vif, autant il est facile de le blesser; j'ai connu des chefs qui avec les meilleures intentions du monde se sont perdus, pour avoir voulu faire parade de leur supériorité.

A ce sentiment s'allie celui de la prééminence européenne; tous en sont secrètement saisis; les plus habiles mettent leur honneur à la mieux reconnaître. Il est évident que le nom de Barbares leur déplairait souverainement; ils exagèrent ce qui leur manque, pour bien montrer qu'ils n'en sont pas la dupe; et ce pays, livré hier encore tout à la force, fait appel au droit du plus intelligent. C'est ce qui explique la popularité du président, homme de cabinet, vêtu de l'habit du diplomate, au milieu d'une nation de klephtes.

Je montrerai plus loin une partie des efforts que le besoin d'apprendre a déjà suscités. On sait quel a été le succès des écoles que le gouvernement a fondées; je pourrais nommer de pauvres démogérontes qui ont eux-mêmes, de leur propre mouvement et à leurs frais, établi et soutenu de leur science des écoles dans leurs villages, sous des cabanes de branches de pin. A un autre degré de l'échelle sociale, des chefs de parti, vieillis dans l'autorité et les discordes, se sont mis à la fin de leur vie sous la tutelle d'un précepteur.

Comme dans le mouvement de la révolution, on découvre à la fois deux principes opposés, le génie encore

intact de la race albanaise et les débris renaissants de la souche hellénique : ainsi la Grèce, dans son état présent, offre à côté l'un de l'autre, ce qu'il y a de plus antique et de plus moderne, de plus primitif et de plus épuisé, de plus irréfléchi et de mieux avisé, les habitudes homériques à côté des routines de la chancellerie, le chasseur Méléagre et les calculs d'un député de New-York, des rhapsodes épiques et la méthode de Lancastre.

L'imitation des formes européennes a été trop brusque, elle est encore trop récente pour n'être pas d'abord un peu stérile. L'esprit des indigènes a été ébloui de la supériorité étrangère. Mais en l'acceptant pour modèle, il n'a pas renoncé à se produire lui-même dans un système national.

D'autre part, il faut tenir compte aux Grecs de ce qu'ils n'ont pas songé à faire revivre par la déclamation l'ancienne Grèce classique; en quoi ils ont été servis par leur bon sens plus encore que par l'ignorance.

Leur destinée est, il semble, de se rapprocher par degrés des institutions sociales de l'Amérique, sur une terre redevenue jeune et presque primitive, après avoir usé toutes les barbaries et dévoré tous ses maîtres.

Sur les derniers degrés de l'Ithôme on me montra, au sommet d'un petit mamelon, des ruines revêtues de gazon et connues sous le nom de Milae. Nous traversâmes le Balyra et la Leucosie à leur jonction sur un pont triangulaire, dont les premières assises sont antiques. La plaine de Sténvclare s'ouvre à peu de distance de là. Une foule de tortues et de lézards se traînaient au bord des marais. Quelques villages, Méligala, Solaki, composés à la fois de huttes en terre, de tentes de lambeaux et de couleurs bigarrées, sont défendus par des buissons de raquette épineuse. Ces divers degrés de misère rappellent que di-

verses populations viennent de s'agglomérer dans le même lieu, et qu'une émigration forcée des habitants de la Romélie est là au bivouac à côté des masures des Moréotes.

A l'extrémité de la plaine nous atteignîmes le khan de Sakona, au débouché de l'Hermæum et à la frontière de la Messénie. Un homme me tendit en passant une outre de vin mêlé de résine, et de l'eau tiède dans un vase de la même forme que ceux qui sortaient de la poterie des Éginètes. Quelques barriques de riz, d'huile, de raisins secs, et des peaux de poissons et de loups, suspendues au toit, complétaient l'approvisionnement de ce lieu renommé. Ce doit être près de là que Philopœmen fut fait prisonnier, et qu'il passa, les mains liées derrière le dos, pour aller mourir dans la prison de Messène. Mes guides me racontaient à leur tour, avec une étonnante vivacité d'action, la défense de ces défilés contre les Turcs, et me montraient les rochers et les masses d'arbres où ils s'étaient embusqués.

Nous commençâmes à gravir, au-dessus d'un torrent, les flancs escarpés du Macryplai : ils sont couverts de forêts de chênes, qui m'aidèrent à reconnaître les montagnes touffues des poëtes. Au lieu de cet éclat de lumière qui nous avait inondés jusque-là, le caractère sombre, fauve, mystérieux de ces crêtes annonçait l'approche de cette vieille Arcadie, qui récèle sous ces ombres les premières villes du genre humain. Ces plateaux chenus, où vivaient les Euménides, ont quelque ressemblance avec les landes pluvieuses des sorcières d'Écosse. A gauche nous laissâmes la route pavée de Tripolitza. Après avoir encore passé deux petites collines boisées, nous traversâmes à gué le Xerillo Potamo, qui doit être le Karnion et va se jeter plus bas dans l'Alphée. De l'autre côté Londari est suspendu sur un sommet.

Avant la guerre on comptait cinq cents Grecs dans le village; il en restait deux cents, qui s'étaient sauvés dans le Magne; huit encore étaient esclaves. Le château en ruine a été fondé par messire Gauthier de Rousseau, au commencement du treizième siècle; c'est aussi à peu près le temps où le village s'accroît par des invasions. Il est certain qu'alors la brusque apparition des croisés français au sein des générations lasses et surannées du monde byzantin, la féodalité du sire de Champlitte, établie dans les mêmes lieux et presque sur les mêmes bases que la féodalité de Nélée et de Ctésiphon, et dans le lointain, mais déjà menaçante, la race slave, qui pénètre par tribus sous les pins de l'Elide et les chênes de l'Arcadie, forment une époque de contraste où se rencontrent pêle-mêle toutes les époques de l'histoire, et qu'un ouvrage d'art ne peut manquer un jour de mettre en relief et de créer une seconde fois.

Je me préparai à pénétrer dans l'Arcadie par Mégalopolis. Le lendemain, par un jour brumeux, nous tournâmes au nord la montagne rocailleuse de Londari. Des monticules couronnés de broussailles conduisent jusqu'au lit de gravier de l'Alphée, qui se distingue à peine de ses affluents. La verdure et la fraîcheur des terrains qu'abreuvent des eaux courantes, forment de vastes pelouses, auxquelles il ne manque que les anciens troupeaux[1] d'Arcas. J'avoue que ces paysages, si célèbres dans l'antiquité, sont pour nous trop uniformes. De longues prairies bien arrosées, bien engraissées, de petits bois sans ombre, des ruisseaux en rigole à fleur de terre, de bons pacages de Normandie, ont la monotone et tranquille abondance de ces discours d'idylles ou d'églogues, qui, toujours à flots

[1] Strab., l. VIII, p. 317.

égaux, se répondent sans changer. Peut-être même que cette poésie, née de l'ennui d'un peuple attaché à la glèbe, s'accommodait mieux de la fécondité d'un pâturage que de l'aride perspective des escarpements et de la lumière d'un ravin.

Cette plaine est fermée en cercle, à l'est, par les sommets presque horizontaux du Ménale, et au couchant par les cimes échelonnées du Vlaki-Strata. Au centre, les maisons en argile de Sinano paraissent à travers des groupes de mûriers. Un grand nombre d'églises marquent la place de presque autant de temples, et c'est dans les champs des environs qu'il faut chercher les traces de Mégalopolis.

Deux laboureurs, qui se trouvaient seuls dans cette enceinte, y creusaient leurs sillons dans une argile pétrie de débris de marbres, de briques et de poterie. Nul autre endroit de la Morée ne paraît mieux fait pour l'emplacement d'une capitale. Partout de l'espace, de l'eau et de faciles avenues. Le Barbouzana (comment reconnaître l'Hélisson), qui coupait la ville en deux, coule sous une allée de platanes, de quinze pas de large. Je le traversai à mi-jambe; il enterrait sous ses alluvions et sous des pailles de maïs quelques fûts du voisinage de la maison de Philopœmen. Dans la colline qui le borde, est enfoncé ce fameux théâtre, qui passait pour le plus grand de la Grèce. De belles masses de murailles, semblables à celles de Messène, le flanquent des deux côtés, et l'on découvre en avant de larges débris du Proscenium.

Partout où sont des théâtres, on peut y aller chercher avec assurance la plus pure et la plus large perspective d'une contrée; c'est en quoi ils sont supérieurs aux temples, qui, plutôt faits pour être vus, ne regardent souvent de leurs sommets que la projection aplanie des collines et des lieux bas. Mes agogiatis et moi, nous nous assîmes sur

l'un des gradins, comme des spectateurs distraits qui attendent encore sur leurs siéges, quand déjà la pièce est achevée. Au loin, la draperie du mont Ménale pendait à grands plis tout autour de la plaine; le bruissement de la rivière répondait aux hurlements des chiens de Sinano. Je songeai qu'au temps de Strabon la charrue passait déjà sur ce grand plateau de briques.

Ces populations de toute l'Arcadie, qui s'étaient un jour ralliées sous la protection de Thèbes, se dissipèrent comme elles s'étaient unies, et la ville la moins ancienne du Péloponèse ne montre pas plus de vestiges qu'une autre, parce qu'il lui manquait ce génie intérieur qui répare ses brèches et perpétue ses ruines.

Malgré les soubassements de marbre sur l'autre rive, le meilleur débris que Mégalopolis ait laissé est encore le nom de Polybe. Jusqu'à lui la Grèce s'était fait de sa propre histoire un spectacle qu'elle avait embelli à l'égal de tous les autres; et, soit dans Hérodote, soit dans Thucydide, ses annales avaient toujours été une pompe ajoutée à ses fêtes. Mais au moment de périr, la Grèce se retourna tristement pour chercher dans son passé la leçon qui pût la relever. Alors Polybe alla se placer au centre de l'univers romain. Et comme Rome était le dénoûment de toute la société antique, tant européenne qu'orientale, il trouva naturellement dans ce dernier acte l'explication partout ailleurs obscure de chaque mouvement de son propre pays; en sorte que la Grèce crut avoir rencontré en Polybe le sauveur qu'elle attendait, et elle l'improvisa général, dans le moment suprême.

Je quittai Mégalopolis pour m'enfoncer dans le Lycée, la partie la plus curieuse, la plus obscure du Péloponèse, et chercher Lycossure, qui avait déjà coûté tant de peine à Dodwell. Nous marchâmes au couchant sur les huttes

de Cashimi, d'où l'on distingue sur la gauche la tour de Delhi-Hassan, qui marque la place de l'ancienne Acacesium. Un peu plus loin nous retrouvâmes, à travers des tertres humides, l'Alphée ou Mégalo-Potamo. Sur un fond sablonneux, avec une eau vive et limpide, il continue de poursuivre, sans se lasser, son amante Aréthuse; et cette fable ne pouvait s'appliquer à un fleuve qui imitât mieux la précipitation de la jeunesse. Je trouvai moi-même, comme la Nymphe, ses bords un peu plats et dépouillés; de l'autre côté nous étions dans le voisinage de l'ancienne Macarée, et nous traversâmes les mares où Mercure vint au monde. C'est aussi dans ces broussailles déracinées par les eaux que s'étaient livrées les batailles des Titans; nous gravîmes les premiers degrés de la chaîne du Lycée sous d'épaisses forêts, qui répandent sur ces traditions une ombre sacrée.

Ces bois n'ont point été coupés depuis l'antiquité. On ne voit çà et là que des cylindres d'écorce, des arbres tombés de vieillesse, qui jettent autour d'eux une clarté phosphorescente, d'autres qui sont noirs et brûlés jusqu'à la cime. Des bergers réfugiés dans les crevasses des troncs, avaient l'air, sous leurs casaques grisâtres, de statues dans des niches d'ébène. De nombreuses bandes de pigeons ramiers partaient sans bruit, et quelques pics-verts becquetaient les cimes des chênes. Représentez-vous de petits sentiers de piétons, tracés à la dérobée, comme par les pas des Faunes, et où nous nous égarâmes dès le commencement, des blocs de pierre où le voyageur s'obstine à chercher quelque ville de géant, le bruit des feuilles d'hiver que le vent faisait frémir de ce tremblement prophétique des chênes de Dodone, les courses de nos chevaux sur des rebords à pic larges souvent de moins d'un pied, au-dessus des torrents; à tout cela se joignit

un violent orage qui éclaira de la foudre des Olympiens la profondeur de ces vallées. Je devais faire la connaissance de Jupiter Lycéen au milieu du retentissement du tonnerre. Le soleil, qui avait été depuis le matin fort ardent, se couvrit de nuages, et les éclairs se succédaient si rapidement que la forêt paraissait toute en feu. En un instant, une grêle qui meurtrissait les branches, couvrit toutes ces hauteurs de givre et de verglas. Nous fîmes inutilement par cet ouragan beaucoup de chemin pour nous réfugier dans la cellule d'un moine qu'on apercevait sur un piton; elle se trouva être sans toit et en décombres. Mais de là nous distinguâmes un village sur une crête moins haute. Ce ne fut que le soir que nous arrivâmes à Dervouny, lieu dont je n'avais jamais lu le nom dans aucun voyageur, ni sur aucune carte. Ce doit pourtant être près de là que Pan trouva ses chalumeaux.

A notre approche, les cris des enfants, les aboiements des chiens, les portes fermées avec fracas, prouvaient de reste que l'arrivée d'un voyageur était dans cet endroit un événement aussi inouï que menaçant: Je descendis, tout trempé d'eau, dans une masure en pierre où une femme me reçut en riant. Ses longs cheveux noirs tombaient des deux côtés de ses tempes et ressortaient sous son écharpe blanche. Dans le fond de la cabane était assis le chef de la famille. Sa taille haute, ses traits effarés, tout l'opposé des Albanais, la ligne du nez rompue et cave, sa tête petite et ronde, sur un long corps disloqué, me firent penser que j'avais devant moi le type naturel du Satyre des Pélasges[1]; avec son long coutelas qui brillait à sa ceinture, il semblait l'esprit même des forêts et des retraites sauvages que je venais de traverser.

[1] Voyez la lettre du docteur Edwards sur la persistance des types physiologiques des races humaines.

Son hospitalité fut vive et empressée; la première marque qu'il m'en donna, fut de s'emparer de mes pistolets, pour les essuyer et en changer l'amorce. Pendant que je me séchais devant un grand feu, le soleil couchant éclairait sur la porte un groupe de femmes qui nous regardaient fixement : elles étaient enveloppées d'une pièce de laine qui descendait jusqu'à leurs genoux et qu'une corde serrait autour de leurs reins. Le haut de leur corps était presque nu. Au moindre de mes mouvements elles s'enfuyaient avec effroi; plusieurs d'entre elles me représentaient la taille et la timidité de la Diane chasseresse, qui était, en effet, la déesse indigène de ces montagnes.

La nuit venue, nous partageâmes nos provisions pour un festin commun. Je fournis le reste de mes olives; mon hôte y ajouta une récolte d'herbes sauvages, que l'on fit bouillir à l'eau pure[1], et que l'on servit sur un plateau de hêtre, où nous les pêchions avec nos doigts. Le tout se couronna par un gâteau de fèves, qui en quelques minutes fut pétri et cuit sous la cendre. Un enfant suspendu au toit dans un petit tronc d'arbre, creusé en forme de pirogue, était balancé d'un mur à l'autre, pendant que son frère, debout au milieu de la salle, disait à haute voix la prière, en y mêlant plusieurs génuflexions, auxquelles les assistants répondaient. Cette hutte si retirée n'avait pourtant pas échappé aux Égyptiens. Il n'y avait que peu de jours que nos hôtes l'avaient à demi relevée, et ils n'avaient point encore déblayé les terres humides qui étaient rangées par monceaux dans l'intérieur. Nous nous étendîmes pêle-mêle autour du foyer, après nous être couverts de paille et de haillons. Le vent souffla, et la pluie dégoutta si bien autour de nous, que l'Arcadien fut obligé

[1] C'est l'unique nourriture de toutes les populations de l'intérieur

de réchauffer son enfant une partie de la nuit en le tenant au-dessus de la flamme des tisons. Ce sont pourtant là les vallées de Diane et d'Endymion.

Au lever du soleil, je cherchai à me reconnaître. Nous étions à sept lieues de Tripolitza, à trois de Caritène, à une demie d'Agios Georgios : des sommets abrupts et taillés en amphithéâtre bornaient la vue de toutes parts. Il était évident que nous avions laissé Lycossure au sud. Nous poursuivîmes notre route en gravissant la muraille blanche du Monogofida, en face de forêts à peu près semblables à celles de la veille, mais par des sentiers plus rudes. Ces solitudes, où l'on n'entend que le pic-vert, sont comme une initiation avant d'arriver au grand jour des temples et des villes. A gauche je laissai le village de Velga, et je traversai celui de Bercla, où les habitants étaient rangés en cercle sur une plate-forme. De l'autre côté, le sentier grimpe dans le lit d'un torrent planté de hauts platanes; après vingt minutes nous découvrîmes au milieu d'un bois de châtaigniers les toits d'Ampellone, où nous mîmes pied à terre.

A peine avais-je repris haleine, que je repartis dans l'impatience d'atteindre les colonnes du Cotyle. L'homme qui s'offrit en cet endroit pour m'accompagner, était, je crois, le pope. A la barbe noire qui ombrageait son visage, au livre qu'il lisait en courant au bord des précipices, il pouvait facilement passer pour un desservant du temple. On parvint bientôt à la région de ces bois de houx dont les feuilles sont de la grandeur de celles des myrtes, et n'en diffèrent que parce qu'elles sont crispées par le froid. Au fond d'une ravine le village de Sclérus est rangé sur le dernier gradin de la cascade que les anciens prenaient pour les sources du Lymax. Je m'informai inutilement de la grotte de Cérès qui devait être dans ces

environs. Quand je l'aurais découverte, je n'aurais pu y faire d'offrande de pain, de raisins et de gâteau de miel. Les champs labourés et les plateaux de verdure qui pendent sur les rochers, expliquent peut-être pourquoi la déesse s'est fixée là. Il nous fallut encore près d'une heure pour gravir le cône du Mondefio, qui ne présente plus à cette hauteur que quelques chênes rares et rabougris.

Un éclat de voix de mon guide me fait tourner la tête vers le sommet ; je me trouve vis-à-vis d'un massif de colonnes toutes debout et intactes, qui formaient le plus magnifique ensemble que j'eusse vu de ma vie. Je savais que je devais les rencontrer bientôt ; mais l'effet en fut si prompt, si inopiné, qu'il tenait de l'enchantement. Je ne pouvais revenir de la surprise où j'étais de trouver une merveille de l'art si accomplie sur cette crête de rochers, voisine de la région des neiges, sans arbres, ni sentiers, ni trace aucune des hommes. Je comptai trente et une colonnes encore debout, presque toutes unies entre elles par leurs architraves : les débris de celles qui complétaient le nombre de quarante-deux sont écroulés en dehors ; les tambours ont glissé les uns sur les autres sans se briser. L'intérieur de la cella est marqué par un double rang de bases corinthiennes et de pilastres d'ordre ionien. Le pavé tout entier subsiste ; mais le toit et les murs sont entassés pêle-mêle sur les côtés. On sait que les sculptures qui décoraient la frise intérieure et qui représentaient les Centaures, les Lapithes et le combat des Amazones, sont aujourd'hui dans le Musée de Londres[1].

[1] On remarque sur le Cotyle un endroit, nommé Bassae, où est le temple d'Apollon *Epicurius*. qui est tout en marbre, même le toit (ce marbre est un calcaire très-beau des environs). De tous les temples, du Péloponèse c'est, après le temple de Tégée, celui qu'on admire le plus pour la

Pourquoi la statue vivante d'Apollon, formée à l'image de l'homme, exerce-t-elle un empire moins puissant que ce temple, que ces masses de pierre, en apparence aveugles, sans figure connue? Comment, sans retracer par aucun trait appréciable ni la nature ni l'homme, ces blocs auxquels manquent le langage et le mouvement, portent-ils en eux le sens le plus profond de l'art? Voici ma réponse à cette question : Ni ces colonnes ni ces pierres ne sont une matière sans vie; le mouvement des races humaines est éternellement représenté et agissant dans leur drame immobile. Au haut des monts, l'âme triste et recueillie des tribus doriennes s'enveloppe, comme d'une robe virile, des formes roides de la colonne dorique. Le génie expansif des Ioniens laisse flotter à la manière orientale ses draperies de marbre en longues cannelures, se couronne de fleurs et de guirlandes d'acanthe, comme un convive de Tyr ou de Pergame. Quand ces ordres divers viennent à se mêler et à s'unir dans un même monument, ils reproduisent l'opposition des tribus et des races qui se poursuivent, se groupent, se repoussent, se coordonnent d'une manière analogue dans la suite de l'histoire.

Un temple grec est la forme pure et nécessaire, sur laquelle est modelé le monde de la civilisation antique : c'est dans la pensée de l'architecte de l'humanité le plan idéal qu'il réalise dans la durée entière de l'univers païen. Beauté abstraite et nue, qui est au mouvement et au spectacle de la vie des nations ce que la sphère d'Archimède et les formules des géomètres sont aux révolutions de la nature et à la courbe irrégulière du globe terrestre.

De cette hauteur je vis à mes pieds une partie de la

beauté du marbre et l'harmonie des proportions. On a donné à Apollon ce surnom, parce qu'il secourut les Phigaliens attaqués de la peste. (Pausan., *Arcad.*, c. XLI.)

Morée; en face du portique, c'est-à-dire au sud, les cimes grisâtres du Tétrage s'allongent et se froissent comme la fourrure d'une bête fauve, et ne retentissent vers le soir que des hurlements des chacals et des loups. Un nuage épais, qui cachait le soleil à son couchant, promenait sur les crêtes une ombre pâle et meurtrie. Sur un plan plus reculé, le col de neige de Saint-Élie, détaché par-dessus ces masses, donne un point pour reconnaître la direction du Taygète, comme une barque à demi perdue dans les flots se signale de loin à la blanche voile qui la couronne. Plus à droite, le tumulus azuré de l'Ithôme se détachait du fond plus pâle du golfe de Messénie, et me renvoyait avec des reflets diaphanes et mobiles la poésie des jours d'été que j'avais passés dans ses ravins. Le couchant est cerné par la chaîne du Condala, qui porte sur sa dernière terrasse les restes de Cyparissie. Dans la même direction la vallée de la Néda plongeait dans la mer Ionienne, qui paraît baigner la montagne où repose le temple; car c'est le caractère des paysages de la Grèce que des retraites les plus cachées, des forêts les plus sombres, se découvre quelque part à l'improviste l'horizon de la mer. C'est ainsi que l'histoire de la Grèce, à quelque temps qu'on la prenne, s'agrandit partout de la perspective lointaine des peuples de la Phénicie et des déserts de l'Orient.

Sur ces sommets, où s'embranchent les principales montagnes de la Morée, je m'enivrais de la pure ambroisie des dieux. Pendant que les éperviers voltigeaient en cercle sur ma tête, je pensais que, si les traditions mythologiques se sont retirées de ces lieux, c'est encore de là que se révèle le mieux le vaste organisme du polythéisme. Comme les chaînes du Péloponèse se divisent et prennent chacune une direction particulière, ainsi les religions se sont partagées selon le cours des eaux. Chacune de ces

religions a suivi sa migration et sa pente avec la régularité d'une formation géologique; partout, divergentes avec les vallées, elles ne s'unissent que dans les masses où se confondent à leur naissance les souches des montagnes. Tandis que sous mes pieds se rencontraient dans des directions contraires la vallée du Plataniste, celle de la Néda et celle de l'Alphée, je trouvais à la fois dans ces mêmes masses du Lycée, l'Artémis des Pélasges, l'Apollon des Héraclides, le Jupiter des Hellènes. Mais ma vue ne s'arrêtait pas à ces crêtes voisines. Bientôt, je dépassais les Olympiens. Je me disais que toutes les souches centrales qui marquent la configuration du globe, l'Olympe, le Taurus, l'Himalaya, sont aussi les sommets culminants du monde religieux, là, où toutes les croyances humaines s'entassent et se nouent. A la fin, rassasié de nectar, perdu dans ce nuage sacré, je croyais voir les traditions, les idées et les dieux se partager entre les peuples par le même chemin que l'eau des fleuves, les migrations des plantes, et les petits des aigles et des ramiers sauvages.

A la nuit noire je rentrai dans notre cabane d'Ampellone. Ce fut là que je rencontrai pour la première fois des figures satisfaites et sereines. Deux sœurs nouvellement mariées, les yeux noirs et humides, les cheveux en larges tresses, les épaules et la poitrine enfermées dans des peaux de mouton, avec cela très-douces, très-familières, avaient préparé pour mon retour du miel et un gâteau d'orge. Au milieu de la nuit, quand le cri des hiboux et les gouttes de pluie me tenaient éveillé, et qu'un reste de feu éclairait les fusils suspendus à la muraille, je les voyais bercer leurs enfants au-dessus de la flamme et murmurer tout bas une chanson. Dans le voisinage où nous étions, un poëte les eût prises pour des esprits des ruines qui répandaient

des charmes sur le génie renaissant de ces contrées.

Il faut remarquer qu'il y a maintenant dans la Morée un nombre extraordinaire d'enfants à la mamelle. Mais il n'y a presque pas d'enfants au-dessus de cet âge, soit qu'ils aient péri de misère et de faim, soit, comme je l'ai entendu dire, que les femmes aient été frappées de stérilité dans les années les plus terribles de la guerre.

CHAPITRE IV.

LYCOSSURE. — HARMONIES DE LA NATURE ET DE L'ART. — UNE NUIT AU PIED DU TAYGÈTE.

Le lendemain je me mis de nouveau à le recherche de Lycossure, en côtoyant le revers oriental de la chaîne du Lycée. D'épaisses forêts de chênes traversées par des torrents, des troncs déracinés par le vent, des pierres couvertes de mousses; après de longues courses, des colonnes debout au milieu des bois sur les sommets, des débris de murs bâtis par les Cyclopes et encombrés de la végétation du Nord, qui élève une forêt sur des villes; çà et là un chevrier, la tête enfoncée sous le capuchon de son manteau; quelques cabanes écrasées sous un toit de dalles; dans ces cabanes une peau étendue sur la terre, des herbes sauvages et un pot d'huile : voilà ce qu'est aujourd'hui l'Arcadie des poëtes. Si Dieu le veut, ce n'est pas là que je choisirai mon tombeau, dût-on y graver l'inscription des bergers du Poussin. Il s'en faut bien que j'aie, comme eux, quitté des fêtes, et personne n'envierait le sommeil d'une terre où les os des hommes sont roulés dans les ruisseaux et balayés dans le coin des chapelles.

Un peu à l'est du village de Stéla passe une petite rivière que je pris pour le Plataniste; de l'autre côté s'élève un mamelon de rochers, inaccessible par tout autre côté que le sud : sur cette face il est encore appuyé en terrasse par quelques restes de blocs cyclopéens. A peine les eûmes-nous touchés, que nos guides se jetèrent à genoux sur les ruines. Ces hommes restèrent ainsi longtemps prosternés, sans rien dire, parmi des fûts de colonnes, des chapiteaux doriques et sous des touffes de figuiers, qui embarrassent le sol. Sans doute, les traditions pélasgiques, qui entouraient ce lieu de tant de prestiges, ont survécu dans quelque culte populaire.

La ville de Lycossure s'étendait au-dessous sur des esplanades encore bordées de citernes et de bains. Les marbres de deux temples blanchissaient sur l'herbe ; l'un d'eux avait conservé des pilastres debout, de près de six pieds de haut. Au levant, le cours sinueux du Dromoscella se perd dans la plaine de Sinano. Sur la droite s'élève le dos de l'Hellénitza ou des monts Nomiens. Au couchant, on est acculé au pied du Lycée; en sorte que c'est un des points d'où s'aperçoivent le mieux les deux caractères de ce pays : à l'ouest les cimes de cette Arcadie sauvage qui donnait à ses dieux des têtes de bêtes fauves; au levant, du côté de l'Alphée, les prairies onduleuses de cette molle Arcadie où résonnaient les chalumeaux de Pan.

Du reste, cette position est certainement[1] celle de Lycossure. Comme la plupart des villes de l'époque Achéenne, Amyclée, Sycione, Tyrinthe, et même Mycènes, sa situation est peu forte, sa citadelle médiocrement élevée au-dessus du plateau : on dirait que ces citadelles sont plutôt

[1] Surtout si l'on adopte la variante d'Olf. Müller, ἀπωτέρω pour ἀνωτέρω. Paus., VIII, 41 : *Die Dorier*, XI, 447.

faites pour entourer un sanctuaire que pour assurer un lieu de refuge. L'aspect de ces emplacements laisse penser que dans cette première antiquité, des populations à peu près homogènes se sont établies et déployées à l'aise, sans crainte de se heurter, sur des plateaux ouverts de toutes parts. Ce n'est qu'après l'arrivée des Héraclides que les crêtes des rochers ont achevé de se peupler et que le sommet de Messène et la Larisse d'Argos ont acquis toute leur importance; de même qu'en France les murs féodaux se sont élevés au-dessus des plaines et des forêts où s'étendaient avant eux sans défiance les villages des Celtes.

Lycossure appartient tout entière aux temps mythologiques; elle passait pour la première ville qui eût été bâtie. L'histoire ne la connaît que parce que ses habitants refusèrent d'en sortir pour venir grossir les faubourgs de Mégalopolis, soit, en effet, l'avantage de son site retiré, soit un reste de respect pour des lieux qu'on disait être les plus anciens témoins de la société civile. Car alors le fardeau des temps était encore léger; on croyait toucher à l'origine des choses. Aujourd'hui, au contraire, jeunes, nous nous sentons oppressés et chargés des années que nous n'avons pas vécu; le genre humain ne sait plus où chercher son berceau.

Une autre remarque, qui nous fut fournie par le nom de loup, que portait Lycossure, c'est que dans cette époque la plupart des villes étaient placées sous la protection sacrée d'un animal, dont elles adoptaient le nom, peut-être aussi l'instinct. Quand on voit la colombe de Babylone baigner ses ailes dans l'Euphrate, le lion de Léontopolis secouer sa crinière sur la vallée de l'Égypte, le chien de Cynopolis, la licorne des Persans, le loup de l'Arcadie hurler aux confins de cet horizon, il semble que l'histoire se dispose et s'ordonne tout entière sur les lois de la na-

ture brute, et que l'esprit de l'homme n'a point encore surgi de ce règne inférieur pour paraître à sa place et le régler à sa guise.

Pendant que le soleil couchant teignait d'un jaune ardent et cuivré les flaques d'eau déposées par l'Alphée, je me retournai plusieurs fois pour considérer à divers éloignements le Lycée, qui donnait son caractère à ce plateau de l'Arcadie. Si à côté de nos fleuves les fleuves de la Grèce ne sont que de chétifs torrents, elle reprend sa supériorité dans les lignes de montagnes; c'est de là qu'elle tire sa vraie beauté. Depuis le nopal et les lauriers qui ne vivent qu'au fond de la vallée, l'agnus castus, qui commence dans la même région et s'élève plus haut, le houx à petites feuilles, qui paraît où celui-ci finit, jusqu'au chêne de France et au pin de Norwége, une végétation ardente, mais non fourrée, trace autour de leurs flancs des zones où s'unissent le tropique et le pôle. A la hauteur où, dégagées de ces ombres, leurs articulations commencent à paraître nues, ce ne sont pas les aiguilles des Alpes, ni le *ballon* enflé des Vosges, ni les pics dentelés de la Calabre; mais de larges et savantes assises, superposées en terrasses, presque toujours d'un calcaire fin, souvent d'un marbre transparent, où le ciseau de l'ouvrier n'a point tremblé; rien de mou, rien d'indécis; de longues corniches horizontales, partout la ligne droite, ou au moins de rares coupoles, mais point de flèches, le tout nerveux et taillé en arêtes, le milieu entre la dureté des angles des granits et la mollesse des grès; de là peut-être un peu de monotonie, mais de la grandeur, de la pureté, et si j'osais le dire, le redoublement majestueux des faces plates de l'ordre dorique. Aussi sur l'esplanade qui domine ces montagnes, quand s'élève la frise d'un temple, l'œuvre d'art est, ce semble, le couronnement nécessaire de la

nature. De toutes parts les lignes, les formes, les harmonies errantes sur le penchant des monts, viennent à se rencontrer au sommet dans cet organe intelligent, et donner comme une figure éternelle à la pensée, qui végète au soleil, ou s'écoule en grondant au fond des vallées.

Le lendemain, il était déjà grand jour, quand, faute de chevaux, je me promenais encore avec le démogéronte sous les cyprès qui entourent la mosquée de Londari. Cet homme est du petit nombre de ceux que les angoisses de la révolution n'ont point encore réveillés de la mollesse orientale qu'ils tiennent de leurs maîtres. Au lieu de la langueur énervée d'un primat de Byzance, on pouvait cependant remarquer chez lui la paresse dédaigneuse d'un soldat. Je le trouvais toujours couché sur l'herbe, au bord des ravins, roulant dans ses doigts les grains d'un chapelet. En entrant dans sa maison, j'aperçus le turban et la longue robe blanche d'une jeune femme, qui se leva et disparut en un clin d'œil.

Vers neuf heures, deux agogiati d'Arcadia, qui passaient, me donnèrent leurs chevaux, et me suivirent à pied. Nous avions près de quinze lieues jusqu'aux ruines de Sparte, où nous voulions arriver le soir. Le chemin que j'allais parcourir était celui des armées lacédémoniennes, lorsqu'elles venaient disputer le territoire de Bélemine. Sur le revers occidental de l'Hellénitza, des touffes de houx forment sur des gradins de marbre des bosquets traversés fréquemment par de petites cascades. Des bergers, armés comme pour la défense de ces défilés, grimpent avec quelques chèvres dans les intervalles de la verdure. Après ces ravins viennent des collines labourées, où croissent la vigne, le blé, l'orge, le maïs et le blé noir. La végétation est dans toute la vallée plus avancée que dans la Messénie. Si l'on ne rencontrait quelques murailles

d'église en décombres, avec leurs peintures byzantines, leurs auréoles, leurs saints de pourpre et d'indigo, livrés au vent et à la pluie, on pourrait se croire dans quelque canton retiré de la Normandie; soit que ce chemin ait été peu fréquenté dans la guerre, soit que la mauvaise renommée et la défense des populations du Magne n'aient pas permis à l'ennemi de s'y établir à demeure.

Ce fut là que je fis, à une descente, la rencontre de l'archevêque d'Arcadia, qui allait visiter ce qui lui restait d'ouailles. Ce vieillard, revêtu de son aube, précédait une suite nombreuse de prêtres, tous en habits de fête. Sa barbe blanche retombait en flocons sur la crinière noire de son cheval. Je mis pied à terre pour le saluer. Mes guides se jetèrent à genoux sur le bord du sentier. Il s'arrêta sur un tertre, pour nous donner sa bénédiction et pour nous demander des nouvelles du président : question alors placée sur les lèvres de tout le monde, et par laquelle on ne manquait presque jamais de s'aborder.

A quarante minutes de là, de l'autre côté de Langaniako, sur un terrain découvert, jaillit une des sources de l'Eurotas. Dans un bassin de six pieds, l'eau bondit avec tant de force et de bruit, que la première chute est sans doute éloignée, et les traditions qui la repoussent à plusieurs lieues sur les limites de l'Arcadie ne sont pas sans vraisemblance. Le torrent se précipite en ligne droite sur un lit de cailloux calcaires.

Quand l'antiquité plaçait l'Eurotas et le Taygète, l'un et l'autre à la tête des héros de la Laconie, c'était à bon escient qu'elle reconnaissait ainsi un même caractère dans la nature de la vallée et dans la destinée du peuple qui l'occupait. Ceci n'est pas moins vrai des eaux que des montagnes. Malgré tout ce que les voyageurs ont dit des premières, on ne peut méconnaître une alliance d'origine

et une véritable parenté entre ces fleuves si étroits, mais si rapides, si empressés, si vite engloutis dans la mer, qui ne sont rien sans leurs rives, puisque leur beauté est tout entière dans l'ombre et le reflet des lauriers de la vallée, des blancs cailloux de marbre roulés dans leurs lits, des frontons des montagnes, du ciel éthéré qu'ils entraînent avec eux, et ces tribus grecques, si faibles, si peu nombreuses, mais si mobiles, si ardentes à mourir, si promptement épuisées et taries, qui n'ont valu quelque chose que par le génie, la gloire et d'autres ombres qu'elles ont à la hâte recueillies et réfléchies dans leur vie rapide.

En se détournant un peu à l'ouest, le chemin monte sur trois mamelons, placés en gradins et couverts de bois de myrtes, qui atteignent là à la hauteur de nos pruniers. Nous fîmes halte sur une esplanade, pour commencer en commun notre repas d'olives et de quelques grains de raisins secs. Au lieu de la chaleur de la plaine, un vent chargé de neiges nous glaça dans un moment. Rien n'est plus fréquent en Morée que ces passages de la température de l'Égypte à celle de la Suède. C'est une des causes qui préparent aux étrangers tant de maladies aiguës. Les habitants ne l'ignorent pas, et jamais ils n'arrivent près d'une montée, en plein soleil, sans se charger des lourdes couvertures que fabrique pour cela la Romélie.

Nous étions en effet sur une des terrasses du Taygète; c'était pour la première fois que je distinguais ses masses de si près, dans une si grande étendue. Le nom vraiment homérique de montagne aux cinq doigts, qu'une population assurément poétique lui donna au moyen âge, comme si ses articulations se mouvaient et s'ouvraient ainsi que la main d'un homme, ferait croire que ses cinq sommets sont vivement détachés en pics. Excepté celui de Saint-Élie, qui occupe le centre et rappelle la forme

du Mont-Blanc, les vertèbres du Taygète sont rattachées les unes aux autres par de longs plateaux. Avec leurs pyramides blanches, écrasées sous un angle obtus, çà et là laissant courir sur leurs arêtes quelques bandes bleuâtres, les sommets ressemblent à des tentes, autour desquelles le vent fait serpenter la flamme de l'étendard d'un pacha. Le pied des montagnes est en partie masqué par un second plan, qui quelquefois se déchire, et montre par delà ses escarpements un lambeau d'un grand rideau de neiges. Les flancs se projettent par saillies vigoureuses en contre-forts couleur de blocs d'airain. Ces boulevards se perdent sous des berceaux d'agnus castus, qui masquent les formes des terrains d'alluvion, où ils croissent par forêts. Sur la gauche, parallèlement à cette chaîne, s'étendent des sommets chauves.

Après deux heures de marche dans la même direction, nous descendîmes vers une plage jonchée de cannes et de feuilles de maïs. En m'approchant, je reconnus une rivière très-semblable à la rivière d'Ain, à la sortie du Bugey. Mêmes rivages, même eau à fleur de terre, seulement un peu plus resserrée, quelques îlots bourbeux, avec des lauriers rares, en partie déracinés et salis par la vase. C'était l'Eurotas. Un peu plus loin son cours qui se resserre entre des rochers; et si l'on avance encore, des bords humides, où tout annonce une inondation récente; dans cette fange quelques huttes dispersées, çà et là les traces d'une chaussée vénitienne, qui s'appuie sur des restes de voussures à pleins cintres. C'est sur ce rivage, et dans les mêmes sentiers, que Pénélope quitta son père pour suivre Ulysse.

Pendant que je suivais ainsi attentivement les bords de l'Eurotas à la tombée de la nuit, mon cheval, que je ne pus retenir par la corde qui lui liait la mâchoire infé-

rieure, et devait tenir lieu de mors, m'entraîne sous un bosquet d'oliviers. Une branche horizontale m'arrête à la course par le milieu du corps: elle aurait dû me briser les reins, elle ne fit que me froisser sur le bât et m'ensanglanter la poitrine. Déjà le matin j'avais été précipité à une descente dans le lit d'un cours d'eau, où je restai quelques instants étourdi. Tout cela nous avait fait perdre du temps. Il y avait plus de douze heures que nous marchions presque à jeun, et personne de nous ne savait précisément où nous étions. Depuis le coucher du soleil, un de mes guides refusait d'avancer, il ne se traînait qu'en murmurant. Sa chanson était depuis longtemps finie, signe certain de son épuisement.

Une des nuits les plus sombres du mois d'avril nous surprit par des torrents de pluie. Nous quittâmes l'Eurotas, et commençâmes à gravir, dans l'obscurité, une étroite rampe qui plongeait sur des escarpements à pic. Au moment où nous atteignons le sommet, un éclair brille; le cheval qui portait les bagages recule d'un pas. En un instant, je le vois qui se dresse sur ses pieds de derrière; il reste, un moment, perpendiculaire au-dessus du précipice; mais, avant que j'eusse essayé de le retenir, le poids des bagages l'avait entraîné; il avait roulé jusqu'au fond du ravin.

Mon domestique crut d'abord que c'était moi qui faisais tout ce fracas. Quant à nos Grecs, l'un entre en fureur, l'autre, c'était celui à qui appartenait le cheval, reste atterré; puis les larmes viennent, et les sanglots et les cris de *panagia*, *panagia*. Ce fut bien pis, quand, descendus à tâtons, et tout ruisselants de pluie, nous trouvâmes le pauvre animal étendu en travers d'un filet d'eau. Son maître tombe à genoux en redoublant ses cris, qui retentissent dans la nuit; malgré nos instances, il refuse de se relever.

Vous comprendrez le désespoir de cet homme, quand j'aurai ajouté qu'il avait eu les deux poignets estropiés par un biscaïen, que son cheval était son unique ressource, et qu'en général les agogiati traitent ces animaux plutôt en amis et en égaux qu'en maîtres. Avec plus d'attention, nous reconnûmes que non-seulement le cheval vivait encore, mais qu'il n'avait rien de brisé. Le fardeau qui devait l'assommer, avait au contraire amorti le coup; mais mes Grecs avaient si bien perdu la tête, que l'idée leur vint de nous laisser là, ensuite, de porter à bras nos bagages; ce que nous n'aurions pas fait au delà de cent pas. Je les divisai entre les deux chevaux qui nous restaient, traînant l'un, poussant l'autre. Quand Yorghi rencontrait un ruisseau, il le traversait à mi-corps, sans se détourner. Nous arrivions après lui de la même manière. La marche était fermée par le cheval blessé, que son maître traînait par la crinière.

Nous avions déjà passé deux cours d'eau, quand un troisième, plus large, nous arrêta court; un sol découvert, pas un arbre, l'orage toujours croissant, nous ne pouvions bivouaquer là; il fallut se séparer pour aller chercher un gué chacun de son côté. C'est alors que j'aperçus une foule de lumières, qui s'agitaient et descendaient le long de la colline opposée. Arrivées près du ruisseau, ces lumières se renversaient à fleur de terre, couraient sur les bords et venaient traverser l'eau à environ cent pas au-dessous de moi. On eût dit des feux follets. Notre surprise fut grande, en approchant, de rencontrer une caravane de moines, qui tous portaient une torche, tant la nuit était obscure. Ils nous éclairèrent pendant notre passage, nous saluèrent en italien, et, ce qui valait mieux encore, nous indiquèrent un moulin à *una quartina*.

Nous voilà donc recueillant de nouveau nos forces jus-

qu'à ce lieu de refuge. Enfin nous y touchons. Je frappe à la porte. Nos palichares crient de dehors que de bons chrétiens, Καλοὶ χριστιανοὶ, se sont égarés, et n'en peuvent plus. A cela ils mêlent, je ne sais comment, le nom de Capo d'Istria. Le maître du moulin, après plusieurs minutes, entr'ouvre la porte; en nous voyant, il nous la referme au visage; mais avant qu'il eût mis la barre, nous avions pénétré avec lui dans l'intérieur. A travers une enceinte de mulets, de bœufs, de chèvres, je parviens jusqu'à un reste de foyer, où je m'étends presque privé de mes sens. J'avais une partie du corps glacée, et de violents mouvements de fièvre. Je me rappelle confusément un groupe de femmes, qui se lèvent de dessus leurs nattes à notre arrivée. Mes guides demandent du vin, puis du lait, puis de l'eau; tout cela leur fut successivement refusé. Ce que je sais bien, c'est qu'il y avait au plus deux minutes que nous reprenions haleine vers les cendres, lorsque nous fûmes obligés de repartir. Quand nos hôtes, qui étaient une dizaine, virent que nous nous apprêtions à passer le reste de la nuit sous leur toit, ils se mirent à décrocher leurs fusils, suspendus à la muraille, et à nous harceler à hauts cris. Les femmes ne disaient rien. J'étais décidé à voir par où finirait ce tapage; mais sans que je le susse, mes bagages avaient été rechargés; Yorghi m'entraîne au milieu d'un bruit assourdissant vers l'agogiati, qui nous appelait du dehors. Nous repartîmes. Ce ne fut pas sans jeter sur tout ce qui était là des paroles de malédiction que la fatigue nous arracha; pour ma part, je les retire volontiers aujourd'hui, en pensant que nos figures exténuées, nos habits, nos armes en désordre, autorisaient ces hommes à se défier d'un coupe-gorge; leur pays est de ceux où le voyageur ne doit pas s'attendre à être reçu de nuit, si l'on ne reconnaît ou sa voix ou ses armes.

Sur l'autre bord nous trouvâmes une chaussée; vingt minutes après, le bruit des pas de nos chevaux sur des tas de briques et de pierres cassées nous avertit que nous étions au milieu d'une ville grecque. Des traces de murs rasés, une longue suite de maisons en cailloux roulés et qui forment de leurs décombres comme le lit d'un torrent; pas un être vivant, pas une lumière dans ces longs faubourgs écroulés, pas un minaret ni une masure debout; notre misérable caravane se traînant sans savoir où, jetant quelquefois un cri auquel rien ne répond; tout cela illuminé de temps en temps par un éclair, puis aussitôt après enveloppé de l'ombre épaisse du Taygète. Que tout ce voisinage de Ménélas et d'Hélène nous parut triste alors!

Nous atteignîmes enfin, exténués, une baraque en bois, qui servait de khan, et que l'on venait d'ouvrir pour nous. Il y avait au milieu une provision d'eau dans un chapiteau creusé et supporté par un fût de colonne. On nous donna, en outre, des figues et des citrons : nous comprîmes très-bien en ce moment, comment les figues de l'Italie et les raisins des Gaules avaient pu allécher vers le Midi les hordes affamées du Nord.

Peu d'instants après entre le démogéronte avec une partie de ses amis. Béni soit ce petit vieillard! Sitôt qu'il avait appris de quelle nation j'étais, et ce que je venais faire, il était accouru. Dans son jargon frank, il m'accabla d'aimables prévenances, et ne se tint pas en repos que je n'eusse accepté un asile chez lui. Nous grimpons par une échelle dans sa maison de bois. On apporte sur un plateau un salmi de lapins et des poules d'eau de l'Iri.

Du reste, je ne pouvais arriver dans des jours plus opportuns. Une grande question préoccupait tous les esprits : il s'agissait d'émigrer en masse de Mistra sur les collines de Sparte. La destruction, surtout l'insalubrité meurtrière

de la ville moderne, avaient disposé les habitants à ce changement de demeure. On était allé aux voix, le projet avait été soumis au gouvernement. J'entendis une longue harangue, où l'éparquie était conviée à fonder sur le Plataniste une église, une école et un hôpital. On battait des mains comme si déjà la Minerve Chalciœcos eût reparu sur les cinq collines. En attendant il fut décidé que, pour éviter la fièvre, on ferait, comme les fils de Pélops et les Héraclides, des digues en terre sur les bords plats de l'Eurotas, et que l'on s'interdirait les irrigations artificielles dans la culture du maïs. Si ce sont là des rêves, ils nous faisaient oublier toutes les peines du jour; puis ils prouvaient, outre un vague respect des temps passés, que la différence de position de Mistra et de Sparte est aujourd'hui, et peut-être a toujours été, une notion populaire.

Nous étions arrivés trempés de pluie. Le démogéronte, quoiqu'il fût malade et qu'il fit grand froid sur ses planches, m'enveloppa d'un lambeau de tapis, qui faisait la partie la plus considérable de son ameublement. Il y ajouta tant de soins d'une hospitalité patriarcale; il était lui-même un représentant si empressé, si original, si naïf d'une administration de klephtes, que je ne peux m'empêcher de placer ici son portrait. Petit, la taille d'un soldat laconien, les yeux et les cheveux noirs, la tête ovale, entièrement étranger au type albanais; je le vois encore avec sa veste rouge, brillante de glands d'acier, avec sa foustanelle blanche retombant à larges plis jusqu'aux genoux à la manière des temps héroïques, bondir au-dessous d'un trophée de sabres et de fusils suspendus à la cloison, une malheureuse plume à la main, qu'il serrait et maniait à la façon d'un yataghan dans les intervalles souvent assez longs, où l'expression se faisait trop attendre. Souvent je l'ai vu déchirer cinq ou six fois la même feuille sans autre

signe d'impatience qu'une plus grande ardeur à recommencer. Il y avait quelque chose de singulièrement attachant dans cette lutte où ce vieillard, encore environné d'armes, se soumettait violemment à des tensions d'esprit que de longues années de guerre lui avaient rendues, à ce qu'il paraissait, fort difficiles. Bien qu'affaibli par le climat et par une maladie qui durait encore, on le retrouvait partout, sous des branches de pins, dans les écoles, dont il avait fondé plusieurs à ses frais ; dans les marchés, dans les assemblées. Surtout il se consumait à rendre la justice sur un pauvre exemplaire d'Harménopule, le seul qui existât dans l'éparquie, et où personne heureusement ne voyait goutte. Le nom de Lacédémonien Λακεδαιμόνιος, qu'il revendiquait avec tant d'amour et une foi si sérieuse, prêtait à sa personne un attrait d'antiquité et le suivait comme l'ombre.

CHAPITRE V.

MISTRA. — SPARTE. — AMYCLÉE. — LES DORIENS ET LES CROISÉS.

De bonne heure le lendemain nous fûmes réveillés par la lecture à haute voix de la Laconie de Pausanias et par les commentaires ardents de mes hôtes et de quelques voisins, en face des collines de Sparte que le soleil levant commençait à rougir.

C'est aux croisés français qu'il faut attribuer la fondation de Mistra au treizième siècle. Les habitants de Lacédémone, qu'ils avaient prise après un siége sanglant, et dont ils avaient fait leur principal séjour, profitèrent d'une

absence de leurs maîtres pour émigrer précipitamment. Ils choisirent le versant oriental du Taygète, qu'une convention particulière avait rendu à la cour de Byzance. Ce fait montre assez combien la conquête des Latins répugnait au peuple, et quelle foi mérite la chronique que nous avons en langue vulgaire. De nos jours Mistra, dont la population était évaluée à vingt mille habitants avant la guerre, en compte à peine deux mille : elle est administrée par un éparque et par cinq démogérontes. Le premier a, de plus, sous sa dépendance Marathonisi ou le Magne oriental, Napolie de Malvoisie, Léonidi et la Tzaconie. Au centre de ce qui faisait autrefois la ville, le Taygète se déchire jusqu'à sa base, et par delà ses escarpements taillés en portique, les glaciers et les avalanches descendent un peu plus qu'à mi-côte. Presque toujours un vent froid sort de ce gouffre, et parcourt en ligne droite la plaine embrasée sur laquelle il est ouvert. A l'endroit le plus sombre et le plus abrupt, une cascade se précipite des rochers; je ne sais pourquoi cette cascade avec sa folle écume me fait penser à une jeune fille de Klephte qui descend de la montagne en sautillant et en laissant traîner derrière elle son long turban de lin. Au nord de l'ouverture, la pointe d'un piton porte au-dessous des neiges les murs à redans du Castron. Depuis peu de temps seulement on sait que cette forteresse a été fondée par Guillaume de Villehardouin, pour contenir la tribu des Mélinges et commander les défilés de la Messénie. Au sud, un pic presque pareil, et sur sa crête des touffes d'arbres qui font face au château, quelques pins clair-semés, suspendus dans les crevasses. C'est, dit-on, dans l'une d'elles qu'Aristomène fut précipité et retenu sur les ailes d'un aigle; en sorte que les Héraclides et les croisés se mesurent et se regardent de près sur ces deux sommets.

L'arc, dont ils forment les points extrêmes, est fermé par la ville moderne. L'aile du nord, la Tritsella ou la partie génoise, offre un bel ensemble de hautes maisons bien étagées, de galeries, de tours, de jardins de citronniers. Vous croiriez toucher, enfin, à une ville orientale, dont les habitants sont endormis sous les parfums des orangers. Mais, approchez; ces toits sont renversés, ces murs crevés, ces rues encombrées; personne ne paraît aux fenêtres lézardées, enfin il n'y a pas un être vivant au milieu de cette féerie. Il en est à peu près de même à l'extrémité opposée, dans Parori, si ce n'est que les restes sont plus misérables.

Çà et là, une femme assise sur les pierres à l'entrée d'une hutte, les pieds nus, un turban de laine roulé autour de ses cheveux noirs, se lève, croise les bras, et, sans rien dire, incline la tête sur sa poitrine quand vous passez. Une autre va laver pour la Pâques un voile, une ceinture dans un sarcophage antique, à côté de la fontaine. C'est dans la partie basse ou le Katôchorion, que la population s'est rassemblée. Une rue de soixante-dix baraques nouvelles, toutes en bois, et dans les plus hautes un étage, circule parallèlement au Taygète entre deux rangs de décombres. Quand je la traversai, c'était jour de marché : les femmes apportaient leur coton filé et leur yaourti; les hommes un peu de laine, des nattes, des tapis faits sur les lieux, des renards, des canards sauvages, quelque yataghan désormais inutile, et, s'il se trouve par hasard un étranger, un sachet de médailles byzantines, qu'ils échangent contre une capote d'Albanie, une ceinture de lin, une outre d'huile, quelques livres de farine de lentille; car tout se trouve dans les magnifiques maisons *pollà kalà spitia* de Mistra.

Le faible et tranquille murmure de cette foule, quel-

quelois tout à fait suspendu par la venue d'un crieur public qui promulgue quelque ordonnance de notre démogéronte, est continuellement dominé par le bruit des marteaux qui frappent sur les pierres, les planches, les tuiles, et annoncent partout une singulière hâte de reconstruction. L'Amphion qui préside à cette œuvre est un vieillard aveugle, assis sur les bords de la Panthalama; une lyre à trois cordes à la main, il en tire un son de vielle; il psalmodie un chant nouveau sur Capo-d'Istria, que l'on m'a répété, et que je regrette de n'avoir pas transcrit. De temps en temps passe un groupe de Mainottes qui retournent chez eux, au galop sur leurs petits chevaux noirs, les fusils en bandoulière, la marche, les gestes précipités, le regard sombre et ardent, encore tout étonnés de la force invisible qui enchaîne leur violence.

Quand vous aurez parcouru le pied de ces rochers et fouillé les moindres recoins de ce nid d'aigles, il vous restera encore à trouver le contraste le plus opposé à ce qui précède. Près d'un bosquet d'orangers, dans les décombres d'une maison brûlée, un jeune Grec, tel que j'en ai rencontré plusieurs, me présente à sa sœur au blanc turban; elle nous apporte, en tremblant, une tasse d'argent et une pipe au tuyau de cerisier. Ce jeune homme, au milieu de l'extermination des siens, a été saisi de la curiosité passionnée de l'antiquité. Des inscriptions, des livres dépareillés sont épars autour de lui dans sa masure. Il cherche une variante de saint Basile; il m'apprend où les manuscrits ont été enfouis. Maintenant couché sur sa natte de jonc, parmi des débris de chapiteaux, il feuillette la traduction en grec moderne de la métaphysique de Kant[1]. Si j'étais

[1] Cette traduction est de Koyma; elle a été publiée en 1828.

sculpteur, et si j'avais à représenter dans un bas-relief le génie renaissant de la Grèce, je le prendrais pour modèle.

Pendant que nous sortions à l'ouest du côté de Sparte, un groupe de cavaliers se formait au bord du sentier, autour de l'aveugle dont j'ai parlé plus haut et qui s'accompagnait de sa guzla un chant sur Missolonghi; on me le transcrivit, et je le publie ici. Au nom de l'un des capitaines les plus braves d'Hydra ce chant associe un pressentiment d'immortalité très-rare dans ces petits poëmes. On connaît l'histoire de Tzamados, qui mourut à Sphactérie, avec le comte Santa Rosa, et dont le brick traversa en calme toute la flotte turque, composée de trente vaisseaux.

Si j'étais un oiseau pour voler et fondre sur Missolonghi,
Pour voir comment le sabre y joue, comment le fusil y éclate,
Comment combat l'invincible épervier de Romélie!
Mais un oiseau aux ailes d'or me dit en chansonnant :
Arrête-toi, Yorghi, et si tu as soif de sang arabe,
Ici sont autant d'infidèles que tu en veux tuer.
Vois tu là-bas, au loin, ces vaisseaux turcs?
La mort descend sur eux; ils vont tomber en poussière.
— O mon oiseau, comment sais-tu ce que tu viens de dire?
— Je te semble un oiseau; mais ce n'est point un oiseau que je suis.
Sur le bord de l'île, vis-à-vis de Navarin,
Là j'ai laissé mon dernier souffle en combattant.
Je suis Tzamados, et je reviens au monde.
Du haut du ciel, où je demeure, je vous regarde;
Mais c'était mon désir de vous voir de plus près sur la terre.
— Et que viens-tu voir aujourd'hui chez nous dans ce pauvre pays?
Ne sais-tu pas ce qui est arrivé, et ce qu'on fait en Morée?
— O mon Yorghi, ne t'abandonne pas, ne te décourage pas.
Si la Morée ne combat pas, le jour n'est pas loin
Où elle bondira comme un lion, où elle brisera l'ennemi
Des os noirs seront semés autour de Missolonghi,
Et les lions de Souli en feront leur pâture :
Et l'oiseau s'envola, et il monta vers le ciel [1]

[1] Voir le texte à la fin du volume.

Je me suis demandé souvent quelle sorte de poésie doit naître spontanément dans ces montagnes et chez ce peuple. Il m'a toujours paru qu'une âme d'une mollesse désespérée pourrait seule porter aujourd'hui dans ce pays les rêveries que le silence des Orientaux y rendait autrefois naturelles. C'est au génie de nos villes à aller s'y armer et s'y tremper d'acier. D'abord, l'impression de la Grèce antique vous gagne et vous aguerrit ; ce foyer de lumières, qui des montagnes, des vallées, des eaux, des pierres, des arbres, afflue dans votre pensée, en chasse toutes les ombres romanesques. La vie âpre que vous menez, réveille en vous l'instinct de l'homme de proie. Lorsque vous avez respiré en passant l'odeur fétide des villes ruinées, quand vous avez roulé sous vos pieds des ossements d'hommes mêlés au sable de la mer, ou des têtes séparées du tronc sur l'herbe des prés, rien ne vous semble plus beau que le long fusil d'un palichare, ses deux pistolets argentés, sa ceinture dorée, son yataghan dans son fourreau de bois. Je ne sais quel peu de valeur vous vous donnez à vous-même ; comment l'âme se sent appauvrie et dépouillée de ses fleurs les plus vivaces, combien de nuances, d'images, d'élans de pitié, s'effacent ou se concentrent dans l'insouciance de la mort.

C'est le résumé de tous ces chants, admirables pour le dédain et l'indifférence du carnage. On dirait d'un Klephte traqué au sommet d'une montagne, tant ils se hâtent de finir ; du reste nus et fauves, autant que les crêtes d'où l'on n'entend que glapir l'épervier. Ils sont fort aimés du peuple, qui les chante à demi-voix ; le reste de la nation les connaît peu ou les méprise. Il leur manque cette âme religieuse d'où sortent les Iliades.

Nous ne marchâmes pas longtemps sans nous apercevoir que cette plaine, formée de lits de cailloux roulés,

porte la double empreinte d'une révolution dans la nature et dans l'histoire, et confirme la tradition primitive des Léléges, qui, à leur arrivée, la trouvèrent encore cachée sous les eaux. Des plantations de mûriers, de vignes, entremêlées de champs de fèves, conduisent au bord du Scapias, et un peu plus loin jusqu'à la Magoulitza, dont le petit pont croule sous le pas des chèvres. Quelques palmiers, jetés là par hasard, végètent près des restes d'une ville arabe. Bientôt apparaissent quelques soubassements en brique, puis des terres labourées, puis des landes incultes, et enfin, après une demi-lieue droit au levant, un mur jaunâtre, qu'on dirait ébranlé par le bélier; car ses assises se sont désunies. Vous touchez à la citadelle.

Ce fragment antique, haut de quinze pieds, le seul que vous rencontrerez, appartient au temps où Sparte, privée de son génie, eut besoin d'une enceinte pour se défendre. Les pierres sont moins larges d'un tiers que celles de Messène. Un peu au-dessous de l'angle sud s'ouvre une large excavation; c'est l'emplacement vide d'un théâtre; il n'y a ni marbres, ni gradins, tout au plus quelques briques dans le proscenium. Le reste de cette face est bordé par une muraille gothique, surmontée de tours. A son extrémité croule un cirque byzantin en cailloutage. Le côté du Levant est masqué par un mur à peu près pareil, quelquefois appuyé sur trois assises antiques. Ce n'est que vers le nord que l'acropole est accessible sans presque aucun obstacle.

J'insiste sur ces masures, parce que j'ai à reprocher aux voyageurs de n'en avoir rien dit. Quand j'arrivai sur le plateau de la citadelle, je m'attendais à ne voir que des champs abandonnés depuis l'antiquité. J'aperçus, au contraire, dans une foule de directions, des tours, de hauts

murs, des chapelles, tous les débris d'une forteresse du moyen âge; mais, à la vérité, pas une colonne grecque. Je ne savais comment retrouver à travers les créneaux des barons de Champlitte, les pas de Pénélope sur la rosée, les traces du char de Télémaque, l'inscription des trois cents; Sparte me semblait inhumée sous les arceaux d'un caveau féodal.

Malgré les tremblements de terre qui ont plus d'une fois bouleversé le sol, les monticules dont il se compose ne sont ni déchirés ni anguleux. Les formes en sont singulièrement onduleuses. Quelques-uns sont étagés en glacis qu'on croirait de main d'hommes. Une herbe chétive couvre le flanc de ces buttes. Quand le jour baisse et que les montagnes, à la distance d'une lieue, projettent des masses d'ombres et laissent ces tertres étinceler sur la cime, vous diriez d'un bûcher qui s'éteint sur le tombeau d'un héros d'Homère.

Du nord au sud, ils forment une digue naturelle sur le bord d'une plaine qui n'a jamais plus de trois lieues de large, mais dont la longueur se perd à l'horizon entre deux murailles bleues. Du haut de la plus élevée de ces buttes, un bruit continuel d'eaux courantes arrête vos yeux à l'est sur une rivière verdâtre, où descend un chemin frayé. Cette rivière, qui fait un coude un peu plus haut, poursuit son cours au sud, en ligne droite. Plombé, marécageux, le lit de gravier, dont elle ne remplit que le tiers, est bordé de quelques arbousiers noyés ou déracinés. On n'entend là que le coassement des grenouilles; de l'autre côté de l'Eurotas blanchissent, car c'est lui que nous venons de visiter, au milieu d'une touffe de cyprès et de peupliers, les ruines de deux châteaux, sur les premières croupes du mont Ménélaion. Plus loin, ces croupes se relèvent en terrasses rougeâtres, et ferment l'hori-

zon que décrit une ligne presque imperceptible de neige.

Si le profil de ces montagnes est amolli, la plaine qui s'allonge à leurs pieds et à droite du fleuve, l'est plus encore. Comment reproduire ces ondulations du sol, que varient la verdure pâle des mûriers, la verdure plus foncée des blés, les lits de cailloux qui le traversent de raies de marbre étincelantes ? Avec cette voluptueuse harmonie de contours, que devient la figure austère de la Sparte de l'histoire? N'est-ce pas plutôt la couche parfumée de l'Hélène d'Homère, aux cheveux ondoyants, aux grâces ioniennes? elle qui vécut dans ces lieux, n'est-elle pas le génie et l'enfant de cette vallée?

Mais, pour trouver le caractère opposé, il ne faut que se tourner au couchant. De ce côté, la molle vallée est heurtée par les redans du Taygète dans toute sa longueur et parallèlement au Ménale, avec une vigueur unique peut-être sur le continent grec. A la base, arêtes, blocs, contre-forts bronzés et nus, qui se projettent dans la plaine; pics armés de citadelles, villes, villages croulants dans les ravins comme des terres délavées par la fonte des glaces, croupes rudes et déchirées ; le tout sombre et pareil à une phalange d'hoplites, se traînant en tortue sous une écaille de boucliers d'airain ; puis, sur un second plan, crêtes chauves, blanchâtres, l'air sauvage des lieux où l'homme ne vit pas ; puis, encore plus haut, flocons épars d'ivoire, d'argent, d'or, d'indigo, suspendus aux rochers, glaciers, avalanches, pics enveloppés de fourrures de neige : c'est de ce côté et dans ces lignes que se conservent, avec d'éternelles inscriptions, l'âpreté, la renommée belliqueuse, l'âme de Klephte de la Sparte historique.

Il est certain que cette chaîne de montagnes redouble l'effet naturel de la plaine, et si la physionomie de Lacédémone tient à la fois de la pompe de Ménélas, de la ru-

desse de Lycurgue, de l'austérité d'un camp dorien, et des enchantements d'Hélène, on peut dire que les harmonies de la vallée ne sont si complètes que par le contraste de la vigueur toute laconienne du Taygète et des molles et tranquilles baies d'orangers, où il se perd et s'énerve à sa base.

Les collines, étant séparées, forment entre elles des cavités naturelles, qui faisaient dire à Homère la profonde Lacédémone, peut-être en parlant de toute la vallée. Ces hauteurs étaient chacune occupées par des bourgs, qui avaient leur nom particulier, s'étendaient sans murailles, peuplés de conquérants doriens, jouissaient de tous les droits de la cité, faisaient eux-mêmes la cité. On en comptait cinq, que l'on retrouve encore. Le reste était abandonné aux Périœuques, assez semblables aux Raias, que les Turcs protégent aux portes de leurs villes, et qui sont chargés de cultiver les champs. Cette division faisait présager de loin à Thucydide, combien Sparte paraîtrait un jour misérable dans ses ruines. Si l'on en suivait l'histoire depuis Polydore jusqu'aux seigneurs français, on verrait qu'elle s'est toujours principalement étendue au sud-ouest, là où se trouve encore le plus grand nombre de débris. Au milieu du désordre de Pausanias, on reconnaît pourtant qu'en partant de cette face, il suit la circonférence d'un cercle qui le ramène au même point.

Si vous regardez au sud, vous trouvez une lande plate, encombrée de restes de chapelles, et qui se prolonge jusqu'au confluent de la Magoula. C'est au milieu de ces chapelles et sous leurs soubassements, qu'il faut chercher la place publique, le palais des éphores, le portique des Perses, la place des festins communs. Tout ce terrain est marqué par des fondements helléniques, et des masses de pierres taillées, dont quelques-unes ont plus de cinq

pieds de long sur trois de haut. J'y ai ramassé des fragments de bronze; un tombeau à moitié encore enfoui dans le sol, que j'y ai vu, présentait un bas-relief formé de serpents et de torses humains. Le pope de Cologonia venait de découvrir ce monument. Peut-être est-ce le tombeau d'un roi de la famille des Agiades ou même celui de Pausanias; mais alors il serait plus près de l'acropole.

A l'est la plaine est séparée de l'Eurotas par une colline nue, sans aucun reste. C'est sur cette hauteur, qui domine à la fois la rivière et le sentier d'Amyclée, que je placerais l'enceinte de Neptune-Ténarius, l'Hellénium, où la guerre de Troie fut décidée, et la longue rue Aphétaïs, où Ulysse disputa Pénélope à la course.

Au couchant, des bois de mûriers, des blés, la plaine jusqu'à Mistra, une large tour en briques; plus près de vous, un petit bassin, formé par deux collines qui courent à angle aigu sur le Taygète. C'est sous ces touffes d'arbres que l'on me montra les soubassements d'un temple, qu'un jeune Grec me donna pour celui d'Esculape; ce qui s'accorderait assez bien avec l'ancienne topographie. Sur les mêmes terrains unis étaient le trophée de Pollux, le Dromos, je pense aussi, le Plataniste. Il faut pourtant remarquer que l'on connaît de nos jours un village du nom de Platane, vis-à-vis de l'ancienne Thérapné, tout à côté du Phœbeum, avec lequel il était uni dans les usages civils.

Un soir, que je revenais à Mistra en furetant sous les mûriers qui couvrent le sol, au moment où je pensais être le plus seul, j'arrivai auprès d'un petit enclos d'orangers, de la grandeur de nos plus gros noyers, et qui jusqu'à la cime étaient couverts de fruits. Sous ces beaux arbres, loin des sentiers, était une chétive cabane d'une singulière construction : des colonnes de marbre, roulées

à terre, faisaient les fondements des quatre faces. D'autres qui étaient debout soutenaient une claie haute de moins de six pieds. Le toit de roseau était ombragé par des branches vertes de lauriers. Un molosse au long poil lappait des gorgées d'eau dans les creux d'un chapiteau dorique, placé en face de la porte. Une femme appuyée contre une des colonnes tenait son enfant endormi et filait du coton. Quand le maître de la maison me vit, il laissa sa charrue, dont le soc était de bois, et il alla remplir pour moi une petite natte d'oranges. Il m'apporta en outre deux têtes de statue; l'une de Faune, l'autre avec des tresses de cheveux en bandelettes. Il me montra encore à côté de son jardin deux inscriptions, que je copiai.

Je ne sais si la maison de Ménélas lui-même, qui devait être dans les environs, m'eût reporté plus naturellement dans les temps homériques que la rencontre de cette cabane, de cet homme, dans cet endroit, dans ce moment, et après l'isolement de la journée entière. La nature vous renvoie toujours d'elle-même à l'impression des âges les plus lointains de l'histoire. En vain des races se sont mêlées ou renouvelées; sitôt qu'elle retombe dans la solitude, elle reprend, comme si rien ne s'était passé, le début de son ancien poëme, et recompose le premier tableau de l'épopée.

Si vous regardez au nord, c'est le côté le plus monotone, le plus dépouillé de débris; c'est aussi celui où la ville s'étendait le moins. Vous avez sous les yeux deux collines étagées en glacis comme par la culture des vignes, et surmontées d'une esplanade. Sur la plus petite, qui est à gauche, j'établirais le temple de la Vénus enchaînée, sur l'autre celui de Lycurgue et le monument des Dioscures.

Enfin, au sud, vous êtes séparé de l'Eurotas, d'abord

par des buttes, puis par une plage de limon. Quand j'y descendis, mon cheval enfonça jusqu'au poitrail dans ce quartier des Limnæ. Quelques enfants, couverts de boue, brûlaient des racines de lentisques dans le même endroit où les enfants de Sparte étaient fouettés jusqu'au sang sur l'autel de la Diane marécageuse. Que feraient là les cygnes des Tyndarides? Il n'y a plus même de lauriers, seulement un bruit assourdissant de grenouilles. L'Eurotas, qui est en cet endroit fort rapide, divise son cours en deux branches, dont la plus profonde est sur la rive gauche : le gué est une vingtaine de toises plus haut ; les restes du pont Babyx, s'il y en a, étaient cachés sous les eaux. En face, on suit les traces d'un long mur, qui court parallèlement au fleuve : c'est probablement celui qu'on éleva pour la première fois contre l'attaque de Pyrrhus. Du reste, dans toute cette enceinte je ne rencontrai qu'un renard, que je fis partir de son terrier, et une couleuvre énorme qu'un épervier venait de déchiqueter ; elle se roulait encore au soleil toute sanglante, près des fondements du temple de Minerve Chalciœcos.

Le chemin qui de Sparte conduit à Schiavo-Chorio par Mistra a un peu moins de deux lieues ; presque toujours il suit le pied des montagnes. Après le faubourg de Parori, plusieurs villages sont coupés par des ruisseaux du même nom : tels que Agiani, Gournari, etc. Dans l'antiquité, cette vallée pouvait mériter le nom de province aux cent villes. Aujourd'hui ces villes sont quelques tanières abandonnées aux fugitifs de Romélie. J'eus la curiosité d'entrer dans l'une d'elles, faite de boue, de feuilles et de mottes de gazon : on n'y pénètre qu'en se traînant sur le ventre. Dans l'intérieur il n'y avait rien qu'un pot de terre ; la maîtresse de cette hutte était une femme des environs de Thèbes, dont le mari faisait la

guerre avec les bandes d'Ipsilanti. Elle s'était bâti elle-même cette tanière avec l'aide de ses deux enfants, et elle était occupée à faire aux champs sa récolte de racines et de lavande. Voilà l'histoire de presque toutes les populations grecques, depuis le golfe d'Arta jusqu'à Zeitoun.

Entre Godène et Mandra nous reçûmes, à travers champs, le *kal' imèra sàs* d'un homme qui évitait les sentiers battus, et portait les armes les plus brillantes que j'eusse encore vues. Ce capitaine Mainotte était, il y a peu de temps, une espèce de brigand qui ravageait les environs de Mistra. Depuis la nouvelle administration qui lui a lié les mains, ne sachant que faire, il s'est mis à gagner quelques piastres en arrosant les champs de maïs qu'il pillait encore l'année dernière; cependant il évite de s'approcher de la ville.

De longs et beaux débris de chaussée vénitienne qui aboutissent au porche de quelque chapelle abandonnée, les aqueducs des doges, qui portent leur eau à des baraques de moulin, et ces moulins, se remplaçant dans le même endroit depuis la plus haute antiquité et la mythologie des Achéens, conduisent à Tzoka, où sont plusieurs colonnes de marbre, peut-être les restes d'Alésia. Ce village n'est peuplé qu'en hiver. A l'approche du printemps, les habitants, comme ceux du Valais, le quittent pour aller garder leurs chèvres sur les plateaux du Taygète. La tour qui le domine, et que Dodwell a prise pour un débris d'acropole, est une muraille turque, assise sur un roc d'un calcaire fin et grisâtre, peut-être le marbre vert des Lacédémoniens. Nous étions précisément au-dessous de l'ancien sommet du Taletum, où les chevaux sacrifiés à Apollon ont été remplacés par le char de saint Élie.

Le lit desséché du Soka ou Phellias coupe la vallée

jusqu'à l'Eurotas, qui se cache derrière la chaîne de Bardounia. Un haut cyprès marque au milieu de la plaine l'emplacement d'Amyclée. Ce nom rappelle les plus poétiques et les plus profonds mystères dont l'histoire ait enveloppé une ville : le séjour des Tyndarides, le tombeau de Cassandre, la colère d'Oreste, l'alliance avec les Minyens de Lemnos et les Cadméens d'Orchomène, les migrations de la race achéenne vers Ténédos, vers Lesbos, et la contrée à laquelle elle laissa son nom.

Quand Sparte domina, l'ancien type des Éoliens se conserva dans Amyclée; les dieux pélasgiques s'unirent chez elle aux dieux doriens qui lui furent imposés, et elle imagina des fêtes, où la religion de la Cybèle de Samothrace se perpétua sous la figure de l'Apollon des Hyperboréens. Au moyen âge, sous le nom de Nicli, Amyclée présenta quelque temps une des scènes les plus étranges des croisades; les nobles châtelaines venues de Bourgogne et de Provence, n'ayant avec elles que leurs varlets et leurs faucons, se tenaient là tout le jour au haut des murs, attendant leurs seigneurs, retenus prisonniers à Constantinople. Vingt chaumières de roseau forment aujourd'hui les deux hameaux de Schiavo-Chorio et de Mouzdi.

L'espace qui les sépare est occupé par six chapelles ruinées, sur l'une desquelles je lus dans une inscription antique le nom d'Amyclée. De larges et informes blocs, qu'on pourrait croire cyclopéens, sont entassés sur des tertres. Je mesurai une patère de six pieds de diamètre, où croissaient, au lieu des jacinthes d'Apollon, les fleurs livides de l'asphodèle du Tartare. Des champs de blé et d'orge, encore verts, s'étendent là à une demi-lieue en tous sens. Les touffes de *flômos*, dont les belles tiges, d'un jaune de safran, répandent sur tout le reste de la

plaine une odeur fade et pestilentielle, ont été extirpées en cet endroit. Cette plante, qui s'établit sur presque toutes les villes abandonnées, antiques ou modernes, sur les montagnes aussi bien que dans les vallées, bloque peu à peu les villages, en chasse les habitants, et les poursuit de terreurs superstitieuses. Il n'est pas de fléaux que les hommes du pays ne lui attribuent; c'est à son absence qu'ils croient qu'est due la salubrité de Schiavo-Chorio.

Au reste, rien n'est plus triste que le silence de ces villages, où l'approche des hommes n'est annoncée par aucun bruit d'animaux domestiques; toutes les huttes closes et personne au dehors, seulement quelque chien de Laconie, qui, sans aboyer, s'élance sur vous à l'improviste, et ne lâche prise qu'en emportant un lambeau de vos habits. Cette dépopulation d'animaux encore plus que d'hommes, outre qu'elle est le principal obstacle à l'agriculture, augmente beaucoup l'impression de détresse de la Morée, même dans les lieux où les végétaux n'ont pas été incendiés. C'est un événement dans la journée d'un voyageur que la rencontre d'un bœuf; encore la race en est-elle tout à fait dégénérée. Les ânes et les cochons, les derniers surtout, sont entièrement détruits. Quelques troupeaux de chèvres, quelques petits chevaux efflanqués, dont on ne se sert pas pour le labourage, voilà tout ce qui reste. Il est inutile de dire qu'il ne se trouverait pas dans la Grèce entière un chariot à deux roues. Quant aux oiseaux, des bandes de corbeaux s'abattent dans la Messénie, près des campements d'Ibrahim et des squelettes étendus sur les grèves. Dans les golfes de Calamata, de Corinthe, d'Épidaure, c'est à peine si vous découvrez un goëland. Posé sur la lame, il ressemble à un flocon d'écume, jusqu'à ce qu'il secoue ses grandes ailes blanches. Dans l'Argolide il y a des troupeaux de cigognes, qui se promènent à côté

des laboureurs, souvent à moins de dix pas. Sur les plateaux marécageux de l'Arcadie, des familles de canards sauvages partent sous vos pieds avec le bruit assourdissant d'une roue de moulin. Au sommet des montagnes, des aigles, des éperviers bruns, le bec-jaune, la queue-en-éventail, tracent leurs cercles monotones autour des soubassements des acropoles; mais ni l'alouette, ni le moineau, ni le pinson, ni aucun des oiseaux qui, ailleurs, animent le voisinage de l'homme, ne se montrent près des cabanes. Les forêts d'oliviers sont aussi presque entièrement muettes, abandonnées aux crabes, aux scorpions, à des couleuvres de cinq à six pieds. Je ne sais ce qu'est devenu le rossignol. Je ne l'ai jamais entendu, quoique j'aie vu en Grèce la fin de l'hiver et le commencement du printemps. Il n'y a qu'une voix qui n'a cessé de retentir à chacune de mes stations; c'est celle du chat-huant. Ce cri traînant, que je retrouve chaque soir à la couchée, presque toujours mêlé à celui du chacal, souvent sur ma tête, et si près de moi qu'il me tient à demi éveillé, me poursuit jusque dans le sommeil de l'angoisse et des misères de la journée.

Le démogéronte de Schiavo-Chorio m'accompagna à une demi-lieue au levant, jusqu'à un monument fort extraordinaire, encore peu connu même à Mistra. Il y a quelques années, quarante hommes ont mis vingt-trois jours à creuser l'une des pentes de la colline, où il est renfermé. Les terres se sont éboulées, et l'on ne peut mesurer qu'une pierre horizontale, de dix pieds de long, qui paraît former l'architrave d'une porte, semblable à celle du trésor de Mycènes; d'autres pierres perpendiculaires, mais sorties de leur aplomb, supportent cette masse. Le reste est enfoui sous une éminence couverte de lavande. Si l'on compare ces débris aux monuments analogues de l'Argo-

lide, on ne peut guère douter qu'un reste de l'époque des Pélopides est enseveli sous ces herbes. C'est le seul débris de la civilisation achéenne d'Amyclée et de Thérapné; on peut choisir entre le tombeau de Cassandre et ceux des Dioscures ou d'Hélène[1].

Du sommet de ce tertre, nous avions à nos pieds le lit de l'Eurotas, les chaumières de Baphio, et au couchant la tour démantelée de Mahmoud-Bey; ce dernier édifice servit de texte aux récits de mon guide. Il y avait soutenu avec quelques palichares un assez long siége contre l'artillerie d'un corps d'armée. Il fallut ouvrir une mine pour réduire cette petite garnison, qui s'ouvrit un passage au milieu de la nuit. L'éparque de Mistra a achevé de faire sauter les murailles, de peur qu'elles ne servent de repaire à quelque capitaine Mainotte.

Ainsi nous n'étions occupés sur ce tombeau achéen que d'un obscur fait d'armes d'un palichare; la même chose m'est arrivée plusieurs fois. Cependant, loin que la Grèce nouvelle amortisse le souvenir de la Grèce antique, elle le rend souvent plus réel et plus immédiat. Si le contraste des colonnes renversées et des minarets debout est perdu aujourd'hui pour le poëte, la destruction a donné au présent et au passé presque la même forme, et le sens historique se réveille à chaque pas. Je quitte les décombres des Moréotes pour les décombres du Péloponèse; mais ce ne sont toujours que des ruines. Les huttes des Roméliotes, transportées dans la Morée, remettent à peu près sous mes yeux la fuite des Béotiens devant les invasions des Mèdes et l'encombrement des Périœques au Pirée, au moment de la peste de Thucydide. Je crois comprendre mieux la figure de Philopœmen, sa modestie, son audace,

[1] Otf. Müller, *die Dorier*, p. 92.

son esprit de stratagème, depuis que j'ai senti sur mes joues les moustaches fauves de Nikitas et que j'ai dormi sur la natte des soldats de Botzaris et de Karaiskaky. Il ne faudrait pas s'étonner si la révolution grecque, comme la nôtre, servait un jour à l'intelligence de l'antiquité, et s'il sortait du spectacle de la vie et des traditions des palichares un tableau qui donnât plus de naturel aux créations déjà si larges et si vivantes de la philologie moderne.

Je revis plusieurs fois et à différentes heures les lieux dont je viens de parler. Quand enfin il fallut partir pour Tripolitza, j'envoyai les guides m'attendre au défilé de Klissoura, et je voulus passer encore une fois seul par Sparte. Ces ruines, qui m'avaient peu frappé en arrivant, sont celles que j'ai eu le plus de peine à quitter. Il y en a plusieurs dont l'effet est plus soudain : Argos, Athènes, même Corinthe. Mais cette vallée de Laconie, qui n'ouvre nulle part d'issue, vous enserre et vous invite à vous arrêter. Autant est lente l'impression qu'on en reçoit, autant elle est profonde et soutenue. Cet enchantement qui me retenait est le même qui maintint parmi les Doriens l'esprit de retraite, l'envie de conserver, le mépris des conquêtes et de la mer. Le génie spiritualiste fit d'eux les protestants du polythéisme.

Après avoir parcouru une partie du chemin qu'ils suivirent dans leur invasion, j'ai pu remarquer avec quel instinct merveilleux une race choisit le lieu qui est le mieux fait pour elle. Ni les terrasses de Sicyone, ni les rivages de Corinthe, ni la plaine d'Argos, malgré ses champs tout préparés, et quoique la conquête eût commencé par là, ne furent capables d'arrêter les Doriens. Le spectacle agité de la mer, un mobile horizon partout ouvert qui invite à partir, n'étaient point faits pour un peuple naturellement

recueilli et fixe dans sa forme. A travers les gorges et les défilés de terre, il continua ses migrations jusqu'à ce qu'il rencontrât un lieu enclos de toutes parts, une solitude armée, séparée du tumulte du monde grec, une autre vallée de Pénée, mieux défendue que celle d'où il sortait, pour réaliser, dans l'âge mûr, les contemplations de sa jeunesse.

Pour moi, je m'étais accoutumé en peu de jours à voir chaque matin, en ouvrant les yeux, les collines du Phœbeum et de l'acropole, à y faire mes repas d'olives et boire de l'eau de l'Eurotas. Cette vie me semblait ne devoir jamais finir. Tant que je pus distinguer ces petites cimes grisâtres, c'est-à-dire, pendant une lieue et demie, je m'arrêtai souvent pour les regarder. Je mis encore pied à terre au coucher du soleil pour saluer, du milieu de la chaîne opposée, les sommets du Taygète. Mais sur l'une des crêtes les plus abandonnées de la Morée, près du champ de bataille de Sellasie, quand je ne vis plus rien, et que je fus étendu près d'un tison entre les masures d'un khan, et foulé aux pieds toute la nuit par des Mainottes errants, mon isolement fut grand, je l'avoue; il me sembla que je m'apercevais pour la première fois de la détresse de ce pays. Je laisse à d'autres à expliquer comment une ruine, bien moins, quelques tertres de cailloux que vous ne reverrez jamais, peuvent vous manquer plus que votre terre natale. Peut-être est-ce que les ruines des peuples se répètent et se réfléchissent dans l'âme de chaque homme qui les contemple; peut-être font-elles crouler en nous subitement tout ce qui n'y est pas immortel; car ce qui me manquait, c'était bien moins Sparte que les choses que je ne trouvais plus en moi. Je ne sais quoi me disait que j'avais laissé les plus beaux et les derniers fantômes de ma jeunesse dans les décombres du Palæochorio, et que pour longtemps je retrouverais au milieu de tous les spec-

tacles l'odeur des grèves plombées de l'Eurotas et les tombeaux remplis du sable de la Magoulitza.

CHAPITRE VI.

CHAMP DE BATAILLE DE SELLASIE. — LA FLORE LACÉDÉMONIENNE. — HARMONIES DES FORMES VÉGÉTALES ET DES SOCIÉTÉS HUMAINES. — TRIPOLITZA. — TÉGÉE.

Au moment où nous traversons l'Eurotas sur un pont d'une seule arche, les sons criards d'un pipeau retentissent sur l'autre rive. Une troupe d'hommes étaient étendus sur des peaux de mouton, les fusils couchés à côté d'eux, les besaces et les outres réunies en monceaux. Vis-à-vis, quelques femmes en turban s'appuyaient sur les rochers. Un groupe de jeunes filles dansaient sur une pelouse en se tenant par la main ; elles formaient une ronde brisée dont les deux extrémités se poursuivent et se balancent sans se réunir jamais. C'était la danse des femmes de Calavryta, lorsqu'elles se précipitaient une à une du haut des rochers. Ici, le lieu retiré, de hauts pitons qui bornent la vue, des chèvres à demi cachées dans les niches de ces pitons, la rivière qui encadrait ce petit tableau dans une bordure de roseaux et d'ombres, lui prêtaient une grâce indéfinissable. Polybe s'est plu à décrire ce même endroit; ce fut un des campements de Philippe[1].

Faut-il reconnaître l'Œnus sous le nom de *Karabaraliska*, dont on suit longtemps le lit desséché? Du temps de Polybe, c'était déjà le torrent qui servait de chemin.

[1] *Ἔσι γὰρ ἐπὶ τῆς ἀρχῆς τῶν προειρημένων στενῶν*..., etc. Jusqu'à ces mots : *στρατοπεδεύειν δὲ ἐν καλλίστῳ*, etc., p. 371.

Cléomène passa sur ce sable fin, le soir de la déroute, lorsque, presque seul et toute son armée exterminée, il alla porter sa tête aux couleuvres d'Alexandrie. Cette route, par où Sparte fut toujours attaquée et où elle finit par périr, est un des points les plus obscurs de la géographie ancienne. Comment les voyageurs l'ont-ils traversée sans se rappeler le champ de bataille de Sellasie? On reconnaît pourtant à chaque pas le pays d'embuscade, où Philopœmen cachait ses hoplites. A l'endroit où l'on quitte le torrent, un escalier en limaçon conduit à une voie en larges dalles. Des rochers taillés en tourelles et enveloppés de touffes d'euphorbes vous dominent de toutes parts. Ces rampes sont si âpres, que les chevaux ont beaucoup de peine à les gravir. Les terrains n'y sont retenus que par des tiges de *courmaria*, semblables à des ceps de vigne durcis et noircis par un incendie.

Après trois heures de marche nous atteignîmes sur la crête les ruines du village de Bourlia. Je parcourus à la tombée de la nuit ces murs, où ne se trouve plus un seul habitant, je me jetai sur la terre à l'angle d'un khan que le vent ébranlait. A peine étais-je assoupi, que des soldats égarés y entrèrent en me passant sur le corps, et s'étendirent près de moi, avec leurs fusils à leurs côtés. Quelqu'un qui, avec les opinions de l'Europe, eût vu à la lueur d'un tison ces hommes demi-nus, la figure farouche, les mains, suivant leur habitude, toujours posées sur la poignée de leurs pistolets, eût cru qu'ils méditaient quelque noir complot contre le voyageur, qui leur offrait avec tout son bagage une proie si facile. Plusieurs fois dans la nuit je fus réveillé en sursaut par le cri d'alarme, *Crassi*, que mon voisin me jetait dans l'oreille en me tendant une outre d'un détestable mélange de résine et de vin, qui avait déjà circulé à la ronde. Un peu avant le

jour, ces formidables hôtes avaient tous disparu chacun de son côté. Cela n'empêchera pas l'Europe de persévérer dans ses terreurs. Qui voudra croire que les grands chemins de France sont moins sûrs que les défilés des klephtes ?

La lune était au haut du ciel quand nous partîmes. Des nuages roses flottaient sur les cimes du Taygète, qui paraissaient, à la hauteur où nous étions, toucher à l'extrémité du plateau de Bourlia. De rares éclairs entr'ouvraient un horizon humide et vaporeux; mais à peine brillaient-ils sur un point, qu'ils s'éteignaient, étouffés sous la langueur d'une nuit de printemps. Bientôt le soleil parut au-dessus d'un rocher de marbre, et, sans aucune gradation, versa dès l'aube et en un clin d'œil une chaleur morne que l'on voyait plonger en tourbillons de la cime des montagnes jusqu'au fond des défilés. Au revers du plateau je retrouvai le torrent de la veille, et sur la gauche le ruisseau sinueux d'Aracova, que je pris pour le Gorgyle. Cette rencontre doit fixer le champ de bataille de Sellasie, qui était assis sur deux rivières. Le sentier serpente dans le pli du torrent ou sur des plateaux sans eau. Plus loin, des collines de pente douce, adossées à de hautes montagnes, laissent aux terrains quelque développement, et forment le renflement de la gorge que décrit Polybe. Des *courmaria* embarrassent de leurs broussailles les terrasses et les ravins que Philopœmen, les deux cuisses percées d'un javelot, eut tant de peine à gravir. Des feuilles d'ardoise composent une partie du sol [1], et alternent avec un marbre brun, veiné de blanc.

Cet endroit est celui où la race peut-être la plus noble, la plus pure, la plus enthousiaste du genre humain, dis-

[1] Théophraste fait mention de mines de charbon dans l'Élide. Ce ne sont peut-être pas les seules.

parut pour toujours de l'histoire. Il y eut, comme dans toutes les catastrophes inévitables et depuis longtemps préparées, une fatalité désespérante, des lettres arrivées deux heures trop tard, des cris de trahison, une manœuvre à la fin de la journée, qui décida de tout. Ces rampes rapides, ces lits de torrents que j'avais passés la veille, rendirent toute retraite impossible. Le dernier roi de Sparte se précipita à travers ces ravines et rentra dans la ville avec moins de deux cents hommes. Après s'être appuyé un moment tout pensif contre une colonne, sans avoir voulu rien boire ni manger, il partit pour Gythium, où il s'embarqua.

Ce fut la chute de l'esprit grec.

La société dorienne succomba sous les vengeances des démocraties. Aratus, Philopœmen, détruisent par la ligue achéenne la seule barrière qui pouvait sauver un reste de liberté. En subissant le despotisme de la Macédoine, la Grèce entre dans la voie où Rome entrait de son côté. Lorsque celle-ci vint à déborder, elle rencontra partout dans le Levant un monde d'idées semblable au sien; avant de se montrer, sa conquête était faite à demi. Alexandre avait préparé César.

L'ennui de ces défilés n'est racheté que par le spectacle de la végétation. Au fond des vallées, les lauriers, les aloës, les nopals, l'ombre grasse et humide des caroubiers. Un peu plus haut, le myrte, puis l'agnus castus ou *schino;* ce qui prouve en passant que ce n'est pas par *juncus* qu'il faut traduire le Σχοίνῳ ἐφαρμόσδων de Théocrite[1]; ensuite le houx. Au-dessus de cette région, les chênes tristes, rabougris, avec leurs feuilles d'hiver, puis de rares avenues de pins; le reste couvert de genêts et d'euphorbes épineux;

[1] Idylle Ire.

des arbrisseaux, l'ébénier sauvage, avec ses grappes d'un jaune d'ocre, et en noms vulgaires les lia, les gortischa, les bournelia, remplissent l'espace intermédiaire. Une foule d'anémones, les unes veloutées, couleur de tache de sang, d'autres blanches, d'autres bleu-de-ciel, se mirent sur des lames d'ardoise ou sur des pilastres de marbre veiné. De petits ornithogales sont semés comme des étoiles d'argent partout où il croît un peu d'herbe. Les iris, les immortelles, les orchis, les euphraises, l'adonis, avec sa fleur qui jaillit en étincelle, suivent le bord des ravins. Il y a des renoncules dont le bouquet se dresse avec une corolle verte, comme la tête d'une vipère au soleil. La couronne d'or de la belle-de-nuit, l'enchuse d'Égypte et ses feuilles laineuses et tachées du limon du Nil, la gesse de Provence, l'orcanette, des pavots bruns, l'échium, l'andryale et ses fils noués en glands de soie, sont suspendus aux rampes des défilés. J'ai trouvé les murs cyclopéens habités par de lourdes touffes d'échioïdes et de gueules-de-lion. Vous rencontrez en foule, près du niveau de la mer, des sonchus et des espèces encore inconnues de vicias et d'astragales. Quant aux rapports généraux de la végétation et de la nature grecque, il faut, pour s'en faire une idée, étendre son point de vue.

En comparant à cet égard le type du Levant avec celui de quelques autres climats, voici la réflexion qui me frappe. Si chaque contrée nourrit un système de plantes qui lui est propre et dont elle reçoit une figure distincte, une loi plus haute unit dans la même harmonie la physionomie des formes végétales et celle des sociétés humaines. Assurément, l'arbre du Gange qui, avec ses lianes fécondes, forme à lui seul une forêt où chaque racine est un rameau, chaque rameau un arbre, cache, sous ses profondes ombres, la même pensée que les poëmes hin-

doux dont chaque fragment est une épopée, et que les dieux dont chaque parole est un monde. Immobile et recueilli dans le désert, comme la colonne d'un temple ruiné, le palmier des races araméennes se plaît dans la solitude autant que le peuple de Juda. Des murailles de pastèques, de raquette épineuse, semblent enclore au sein de l'humanité antique la civilisation de Meroë et du pays de Canaan. Pendant que le sycomore, le tamarin, répandus dans l'Abyssinie, rappellent l'émigration de la race de Cham, d'autres, tels que l'acacia nabeck, venus des bords du Gange, font le lien de la théocratie égyptienne avec le centre de l'Inde. Par un artifice plus merveilleux, le peplidium du Delta ressemble au gratiola du Mexique, autant que les pyramides et les hiéroglyphes de Memphis aux monuments de Cholula et des nations Aztèques.

L'éternelle verdure des végétaux de l'Orient n'est pas dans un rapport moins harmonique avec l'immobilité des formes sociales. A l'approche des régions de la Méditerranée disparaissent les géants dans la végétation et dans l'histoire. Plus de Bel, ni de Nemrod, ni de cèdres, ni de baobabs[1]. Le feuillage ample et lustré des tropiques, l'eucalypte haut de deux cents pieds, l'arbre dragon, l'heliconia, sont, dans le monde organique, ce que les empires de Dschemchid, de Cambyse, de Cyrus, dont ils ombragent les ruines, sont dans le monde civil. Dans le bassin de la Grèce et de l'Italie, ces vastes monocotylédons cessent de paraître. La vie végétale se partage, se divise; les individus augmentent. Une flore rameuse, herbacée, arborescente, des groupes qui se cherchent et s'associent, les scabieuses, les labiées, qui portent des épis

[1] M. Adanson estime que les baobabs des îles de la Magdeleine ont plus de six mille ans.

aromatiques dans de petits casques[1] d'azur, forment, comme les peuples de Thèbes, de Sparte, d'Arcadie, une foule de tribus, toutes égales en puissance et en gloire. Depuis les frontières de la Géorgie jusqu'à la région boréale, la forme pyramidale croît avec les nations germaniques. Pendant que sous leurs pas les familles des ombellifères, des crucifères, étendent des fleurs à vives arêtes, à cônes renversés, le pin, le mélèze, s'élancent comme la flèche d'une cathédrale. La tristesse et la hardiesse de leurs ports, la rudesse de leurs lignes brisées à l'horizon, les frimas qui pendent de leurs rameaux échevelés, contrastent avec le myrte, le laurier, l'olivier d'Ionie, autant que les Nibelungen avec l'Iliade, les Edda avec la théogonie d'Hésiode, ou le monde féodal avec la démocratie d'Athènes. Enfin, près des contrées polaires s'étend, comme le dernier souffle de la nature et de l'humanité, la race finnoise avec le règne des mousses, des lichens et des cryptogames. Ainsi que l'algue des mers est chaque jour rejetée sur ces rivages par la tempête, le peuple qui les habite a été refoulé par les flots de l'histoire. La saxifrage avec sa tige velue, ses fleurs fauves tristement inclinées, ses feuilles crénelées, qui se défend contre l'orage en se cramponnant aux rochers, et, dans sa misère, se couvre néanmoins çà et là de glandes d'or, porte écrites, dans son avare calice, les annales et la pensée de ces tribus de Lettoniens, de Permiens, de Livoniens, qui, sous leur ciel rigide, s'ornent encore de poésie, et jettent à la tempête l'écho de leurs chants indigènes.

En sortant du lit du Saranta-Potami, près des sources de l'Alphée, nous descendons par des grèves sur le plateau de Tripolitza, qui paraît être le fond desséché d'un

[1] *Cassida, Scutellaria.*

grand lac. Sur les bords, des étangs sont contenus par des collines; elles préservent la plaine des exhalaisons de l'hydre. Périméda[1], reine de Tégée, obligea, dans la première invasion des Héraclides, les prisonniers lacédémoniens de travailler à l'écoulement des eaux du fleuve Lachas; c'est probablement ce Lachas qui forme ces marécages.

Mais dans un endroit si découvert, où est la ville des pachas, la ville des contes et des chants populaires? Ses mosquées, son château, son sérail, ses tours, ses trois mille maisons, ses minarets, où sont-ils? Ce ne sont pas les orangers qui les cachent; à peine si l'on compte quelques arbres dans la plaine. Où sont les janissaires au galop dans les champs; au haut des minarets les derviches, aux portes les esclaves noirs, au sérail les femmes d'Ibrahim? Les esclaves noirs ne tiendront plus en laisse des cavales aux portes; les derviches ne fêteront plus le Ramadan au haut des minarets; les femmes d'Ibrahim ne l'attendront plus dans le sérail. A mesure que nous approchons, un de nos guides nous montre avec la pointe de son sabre, à chaque pas, des carcasses d'animaux et des squelettes d'hommes sous de hautes touffes d'orties. L'emplacement de la ville ne paraît que lorsqu'on marche sur les murs, s'il faut donner ce nom à de longues traces de poussière blanche, où la charrue a passé, où le sel a été semé, et que les chevaux traversent sans lever le pied.

Aux deux extrémités de l'immense enceinte que les murailles embrassaient, s'élèvent, à l'est, des masses de décombres qui doivent être le château, et à l'autre bout, à l'ouest, le pan d'une tour. Le reste est uni comme une

[1] *Argolica de Deinias.* Hérodien, VIII, 14; corrigé par Dindorf. Otf. Müller, *die Dorier*, p. 418, 443.

plage d'où la mer s'est retirée. On voit assez que l'extermination ne s'est pas faite là à la hâte, mais lentement, à plusieurs reprises; les Turcs incendiant le quartier des Grecs, les Grecs celui des Turcs. A la place des trois mille maisons, dont aucune n'est restée debout, cinq cents sont relevées. Il est vrai que ce sont la plupart des baraques en bois, cachées sous les décombres, et isolées les unes des autres par de très-grands intervalles. De petits sentiers, tels que ceux qui se forment sur les terres nouvellement labourées, circulent sur la trace des anciennes rues, par la même raison que les sentiers des bergers dans les montagnes courent presque toujours sur les ornières des voies antiques.

Çà et là, ces chemins sont parcourus par un homme isolé, qui va s'orienter sur les fondements de quelque chapelle de derviche, et reconnaître, s'il peut, autour de lui, sa propriété et celle de ses amis. Aucune ville ne porte à ce degré l'empreinte tragique d'une vengeance orientale. Avec ce silence, ces rares habitants, ce plateau de craie et de chaux, couleur d'os broyés, dont nul accident ne déguise au loin la mortelle uniformité, Tripolitza sera longtemps encore la digne capitale de la Morée.

A ses portes, c'est-à-dire à moins d'une lieue à l'ouest, sont les ruines de Tégée. Mais, s'il y a eu là aussi des haines acharnées, elles dorment sous de grands champs de blé, de fèves et d'orge, qui sont cultivés en cet endroit avec beaucoup de soin. L'étroite chaussée qui y conduit se déroule sur un sol de gravier, à travers des prairies et au pied de quelques hauteurs. Sur ces hauteurs sont des villages : tels qu'Agio-Sosti, Camaria, Piali et d'autres, qui probablement sont les bourgs dont la ville se forma dans les temps homériques. Toute l'histoire de la Grèce est dans ces vicissitudes de bourgs formés en villes,

de villes décomposées en bourgs, suivant que la démocratie ou l'aristocratie, Athènes ou Sparte, y furent tour à tour maîtresses. De l'autre côté d'un ruisseau, quelques débris croupissent dans une eau stagnante. Plus loin une enceinte de murs modernes qui reposent sur quelques assises antiques enferme à l'un de ses angles une lourde mosquée ou église byzantine. Il faut que cette masse extraordinaire, avec ses quatre coupoles à chaque coin et une cinquième beaucoup plus grosse au milieu, ait été construite presque entièrement des restes de Tégée. Les tryglyphes, les frises, les cippes, les moulures de toute espèce, qui y sont incrustés jusqu'au faîte, en font une espèce d'ossuaire de l'ancienne Arcadie.

Pendant que je lis une inscription debout sur mon cheval, un paysan qui laboure dans cette enceinte laisse sa charrue, et vient me demander : depuis quand, ἀπὸ πότε, cela est-il écrit. Quand je lui dis que cela peut bien avoir quelque deux mille ans et plus, il relève la tête en signe du plus complet mécontentement; il me fait entendre que lui et tous ceux de son pays tiennent ces restes pour infiniment plus anciens.

J'entrai dans la chapelle de Piali, où les hirondelles ont fait leurs nids : l'autel, qui repose sur un fût de colonne, est une inscription funéraire des beaux siècles, à je ne sais quel Agésistrate [1]. Dans un des coins du pavé, qui est fort humide, sont entassés des squelettes, avec des restes d'habits de prêtres, et une mitre d'évêque. C'était pourtant là qu'il fallait retrouver le temple de Minerve Alea aux trois ordres, ses frontons, ses bas-reliefs d'Atalante, de Méléagre et de Calydon. Au milieu d'un champ de fèves, s'étend une aire formée de débris et de pous-

[1] ΧΑΙΡΕΤΕ
. . . . ΑΓΗΣΙΣΤΡΑΤΕ.

sière de marbre, qui est peut-être la place du temple. J'avais mesuré la veille à Tripolitza des fûts cannelés de quatre pieds et demi de diamètre, tout semblables à ceux dont on ne voit que des fragments sur les ruines de Tégée. Mais, puisque Pausanias trouve cent raisons pour louer un empereur d'avoir emporté dans Rome la statue d'ivoire de la déesse, je ne puis faire un grand crime à un pacha d'avoir traîné quelques colonnes du temple dans la mosquée de Tripolitza.

De ce plateau, qui commande à tout le Péloponèse, l'Arcadie, avec les deux villes de Tégée et de Mantinée, qui ferment les deux uniques défilés, aurait dû gouverner la Grèce continentale. Mais, au moment de sortir de cette province, il faut dire pourquoi, après avoir été si grande dans les temps mythologiques, elle fut si faible aux époques politiques, et ne fit que peser dans la balance du plus fort. De même que dans l'humanité, l'Orient, tout grand et puissant qu'il s'est montré à l'origine des époques religieuses, n'a point développé la vie politique du genre humain, et s'est éclipsé quand il a fallu agir; de même, en Grèce, les peuples fameux dans l'âge héroïque et sacerdotal font place à d'autres, au moment des luttes de l'aristocratie et de la démocratie. Aucun d'eux n'a tenu dans l'histoire ce qu'il avait promis dans la fable, et n'a suffi à cette double carrière. Sitôt qu'il y a une Athènes, que deviennent l'Argos des Achéens et la Thèbes minyenne? Quelles grandes choses ont produites l'Arcadie et la Crète, où sont nés tant de grands dieux? Ailleurs les Étrusques ont beau se préparer par une lente divination; ce ne sont pas eux qui cueilleront le fruit de l'Italie. Ainsi de tous.

C'est que l'esprit des vieux sacerdoces retenait encore ces peuples. Chez les nations chrétiennes, celles qui ont

le plus adhéré au sacerdoce catholique, l'Espagne, l'Italie, ont eu le plus de peine à entrer dans la voie moderne. De même chez les Grecs. Les Arcadiens, nation légendaire, ont eu peine à sortir du moyen âge hellénique.

Quand l'Arcadie se vantait de n'avoir jamais été effleurée par la conquête, elle avouait s'être soustraite à toute progression d'idées. Si elle préféra toujours les statues enfermées sous des gaînes égyptiennes, on peut dire que dans la politique elle ne se meut pas avec plus de liberté que dans l'art. Elle ne sut jamais prendre l'allure de ceux qui l'entouraient, et fit le continuel étonnement de la Grèce[1]. Les Doriens avaient déjà donné à leur Apollon la figure humaine, quand les Arcadiens adoraient encore les animaux symboliques de l'Asie. Au lieu de se prendre fortement à l'un ou à l'autre des systèmes politiques qui s'agitaient autour d'eux, leur esprit restait occupé de l'Artémis des forêts à tête de loup, d'ours, de cerf, de sanglier.

CHAPITRE VII.

MANTINÉE. — LE PRÉSIDENT CAPO D'ISTRIA. — NIKITAS. — COLOCOTRONI. — CARACTÈRE SOCIAL DE LA RÉVOLUTION GRECQUE.

Avant le jour, un enfant de douze à treize ans se tenait vis-à-vis de ma natte, les bras croisés sur la poitrine, un lambeau de laine attaché aux reins, les traits fins et forts,

[1] Les Arcadiens se liguent pour rétablir les anciens jeux olympiques. Diod., XV, 82. Paus., lib. VIII. Polyb., p. 289. Plut., Num.; C. Cæs., p. 736. Mannert, *Geographie der Griechen und Rœmer*, 434. Otf. Müller, *die Dorier*, Bd. I, 372.

les cheveux blonds, le front et le nez d'une seule ligne, la taille déjà plus droite, plus svelte, plus fière qu'un beau fusil de Janina. Kyrie, s'écrie-t-il d'une voix rauque, est-ce au Palæochorio (il voulait dire Mantinée)? Sur ma réponse, il s'élance à cru sur un grand cheval turc, qu'il met aussitôt au galop. Il ne prononça plus deux autres mots, le reste de la journée.

Nous allions donc voir ensemble, et au plus dans deux heures, le champ de bataille d'Épaminondas. Le ciel était chargé; de larges et rares gouttes de pluie tombaient à plomb dans les mares. Le chemin au nord de Tripolitza suit le pied de l'Ornio. Point d'arbres, point de villages; des buissons de lia, qui s'alignent sur un sol percé de fondrières. A l'endroit où la plaine, qui s'est jusque-là rétrécie, s'élargit de nouveau, mon guide, sans s'arrêter, me montre de la main quelque chose qui blanchit comme un cadavre noyé dans un marais. Du côté où les montagnes pelées se ferment en amphithéâtre, nous restons embourbés dans l'Ophis, dont les sinuosités se perdent aujourd'hui en un grand étang. De jeunes chevaux demi-sauvages, la tête renversée en arrière, la crinière pétrie de boue, se dressent à travers les joncs pour nous voir passer. Des bandes de canards sauvages, des poules d'eau, des bécassines, partent à grand fracas, le cou tendu en flèche, et vont se jeter dans quelque crevasse. Des chèvres sautillent sur des blocs et des moellons couchés dans le bourbier pour leur faire un passage : c'est le commencement de Mantinée. Après cela, les plus beaux murs, qui n'ont jamais moins de quinze pieds de large, d'une blancheur immaculée, figurent de longues toiles de lin étendues au soleil sur ces cloaques où se réfléchissent des ombres noires et meurtries. Au sud et à l'est, ces murs sont parfaitement conservés à la hauteur

de deux assises. Leur périmètre est un rectangle, dont les angles s'amortissent en arcs de cercle, et jamais on ne fait plus de cinquante pas sans rencontrer une tour. L'intervalle des portes est marqué par des espaces ouverts dans la ligne d'enceinte. Ces murailles sont celles qui remplacèrent, après la bataille de Leuctres[1], celles de brique crue qu'Agésipolis avait fait dissoudre dans le marais. Nulle trace d'une citadelle que j'ai longtemps cherchée; il n'y a au loin ni village ni vestiges d'hommes; jamais solitude ne fut plus complète.

Tandis qu'au nord l'Anchise et les montagnes d'Orchomène sont couvertes de neige, que le sol crevassé de la plaine étend ses mousses entre deux chaînes gris-de-bruyères, jusqu'à la barre de Laconie, des feux follets courent le long des ruines. Dans l'intérieur, l'étang se ride autour des degrés d'un théâtre qui sort du fond des eaux dormantes. Quelquefois une rafale (et elles sont fréquentes sur ce plateau) tire d'une de ces flaques une sourde plainte qui parcourt tout le marais, et semble venir d'une foule de voix croupissantes sous les joncs.

Depuis Homère jusqu'à Hiéroclès au septième siècle de l'ère chrétienne, on peut suivre l'histoire de Mantinée sans trop d'interruption. Comme quelques villes d'Italie au moyen âge, elle changea de parti, suivant que sa rivalité avec Tégée y trouva son profit. Après la paix d'Antalcidas, l'aristocratie de Sparte la divisa en bourgs. Plus tard, quand Mantinée fut rétablie, Aratus lui ôta son nom, qu'elle perdit pendant dix générations; ses habitants furent vendus, sur le marché, trois cents talents.

Il y eut trois batailles à ses portes : la première, que décrit Thucydide, a été décidée à l'extrémité nord du

[1] Polyb., IX, 14. Xénoph., *Hellen.*, VI, 4, 5.

bassin ; la seconde, la plus illustre, au tiers de la plaine et à l'un des coudes : l'endroit où Épaminondas tomba était planté de chênes, qui ont disparu. C'est un sol nu, inculte, humide. Je savais que le lendemain des batailles ont déjà reverdi les plaines d'Austerlitz et de Iéna, les saules de Leipsick, les ormes de Waterloo. Je ne pouvais m'étonner de trouver de fraîches mousses et des touffes de glaïeuls dans le pélasgus de Mantinée.

Le jour de cette bataille, il s'agissait de voir lesquels seraient les maîtres, Sparte, Thèbes, les Doriens ou les Béotiens-Éoliens. A l'origine de l'histoire, ces deux familles s'étaient rencontrées dans le chemin de leurs migrations; sans se heurter, elles s'étaient reposées à côté l'une de l'autre dans la Phocide. Depuis ce temps, elles avaient vécu séparées, l'une au sud, l'autre au nord. Après plusieurs siècles, elles se rencontrèrent de nouveau, pour se détruire mutuellement à Mantinée. Venues en Grèce du fond de la Thrace, elles avaient, en arrivant, fermé l'ère des temps mythologiques. En disparaissant, elles laissèrent le monde à Alexandre et aux Romains. C'est dans l'intervalle de leur durée, et par les deux sortes de génies qu'elles possédaient, que s'ouvre et que s'achève la liberté grecque dans le drame de l'aristocratie et de la démocratie. L'histoire de Thèbes n'eut que ce moment d'éclat; mais soudain, imprévu, et je voudrais dire lyrique, autant que les odes de son unique poëte. La vie d'Épaminondas, tranchée dans la mêlée, ressemble à ces strophes de Pindare qui éclatent sans être préparées, et se brisent soudain au plus fort de l'inspiration.

Il était midi ; j'étais sur le chemin de Tripolitza à Argos. A ce moment de la journée, excepté quelques tortues arrêtées au bord des précipices, toute vie animale est suspendue. J'avais perdu de vue, dans la plaine, les deux

villages de Sténo et d'Agio-Yitika, et descendu le revers du Trochos sur des escaliers dont les débris croulent perpendiculairement dans la vallée. Des montagnes d'un sable blanc renvoyaient une lumière éblouissante, sans ombre nulle part. Je grimpais péniblement le défilé d'Aglavo-Campo, j'aperçois au sommet des chevaux brillant d'acier, avec des housses brochées d'or, qui piaffent sur les rochers; des drapeaux à la croix bleue et blanche, une troupe de palichares disséminés dans les ravins, et qui portent chacun comme un rayon de lumière. Par saint George, c'est Barba Iani (le père Jean)[1], disent mes guides, en me faisant signe et en s'arrêtant pour resserrer leurs ceintures et le mouchoir dont ils se font un bandeau à la tête. En effet, c'était le président Capo d'Istria qui, pour la première fois, allait faire sa tournée en Morée. Au détour d'un rocher, je vois, sur une plate-forme, un homme vêtu à l'européenne, assis par terre sous un mûrier, un cercle de capitaines grecs autour de lui, debout, appuyés sur leurs sabres, et près du mûrier un tacticos en faction avec la lance et le drapeau grec. Je descends, pour remettre mes lettres au président, non pas sans me sentir ému de rencontrer si inopinément l'homme qui était alors toute l'espérance et presque la seule pensée du pays que je parcourais. Je lui avouai quelle idée défavorable j'avais apportée de son administration et de sa popularité; et combien, depuis mon voyage, j'avais été obligé de changer d'opinion sur tout cela. Il me répondit avec un peu de tristesse, mais avec un calme qui contrastait avec tout ce qui l'entourait : Laissons-les dire; ils ne changeront pas ce qui est. Vous voyez au fond de ce ravin cette petite hutte de crin de cheval. Il n'y a qu'un

[1] Nom populaire du Président.

moment, j'y suis descendu et j'ai demandé à l'homme qui l'habite s'il a quelque grief contre l'administration. Cet homme a été d'abord stupéfait de voir le chef du gouvernement entrer sous sa hutte ; ensuite il m'a adressé ses plaintes ; j'y ferai droit si je le puis. J'en use ainsi, partout dans mon chemin.

Le président aurait pu ajouter qu'à son arrivée dans la Morée, à Napoli, peu de jours avant, des vieillards étaient tombés à ses pieds sur la route, et les avaient embrassés et arrosés de larmes, comme ceux d'un saint Sauveur.

En se tournant vers les capitaines qui étaient là, et ne comprenaient rien de ce qu'il disait, vous voyez, continua-t-il, ces hommes qui se déchiraient, il y a peu de temps ; ils sont aujourd'hui plus obéissants et plus *doux que des moutons*. L'autre jour, nous avons passé une revue de troupes régulières. Tous ont été frappés et enchantés de l'effet de la discipline. Et, comme il achevait ces mots, il me présentait à sa suite, en disant : voici MM. Nikitas, Colocotroni, Dimitraki, Colopoulo.

Beaucoup de choses m'attiraient vers Nikitas : c'est le Bayard des klephtes. Je savais que dans le défilé même où nous étions il avait le premier, dans la révolution grecque, engagé le combat, et attendu au bout du fusil la cavalerie ennemie. Depuis les côtes de Modon, je n'avais entendu parler que de sa bravoure chevaleresque, de l'amulette pendue à son cou, et de son nom de Turkophage. Je savais que c'était lui qui, dans un moment de détresse, avait donné son sabre, sa seule richesse, pour en faire quelque argent pour Missolonghi. Toute l'armée française avait admiré la beauté et la naïveté de son attitude militaire. On y racontait de lui une histoire touchante. Quand l'armée débarqua à Pétalidi, Nikitas vint avec trois ou quatre cents palichares offrir ses services et camper sur la grève. Il

tremblait de la fièvre sous sa tente, et n'avait pour vivre que quelques olives dans un pot de terre. Lorsque les officiers allaient lui faire visite, il cachait ses olives sous son manteau. Le général en chef, à qui cela fut raconté, lui fit offrir le traitement de maréchal de camp. Nikitas répondit, qu'il ne manquait de rien, que la Grèce avait encore, Dieu merci, de quoi nourrir ses soldats; et il se mit de nouveau à cacher, mieux que jamais, son pot d'olives.

Si l'on voulait faire le portrait idéal du palichare, d'un homme qui effleure à peine le sol, qui a encore plus de grâce que de force, qui conjure sur les sommets les balles des delhis, qui va arracher à un pacha, au milieu de son armée, un agneau, une outre de vin, pour qui le bruit du fusil, l'éclat du sabre, sont une fête d'amour, une boisson plus fraîche que le vin de Candie, il faudrait peindre Nikitas, sans lui ôter un seul trait, non pas même l'amulette suspendue à son cou. Il est grand, svelte, prêt à s'élancer. Il a les pieds rapides des hommes de l'antiquité. Quand je le vis, la fièvre avait pâli sa noble et belle figure. Il est impossible de porter la tête avec plus de fierté et de candeur. Une flamme pure, comme celle de l'épée, jaillit de ses yeux bleus. Son âme farouche, qui essaye de sourire, est sur ses lèvres que voilent des moustaches, couleur des bruyères des montagnes; et cette sévérité relève le fond de douceur, de franchise, et l'enthousiasme naturel qui illumine le haut de son visage. Vêtu de blanc, sans broderies, avec le léger turban de mousseline des Souliotes, il n'y avait que son beau sabre, pendu à sa poitrine, qui pût le faire reconnaître dans le groupe où il se tenait caché.

Quand le Président l'appela, au premier mot, il s'élança plutôt qu'il ne marcha avec une grâce aérienne, dont celui qui l'avait nommé avait l'air de jouir comme du plus vif

ornement de sa triste souveraineté. Je ne sais si ce fut le lien, les monts sauvages qui nous entouraient, le regret qu'il me témoigna de ne pas me recevoir chez lui à Argos, ou la pensée des dangers qui l'avaient assailli, ou seulement l'expression entraînante et chevaleresque de toute sa personne, ni si ce fut lui qui m'attira, ou moi qui m'élançai vers lui; mais pendant longtemps je me sentis pressé dans les bras de Nikitas, sans pouvoir m'en détacher. La même chose était arrivée quelques jours avant dans une première entrevue à un personnage diplomatique. Aussi personne de ceux qui étaient là, et qui nous regardaient, n'en parurent-ils étonnés.

Il y avait là, vis-à-vis de nous, un homme qui se tenait immobile, les mains derrière le dos, et tout l'antipode de Nikitas. C'était Colocotroni. Avec une taille médiocre, il a des épaules de géant. Sa tête énorme s'incline légèrement sur sa poitrine, moins de vieillesse que chargée de soucis. Sous une forêt de sourcils, qui se froncent et ombragent le haut de sa figure, ses yeux perçaient encore à travers des lunettes vertes, qu'il portait depuis peu de temps. Son teint bronzé contraste avec des moustaches grises, qui tombent en flocons, et empêchent qu'on ne surprenne sur ses lèvres ni sourire, ni sympathie, ni haine. Sans que son corps fasse un mouvement, sa tête tourne lentement autour de lui, comme s'il méditait quelque stratagème, ou que, du haut d'une montagne, il épiât s'il n'est point traqué par un pacha. Par-dessus sa veste, brodée d'argent sur un fond sombre, il porte sur les épaules deux gueules béantes de lion, bossées en or, avec des chaînes de même métal, auxquelles elles servent d'agrafes. Pendant le temps que je le vis, ses lèvres ne se desserrèrent que pour prononcer d'une voix sourde et rugissante une espèce de *Buon giorno*, auquel il ne comptait certainement pas donner

une si lugubre expression. Avec son buste colossal, l'âpreté sauvage de ses traits, et les nuages dont il les couvre, on peut le comparer à l'un de ces rochers sourcilleux et chenus du Macryplai, qui affectent de loin une figure humaine.

Dans ce temps, le Président le promenait en laisse, tout frémissant, à travers la Morée, et l'obligeait d'être le témoin de la popularité qui s'attachait à un gouvernement nouveau et régulier. Quoique le vieux chef n'eût alors rien perdu de la sienne, l'épreuve était bien dure; c'est sans doute l'effort qu'il faisait sur lui-même pour céder sans résister qui donnait à sa figure un air plus sinistre qu'il ne l'eut probablement jamais.

Au fond, sa situation était semblable à celle des burgraves et des hobereaux du quinzième siècle, lorsqu'ils maudissaient derrière leurs créneaux les déloyales inventions qui battaient en brèche chevaliers et suzerains. A chaque pas dans la Morée, il ne peut s'empêcher de voir qu'avec lui périt toute une époque, et qu'il est le dernier soutien des temps héroïques et féodaux de la Grèce moderne. Comment s'en consoler? Quand même ses pieds, aujourd'hui appesantis, et qui sont chez lui la seule marque de la vieillesse, le porteraient aussi vite qu'autrefois sur les crêtes des montagnes, il n'y serait plus roi. Il ne pourrait plus dire autour de lui, comme dans sa jeunesse : Descendez au chorió, amenez les chèvres et les moutons, que nous fassions ici la sainte Pâque. S'il va par les chemins battus faire rôtir un agneau, il faut qu'il le paye, de même qu'un damné juif d'Ipsamboul. Il n'entassera plus sous son donjon de Caritène, ni la rançon d'un marchand d'Odessa, ni les pistolets d'argent d'un Aga, ni ses poignards de nacre et d'ivoire, ni le prix des belles cavales noires, ni le trésor du vizir, qui grimpait à dos de mulet

le sentier du pachalik. Adieu, beaux palichares vendus à sa famille. Klephtes et capitaines, dormez dans vos cabanes. D'Argos à Carvathi, il faut maintenant un passeport. Adieu, ceintures d'acier, balles enchantées, fusils ailés, sabres aussi tortueux que serpents et vipères; il faut subir pour maître Barba Iani, qui n'a jamais touché le fourreau d'un yataghan. Aujourd'hui la plume est tout; le sabre n'est rien. Les vieux klephtes sont morts.

Le Président donna, d'un seul mot, l'ordre du départ. Le sentier étant impraticable aux chevaux, il resta à pied, ainsi que tout le cortége. Les drapeaux des lanciers le devançaient de quelques pas. Il marchait au milieu d'un groupe de capitaines, vêtus de lin d'une éclatante blancheur. Ils étaient suivis de leurs chevaux, qu'on menait en laisse, et qui se cabraient à chaque instant au bord des précipices. Une petite colonne de soldats irréguliers se divisaient dans les ravins, qu'ils tentaient d'escalader sur le revers des rochers; la marche était fermée par quelques mulets qui portaient les bagages.

Longtemps je restai avec mes guides à la même place, les yeux attachés sur cette caravane, pendant qu'elle descendait au-dessous de nous en tournoyant jusqu'au fond de la vallée. Par une chaleur dévorante, je vis marcher toujours en tête, d'un pas ferme, ce même homme, à la redingote bleue, déjà brisé par l'âge et que sa vie était loin d'avoir préparé à de semblables fatigues. Quand je pensai que le seul ressort de l'âme le soutenait dans une si rude tâche, cette scène m'attacha plus encore. Tous ceux qui l'entouraient avaient l'air de se grouper autour de lui pour la défense d'une pensée qu'il représentait; car il était seul sans armes. A mesure qu'il se glissait à travers les rochers, on aurait dit d'un missionnaire qui entraîne à sa suite sa peuplade de sauvages à travers un désert.

Un homme d'État qui débarquerait en Grèce trouverait trois cent mille hommes en Morée, deux cent mille dans les îles, cent mille en Romélie. Cette population, différente par les mœurs et les aptitudes, a été représentée longtemps par des chefs différents. Tous ont perdu leur influence à mesure qu'ils se sont séparés de l'administration actuelle. Les plus braves de la Morée sont les Arcadiens; du continent, les Roméliotes. Les îles tremblent sous Hydra.

Dans l'intérieur des terres, ils sont doux, hospitaliers, obéissants: la sûreté du voyageur y est plus grande que dans nos villes. Le joug des Orientaux, qui les a tous également opprimés, a brisé parmi eux toute inégalité, et empêché de se former aucune hiérarchie de tribus. Pardessus cette population harassée, décimée, qui n'aspire qu'au repos, s'agite on ne sait quelle aristocratie, éprise des priviléges de Byzance. Par une suite d'événements étranges, les hommes conquis sont ici les patriciens; les conquérants les plébéiens. En même temps que la population se réparait au moyen âge par des émigrations slaves, les anciennes familles byzantines allaient se retirant et s'enfermant dans Constantinople; si bien qu'un jour le sol fut conquis sans les grands propriétaires. Mettant à profit leur longue absence, comme si rien ne s'était passé, comme si des peuplades nouvelles ne les eussent pas supplantées, on les voit aujourd'hui qui reviennent avec les traditions des Andronic, sur lesquels s'est enté l'esprit ottoman.

Aristocratie sans patrons et sans clients, sans puissance et sans terre, qui voit à chaque pas le sol lui manquer; vive, impatiente, habile, d'ailleurs incapable de prêter à l'État une force réelle.

Au contraire, de la même manière que là population

s'est refaite à petit bruit sur le sol qu'elle occupe, elle pénètre aujourd'hui naturellement, mais sans éclat, dans les affaires publiques. Le grand point est de voir clair à travers les faux titres rapportés de Byzance.

De la composition du peuple, si l'on passe à celle du sol, les neuf dixièmes des terres sont des biens nationaux. C'est le trait par où se montre le mieux le caractère social et tout moderne de la révolution grecque; la division des terres ne s'y est point opérée entre les plus forts, selon l'ancien droit héroïque. Le peuple, en montrant des pans de murailles incendiées par des chefs, dit bien : Voilà la tour de Nikitas. Le vrai est, qu'au milieu de tous les bouleversements, l'État grec est resté le seul propriétaire. C'est une chose unique peut-être qu'un sol si violemment reconquis n'ait point été partagé, et soit resté le domaine d'un pouvoir abstrait qui, en réalité, ne se fait sentir nulle part.

La conséquence de ces deux faits entraîne avec soi la nature de la constitution politique. Tant que la fascination des idées européennes s'exercera dans toute sa nouveauté sur des tribus encore primitives, l'esprit monarchique de l'Europe dominera la Grèce. Mais ni dans la situation actuelle de la propriété terrienne, ni dans la composition de la race, ne se découvre un seul élément capable de se résumer sous l'idée d'hérédité politique. Tout ici est spontané et soudain : peuple, terre, civilisation, histoire. Point de traditions, point de succession. La constitution sera ce qu'a été l'histoire. Le principe électif qui a tout fait dans la guerre reparaîtra dans la paix.

Je ne dirai qu'un mot de la religion. Tout le monde accorde que la Grèce, par son anthropomorphisme, faisait déjà schisme avec le reste de l'humanité religieuse. Non-seulement cela paraissait à l'égard de l'Orient, mais aussi

à l'égard de Rome. Les dieux de la Grèce ne conservèrent pas le génie cosmogonique; jamais elle ne consentit à la fusion du sacerdoce et du pouvoir politique, que l'Italie païenne emprunta de l'Étrurie et perpétua dans le papisme. L'hérésie byzantine est déjà renfermée tout entière dans l'altération des symboles au temps de Périclès. Le divorce avec le catholicisme païen de l'Orient a commencé dans la race grecque le jour où elle a ramené les grands dieux de l'Égypte aux proportions de l'homme. La révolution moderne a d'ailleurs réveillé dans les plus habiles un sentiment d'orgueil humain et le principe longtemps endormi qui avait fait le schisme. Dans le peuple, l'excès du péril a interrompu les traditions; et, au fond des forêts, une foule de gnomes et de sylphes, restes des grandes divinités qui les peuplaient autrefois, ont disparu dans l'incendie.

Il n'est aucun pays où l'instruction soit recherchée plus avidement qu'en Grèce. On trouve des espèces de villes où aucun autre bruit ne se fait entendre, qu'un continuel bourdonnement d'écoles mutuelles. Les enfants sont assis en cercle, en plein air, sous quelques branches de pin. Un pope, debout au milieu d'eux, entretient ce murmure, que respectent les passants, matelots, soldats, cavaliers. Ce que l'on peut saisir dans ce bourdonnement, ce sont des extraits de l'Évangile. On y a joint un petit livre des *Devoirs de l'enfant*[1], qui, dans sa rude naïveté, peint mieux le pays que tout ce que je pourrais dire. D'après ce livre, l'enfant obéissant doit apprendre à lire pour devenir un bon chrétien, et avec le temps un brave patriote. Il salue les autres hommes en portant la main sur son cœur et en inclinant un peu la tête. Il se garde des

[1] ΜΑΘΗΜΑΤΑ ΠΑΙΔΑΓΟΓΙΚΑ.

pistolets, des poignards, des sabres et du feu, dont une étincelle a brûlé autour de lui de si magnifiques villes[1]. Il souffre sans pleurer la faim et la soif; il ne boit pas l'eau corrompue que boivent les animaux. Si ses mains sont gelées, ou ses pieds ou une partie de son corps, il ne s'approche pas du feu, mais il les lave dans la neige.

Voilà les leçons qu'épellent des enfants de trois à quatre ans. La difficulté est d'abord de les conserver en vie. Ils naissent sur des ruines de ruines. Leur ABC est celui d'un peuple de klephtes.

Le manque de propriétés a longtemps dispensé de tribunaux. Sur tous les différends, les astinomes prononcent jusqu'à la concurrence de cent piastres; après eux, les démogérontes, puis le recours est laissé au panhellénium. Le Président venait de faire un appel aux éparquies, pour dresser une liste de juges. Dans la plupart le choix avait été impossible, et cette tâche lui avait été renvoyée.

Le revenu de l'État se compose des dîmes et des douanes. Les premières sont affermées; elles venaient d'être mises à l'enchère à Tripolitza. Les secondes sont administrées par le gouvernement. Le produit de la Morée a été l'année dernière de quatre millions de piastres; trois millions ont été fournis par Syra; deux par le reste des îles. Pendant l'occupation française, le chiffre d'Egine s'est élevé de vingt-trois à trente-deux.

Dans la même île, le tiers des terres est cultivé, et presque entièrement en orge. Argos défriche les cinq douzièmes de son territoire. La proportion décroît à mesure que l'on s'éloigne du centre du gouvernement, jusqu'à ce qu'elle devienne à peu près nulle en Messénie. Les champs abandonnés, les forêts brûlées, les villes

[1] Ὁλοκλήρους πόλεις.

éboulées, ont fait de ce climat ce que l'on sait. Le tiers de la population a péri par la maladie autant que par le fer. Quand les anciens arrivèrent dans le Péloponèse, ils enfermèrent les eaux dans des digues; il faut reprendre leur œuvre, surtout à l'approche des habitations.

Le choix d'une capitale ne peut être douteux. L'opinion populaire est pour Athènes, et c'est le véritable centre d'une puissance maritime. Le Pirée reçoit les frégates de haut bord. De 8,000 qu'ils étaient, les habitants sont réduits à 5,000, dispersés dans les Cyclades. Mais on donnerait le rivage du Pirée à l'une de ces populations qui ont perdu leur territoire, et qui sont aujourd'hui errantes sur leurs tartanes. Une seule y aurait autant de droit que les Psariotes, qui de 30,000, ne sont plus que 5,000, et se plaignent d'avoir été sacrifiés aux Hydriotes dans les dernières réductions de la marine militaire. Cette extermination n'a été surpassée que par celle des Chiotes. Croirait-on si on ne l'avait vu, que la belle, la riche, la voluptueuse Chio, qui avait 95,000 habitants avant la guerre, en a aujourd'hui 15,000 abrités sous les rochers; 3,000 fugitifs à Marseille et en Angleterre, et que tout le reste, c'est-à-dire 75,000, sont morts ou esclaves en Égypte? On ne se lasse pas d'écrire ces chiffres sanglants. Croira-t-on davantage que l'île n'a pas même été laissée à ceux qui ont donné de tels gages? Il m'a fallu vivre au milieu des gémissements de ce reste de population, campée sur les grèves de l'Archipel. Ces hommes se pressent dans une continuelle attente autour de chaque étranger, comme s'il allait leur apporter quelque nouvelle, et influer de quelque manière sur leur sort.

La première condition pour bien servir la Grèce est d'apprécier avec justesse les causes de la révolution moderne. Depuis la fin de l'antiquité, les provinces inces-

samment renouvelées ne passent pas un demi-siècle sans tenter d'échapper au monde byzantin. Même sous la domination chrétienne, une continuelle rumeur qui n'est étouffée que par la facilité des concessions inquiète de ce côté la cour monacale des empereurs d'Orient. Dès le dixième siècle, il est facile de suivre le mouvement des migrations qui entrent d'abord furtivement, se soumettent, s'affranchissent, enfin se fortifient sur les deux revers du Pentedactylos. Leur chemin est à peu près le même que celui des invasions des Doriens, dans la haute antiquité grecque.

Suivant la loi de toutes les migrations, celles du moyen âge ont commencé de se constituer en sociétés régulières, là où elles ont rencontré un fond ancien de civilisation. Le Slave et l'Albanais ont été absorbés par le Grec, comme le Frank par le Gaulois et le Lombard par l'Italien. De ce mélange est sorti un peuple nouveau dans une race ancienne.

Loin que la Grèce de l'antiquité soit un obstacle à la Grèce nouvelle et l'ait d'avance stérilisée, c'est le contraire qui semble vrai. Car toujours, les peuples et l'humanité même se sont fortifiés et ornés de leur passé. L'Arabie musulmane a grandi sur la Perse de Zoroastre, la Florence du Dante sur l'Etrurie de Tagès. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi une Grèce moderne, heureuse, sinon glorieuse, sur le fond de la Grèce d'Homère?

Que la supériorité de nos mœurs ne vous fasse pas prendre, dès l'abord, en dédain, une population haletante, éperdue, qui achèterait un peu de repos par le reste de son sang. Que la vue de tant de douleurs ne vous aigrisse ni ne vous endurcisse. Un trop grand nombre d'étrangers, irrités de partager la détresse commune, ont cru qu'ils achetaient assez cher le droit d'humilier ceux qu'ils ser-

vaient. Ne mettez pas vos services à ce prix. Ceux qui ont laissé des souvenirs dans le fond des rochers, et pour lesquels le peuple garde son *pollà kalò* ne l'ont jamais humilié ; c'est ce qu'il pardonne le moins.

Si vous avez quelque pouvoir, si vous représentez quelque chose en Europe, ayez pitié de ceux de Chio, de Psara, des Candiotes, des réfugiés de Romélie, et j'ajoute en particulier, de tous mes hôtes. Je ne croirai jamais qu'un homme de gouvernement consente à trahir un reste de klephtes mutilés qu'il verra si naïvement occupés de se réformer eux-mêmes. Cette royauté est d'ailleurs si triste, si sanglante, que pour avoir un seul jour de joie sur ce trône et pour n'y pas périr, il faudrait y porter quelque noble pensée.

Le meilleur exemple a été donné par celui que nous avons perdu de vue, tout à l'heure, dans le Trochos.

CHAPITRE VIII.

ARGOS. — TYRINTHE. — MYCÈNES.

Du sommet du Parthénius, deux crêtes, en s'ouvrant, laissent voir un long bras de mer qui s'étend devant nous. Au milieu d'une esplanade, le cheval à housse brodée d'un primat piaffe sur les colonnes et les marbres d'un petit temple, qui ne peut être que celui de Pan. Un ruisseau en arrose les fondements, sur lesquels une troupe de muletiers ont déposé leurs fardeaux. Un étranger en Grèce devrait se dispenser de toute réflexion ; car, presque dans chaque lieu où il se sent invinciblement arrêté, il se trouve que cette poétique et hâtive

impression a déjà été consacrée à ce même endroit, dans la pensée d'un temple et d'un culte. Je crois cependant constater un fait moral, en disant que ces rencontres de temples et ces retours à l'âge des institutions primitives réveillaient en moi la sympathie obscure avec la mythologie du genre humain, la parenté morale avec les dieux que chaque homme qui vient au monde peut découvrir en soi, dans la jeunesse. Allant et venant sur ces rochers, j'aimais à retrouver dans le sein d'un peuple le long rêve dont je me suis bercé moi-même. Quand du fond des vallées j'aspirais, dans mon enfance, comme vers un asile d'espérance et de paix, vers les sommets des montagnes, quand, sous les pins clair-semés qui les dominent, je plaçais des vierges blanches et des anges aux ailes d'or, je ne savais pas que de vastes empires, pris du même vertige, s'étaient inclinés de longs siècles avant moi au pied du Mérou, du Caucase et de l'Olympe. Jours passés près des lacs, sur le rivage des mers, longs regards attachés sur les sources des grottes, qui m'eût dit, que sous ces songes se berçaient de nouveau à demi-ranimés, les Néréides des Grecs, les Ondines des Germains, l'Oannès du golfe Érythrée et les Avatars du Gange? Ainsi le voile magique que j'avais moi-même étendu sur toutes choses, je le reconnaissais flottant sur le berceau d'un peuple. Car le premier éveil de la pensée renferme toutes les merveilles des théologies de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte et des dieux homériques. Chaque génération nouvelle apporte avec soi une mythologie entière, qui, ne trouvant plus d'écho parmi les peuples, périt où elle est née. Dans ces temps inféconds, l'âme de l'homme a la beauté et la tristesse des ruines du Levant, que le printemps couvre sans cesse de glaïeuls et d'anémones de pourpre. Vient le vent d'été, qui fait mourir leurs feuilles; on ne voit plus qu'un

amas de colonnes, des épitaphes effacées et des débris d'une langue évanouie.

Nous descendîmes sur le bord d'un torrent dans la plaine de l'Argolide. Les premiers objets qu'on rencontre sont de larges assises de blocs, formées en quadrilatère au pied de la montagne. Dans ce même endroit était placé le tombeau des Argiens morts auprès d'Hysie. Un peu plus loin, trois ruisseaux resserrés dans des canaux courent avec une extrême vitesse à travers de hautes herbes, et vont se perdre à l'est dans un marais. L'hydre de Lerne n'a plus que ces trois têtes qui font tourner quelques moulins. Des chameaux s'y étaient embourbés et s'y tenaient accroupis sous leurs fardeaux. Le fracas que fait cette eau en jaillissant au pied de la montagne couvrait les cris des chameliers. De loin on voit l'hydre bondir, et l'écume blanchit à l'entrée d'une grotte obscure, qui ressemble aux ouvertures taillées dans les galeries des murs cyclopéens. Il y a plusieurs grottes semblables, ouvertes sur la plaine. Leurs voûtes, qui se dessinent en grandes taches noires et mystérieuses sur le penchant des rochers, sont toutes l'objet d'un culte populaire. La mythologie achéenne y avait déjà caché ses dieux souterrains.

De là, en rasant les flancs de cette chaîne, on aperçoit sur une crête en saillie les frêles dentelures de la citadelle d'Argos. Vers le nord, à l'extrémité de l'horizon, les montagnes de Carvathi dressent leurs pyramides grises et nues au-dessus des tombeaux de Mycènes. En face, au levant, et aux deux tiers de la plaine, les murs de Tyrinthe sur leur butte figurent une grande carcasse de vaisseau échoué dans les lagunes. Puis les minarets et les maisons de Napoli, acculés sur la droite, se noient au fond du golfe. Tous ces points séparés sont unis en cercle par des montagnes pelées de médiocre élévation, et dont quelques-

mes à leur sommet étaient tendues d'un filet de neige. Une mer d'un bleu de saphir fermait ce bassin, où se tenaient en calme trois bricks, vis-à-vis d'un rivage uni et chargé de joncs. Des bandes d'oies sauvages traversaient continuellement la plaine, semblables à la fumée d'un feu de bergers qui s'évapore. Comme il n'y a ni arbres dans les champs, ni contre-forts détachés des montagnes, et que la courbe de cet amphithéâtre est singulièrement évasée, il n'est pas un ravin d'où l'on ne voie ce long horizon de la mer, sans îles, sans atterrissements et sans grèves. Mesurée géométriquement de son foyer, cette courbe est une parabole, dont l'ouverture s'élargit à l'infini sur le plan du golfe. Il en résulte que de tous les paysages de la Grèce, c'est celui qui a le plus de grandeur, et qui reproduit le mieux le large dessin des formes homériques.

C'est aussi celui qui offrit à l'histoire la plus puissante base. Quand, avec les migrations, le génie de l'Orient y arriva encore tout humide des flots, il n'eut pas besoin, comme ailleurs, de se resserrer en de plus étroites limites. Comme il s'était développé par masses sur les plateaux de l'Asie, il continua de se répandre à l'aise et à pleins bords dans cette avide coupe de l'Argolide. Il ne changea pas ses villes, le caractère de ses murs, de ses tombeaux. Il les amoncela dans la plaine, et continua de tailler ses marbres aussi énormes que ses granits d'Égypte. Ses monarchies restèrent aussi puissantes que dans l'Asie, ses symboles aussi vastes. Le poëme des rois d'Argos se trouva être de la famille des épopées orientales, dont il fermait le cycle.

Le chemin d'Argos était encombré de passants comme à l'approche d'une grande ville. Sous un verger de citronniers, dans un champ, on entendait des sons de guitare et les chansons de quelques jeunes hommes couchés sur

l'herbe. Un peu plus loin, une meute de chiens rongeaient et traînaient, au milieu de la rue, un cadavre de cheval. Une troupe de femmes et de jeunes filles, l'air fébrile et exténué, portaient, dans les pans de leurs robes, des mottes de terre pour combler un marais et gagner vers le soir quelques olives. Sur le sentier d'Agamemnon, trois à quatre cents enfants rentrent dans l'école mutuelle, et donnent le salut militaire à la fille d'un primat qui traverse leurs rangs sur un cheval caparaçonné d'un tapis de soie et d'or, ou au gouverneur Basiliadi, qui les regarde passer, tristement assis sur la terre, depuis qu'un boulet lui a emporté le bras droit. Un escadron de tacticos, le plus grand nombre ayant encore conservé la veste et la chasuble de leurs montagnes, se tiennent maladroitement juchés sur des chevaux de hussards français, et tels quels, ils se disposent à partir pour le siége de Lépante. Le bruit de leurs trompettes retentit dans les cavernes des environs, et joint une impression guerrière à la brise énervante du soir, qui, après s'être imprégnée des poisons de Lerne, vient doucement s'engouffrer sous les branches des cyprès. Perpendiculairement au-dessus de ma tête, la lune repose sur les créneaux de la citadelle, comme le bouclier d'argent que les Achéens y tenaient autrefois suspendu.

Longtemps j'errai dans un labyrinthe de maisons écrasées, formées de plateaux d'argile, la véritable plinthe de l'antiquité. Des carrefours déserts, de longs murs de jardins, où des chameaux font crier des pompes à chapelet, un village à demi caché dans les blés, des huttes en chaume avec des marteaux de bronze sur les portes, partout l'odeur de la nielle, il n'en fallait pas tant pour nous enchanter, nous autres nouveaux arrivés de Messénie, pâlis par la fièvre et la disette. L'admiration de mes guides me persuada que la ville d'aujourd'hui n'est guère diffé-

rente de ce qu'elle était avant la guerre. Je pensai que ceci serait bientôt vrai du pays entier, et, pour la première fois, je jouis de la voluptueuse magnificence d'une nuit du Levant, sans qu'elle me fût reprochée par la détresse et l'insomnie des hommes.

Je m'établissais sous un hangar, quand l'astinome vint m'offrir sa maison. J'y trouvai un toit fermé; ce qui ne m'était plus arrivé depuis Modon. Dès le lever du soleil, mon hôte commençait avec ardeur ses fonctions. Il était à la fois le juge de paix et le commissaire de police. La meilleure partie de son temps s'employait à délivrer des passe-ports. Il était si prodigue et si fier de cette discipline européenne, qu'il était difficile à un agogiati de traverser sans son laissez-passer le lit de l'Inachus. Il se montra un jour fort désappointé que j'eusse pénétré sans sa signature et son sceau dans l'enceinte cyclopéenne de Tyrinthe.

La population d'Argos[1] a augmenté d'un tiers par le nombre des réfugiés que le voisinage et la protection du gouvernement y ont attirés. Quoique l'on y vante la salubrité de l'air en comparaison de celui de Napoli, le vent du midi, qui soufflait constamment, me donna dès l'arrivée une fièvre lente, en sorte qu'il me devint difficile de me tenir debout. Mon sommeil ne valait guère mieux que celui des Atrides; c'était le cauchemar albanais; et sous ce ciel imprégné du parfum des citronniers, je ne pouvais fermer les yeux sans voir autour de moi les squelettes de la Messénie se ranimer et ramper sur ma poitrine. J'avais peine à me traîner sur le toit des chapelles, où sont in-

[1] Les impôts d'Argos ont produit l'année dernière 64,000 piastres, tant par les dîmes que par les douanes; les terres des particuliers sont grevées d'un dixième pour cent. Les terres nationales affermées, d'un trentième. La valeur du territoire entier a été estimée par le gouvernement, en 1823, quarante millions de piastres.

crustées tant de belles inscriptions : c'était un marbre gravé pour un vainqueur des fêtes néméennes[1], ou un tribut apporté aux Argiens, ou la consécration d'un néophyte des premiers temps du christianisme, ou la pierre sépulcrale d'une femme romaine. Quand j'avais copié les inscriptions, j'entrais, à l'heure des offices, dans les églises, où les enfants chantaient des prières pour les rois de France, d'Angleterre et de Russie. Le peuple y était fort assidu. J'aimais à voir ces figures de matelots s'encadrer dans les auréoles empourprées des figures byzantines qui sont peintes sur les murs et avec lesquelles on leur trouve souvent un type de ressemblance. Les chants sont singulièrement nasillards et décrépits. La confusion des cérémonies, qui réfléchit la confusion des peuples et des époques, rappelle constamment que ce chaos n'a jamais été organisé par une autorité souveraine. Il y a pourtant un moment où la majesté grecque et son génie d'artiste reparaissent tout entiers. C'est lorsque le prêtre, après être resté invisible pendant l'office, selon la liturgie du polythéisme, ouvre à la fin les rideaux qui le cachent, et tout brillant d'or et d'argent, sous un toit vermoulu se montre immobile avec sa haute mitre et sa longue barbe blanche, comme un symbole de la lumière qui se dévoile quand les mystères sont accomplis.

La plus ancienne ville du Péloponèse est celle où l'on rencontre le moins de ruines. Néanmoins, dans cette bourgade nouvelle, souvent un débris de statue dans un mur, ou les cailloux de l'Inachus qui meurtrissent les pieds d'une jeune fille courbée sous sa charge d'orge verte, vous rejettent à l'improviste dans l'Argos des Achéens, avec ses huttes de Pélasges, ses cinquante puits changés en Da-

[1] Voyez Villoison, *Hist. de l'Acad. des inscript.*, tome XXXVIII, p. 48.

naïdes, et une partie de son peuple abrité derrière les polygones de la Larisse. Au sud-est de la ville, le théâtre était à demi déblayé; il devait servir aux réunions des députés qui allaient être convoqués. Les gradins sont taillés dans le rocher, qui en forme la courbure naturelle. Le spectacle se composait de chapelles çà et là écroulées, de torrents desséchés, d'ombres et de nuages, le tout en si larges traits, que je ne l'aurais pas changé contre l'introduction de l'Électre de Sophocle.

Ce qui me frappe dans les théâtres grecs, c'est que les couches horizontales des roches calcaires en marquent naturellement la forme. Ils sont étroitement enveloppés et pressés par les flancs des collines. Jetés dans le moule des vallées, les gradins semblent faire partie des montagnes. On dirait qu'ils sont l'œuvre de la nature plutôt que des hommes.

Aussi de tous les monuments de la Grèce, les théâtres sont les plus originaux et les plus indigènes, comme l'art lui-même pour lequel ils étaient faits. Avant l'architecte, les vallées en se creusant à l'origine, en ont tracé le plan; il n'a fallu que déblayer les détritus des forêts et des animaux d'un autre âge, pour trouver sur le roc du déluge le vieux théâtre d'Eschyle. Voilà pourquoi ils sont en général fort bien conservés. Il y en a qui descendent, tel que celui que nous venons de visiter, sous des plateaux d'orge; d'autres qui sont restés nus, où les chevriers vont s'asseoir; d'autres, sans avoir perdu une seule pierre, ont recouvert leurs marbres de gradins d'arbousiers, d'ébéniers sauvages et de myrtes qui, penchés et murmurant au moindre souffle, imitent le frémissement d'une assemblée de spectateurs.

A côté du théâtre qui, au temps de Tite-Live, faisait face au marché, croule une tour romaine. L'épuisement

auquel j'étais réduit m'empêcha de grimper sur les polygones cyclopéens où s'appuient les frêles murailles de la citadelle de Marie d'Enghien; ces restes cyclopéens sont d'ailleurs peu nombreux. Il est évident que les Doriens, en expulsant ou détruisant les anciens habitants, ont aussi dispersé les débris de la ville achéenne. Placée sur l'unique chemin des invasions, depuis les Héraclides jusqu'aux Albanais, foulée presque aussitôt que formée, Argos n'eut son libre développement que dans les premiers jours des temps héroïques; vers l'époque d'Homère, elle était déjà éclipsée par Mycènes. De là, son histoire, à mesure qu'on en veut approcher, vous renvoie incessamment à des temps plus lointains. On ne connaît d'Argos que son déclin, plus éclatante plus elle est près de son berceau. Toujours son peuple vous renvoie à un peuple plus ancien, ses héros à de plus grands héros. Vous croyez la saisir en atteignant ces longues races d'hommes qu'elle cache sous la généalogie des dieux. Mais quand vous les touchez, ces dieux se retirent eux-mêmes sur le plan de l'Asie, et se déploient dans la lointaine perspective des migrations orientales. En sorte que cette lumière, qui jaillit en apparence du centre du monde achéen, a en réalité son foyer beaucoup plus loin et ne fait qu'éclairer par un continuel mirage les fondements toujours plus larges, à mesure qu'ils sont plus reculés, sur lesquels repose tout le système de l'esprit grec.

La véritable antiquité d'Argos, c'est l'Inachus. Au nord de la ville on traverse un banc de cailloux roulés, de niveau avec le reste de la plaine, et qui a deux cent dix pas de large. Les pierres qu'il roule sont calcaires; on y trouve aussi quelques débris de basalte. Quoique l'hiver eût été fort pluvieux, il n'y avait pas une goutte d'eau. Il est vrai qu'à un quart de lieue plus loin coulaient deux

ruisseaux, qui se nommaient aussi Zeiria; ce qui permet de croire qu'ils en sont au moins des affluents. Aucun des fleuves de la Grèce n'a conservé son ancien nom, même quand les villes qu'ils traversent ont gardé le leur. Partout les objets de la nature se rajeunissent et se renouvellent dans les langues; au contraire, les mots qui tiennent à quelque chose de l'homme tendent à se perpétuer et à vieillir comme lui.

C'était alors le temps du retour des grues et des cigognes. On entendait sans cesse leurs bandes crier au sommet de la Larisse. Des oies sauvages marchaient dans la plaine à côté des laboureurs. Ces troupes d'oiseaux, après avoir dans l'origine servi de guides aux mouvements des peuples primitifs, revenaient de nouveau dans les mêmes lieux, sans leurs anciens compagnons de voyage. Il faudrait qu'un observateur habile comparât en détail les migrations des animaux voyageurs, et celles des races humaines. On serait étonné de voir combien l'histoire universelle se confond dans les temps primitifs avec l'ordre régulier de la nature. C'est un aveu de l'antiquité, que la plupart des villes ont été construites sur l'avertissement d'un oiseau prophétique. Les Mégaréens suivent une bande de grues sur les sommets de la Géranie. Des tourterelles conduisent des Chalcidiens à Cumes. Un essaim d'abeilles montre aux nymphes de l'Attique le chemin de la Lydie[1]. Errante et délaissée, l'humanité au berceau prend pour conseillers le pélican du désert et l'alouette printanière. Réciproquement, l'humanité accroît l'instinct des animaux auxquels elle a obéi. La cigogne, qui d'abord n'arrivait que jusqu'à la mer Noire, suit peu à peu la hutte du Pélasge en Thessalie, en Argolide,

[1] D'autres faits de ce genre appartiennent aux symboles; le plus grand nombre ont incontestablement un sens littéral.

et augmente chaque siècle le cercle de son voyage. Ainsi seulement s'expliquent une foule de migrations, que ne commandent ni le changement de climats ni l'instinct de la faim.

Je ne pouvais songer sans étonnement que la grande émigration du genre humain, par la branche indo-germanique, est chaque printemps représentée et fêtée dans un continuel anniversaire par ces mêmes tribus, envoyées du berceau primitif du monde oriental, et que je rencontrais dans les mares du Zeiria. Partis de la vallée de Cachemire et des rivages du fleuve de Brahma, la famille des barges, des palmipèdes, le merle rose, le pluvier doré, le héron pourpré, le chevalier stagnatile, avaient repris, le long du Taurus, le chemin des peuples Zend. Ils s'étaient partagés dans l'Iran, entre la Perse, la Médie et la Bactriane : ils avaient baigné leurs ailes dans les marais solitaires de l'Euphrate, et près des lions couronnés de Persépolis. De là, remontant par l'Arménie jusqu'à l'entrée des portes Caspiennes, dans les gorges du Caucase, ils avaient passé l'hiver dans les mêmes retraites où l'humanité s'est longtemps recueillie pour produire la souche des races helléniques, et ils avaient fait leurs nids là où sont les traditions de Prométhée. Dès que leurs petits avaient été en état de partir, ils avaient continué le voyage; ils allaient en Thessalie sur les pas des Doriens, dans le bassin du Danube, sur les traces des Germains et des Slaves, pour terminer leurs courses dans les fossés des châteaux du moyen âge. Là on ne les voit jamais sous leurs couleurs natives. Point de pourpre, point d'éclat; un triste vêtement d'hiver, de même que les fables étincelantes de Wischna et d'Ormuzd, se chargeant peu à peu de frimas, n'apparaissent au Nord qu'à travers le voile sombre des Eddas scandinaves.

Le jour où je pris le chemin de Mycènes fut le dernier où je vis de fortes pluies en Grèce. Quand ce pays est privé de sa lumière, il n'en est point de plus misérable. Les terrains dénudés deviennent mornes; l'horizon semble meurtri. De petits triangles de feu rougissaient les filets de neige qui n'étaient point encore fondus sur les montagnes. Le bruit du tonnerre, comme si la courbe évasée de l'Argolide l'eût laissé glisser sans le retenir, allait rouler sur les vagues et se prolonger au fond du golfe de Napoli. La plaine, ainsi que la plupart de celles de la Grèce, est couverte de cailloux roulés; ce que la mythologie expliquait dans son langage, en faisant naître l'Argolide de l'Inachus.

Après trois heures, nous quittâmes la plaine pour gravir de larges et fauves croupes, encombrées de masses de rochers, qui ont roulé jusqu'au bas, et enferment d'une espèce de rempart cyclopéen les huttes de Carvathi. Ni arbres, ni arbrisseaux, rien ne croît dans ce lieu désolé, on n'y trouverait plus une broussaille pour y cacher l'urne d'Électre. Des cavernes éclairées à l'intérieur comme des forges par des feux de bergers, des coups de vent contre des pics pelés, des miaulements de chacals sur les sommets, point de sentiers; au loin, au bout de la plaine, une vapeur si pâle, qu'on ne peut dire si c'est le nuage ou la mer; de l'autre côté, des lambeaux de terrains jaunâtres sur un fond de sable : partout s'est conservé le caractère sauvage et le vague horizon d'un drame d'Eschyle.

La pluie et les hiboux s'engouffraient sous les portes des tombeaux ouvertes dans le flanc des montagnes; il en sortait des couleuvres et des scorpions. Mes guides traînaient leurs chevaux sans rien dire. Quand on n'aurait fait autre chose en sa vie que le métier de palichare, on ne pourrait descendre au fond de ces précipices et voir

tout à coup au-dessus de sa tête ces murs de Cyclopes plonger à pic sur l'eau des torrents avec leurs petites galeries noires, sans ressentir une vague et religieuse horreur, à laquelle rien ne vous prépare de tout ce que vous avez vu jusque-là en Grèce.

Au sommet d'un tertre nous tombâmes d'abord sur une voûte conique, dont seulement une pointe perçait le sol. Le reste plongeait dans une colline qui a bien les dix arpens qu'Homère donnait à ses tombeaux. A deux cents pas de là, au haut d'une rampe rapide, deux lignes de rocs, qu'en approchant on reconnaît pour des murailles de couleur jaune, rongées par les chutes d'eau, enferment dans leur encadrement la pierre noire de la porte de Mycènes. Je ne sais si la comparaison des polygones qui sont entassés sur les côtés, à la hauteur encore de quatre assises, nuit à la sculpture; mais le bas-relief des lions n'a qu'un effet grêle sur ce fond de rochers. Le dessin n'en est pas purement égyptien. Les formes ont déjà un commencement de vie. Ces corps dressés ne gardent plus le repos des sphinx. Ce qu'ils ont gagné en mouvement, ils l'ont perdu en grandeur. Un effort naissant de correction a déprimé leurs masses. De là ils tiennent le milieu entre le style oriental et les premiers rudiments du style éginétique. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'esprit hellénique a déjà imposé à ce bas-relief quelques-uns de ses caractères, quand il ne paraît encore nullement dans l'architecture. Aussi l'impression qui résulte de ce contraste est celle de la Grèce elle-même, qui, pour la première fois, cherche à se mouvoir et à se dégager en groupes plastiques sur le seuil du monument sacerdotal de l'Asie.

La base, presque aussi longue que le fût, ressemble à un autel sur lequel la colonne s'élève comme une flamme[1].

[1] Le fût est plus mince en bas qu'en haut.

Autour du chapiteau se déroulent quatre cercles tangents : symboles obscurs, qui deviendront plus tard la moulure dorienne ou la volute des Ioniens. Quelque opinion que l'on ait sur le sens caché de cette sculpture[1], qu'on y voie le culte du soleil de la Thèbes minyenne, ou la flamme du sabéisme persan monter sur un autel mythriaque, ou le boudha de l'Inde dans son enceinte pyramidale, rien ne rend ce monument si précieux que son indécision même. Incertain entre le symbole et l'art, il représente l'époque des premiers hymnes moitié litanies, moitié odes. Si la porte de Mycènes qui tient à la fois de l'Asie et de l'Europe eût disparu, il manquerait un élément à l'histoire des formations successives de l'architecture. Il a fallu qu'à l'entrée d'une ville pélasgique, on ne sait quel grand culte, reflet de tous les cultes, fût représenté sous la figure ébauchée d'une colonne. Couronnée de signes et de bandeaux mystiques, demi-formée, demi-liée au rocher, cette colonne est encore sous la garde de deux lions, reste des attributs des religions de l'Égypte et de l'Iran. Mais telle qu'elle est, on voit déjà qu'un second effort de l'art achèvera de la produire et de la tirer du bloc. Libre alors, svelte, revêtue d'acanthes, elle ira prendre sa place sous le fronton des temples.

Quand on parle d'un monument de la Grèce, on se représente involontairement quelques marbres régulièrement superposés, quelques restes de portiques qui réfléchissent en faisceaux de lumière, l'éclat dont nous sommes accoutumés d'environner l'histoire grecque, ou quelques colonnes penchées sur des sommets bleuâtres comme des mâts de vaisseaux brisés et emportés par des vagues d'azur. Soit que vous empruntiez ces images à

[1] Creuzer's *Symbolik;* Olf. Müller's *Orchom.;* Ritter's *Vorhall.*

l'histoire ou à la poésie, elles sont toutes également contredites par ce que l'on appelle le trésor d'Atrée. Au pied d'une colline dépouillée, où l'on entend constamment le grelot des chèvres, j'arrivai au versant du couchant, vis-à-vis d'une porte à angles droits, qui s'ouvre sur l'intérieur de la montagne. Presque semblable à celle que nous venons de quitter, les murs dont elle est flanquée sont composés de masses moins grandes, et comme elle est entièrement dégagée des terrains environnants, rien n'empêche qu'elle n'apparaisse en entier dans sa grandeur colossale. Par-dessus l'architrave, qui a plus de vingt-sept pieds de long, s'élève une niche en pyramide[1]. La blancheur des murailles et des plinthes, encadrées à la manière des cavernes dans les flancs irréguliers des rochers et dans les bruyères de la colline, redouble l'obscurité du fond et rend le seuil si solennel, que l'antiquité se fiait à cette seule terreur pour en défendre l'entrée. Quand vous l'avez franchie, vous arrivez sous un dôme allongé en forme d'un clocher de cathédrale. Seulement, au lieu de se courber en arceaux, les assises se superposent en cercles parallèles, et l'on en compte plus de trente-trois. Le sommet était crevassé, et laissait tomber à plomb, à travers toute l'épaisseur des terrains, un jet de lumière sépulcrale sur les cendres d'un feu abandonné. A droite de l'entrée principale je marchai vers une autre porte, toute pareille, mais plus petite, qui conduit à une salle où il est impossible de rien distinguer sans torches. C'était là sans doute qu'était enfoui le trésor d'Atrée. Dans le dôme même, malgré la crevasse, ce n'est pas sans peine qu'on reconnaît la place de quelques clous et les interstices des

[1] On voyait, il y a quelques années, des restes de chapiteaux et d'ornements qui, peut-être, en comblaient le vide; je ne sais comment ils ont disparu.

pierres, d'où l'eau suinte abondamment. On sent qu'on est parvenu en cet endroit au point extrême du monde grec, et qu'il n'y a plus qu'à écouter autour de soi les sources des fontaines.

Quand les yeux, fatigués de cette obscurité, cherchent quelque lumière du côté de la porte, ils rencontrent deux crêtes à pic qui plongent sur cette ouverture à moins de deux cents pas. Ce monument tient à la fois de la grotte de Polyphème et du palais du roi des rois. Au milieu des ténèbres, tantôt vous croyez être dans les entrailles d'une montagne, dont les cabires ont taillé les cristaux avec leurs marteaux d'or, tantôt au faîte d'une pyramide égyptienne, qui s'abaisse à la mesure de l'Europe et fléchit sous ce nouveau génie. L'époque que cette construction représente est la société dont Homère n'est que la fin et l'expression perfectionnée. Si le tombeau conserve un type plus primitif que l'Iliade, plus étranger à tout ce qui a suivi en Grèce, il s'en rapproche par la beauté de l'exécution, où la rudesse des Cyclopes a disparu; et rien ne vous fait comprendre mieux que cette architecture le génie du poëme d'Homère. Cette forme insolite qui renvoie à des temps anté-historiques, et vous révèle dans la Grèce une Grèce inconnue; le mystère, l'impression sépulcrale de ces murs livides, tout ici répond à la renommée des Atrides et renouvelle l'épouvante des fables des Achéens.

Chez les modernes, rien n'égale le génie funèbre de ces traditions, excepté peut-être les dernières scènes des Niebelungen. Or, si la critique moderne a retrouvé, sous le massacre des convives des Niebelungen, le souvenir confus d'anciennes populations aux prises l'une avec l'autre, je serais tenté de croire du festin des Atrides et de tout ce sang répandu, et de ce tombeau même, qu'ils perpétuent aussi quelque événement national des migrations; car

jamais souvenirs de familles, ni querelles de prince, n'auraient poursuivi d'une terreur et d'une haine semblable toute une race d'hommes.

Quand on sort du tombeau, on découvre, en face, des masses noires, qui donnent l'idée d'une crête de roc lentement délitée par les eaux ; ces murailles cyclopéennes se prolongent depuis la colline de la porte aux lions jusqu'à un ravin profond, en suivant la coupe même des terrains. Là, elles pendent sur le précipice, et remontent à l'est autour des flancs d'une montagne pelée jusqu'à la cime. Ces masses ouvrent sur le torrent des espèces de soupiraux et de petites portes terminées en pointe, où un homme peut à peine passer. Quelques blocs ont croulé jusqu'à terre ; le sommet est resté dentelé, mais à de longs intervalles ; et le profil des murailles n'en est pas altéré. J'ai compté en plusieurs endroits vingt-cinq fragments de rocher encore entassés les uns sur les autres : ils sont assez semblables entre eux ; un grand nombre approchent de la forme cubique.

Si on les considère sans nulle préoccupation de système, ces blocs, solides par la masse, négligemment équarris, vermoulus sur les bords, usés par les lichens, mais dans leur ensemble œuvres de géants, siècles amoncelés, frappent d'abord d'une intime analogie avec ces vers d'Hésiode ou des oracles, dont le temps a rongé quelques faces, vers de Cyclopes aux larges bases, aux mots groupés en polygone, que nul homme ne peut ébranler de leur place, et qui n'ont leur vrai sens qu'à l'endroit où ils sont attachés. Partout semblables, en Italie et en Grèce, les murs cyclopéens n'ont subi en rien la diversité des climats ou des races ; sous leurs piliers et leurs colonnes tous les ordres sont encore confondus, comme aussi tous les dialectes dans l'épopée. S'ils se dis-

tinguent des murs du temps de Périclès, aiguisés en cristaux, c'est de la même manière que la pesante litanie de Linus et d'Orphée se distingue du vers flexible, à mailles régulières, aux bords bien enchâssés de Pindare. Ou bien encore, c'est la différence de l'ancien chœur d'Eschyle au chœur de Sophocle. Mais l'architecture remonte ici plus haut que la poésie ; et seuls, ces monuments représentent les temps dont l'histoire n'a gardé que quelques traits généraux : races encore intactes, tribus, castes, sacerdoces, symboles aussi grands que le monde, peuples cachés sous des héros, âges des dieux perdus dans l'infini. Cette époque, que la science recompose péniblement, ces longs jours fabuleux, ces cultes sortis d'Égypte, ces colosses d'idées qu'on dit n'être qu'un leurre, on peut les voir en plein soleil, en beaux blocs chenus où les chèvres vont paître, où les lézards vont grimper, où les femmes en passant posent à l'ombre leurs jarres de lait et filent leurs cotons.

Pour les anciens eux-mêmes, à mesure qu'ils perdirent le caractère des temps primitifs, ces murs devinrent des prodiges impossibles à expliquer ; cet étonnement paraît déjà dans Euripide. Quoiqu'on ne sache, il est vrai, comment l'esprit de la Grèce sortira de ce chaos avec ses proportions et ses harmonies, il ne faut pas se méprendre sur la barbarie des constructions cyclopéennes. Le plan s'achève avec tant de puissance, la lutte avec la nature se montre si orgueilleuse, que l'art atteint ici à une profondeur plus saisissante que dans les colonnades des temples. C'est une réflexion qui naît d'elle-même au pied de ces murs, que l'architecture s'élève à ses plus puissants effets dans les âges héroïques des peuples. Au moyen âge, les cathédrales ; au temps des Achéens, les tombeaux des Cyclopes ; à l'Orient, âge héroïque du genre humain, nécro-

poles, temples, pyramides, toujours plus majestueux, plus ils sont reculés vers le berceau du monde.

Rien, au reste, ne m'a plus frappé que l'arrangement naturel des terrains dans le voisinage de ces enceintes. Non-seulement à Mycènes, mais dans plusieurs autres lieux de l'Argolide, j'ai remarqué que les pentes découvertes des montagnes, qui sont toutes de même formation, imitent à s'y tromper des constructions cyclopéennes. Les couches calcaires sont rangées et désunies d'une manière très-semblable à ces assises. Dans plusieurs endroits il faut quelque attention pour savoir où celles-ci commencent. Il y en a même où le roc lui-même est plus régulier que les polygones. Si l'on observe que ce fait est général, que les formations géologiques du Péloponèse reproduisent partout ces stratifications artificielles, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que ce système de construction est indigène sur ce sol.

Il en est tout autrement de la forme pyramidale de leurs ouvertures : d'une part, leur ressemblance est frappante avec la coupe des monuments de l'Égypte; d'ailleurs il est certain que cette forme n'a pu être naturelle que sur des terrains granitiques, où les roches se découpent elles-mêmes en pics, tels que la haute Égypte ou les plateaux de l'Asie centrale. Il faut bien que ce type soit forcément imposé à la nature de la Grèce, puisque tout le développement de l'art ne sert qu'à l'y abolir. On concilierait les traditions humaines et la nature des lieux, en voyant, dans ces monuments primitifs, l'Orient transplanté en Grèce.

Ainsi, les murs des anciennes villes se confondent avec les couches souterraines du globe; des races d'hommes que personne ne connaît achèvent le sourd travail des volcans intérieurs. Les tombeaux s'engouffrent dans les grottes. A mesure que se retirent les mers primitives, des

théâtres se courbent d'eux-mêmes sur le bassin qu'elles ont creusé. L'horizon des monts allongés en terrasses, leurs nervures dépouillées, leurs corniches bleuâtres, leurs angles saillants sous les bruyères, leurs frontons dont le soleil au couchant décrit les lignes droites, se répètent à leurs sommets, mais plus habilement unis et rapprochés dans la merveille des temples, dans leurs frises, dans leurs architraves, dans leurs degrés, qui, sans que je puisse dire de quelle manière, reproduisent en même temps l'immuable harmonie des vallées et la mobile beauté des races d'hommes qui les ont habitées. Ainsi le temple, le théâtre, l'enceinte, et le mont escarpé, et la colline aux flancs ouverts, et les couches de marbre, se reflètent mutuellement dans leurs formes et s'achèvent l'un l'autre. Les pans de la montagne et ses zones de végétations diverses conduisent au portique, comme autant de degrés préparés pour la fête. Le portique et ses corniches répètent dans leur pureté première les cristaux des rochers dépolis par les torrents, le dessin des sommets usés par les tempêtes.

Ce qu'il y a de merveilleux dans les monuments de la Grèce, c'est que toute la nature semble faire effort pour rivaliser avec eux et atteindre à leur beauté. Grâce à cette harmonie, l'architecture semble être le moule, la figure éternelle, le type sacré sur lequel le Dieu de la nature et de l'histoire construit ses œuvres.

Le lendemain, dès le point du jour, je comparais aux ruines de Mycènes celles de Tyrinthe. De loin on voit surgir leurs buttes au milieu des orges et des roseaux sous la forme d'un grand polygone. L'étroite voie qui circule à leurs pieds dans les marais est continuellement fréquentée par les habitants de Tricka et de Dallamara qui se rendent à Napoli. Dans l'intérieur que des terres encombrent, il y

avait un champ labouré, une petite cabane de jonc, et je finis par trouver deux femmes endormies au fond des voûtes. Le parallélogramme que les murs tracent du nord au midi pourrait être comparé, pour la pureté des angles, au périmètre d'un temple. Ils sont encore, en plusieurs endroits, hauts de quarante pieds. A en juger par les débris, ils devaient avoir un tiers de plus, lorsque Hercule en précipita Iphitus. Les plus grosses pierres que j'aie mesurées ont neuf pieds de long sur cinq de hauteur. A peine ébauchées, l'ensemble entier forme un système de roches superposées, mais fréquemment interrompu par un chaos de blocs, de pyramides renversées, comme si le tout avait été écrasé par les masses supérieures. Vers le milieu, de l'est à l'ouest, sont deux larges brèches, dont l'une est le reste d'une porte. Une autre ouverture, terminée en pyramide, regarde le golfe. Ces ouvertures sont flanquées de tours carrées, qui, au lieu de s'avancer en dehors de la ligne d'enceinte, comme des ouvrages militaires, retirent au dedans leurs murailles de vingt-quatre pieds d'épaisseur. Près de là j'ai trouvé une énorme base unie à son pilier, et un plateau orné de moulures sur les bords. Plus loin l'enceinte a été détruite par la main des hommes. L'extrémité du midi est percée à l'un de ses angles par une galerie souterraine, à voûte aiguë, qui s'engouffre sous les murs. On peut y pénétrer à plus de quarante pas. Elle est revêtue de niches; une seule est ouverte vis-à-vis d'un sommet couronné d'un monastère.

Quelle a été la première destination de ces gigantesques murailles[1]? N'est-ce qu'un camp retranché de Grecs encore

[1] Euripide, en appelant ces murs οὐράνια, leur donne, ce semble, une grandeur et une origine cosmogoniques. Les ruines de Saturnia et de Cossa en Italie sont semblables au *Ieron* ou sanctuaire de la Sabine. Il y avait en Italie une ville pélasgique consacrée à Pan, et que les Romains appelaient

barbares? Je crois y reconnaître, non pas seulement, un lieu de refuge, mais une enceinte sacrée. Si, à l'origine, l'histoire des peuples se confond avec celle des cultes, la ville est en même temps le sanctuaire. La nation vit dans le temple. Les Pélasges se bâtissent des demeures éternelles pour y passer ces longs jours fabuleux qui se résument et s'accumulent sous la figure des dieux. Religions, théogonies, à mesure qu'elles croissent à l'ombre, remplissent de leurs mystères ces monts taillés en pyramides, ces souterrains percés de niches, ces larges tours de Babel, qui, comme le prêtre sous son voile, se retirent et se cachent derrière un voile de rochers. Monstrueuse et mystique, la pensée d'un sacerdoce reste obscurément imprimée dans ces murailles, de la même manière que le symbole de la croix s'élève avec la nef des cathédrales chrétiennes, ou que le culte des sept planètes gravite autour des sept enceintes des villes orientales.

CHAPITRE IX.

NAPOLI. — NÉMÉE. — CORINTHE. — SICYONE.

Un marais semé de joncs sépare Tyrinthe de Napoli, la seule de toutes les villes du Péloponèse qui soit restée debout. La forêt d'oliviers qui remplissait la plaine à l'est

Castrum Invi. Les dieux n'avaient alors que des enceintes sacrées, bâties par les Telchines ou Cyclopes. (Pausan., *Bœot.*, 19; Petit-Radel, *Mém. sur les villes d'Espagne*, p. 26.) La question qui résulte de ceci est de savoir si le temple grec n'est pas formé sur le sanctuaire pélasgique ou sur le plan des villes primitives. (Homer. Il, v. 559; Pherecyd., *Fragmenta;* Eurip., *Electra*, v. 1158; Varro *ap. Servium*, lib. 1; Gell., *Argolis;* Hirt., *Geschichte der Baukunst;* Micali, *Ital.*)

a été brûlée jusqu'au dernier arbre. Mais, à en croire les habitants, cela même ferait la fortune du pays, si on reléguait partout désormais sur les penchants des montagnes cette culture paresseuse, et si la plaine était entièrement livrée aux céréales. Une sorte de langueur pestilentielle pèse sur les petites rues noires de Napoli, sous ces chemins couverts, sur ces hôtels à piliers torses, où s'abritent les mosquées. Des gens du peuple m'aidèrent à rechercher les inscriptions, dont les Turcs défendaient autrefois l'approche. Je descendis dans les fossés. Mais partout c'est Venise qu'on rencontre. Venise a renouvelé le Levant, en changeant en force maritime le Péloponèse, qui avait toujours été chez les anciens une puissance de terre. Elle a poussé toutes les villes à la côte, Sparte, Argos, Messène. Aujourd'hui encore les citadelles de Venise se déploient sur les pics des golfes, comme des banderoles au haut des mâts. Ses môles, ses phares, surgissent sur les rivages. Ses petites voies continuent de chercher à travers les montagnes les plages de la mer. Il est vrai qu'elle parle trop souvent de son éternité[1] dans ses fastueuses inscriptions. Mais, enfin, plusieurs de ses tours ont été conservées avec les temples grecs; le lion de Saint-Marc, qui en plusieurs endroits est resté sur les portes, paraît avoir acquis au Levant, en moins d'un demi-siècle, la vénérable et inoffensive antiquité des lions de Mycènes.

Ce fut un heureux jour pour moi que celui où j'échappai aux maremmes de Napoli pour gagner le haut des montagnes qui conduisent à Némée. Par bonheur le temps des jeux et des luttes à la course était passé; car, puisqu'il fallait nous coucher à demi sur nos chevaux, et nous lier à nos étriers de corde, nous aurions sans doute

[1] *Hoc æternitatis monumentum posuit.* — Inscription vénitienne sur l'une des masures de Napoli.

prêté à rire, à l'assemblée des Argiens. En laissant Mycènes sur la droite, nous entrâmes dans le défilé du Trétos, qui s'ouvre au nord. Mes guides me montrèrent l'endroit où Nikitas gagna son nom de Turkophage, en détruisant le corps d'armée de Dramali. Ils gravirent sur les quatre murailles qui lui ont servi d'embuscade, et ils y déchargèrent leurs pistolets. Dans l'antiquité, ce chemin était celui des voitures; en plusieurs endroits on trouve encore les traces des roues des chars profondément marquées sous la bruyère. Le fond de la vallée n'est qu'une suite de bosquets, au-dessus desquels surplombent des pans de rocs nus. Je n'ai point vu de plus charmant ruisseau que celui de Cervesatcha, recouvert au printemps des guirlandes en fleur du craschi, véritables feux follets, qui font jaillir leurs flammes bleues tout le long de ses rives.

Nous quittâmes le chemin de Corinthe pour grimper à gauche par un petit sentier de chèvres. En plusieurs endroits les crêtes sont entr'ouvertes par des cavernes où la fable peut avoir caché le lion d'Hercule, quoique l'entrée en ait toujours été fort écrasée. Chemin faisant, je me représentais sur ce sentier quelque Argien, arrivant tout haletant sur ce sentier pour disputer le prix : au loin, un vague murmure de peuple; puis, de l'autre côté, par delà les bruyères, la foule assise sur le penchant de la montagne; les enfants qui tressent des couronnes de persil; des juges vêtus de noir; une ode célébrée avec des danses vis-à-vis du sanctuaire; puis des voix qui s'appellent, puis une trompe qui publie le nom de Jupiter Néméen. Du sommet j'aperçois au-dessous de moi un vallon nu, désert, qui se prolonge du nord au midi, et se renfle à son milieu, de façon qu'il figure un stade naturel. Au couchant brillent les neiges du Cyllène; au nord s'étend un plateau taillé en autel, qui doit être le mont Apase. Je ne sais

comment Pindare retrouverait ses collines ombreuses dans ces ravins jaunes et pelés. Il ne reste pas un arbre du bois de cyprès qui remplissait une partie du bassin. Seulement au milieu s'élèvent trois grandes colonnes de temple et au-dessous plusieurs débris de marbre, qui ont l'air de ballots qu'une caravane a déchargés sous les palmiers d'un khan. Deux de ces colonnes cannelées et d'ordre dorique portent encore leurs architraves. Les autres ont roulé leurs tambours avec tant d'ordre sur l'herbe, qu'il est évident qu'elles n'ont point été détruites par l'homme. Le plus grand nombre pourraient être relevées. La cella entière a conservé son pavé, où une foule d'ornithogales et d'orchis en fleur dessinent des étoiles de mosaïques en émeraudes. Je ne vis là qu'un berger qui s'embourbait en poursuivant quelques moutons dans un marais, et sur une éminence les arceaux d'une fontaine turque, qui est certainement celle où les sept chefs de Thèbes, pressés par la soif, furent conduits par la nourrice d'Opheltès.

L'origine de ces jeux est aussi ancienne que l'origine de Thèbes. Il est remarquable qu'ils ont commencé par des cérémonies lamentables, pareilles à nos mystères du moyen âge. Dans leur esprit allégorique, les courses des chars dans Olympie imitaient au printemps l'arrivée du dieu du soleil sur son char ; le souvenir des danses des Néréides dans la nuit des jeux isthmiques appartenait au génie maritime des Ioniens ; les Héraclides, qui dominaient à Némée, y établirent la course et la danse armée, véritables images de leur république militaire. Quand tous ces jeux, qui avaient d'abord chacun leur caractère, se réunirent ensemble, ce fut la solennelle représentation de la destinée entière des peuples helléniques[1].

[1] La question des jeux, ainsi considérée sous le point de vue des races,

L'Orient compte ses années par les âges du monde; Rome, par ses consuls; la Grèce, par ses fêtes. L'histoire grecque est elle-même une longue olympiade, où chaque race apparaît à son tour pour ajouter à l'art une forme nouvelle. Les Achéens, les premiers arrivés, tracent dans leur chemin le cercle de l'épopée et le ferment pour jamais. Les plus nouveaux, les Doriens, brusquement survenus, presque sans passé, apportent le dithyrambe et commencent l'ère du poëme lyrique. Dans sa vie plus complexe, lutte obscure et tragique de deux âges, la population éolienne-béotienne vient créer le drame. Quand ces peuples se sont suivis, en bons lutteurs, dans l'ordre que l'art lui-même aurait choisi, et qu'il ne reste plus rien à faire, l'histoire s'écroule sans bruit avec le temple de Némée. Et moi, qui me laissais follement préoccuper de ces idées, au point d'en oublier la fièvre et le sommeil, à mesure que je m'accoutumais à fouler sous mes pieds des fûts de colonnes et des débris de temples, je commençais à croire que c'est, non pas la fantaisie de l'homme, mais l'éternelle beauté qui s'est elle-même produite au jour et qui m'apparaissait çà et là dans la merveille du monde grec.

Nous rejoignîmes le chemin vers un khan construit près des ruines d'un temple. En face s'élèvent les terrasses de Cléone, et au loin la crête de l'Acro-Corinthe, haute de plus de quinze cents pieds. Le reste de la route traverse des terrains de poudingue et d'argile blanche, dont les potiers faisaient leurs vases, et qui sont coupés par des lits très-profonds de ruisseaux. Je ne sais si la détresse de la Morée, qui se communique peu à peu au voyageur,

est encore à traiter; elle n'a pas été touchée par Otf. Müller. Voy. Pind., *Olymp.* IX, st. 4; XIII, v. 158; Dissen, *Explicationes*, p. 220; Thiersch, *Einleit.*; Creuzer, *Symbol. sup. olymp.*

fut cause de cette impression; mais aucun lieu ne me parut d'une si accablante tristesse que le plateau de Corinthe. Il faut contempler à toute heure ce beau bras de mer, si bleu, si uni, si limpide et si mort. N'attendez pas qu'il paraisse au large ou sur la côte une seule petite voile de caïque. Du matin jusqu'au soir on ne voit que les hirondelles et les corbeaux qui traversent l'isthme. De l'autre côté, au loin dans la Livadie, la croupe allongée du Parnasse élève ses neiges à son sommet, et trace à sa base vers le milieu du jour un rayon d'or autour du golfe. Sur le rivage de la Morée, de longues terrasses en craie joignent l'isthme par une anse, qui décroît et se ferme en corbeille, où est venu s'amollir tout le rude génie du Péloponèse, au pied du roc volcanique de l'acropole.

Une forêt d'oliviers traînait ses branches échevelées vers des grèves plombées, et dans la même direction, sur une esplanade plus élevée, les décombres de Corinthe ont roulé pêle-mêle à environ trois quarts de lieue de la mer. Le flômos et les orties, qui couvrent partout les murs, annoncent de loin un sol putride, qui repousse ses habitants. Des os d'hommes et de chevaux craquaient à chaque instant sous nos pieds; en même temps qu'il sortait des ruines une odeur fade et cadavéreuse, on voyait s'élever un blanc minaret, comme un aga debout sur un champ de carnage. Les colonnes intactes et cannelées du temple fastueux de Neptune, conservées, au nombre de sept, dans tout le luxe des Bacchiades, semblaient une moquerie du dieu païen en face de la Corinthe chrétienne. Quand on arrive à la ville du côté de la mer, on trouve un cirque, dont aucun voyageur n'a parlé, quoiqu'il ait plus de quatre-vingt dix mètres de long. Tout à côté sont des grottes, qui servaient peut-être à enfermer les bêtes féroces. Une partie des habitants s'étaient réfugiés dans l'une de ces

cavernes, et ils y avaient été écrasés peu de jours avant mon arrivée. Ceux qui avaient survécu s'étaient traînés un peu plus loin dans une autre de ces grottes; il n'était déjà plus question de la mort des premiers.

Je finis par découvrir la cabane d'un ingénieur français, occupé à dresser le plan d'une ville. Il était assiégé de klephtes et de palichares; chacun d'eux venait requérir un conseil pour relever sa tanière.

Ce que j'espérais moins encore fut la rencontre d'un Philhellène saxon, commandant de la citadelle, qui vint me rejoindre et me demander des nouvelles des universités allemandes. Ce souvenir imprévu de science et de paix redoubla à mes yeux la misère de ces grèves. Pendant que le soleil brûlait autour de nous les carcasses des mosquées et des chapelles, nous parlions de Cologne et de Heidelberg. Nous nous perdions dans les vapeurs du Rhin. Nous opposions à ce que nous avions sous nos yeux les visions, les légendes, les paysages du Nord; les petites villes bien encloses d'eau, de montagnes et d'amandiers, qui se déroulent à l'entrée des vallées, comme le chapelet que l'ermite déroule à l'entrée de sa grotte, les sources où viennent boire les biches et les faons sous le balcon des électeurs, les vieux empereurs debout sous leurs niches de lierre, les vieux manuscrits à l'ombre sous leurs agrafes d'or, les bateaux des pèlerins et les cantiques plus frais que le flot qui les berce, le son des orgues de Noël, mêlé de pluie au fond du bois des châtaigniers.

Nous avions aussi, en face du Parnasse, un souvenir pour les docteurs et licenciés de toutes les universités, et pour tous les poëtes grands et petits de notre connaissance[1].

[1] J'avais surtout en vue dans ce passage l'université de Heidelberg. Perpendiculairement à la vallée du Rhin, s'ouvre, en serpentant, celle du Necker. Celle-ci, en petit, l'image de la première, est, comme elle, bordée

On sait que les Turcs interdisaient l'entrée de la citadelle; depuis Spon, aucun voyageur n'en avait décrit l'intérieur. J'y montai le lendemain. Le chemin qui y

de ruines; mais les montagnes plus rapprochées, la verdure plus vive, les forêts plus épaisses et plus voisines de l'eau, les contours plus brusques, les masses de granit plus à nu, lui donnent un caractère de mouvement et de précipitation qui contraste avec la pensée solennelle et paisible que roulent les flots du Rhin. Des deux côtés la rivière est bordée par la forêt Hercynienne, qui, à gauche, prend le nom de forêt Noire, et à droite celui d'Odenwald. L'aspect fauve de ces chaînes de montagnes, les solitudes profondes qui s'y trouvent, l'esprit encore natif des habitants, rappellent en plusieurs choses les couleurs de Tacite. On rencontre çà et là dans l'intérieur quelques vestiges des Romains. Je ne puis oublier la situation si pittoresque et si mélancolique du château d'Éginhart. On y a réuni une précieuse collection d'armes. J'y ai vu les trophées de Germanicus unis à ceux de Wallenstein et des héros de la guerre de trente ans. Le Necker, avec son eau vive imprégnée de la couleur du grès, se glisse par replis sous les forêts comme un serpent à l'ombre des chênes. A l'endroit où il débouche dans la plaine, la place étroite qu'il laisse entre son lit et la montagne est occupée par l'université de Heidelberg. D'abord fondée par des pêcheurs, cette petite ville s'est peu à peu accrue sous la protection du château des électeurs, qui la domine. Ces ruines fameuses, placées à mi-côte sur un escarpement prolongé, mériteraient seules une longue description; peu de débris du moyen âge conservent des masses plus imposantes, et qui offrent dans leurs périodes une telle variété. Depuis les colonnes en granit de Charlemagne jusqu'aux combles en ardoise des Médicis, toutes les époques de l'art y ont trouvé leur place. Les statues féodales des chevaliers, l'empereur Barberousse dans sa niche de lierre, surtout la suite entière des électeurs, les uns à demi renversés, avec leurs épées et leurs bulles toutes couvertes de fleurs; les autres encore debout et intacts, font face à la sculpture païenne du seizième siècle. Il y a de grands pans de tours couchées dans les fossés; de petits balcons ruinés, d'où la vue s'étend sur les sentiers des forêts voisines, et sur la plaine de Bade, sillonnée à son milieu par le double lit du Rhin. On distingue dans les murs démantelés les traces de la mine et celles de la foudre. Enfin le temps y a aussi mis la main. Il en résulte que l'impression que laisse cette ruine est singulièrement mélangée, comme elle. Ce lieu mélancolique et rêveur, vrai séjour d'un poëte, n'a pourtant encore jamais été décrit. Il est des paysages plus vastes, d'un caractère plus sévère ou plus grand; mais aucun qui soit plus achevé dans son tout, qui forme un tableau plus harmonieux, auquel le peintre n'a rien à ajouter. Il n'en est point qui fournisse dans les plis de ses montagnes tant de retraites, de fraîches eaux, de silence, d'ombre, de ravins solitaires. Tout vous invite à vous circonscrire dans cette vallée si bien enclose, qui, s'enfermant elle-même de ces replis, imite le mouvement de l'âme qui se presse et se resserre autour d'une pensée.

conduit, et qui exerça tant de fois l'esprit de stratagème de l'antiquité, est taillé dans un roc noir et volcanique; il est encore pavé en plusieurs endroits; sa pente est douce, et il circule obliquement à l'abri du feu des remparts. Mais en face un fortin isolé le bat en droite ligne, et doit être un débris de celui que les croisés y élevèrent au treizième siècle sous le nom de *fort Montesquiou*. Après avoir passé un pont-levis flanqué de redans, on entre dans une grande enceinte, et le chemin continue de s'élever en spirale jusqu'à une seconde porte. Un groupe de soldats me reçut à l'entrée, enveloppés de leurs manteaux albanais, seule partie de leurs anciens vêtements qui leur ait été laissée. Des constructions italiennes et des combles en ardoise annoncent d'avance que la citadelle n'a point été prise d'assaut. Sous quelques embrasures de coulevrines, plusieurs débris de polygones cyclopéens, restes des rochers de Sisyphe, que Strabon avait déjà remarqués, trois inscriptions très-frustes, enveloppées chacune dans des couronnes de lauriers, ne valaient guère la peine d'être si mystérieusement gardés par les Agas.

L'Acro-Corinthe, qui a souvent été comparée à l'Ithôme, présente un circuit beaucoup plus vaste; elle a aussi plus d'eau; la source que Pégase a fait jaillir du sommet suffit encore à la garnison de tacticos. C'est de là qu'une sentinelle regarde tout le jour les deux mers, à ses pieds les caïques qui rentrent dans Cenchrée, au loin Égine, Salamine, et le long promontoire des monts Onéens tendus de feu jusqu'à Colone. Les îlots étaient bordés d'une ceinture de nuages, qui étaient descendus pendant la nuit jusqu'au niveau de l'eau, et formaient sur la mer autant d'auréoles. Le soleil colorait d'un ton rose au couchant les neiges du Parnasse et de l'Hélicon; il laissait

encore dans l'ombre le fond du golfe de Lépante. Un amas confus de crêtes lumineuses et de noirs ravins se dressait derrière nous dans la Morée. Au-dessus des deux mers, quand le vertige me prenait, je m'attachais aux créneaux; et je voyais à mes pieds, à travers les meurtrières, les contrées les plus fameuses de la Grèce, avec ses caps et ses golfes. Le spectacle ressemblait à celui que l'on a du haut des huniers d'une frégate, quand au-dessous du mât de misaine les voiles se courbent, que les canots et les chaloupes pendent aux agrès; que les faisceaux d'armes, les ancres, les câbles, les ballots de la cargaison sont rangés dès le matin en bon ordre sur le pont. Bientôt, terres, îles, peuple, Grèce, histoire passée, présente, tout me semblait un grand et sublime vaisseau qui m'emportait sans secousse sur un fleuve éternel.

En descendant de la citadelle, je partis pour Sicyone, en passant par la forêt d'oliviers. C'était la seule qui n'eût pas été incendiée. Rien n'est plus gracieux que ces pâles arceaux qui ouvrent en tous sens leurs pleins cintres sur la mer. Le dernier ruisseau, que l'on traverse sur un pont à environ trois lieues, est le Riaski ou l'Asope. De l'autre côté les cabanes en terre de Vasilica sont éparses sur un plateau. C'est là qu'il faut monter pour voir la plus magnifique décoration dont puisse être entourée une ville grecque. Sicyone passait pour la plus ancienne construction des hommes; sa forme est marquée et dessinée par la coupe même de son plateau. Assise sur un gradin d'argile blanche, dont les flancs, parallèles à la mer, lui font de tous côtés une enceinte naturelle, Sicyone a derrière elle l'amphithéâtre du mont Cyllène, qui s'élève par échelons, jusqu'à la région des neiges. Presque en face par delà le golfe, les glaces du Parnasse s'étendent sur des groupes bleu d'azur, que

tachent de noir plusieurs vallées. Du côté de l'isthme, la baie est close par des rocs en mamelons et par les grèves qui s'abaissent vers Corinthe ; le golfe, partout enfermé, a l'aspect d'un lac.

Maintenant que, sans une seule ombre, tout cela soit embrasé plutôt qu'éclairé d'une lumière, qui tantôt a la blancheur mate de la craie, tantôt le scintillement de la glace, tantôt petille comme un incendie le long des rivages, tantôt rayonne sur les rivières comme des lames de sabre et des ceintures d'acier qui descendent des ravins ; vous croirez que cette grande pelouse, où chante l'alouette, n'a été choisie, dans une situation si facilement accessible et à une lieue du port que pour la seule convenance de l'art et les magiques effets d'optique par une population de peintres, de statuaires et d'architectes.

La citadelle, qu'Aratus escalada pendant la nuit, a conservé une de ses tours carrées. Un beau fût de colonne, qui se penche sur le bord d'un petit ravin, imite une stalactite au-dessus de la grotte de Stazouza. Tout à côté sont couchés, dans des sillons d'orge, les soubassements du temple de la fortune Acræa. Que n'aurais-je pas donné pour retrouver sous ce soleil la basilique gothique que les croisés y construisirent! Malheureusement on ne trouve plus que leurs châteaux. Le théâtre, où le peuple de Sicyone se réfugia le matin quand fut abolie la tyrannie de Nicoclès, est presque intact à une grande distance à l'ouest : il regarde la mer, et ses côtés sont percés de deux portes souterraines. Au milieu de la plaine je trouvai un peu d'ombre sous de grands pans de murs cyclopéens, hauts encore de douze assises, du reste fort réguliers, les seuls, je crois, qui forment un monument isolé et non une ligne de forteresse. Ils appartenaient sans doute au gymnase. Vis-à-vis de ces masses, des

salles en briques romaines, peut-être l'enceinte des empereurs, présentent dans leurs ruines l'indigence et la laideur des décombres des chaumières albanaises. L'éloignement où plusieurs de ces vestiges sont les uns des autres, assigne à la ville une très-vaste étendue.

Mais qu'est devenue la vie d'artiste dans ce grand atelier? Il fallait y arriver quand les vases séchaient au soleil sur ces flaques d'argile dont ils étaient pétris, qu'au loin les statues, toutes blanches et nouvelles, semblaient des sources vives, suspendues dans le fond des ravins, que les tableaux de Lysippe et d'Apelle, et de tout un peuple de disciples, étaient étendus au pied des buttes de craie qui mènent à la grève.

Il était naturel que la ville qui régla les dernières phases de la vie politique de la Grèce par la ligue achéenne vînt aussi clore le développement de l'art par l'ère de la peinture qui y manquait encore. Dans les écoles, Sicyone établit les mêmes oppositions que celles qui venaient d'éclater entre les peuples; et au milieu de ce grand atelier, presque en vue d'Athènes, de Thèbes et de Sparte, l'art se trouva constamment au centre même de la vie grecque. D'ailleurs, si l'on cherche le fond commun de l'histoire de Corinthe et de Sicyone, pendant que dans l'isthme les deux mers se rapprochent et se cherchent, que la géologie de deux contrées s'y confond, il se trouve que deux civilisations différentes, partout ailleurs opposées, s'unissent et se pénètrent à cette entrée du golfe. Les religions du Taygète et celle de la chaîne de l'OEta, qui ailleurs se repoussent, ici s'atteignent et se ramifient au bas de l'Acro-Corinthe. Comme les deux serpents de Laocoon, les races du Péloponèse et les races de l'Attique et du Nord, ailleurs séparées, suspendent et nouent leurs anneaux sur le rivage autour de l'an-

tel de la Vénus phénicienne ; selon que l'une de ces races est maîtresse de l'autre, l'aristocratie ou la démocratie domine dans leurs villes.

Cette lutte intérieure de deux génies, en passant de la politique dans l'art, fit naître ici les premières et informes ébauches du drame ; et, afin que cette opposition fût mise dans sa dernière lumière par l'architecture, les volutes de l'Ionie, jusque-là fermées et closes sur leurs colonnes, viennent en terre dorienne s'épanouir et fleurir sous la brise de la mer d'Asie, pour former le chapiteau des Corinthiens. Ceux-ci ont fini par corrompre jusqu'aux pierres.

En rentrant le soir dans Corinthe du côté de la mer, je copiai un cippe en dialecte attique. Je ne connais que Cyriaque d'Ancône[1] qui ait publié une inscription grecque de la ville même. Ainsi de tant de magnificence et de voluptés, il reste cinq ou six lignes dont la moitié est pour un proconsul qui a relevé les murailles du port.

CHAPITRE X.

HOSPITALITÉ DES MONASTÈRES GRECS. — ÉPIDAURE. — ÉGINE. LES FÊTES DE PAQUES. — L'ART ÉGINÉTIQUE.

Le chemin de Corinthe à Épidaure, que j'allais prendre, était peu fréquenté dans l'antiquité ; il ne l'est presque plus de nos jours. Le plus souvent il faut se faire soi-même un sentier à travers les bruyères des montagnes. Mais en revanche le pays est plus neuf ; il n'a point été

[1] Bœckh, *Corp. inscript.*

ravagé par la guerre; les habitants y conservent des traits plus primitifs qu'ailleurs. J'avais pour guide un soldat de la garnison de Missolonghi qui avait servi sous lord Byron, et ne parlait jamais de son ancien maître sans joindre un *pollà kàlo* au nom de sa seignenrie. Vers midi, nous descendîmes dans une vallée couverte au levant d'une forêt d'oliviers, et au couchant d'un bois de pins d'où sortait la ferme ou métoki du monastère de Phanéromagni. Deux caloyers assis sur l'herbe donnèrent leurs mains à baiser à mes palichares, puis ils me firent monter dans une grande cellule, dont les fenêtres avaient été à demi murées, de manière à former des meurtrières. A travers ces ouvertures on voyait les sommets du mont Cyllène, et la pointe grise de l'Acro-Corinthe sur le fond de neige du Liakosa. Nous eûmes bientôt des œufs, des gâteaux d'orge, une outre de vin et d'excellent miel. Quand je voulus payer, les moines se récrièrent hautement, et je ne pus les empêcher de charger nos chevaux des provisions que nous avions laissées. A une demi-lieue de là, nous rencontrâmes le monastère avec ses vingt caloyers, ses douze tours, ses longues murailles, çà et là écroulées sur le bord d'un défilé où ne passent que les tortues. La plupart de ces retraites sont placées dans les lieux les moins célèbres, comme si les fondateurs eussent fui jusqu'au bruit du passé. Depuis ce ravin on suit des filons de porphyre sur tout le versant oriental de l'Argolide.

Vers le soir nous atteignîmes l'escarpement d'Agio-Iani. Si j'avais entendu des cornemuses, j'aurais pu me croire dans un village de Suisse ou de Savoie. Non-seulement les Turcs n'y ont pas brisé une pierre, et n'y ont pas paru dans la guerre; mais dans la paix aucun d'eux n'y a demeuré. L'ordre et le repos étaient si grands, que

l'on y semblait ignorer ce qui était arrivé dans le reste de la Morée. Un des parents du pope vint, en son nom, m'offrir l'hospitalité; je trouvai le prêtre assis sur la terre, vis-à-vis de la porte de sa maison; il tressait une corbeille de paille. Je ne sais lequel était le plus blanc, de son turban, de son manteau, de sa tunique ou de sa barbe, qui se mêlait avec les tiges d'osier. Quand il se leva en étendant la main sur sa poitrine pour me recevoir, il eût été impossible de se figurer un air de tête plus antique, un ovale plus parfait, un buste plus ressemblant au buste d'Esculape. Déjà pareille analogie m'avait frappé dans les cellules de Phanéromagni, soit qu'en effet la famille des Asclépiades ait laissé son type aux environs d'Épidaure, soit qu'avec le clergé de ces montagnes se perpétue une race primitive dont cette caste n'était qu'un rameau détaché.

Dans l'intérieur de la maison, une image de saint George, collée au mur au-dessous d'un fusil albanais, rappelait seule la mission chrétienne de mon hôte. Sa femme lui témoignait un respect excessif. Quand elle avait placé devant lui, sur un petit trépied, un gâteau cuit sous la cendre, elle allait manger ses olives dans un coin séparé, sans prononcer une syllabe. Il y avait aussi un enfant de douze ans, qui avait le frisson de la fièvre, et était étendu par terre à côté d'une grande jarre d'eau. J'eus à craindre toute la nuit qu'il ne mourût à côté de moi. Il était destiné à devenir prêtre à son tour. Dans les moments de relâche, il se mettait sur son séant et récitait, d'une voix très-douce, les litanies avec son père. Ce qui donnait un intérêt profond à cet intérieur était de penser que, grâce à ce lieu retiré, le paganisme, puis le christianisme naissant, puis un jour le tribut d'un pacha d'Orient, puis maintenant la liberté moderne, c'est-à-dire toutes les vicissitudes des révolutions humaines,

avaient pénétré dans cette petite famille sans plus de bruit que les corbeilles d'osier, rangées l'une après l'autre, chacune selon sa saison, au-dessus de nos têtes.

Au point du jour, dès que j'eus perdu de vue le village, il fallut m'orienter sur des sommets rocailleux, où l'on ne rencontre aucun pas d'hommes. Dans le fond des vallées, quelques chiens, qui hurlent à côté d'un troupeau, rappellent que le dieu agreste de ces montagnes a été allaité par des chèvres. Au reste, je ne connais que le vieil Eschyle qui se soit aventuré, et encore dans un seul vers, au milieu de ces ravins. Il y a dans la Morée, par delà les paysages classiques que l'on trouve sur le chemin des villes, une nature fauve, sillonnée et chenue, qui n'a point été peinte au vif par l'atticisme des historiens ou des poëtes, ni reproduite, en général, par la civilisation grecque. Il en faut chercher l'empreinte seulement dans le génie sauvage des mythologies primitives, et, à un autre temps, dans les chants modernes, populaires, qui leur ressemblent au moins par la rudesse.

Du sommet de l'Arachné, j'aperçus le golfe Saronique avec une partie de Salamine, d'Egine, d'Anchistri, et plusieurs îlots, comme autant de fleurs brodées sur un tapis bleu-de-ciel. Des avenues naturelles d'oliviers et des bosquets de chèvrefeuille me conduisirent jusqu'à la porte du monastère de Taxiarchi. Dans ce bassin si frais il y avait quelque chose de la grâce de l'Eglise grecque, et je ne sais quoi, à l'entrée de ces voûtes, des rêveries de saint Basile et de saint Jean Chrysostome. Un enfant nous apporta, dans une galerie, des provisions semblables à celles que nous avions eues la veille. Il y joignit un grand plat d'huile. Malheureusement les caloyers, qui étaient plus de trente, étaient tous absents. Je ne trouvai que deux moines, étrangers comme moi. Ils arrivaient du dé-

troit de Zeitoun. Je demandai si ce n'était pas là qu'était mort un certain Léonidas. — Oui, oui, à Zeitoun, s'écrièrent les moines et les palichares. Le soldat de Missolonghi proposa de vider notre outre au nom de Léonidas, de Byron et de Capo-d'Istria, auxquels nous devions, à cette heure, de trouver de si excellent vin dans un si bon monastère. Cette proposition fut acceptée, et, jusqu'au coucher du soleil, les cellules, les voûtes, le porche de la chapelle, retentirent de nos exclamations. Vers le soir nous entrâmes dans Ligourio, que l'on prend, à cause de ses débris, pour l'ancienne Lessa.

Pendant que les agogiatis ramenaient nos chevaux, que des loups avaient pourchassés au loin pendant la nuit, le démogéronte me montrait, du seuil de notre porte, un bassin cultivé, le mamelon déchiré de Tithion, puis au bas la place du grand temple d'Esculape. Pour des voyageurs qui avaient traversé, comme nous, l'Épidaurie, j'imagine que ce dut toujours être un sujet d'étonnement que de trouver, au sortir de ces ravins, le dieu de la contrée, moitié d'or et d'ivoire, sur un trône ciselé. Le génie des lieux que je viens de traverser doit être plus sauvage et plus inculte. A cet Esculape d'or et d'ivoire je préfère celui des Pélasges, dans sa forme première, lorsqu'il n'était encore qu'un petit nain agreste couché sur la bruyère, occupé à polir les cristaux, à cueillir des simples et tresser des fils d'or sous des lames de jaspe, nain de même famille que les lares du Latium, le Tagès des Apennins, les gnomes d'Écosse, les sylphes des Carpathes, ou que la fée Ham, qui dénoue comme lui au matin, sur les grèves du nord, ses blonds cheveux pour secouer autour d'elle la lumière du jour[1]. Voilà sous quels traits ingénus je puis me

[1] Paus., *Corinth.*, 29; Apollod., lib. III; Strab., lib. IX, 17; Otf. Müller,

représenter l'esprit qui hante les défilés sauvages de l'Épidaurie.

Autour du sanctuaire de cet Esculape, embelli par le génie des Doriens, s'était formé un établissement consacré par les prêtres du dieu de la médecine; et les débris donnent l'idée de ce que pouvait être un Spa ou un Bagnères grec, dans la saison des eaux.

L'enceinte sacrée est encore aujourd'hui plantée d'arbousiers, qui devaient fournir de charmants ombrages aux convalescents. Les angles de quelques murailles en brique sortent du milieu des buissons de myrtes; çà et là des dalles de marbre tracent au loin de blanches allées sur les tertres : c'est la mélancolie et la splendeur d'une villa romaine. Je descendis dans les réservoirs ou les bains d'Antonin. Sur la gauche, je vis le pavé circulaire du Tholus; un peu au sud, je lus trois fragments de cippes, restes des *ex-voto* que les malades suspendaient dans le temple.

Mais la véritable merveille de Ligourio, c'est le théâtre de Polyclète, dans la colline qui ferme l'horizon au levant. Ses soixante gradins, tous intacts, ciselés sur les bords, atteignent encore jusqu'au sommet. A la place des spectateurs un frais bosquet a surgi à travers les pierres; de larges masses de cocoretscha, les bouquets jaunes, les branches épineuses du spalakita, laissent tomber leurs draperies et leurs franges d'or sur les siéges de marbre. Dans l'intérieur du proscénium on trouve de beaux fragments de porphyre.

Avant la Grèce, il y avait des tombeaux et des temples, mais point de théâtre. Ce dernier monument est celui qui

Minyer, p. 104, 283; Creuzer, *Symbol.*, II, 158; Grimm., *Hausmærchen*. Voyez surtout une excellente introduction à la dernière édition de Warton, *History of poetry*.

lui appartient en propre et qui la représente. Longtemps avant Homère, l'épopée avait grandi chez les Hindous, la poésie lyrique chez les Hébreux. Mais, pour que l'art dramatique se montrât dans toute sa puissance, il fallait que ces deux sources de poésie, l'épique et la lyrique, vinssent se mêler dans la société grecque au sein de ces religions multiples, rivales, qui formaient, à elles seules, une éternelle péripétie. Le drame sanglant de deux dieux opposés dans le même sanctuaire, de deux peuples aux prises dans la même cité, contenait en soi le drame idéal d'Eschyle. Le dialogue de Corinthe et de Sicyone, dans l'histoire, commence la tragédie grecque.

Depuis ce temps, tous les théâtres des anciens et des modernes ne sont que des actes différents d'un même drame où apparaît successivement la pensée du genre humain. A mesure que les races se divisent, que la colonne grecque se partage, au moyen âge, en fûts gothiques, le chœur qui remplissait d'abord la scène se partage, à son tour, de plus en plus dans l'action. Chacun de ses membres s'anime par degrés d'une vie plus indépendante et plus personnelle. Au lieu d'un peuple figuré par un groupe immobile, la scène est, à la fin, plus agitée, plus émue que le feuillage des arbousiers, quand le vent du soir les ébranle sur le théâtre de Ligourio[1].

Nous nous enfonçâmes bientôt dans une forêt de pins, au-dessus d'un ruisseau. Je ne comprends guère que le tyran Phalcès, en fuyant sur son char à travers ce chemin, n'ait pas été précipité dans le torrent. Au sortir de cette vallée tortueuse, nous nous trouvâmes au-dessus du golfe Saronique. Un vent violent le couvrait d'écumes;

[1] Ceux de Sicyone ont inventé la tragédie, et ceux d'Athènes l'ont achevée. Thémist., 19, 487; Suidas, Θέσπις; Bœckh., *Tragœd. princip.*; Herrmann, *de Poemat. comico-satyrico.*

plusieurs petites îles toutes blanches ressemblaient à une escadre qui arrivait de l'Asie Mineure à voiles déployées. A nos pieds, dans l'anse d'Épidaure, deux caïques se heurtaient et claquaient l'un sur l'autre. A l'extrémité d'une langue de terre noire, crevée de mares, les restes de l'ancienne ville d'Esculape pourrissaient sous quelques plantes humides, d'où s'exhalaient les miasmes des fièvres du printemps. Les maisons basses du village étaient à demi embourbées dans cette plage. Un campement de Roméliotes, tels que j'en ai déjà décrit quelques-uns, s'étendait vers l'embarcadère. Mes guides retrouvèrent dans ces tanières quelques femmes de leurs parents qu'ils croyaient mortes depuis longtemps.

Je ne pus m'empêcher de remarquer que ces misérables hordes, que j'avais rencontrées à Corinthe, à Sparte, sur le penchant de l'Ithôme, et que je retrouvais à Épidaure, suivaient machinalement la même marche et s'arrêtaient dans les mêmes lieux que les invasions venues du Nord dans la haute antiquité. Du reste, le promontoire sur lequel s'étendaient leurs peaux de loups, et le port, et la plage, et l'enceinte des montagnes creusées en forme de grottes où l'oiseau de mer s'engouffre vers le soir, tout ici a les grêles proportions de cette petite république des Asclépiades, qui, acculée sur la grève, ne s'acheva jamais que dans ses colonies.

Si les matelots n'eussent refusé de se mettre en mer par le gros temps, je me serais embarqué le jour même. N'ayant pu les y décider, nous allâmes passer la nuit sur la crête de Piada. On y grimpe par un chemin en spirale, taillé dans des rochers de jaspe, au-dessus d'une plaine d'oliviers. Les masses ruinées d'un vieux château dominent les maisons de bois du village ; les touffes de nopals et de flômos, que le mauvais air fait

croître en grand nombre dans le voisinage des maremmes d'Épidaure, s'agitaient comme des bannières autour des chapelles byzantines. Une partie des habitants, le démogéronte et les prêtres étaient couchés, à demi endormis sur une plate-forme. Ils écoutaient des récits sur Napoléon, que leur faisait un vieux pirate. De toute la révolution grecque, ces hommes n'avaient vu de près que les paisibles débats de la constitution d'Épidaure, qui, par hasard, avait été promulguée dans leur village.

Pendant qu'ils s'endormaient sous leurs enclos de figuiers d'Inde, j'emportais avec moi l'impression de détresse de chacun de mes hôtes. Ce sentiment qui se renouvelle tous les jours finit par être un véritable fardeau pour le voyageur; j'étais comme accablé des misères que j'avais traversées.

Au moment de partir, mon domestique fit dans un hallier de myrtes et de lauriers la rencontre d'un petit veau (le seul que nous ayons aperçu dans tout le Péloponèse). Il fut si émerveillé de cette découverte, qu'il se jeta au cou de l'innocente bête; il la tint longtemps embrassée, et, l'ayant baisée avec transport sur les deux joues, il finit par la charger de ses adieux éternels à la Morée.

Le 12 au matin, quoique le vent n'eût pas diminué, un Hydriote vint m'offrir son caïque, où je descendis à l'instant. Le chef-d'œuvre de la Grèce moderne, où elle a mis toute son industrie et son audace, c'est le caïque. Dans les temps d'orage, lorsque nos canots sombrent sur les quais, ces barques traversent, en toutes saisons, les mers du Levant, depuis les côtes de la Morée jusqu'à l'Asie Mineure. Chaque île a sa mâture, qu'on reconnaît de loin. Si la voile est arrondie à l'antique, elle sort des anses des Cyclades, de Syra ou de Milo. Au contraire, si

la carcasse est allongée outre mesure, si le mât est penché à l'avant, si les voiles d'une grandeur disproportionnée sont effilées et coupées en aile de goëland et se renversent sur chaque flot, c'est un arrivage albanais d'Hydra ou de Spetzia. Il y avait dans le nôtre, sur une longueur de moins de quinze pieds, un entrepont à l'arrière pour se blottir en cas de pluie, une boussole à demi brisée, une ancre pour s'échouer sur le premier rocher, et deux petites échelles de cordes, où grimpaient deux enfants de six à sept ans, digne équipage de ce bâtiment de haut bord. Chacun d'eux tenait le pan d'une voile, qu'à chaque coup de vent ils carguaient ou dépliaient, comme s'ils eussent balancé dans leur hutte le berceau d'un de leurs frères. Quand une lame nous inondait, ils grondaient le vieil Hydriote, qui se contentait de répondre *C'è troppò, ma che fare?* Nous cherchâmes à nous jeter sur l'écueil de Métopi, sans pouvoir y réussir ; en moins de deux heures nous fûmes lancés vers le quai d'Egine, au milieu d'une flottille de felouques et de bateaux semblables au nôtre[1]. Les vaisseaux de ligne sont obligés de mouiller à une demi-lieue à l'ouest de l'île.

Aussi longtemps que je restai à Égine, je jouis d'un spectacle singulier. Des nuages blancs de neige qui rampaient sur la mer, à hauteur des grands huniers des bricks, cernaient les bords de l'île et le promontoire de Méthana. Des carcasses de vaisseaux turcs, plongés dans ces brumes, figuraient au large un incendie de brûlots jusqu'à ce qu'une fraîche brise de nord-ouest, qui ne manquait jamais de s'élever vers sept heures du matin, dégageât en

[1] Déjà dans l'antiquité chaque ville maritime se glorifiait d'avoir inventé une espèce particulière de navires.

un instant l'horizon, et montrât en plein les côtes de l'Argolide, de Colouri, de l'Attique, une ceinture d'écueils et plus près une foule de barques qui profitaient de ce signal pour hisser leur pavillon de partance.

Depuis le rivage le sol s'élève par d'insensibles degrés. A une lieue s'étend un rideau de montagnes sans arbres, séparées en trois pics, et par delà ces buttes, deux chaînes plus hautes s'échelonnent jusqu'à la pointe orientale de l'île. Ce terrain, d'un tuf marneux, caverneux, le même que celui de Sicyone, a la blancheur sèche d'un étalage de poterie. Vers les cimes, il se teint du gris des bruyères. Sur les rivages, en face de la Morée, s'éparpillent de petites cases carrées, de la hauteur d'un homme, véritable ville de Myrmidons, qui d'ailleurs ont été les premiers fondateurs d'Egine. Quoiqu'il y eût encore près de onze mille habitants[1], réfugiés de toutes les parties de la Grèce, Chiotes, Épirotes, Athéniens, dont la vie se passe dans une continuelle et douloureuse attente de leur sort à venir, je ne puis me rappeler, au milieu de tant de populations rivales que la détresse devrait aigrir, d'autre bruit que le bourdonnement des écoles mutuelles, le carillon des cloches de Pâques, la sonnerie des agrès dans le port, ou le claquement des moulins à vent au-dessus du lazaret.

L'ancienne querelle du Péloponèse et de la Grèce du Nord, que Thucydide croyait finie, divisait encore les Moréotes et les Roméliotes, mais sans aucun danger pour la paix publique. L'événement de la journée, c'était la consécration de quelque église nouvelle. D'autres fois, le mi-

[1] Dénombrement de la population d'Égine en 1829 :

Indigents		3,300	10,889
Domiciliés	hommes	1,624	
	femmes mariées ou veuves	2,175	
Enfants		3,790	

nistre Coletti convoquait l'assemblée des électeurs épirotes. J'assistai à plusieurs de ces réunions. Des marchands de Janina interrompaient violemment la harangue officielle, tandis que de vieux klephtes, à la tête rasée, jouaient avec la longue mèche noire qui tombait de leurs crânes ; avec le sourire de Faune qu'ils apportaient des grottes du Pinde, ils se montraient disposés à faire un usage complaisant de leurs droits politiques.

On se préparait aussi de tous côtés à célébrer la Pâque. Ce jour-là, les Eginètes sont encore ceux d'Aristophane et d'Apulée. Tous s'embrassent le matin en se rencontrant; il n'est si misérable tanière qui ne réunisse ses habitants autour d'un plat d'agneau. Ce qui mit le comble à notre joie fut d'apprendre que nos voisins d'Eleusis, depuis longtemps immobiles, avaient fait la veille dans la nuit une irruption dans les retranchements des Turcs, et leur avaient enlevé pour la fête mille moutons. Le seul qui ne voulût pas se joindre à la fête, était peut-être quelque primat de Dimitzana, suivi de son tiniote, qui fait brûler devant lui la pipe d'ambre. Aux yeux humides de Basilique, à l'allure engourdie d'un pacha à peine réveillé des parfums du Bosphore, pendant que nous oublions nos misères, lui seul se nourrit de fiel et d'envie; il prépare son plan d'accusation contre les forfaitures de Capo-d'Istria. Les femmes (et elles sont à Égine deux fois plus nombreuses que les hommes, car une grande partie sont veuves) avaient ménagé en secret pour ce jour quelque ancienne parure. Les Albanaises de Livadie laissaient tomber, en entrant à l'église, leurs longues tresses de cheveux noir de jais sur des draperies blanches et plates en forme de patènes de diacres. Les Psariotes avaient deux bandeaux de soie flottant jusqu'à terre; elles attachaient leur voile un peu au-dessus de leur bouche; mais leurs fronts,

leurs yeux, restaient à découvert, et l'on pouvait y voir la fierté et l'énergie qui ont signalé, dans la guerre de l'indépendance, les habitants de Psara. Les Moréotes aussi avaient changé leurs turbans. Dans cette variété de costume et d'origine, soit communauté de misères, soit même degré de culture, dominait entre toutes un même caractère, beauté sans passion et sans vie, rude et morne, toute semblable à ces groupes uniformes des statuaires de l'antiquité et du moyen âge, au début de leur art.

Quand le soir arrivait, les femmes se réunissaient en rondes autour de la maison du président. Sous un ciel où aucune étoile n'était voilée, elles continuaient leurs danses au bruit du tambour de basque pendant une partie de la nuit. Elles y joignaient des chants de leur pays, mais prononcés si bas, qu'ils ne servaient qu'à réveiller dans ceux qui les écoutaient un dernier et vague écho de la poésie populaire. Psariotes au voile blanc, Moréotes et Livadiotes, vous venez de trop loin à la fête de Pâques. Dans vos cabanes, je n'ai trouvé ni pain, ni vin quand j'avais soif, ni natte pour dormir. Les serpents se roulent au foyer, comme des colliers de paras tombés du col des fiancées. Les joncs, plus diligents que vous, filent en votre place les quenouilles de coton que vous deviez suspendre au toit avant le mois d'avril. C'est l'heure où les pirates amarrent leurs caïques, où les klephtes reviennent pour demander leur pain d'orge. Klephtes et pirates, qu'ils frappent à vos portes où j'ai souvent frappé, un hibou leur dira que vous dansez dans les îles au tambour de basque, sveltes, avec vos longs cheveux, le soir jusqu'à minuit.

Dans cette île qu'un muletier traverse en deux heures, si les couches des terrains, usés par le remous des eaux, se distinguent plus facilement que dans l'intérieur du continent, il en est de même des peuples qui l'ont habitée

l'un après l'autre. Trois races différentes, lentement superposées, se laissent voir à nu dans les trois époques des religions d'Egine. Pélasges, Achéens et Doriens, à mesure que l'une de ces invasions est subjuguée par l'autre, le Dieu où elle a empreint son image idéale lui survit sans vieillir, et reste jusqu'au bout égal au dieu des conquérants. Cette société, justement appelée la Phénicie de la Grèce, pourrait presque être considérée à part, tant elle prit toujours à tâche de se mouvoir et de s'ordonner à sa guise. Quand Egine eut décidé par sa flotte la victoire de Salamine, elle en conçut tant d'orgueil, qu'elle commença seule la lutte contre Athènes; et, témérairement engagée, elle fut détruite l'année même où éclata la guerre générale qui fit triompher sa cause.

Si, dans son isolement, ce petit peuple eut sa politique et son droit particulier, il eut aussi son art. L'école éginétique, si longtemps méconnue, n'est rien autre chose que le type de la population dorienne, coulé dans l'airain, ou sculpté sur le marbre. Même rigueur, même immobilité, même persistance dans les formes de la statuaire et dans le culte, les lois, les institutions nationales. Ce que, dans les migrations de cette race, l'île de Crète avait été pour la religion, l'île d'Egine le fut pour l'art. Son peuple d'athlètes fit les statues des vainqueurs des jeux pour lesquels Pindare faisait ses odes.

Après les recherches dont cette école a été l'objet, il reste encore à savoir comment elle a fini. A-t-elle persisté, jusqu'au bout, à se distinguer de l'école attique, ou s'en est-elle rapprochée par degrés? La roideur historique des groupes de Scyllis s'est-elle perdue peu à peu dans l'idéal de Phidias, comme Pythagore a préparé Platon? Le manque de monuments rendait la question jusqu'ici insoluble.

Un peu avant mon arrivée dans l'île, on a découvert,

près de l'ancien môle, un grand bas-relief qui paraît destiné à l'éclairer. Les caractères de l'inscription, le nu des personnages, les costumes amples et naturels, au lieu des draperies apprêtées des statues connues jusqu'ici, les cheveux ondoyants, au lieu des boucles frisées artificiellement, tout annonce une autre époque de l'art éginétique. Le sujet est lui-même fort compliqué. Une femme assise tend la main à un jeune homme. Vis-à-vis d'eux un vieillard est debout, les mains croisées sur la poitrine. Deux autres têtes d'hommes, dont l'une regarde par derrière toutes les autres, achèvent la scène. Les figures ont un peu plus de la moitié de la grandeur naturelle. Si l'exécution est peut-être encore sèche et froide, la confusion tient lieu de mouvement; ces groupes sveltes et naturels ne sont pas loin de la grâce attique.

Cette comparaison nous était d'autant plus, facile qu'il y avait à côté d'eux un second bas-relief, apporté peu de jours avant de Salamine. Celui-ci, vivant et harmonieux, représentait deux jeunes hommes, dont l'un étendait la main gauche vers l'autre dans l'attitude d'un lutteur. C'était une bonne fortune de rencontrer, à côté l'une de l'autre, les deux écoles de l'antiquité dans leur plus haute perfection. En voyant ces restes de deux populations acharnées à se détruire, et pourtant si semblables, comment ne pas croire qu'il y a quelque chose de saint dans la puissance de l'art qui peut ainsi éteindre les antipathies des siècles, et, comme la paix du tombeau, rapprocher, confondre dans une même pensée et dans un même type de beauté ceux que la terre et l'eau ont tenus divisés en tout le reste jusqu'à leur mort?

A l'est de la ville, les lagunes sont remplies de tombeaux, qui forment là une vaste nécropole. Ceux qu'on ouvrit contenaient de beaux vases, dont plusieurs avaient

pour dessin le grand œil de Bacchus-Osiris. Je recueillis aussi un long décret des rois de Pergame, auxquels l'île fut vendue trente talents. Au-dessus d'un vieux môle, au milieu des moulins à vent, une colonne du temple de Vénus reste debout. Chandler en vit deux, qui portaient encore leurs architraves.

Mais les plus belles ruines sont à l'extrémité est de l'île; et j'ai peine à concevoir ce qui empêcha Pausanias de faire les deux ou trois lieues qui lui restaient à traverser pour les voir de ses yeux. Des bassins de marne, creusés en fournaise, sillonnent le terrain de loin à loin. L'ombre d'un cyprès tombe sur un sol brûlé. Depuis longtemps les commentateurs y cherchaient un ruisseau qui leur manquait[1]; j'en trouvai deux, avec une eau tiède pour me désaltérer, et je consens volontiers que ce soit là l'Asope de la troisième Néméenne. Au centre de l'île, les cases du palaiochorio, qui tient la place de l'Oea pélasgique, pendent agglomérées en forme de cristaux sous une large voûte de rochers. Enfin une dernière chaîne, entourée à ses pieds par la mer, à mi-côte par d'épaisses bandes d'agnus castus, se couronne au sommet d'une avenue de vingt-quatre colonnes cannelées et doriques, nonchalamment éparses sur un plateau de bruyères dans le lieu le plus pittoresque et le plus solitaire de la Grèce.

Vous prendriez de loin ces colonnes pour les restes d'une futaie magique aux troncs de marbre, où les oiseaux connus des klephtes, aux becs d'argent, aux ailes d'or, viennent chanter les prophéties guerrières de Tsamados et de Karaïskaky. Mais, quand vous les touchez, et que par-delà la mer vous apercevez subitement le Parthénon d'Athènes sur la rive opposée, c'est une idée du

[1] Otf. Müller, *Æginet.*, p. 6.

peuple dont il est difficile de se défendre, que les anciens habitants d'Égine ont choisi cet endroit pour se mesurer avec leurs ennemis et rivaliser de plus près dans leurs ruines.

Des fouilles venaient de découvrir les trois degrés du péristyle, et l'inscription : *A Jupiter panhellénien;* il n'est donc plus permis d'avoir un doute sur le dieu de ce temple[1]. Plus élancé, plus pur, moins ancien que celui de Corinthe, je le placerais, dans l'histoire de l'art, quelques années avant le Théséum d'Athènes. Des fragments cyclopéens, à demi enfouis, prouvent qu'il y a eu deux âges dans sa construction, comme on reconnaît deux âges dans le culte pour lequel il fut bâti. L'architrave, qui repose encore sur vingt-quatre colonnes, était peinte en bleu, de la même nuance que la mer et le ciel.

Un autre décidera si les fameuses statues découvertes sous les tronçons de la cella représentent une scène des Æacides ou la défaite de Xerxès. Ces pesants archers du Taurus, ces couronnes de Mithra, ces arimaspes de l'Iran, avec leurs ailes étendues sur les frontons, montrent du moins, quel qu'en soit le sujet, une singulière préoccupation de l'Asie. Ces monuments sont en sculpture ce que les Perses d'Eschyle sont dans le drame. Quant au colosse d'or et d'ivoire, dont il ne reste qu'un seul fragment, il était fait, sans doute, du butin de Platée[2].

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le culte de Jupiter pan-

[1] Wagner, *Bericht*, etc., p. 195.

[2] Ces statues, les uns les font remonter jusqu'à Callon dans la soixante-cinquième olympiade; d'autres veulent que cet artiste soit au contraire le dernier en date de l'école éginétique. Schelling rejette ces marbres dans les âges homériques. Wagner, *Bericht über die Æginetischen Bildwerke*, p. 166; C. Müller, *Ægineticorum liber*, p. 100, 107; Thiersch, *Epochen der Bild. K.*, 73; Paus., lib. II. c. XXXII; lib. VII. c. XVIII; Hérodot., IX, 7.

hellénien n'éclata dans sa pompe qu'après la guerre médique. Il appartenait d'abord à une tribu. Mais, quand la Grèce morcelée commença à s'unir contre l'Orient dans un même génie, elle personnifia cette alliance nouvelle dans un culte nouveau, où fraternisèrent tous ses peuples, ainsi qu'à Salamine. Egine qui avait eu une si grande part à la victoire, fut naturellement un des centres du culte qui devait la consacrer; la destinée de cette île et tout le secret de son histoire se résumèrent dans l'idée toute politique de Jupiter panhellénien.

Ainsi, depuis la guerre des Mèdes jusqu'à celle du Péloponèse, s'éleva sur le sommet de l'île, pour être vu des côtes et des récifs, et du milieu des flots, et des ports de l'Attique et des grèves de Mégare, non pas le trophée d'une bataille, mais le trophée d'un siècle. C'est l'arche où s'entassent dans le danger commun les races de l'Occident; suivant que l'alliance se renoue ou se brise, on revient à ce temple ou on l'oublie. Maintenant le pêcheur d'Égine va à Colouri amarrer son bateau. Un aga fait la garde au bord du Pirée. Le flot est uni, les îlots scintillent. La nature est occupée tout entière à dorer un nuage. Mais le génie qui apparut à Salamine se réveille encore chaque matin sous ce portique, blond et paré des débris de la Perse, pour l'épouvantail des éperviers et des orfraies de la côte.

Au milieu des dernières guerres, les ruines de l'antiquité se sont défendues elles-mêmes; je n'ai pas vu qu'il leur manquât une seule pierre, dans les lieux où les hommes de nos jours ont perdu leurs toits et leurs manteaux. En considérant qu'il reste ainsi pour chaque époque le témoin le plus nécessaire, je me demande si certains monuments sont immortels, à l'égal des pensées qu'ils représentent. Dans le système du monde une étoile s'éteint

sans que personne s'en soucie plus que de la lampe d'un pêcheur. Dans le monde de l'histoire, un temple disparaît, de siècle en siècle, avec une époque entière. Mais les péristyles de la Grèce, les cathédrales du moyen âge, les pyramides de l'Orient, ne chancelleront à la fois sur leurs bases, que si le genre humain vient lui-même à défaillir. Alors l'Eternel mesurera la course des peuples par la poussière qu'ils auront soulevée sur le chemin.

CHAPITRE IX.

ATHÈNES PENDANT LE DERNIER SIÉGE.

J'allais m'asseoir de longues heures sur les marches du temple de Jupiter panhellénien. Je n'étais alors qu'à quelques milles d'Athènes. Du haut de ce promontoire, j'avais en face de moi l'île de Salamine, dont les sommets à angles aigus, couleur de craie et allongés en pointe parallèlement à l'isthme, déchiraient de leur soc la nappe d'un bleu foncé que la mer étendait jusque sous mes pieds. Sur le second plan, les montagnes plus hautes de Mégare traçaient au nord une ligne d'azur jusqu'à l'acropole de Corinthe. Vers le sud, des rivages marqués par des lignes blanches et presque étincelantes bordaient d'une lisière de feu la chaîne hérissée du mont Hymette et fuyaient vers le cap Colias. Mais mes yeux ne pouvaient se détacher d'une masure de forme carrée, la seule qui parût dans cet horizon et qui ressemblait à une ferme ou à un monastère abandonné. Elle était à ma droite, assise sur des collines légèrement élevées, et les ombres des montagnes, qui se prolongeaient jusqu'à elle, la détachaient vivement

de tout le reste. C'était le Parthénon; la ville entière restait cachée dans les replis du terrain et derrière les rochers de la citadelle. Il est difficile de peindre ce que je ressentais alors. Les regards attachés pendant de longues soirées sur ces pierres, dont je ne pouvais distinguer la forme, je ne sais quel charme prodigieux, et qui ne ressemblait à nul autre, m'attirait de ce côté. Ce n'était pas une ville en décombres, mais un être réellement animé, un être souffrant et enchaîné, qui était caché derrière la montagne. L'impossibilité d'en approcher augmentait ma curiosité. Quand la chaloupe, qui croisait à l'extrémité de Colouri, faisait un mouvement et voguait vers le Pirée, j'aurais voulu être le matelot qui la montait. Je la suivais avidement jusqu'à ce qu'elle carguât sa voile, ou qu'elle revînt sur son sillon.

Cette séduction devint si forte, que je résolus de n'y plus résister. Quelques chefs du gouvernement me représentaient que les Turcs, qui occupaient encore Athènes, étaient irrités par une double attaque : l'une aux avant-postes d'Eleusis, l'autre jusque sous les murs de la citadelle, et dans laquelle ils avaient perdu deux mille têtes de bétail; que ma qualité de Français me ferait infailliblement soupçonner; qu'il ne se trouvait dans le port aucun bâtiment neutre; que l'arrivée sur une barque ennemie était impraticable. D'autres, que j'aimai mieux croire, me fortifièrent dans mon projet. Le consul d'Autriche me donna une lettre pour le bey, qui malheureusement se trouvait à Négrepont. Au milieu de ces délais, le hasard me fit rencontrer trois officiers du génie, que je décidai à m'accompagner : ils se déguisèrent, et nous achevâmes les préparatifs. Nous nolisâmes un caïque avec trois matelots d'Hydra. Nous y portâmes des provisions de rhum et de tabac; nous prîmes avec nous un inter-

prêtre, homme d'Athènes, parlant un peu le turc, l'albanais, et qui nous rendit les plus grands services.

Un soir du mois de mai, nous quittâmes le port à la nuit tombante, afin d'arriver le lendemain en plein jour sur les côtes de l'Attique. Le soleil se couchait à notre gauche, sur les montagnes d'Épidaure. Pendant que la lune s'élevait lentement au-dessus des sommets d'Égine, la colonne du temple de Vénus, enveloppée de ses reflets, semblait un fanal dont la lumière s'est éteinte dans l'orage. Le vent était tombé, la mer unie et silencieuse, notre voile latine pendante au mât. De temps en temps on entendait un coup de rame; la mer phosphorescente brillait de mille étincelles; des gouttes, des lames de feu, que l'on eût dites vivantes et organiques, s'allumaient, s'éteignaient des deux côtés de la barque, et le gouvernail laissait en arrière une longue traînée de flamme. Un matelot commença à demi-voix une chanson, qui s'élevait à peine au-dessus du murmure des flots. Vers le milieu de la nuit nous fûmes hélés par une chaloupe canonnière; elle vint nous visiter : c'était une barque semblable à la nôtre, armée d'un canon, et la seule qui croisât devant Salamine et le Pirée; elle nous laissa passer sur un permis des autorités grecques. La brise du matin ne s'était point encore levée. Nous continuions d'avancer en silence, à la rame, comme si nous allions surprendre Athènes avant son réveil.

Le soleil parut enfin entre le Parthénon et le monument de Philopappus, au moment où nous entrions dans la première enceinte du port. Ses bords, presque à fleur d'eau, laissaient la vue s'étendre sur une vaste plaine, qui déroulait en face ses masses d'oliviers. Du milieu de ce terrain uni, s'élevait en vive arête à environ deux lieues une chaîne stérile et isolée. Le pic du mont Anchesme,

qui à cette distance se confond sur le même plan, la termine par sa crête déchirée, connue du peuple sous le nom de prison de Socrate. La courbe redescend ensuite vers la droite, s'incline sous le Parthénon et se relève légèrement jusqu'au monument de Philopappus, qui la couronne en forme de piton. Cette chaîne court presque perpendiculairement sur le mont Hymette, dont elle reste néanmoins séparée ; celui-ci, plus élevé, d'une teinte fauve, dépouillé d'arbres, encaissant dans les plis de ses ravins d'étroits et rares torrents de verdure. Par delà la crête de la citadelle, la plaine remonte insensiblement, forme de petits mamelons et se perd à l'horizon dans les flancs bleus du mont Pentélique. Vers l'ouest, le bassin est fermé par des lignes plus molles et des croupes grisâtres. A mesure qu'elles se rapprochent de la mer, elles vont en s'abaissant, se couvrent de hautes herbes, et forment enfin comme des espèces de vagues immobiles, qui pressent et refoulent les flots du Pirée.

Ce paysage n'a ni la mollesse de la baie de Naples, ni le génie grandiose de la plaine d'Argos. Pour être pittoresque, il n'a pas assez de cimes dentelées, d'angles et d'ombre; de toute part inondé de lumière, ses lignes régulières et calmes lui prêtent plus de magnificence que de hardiesse. A mesure que mes yeux plongeaient dans son atmosphère embrasée, une idée de beauté toute semblable au génie athénien me venait de chaque point de l'horizon. Il me semblait que ce type de style, commun à Platon, à Thucydide, à Sophocle, avait pris une figure immobile dans les coupes de ces montagnes, et que le génie de Phidias avait lui-même courbé et arrondi les cimes du Pentélique et du Pœcile.

Nous rasions les bords du Pirée sans apercevoir nulle part aucun signe de vie; pas une barque, pas un homme,

pas un animal : un silence profond, comme si cette terre était complétement déserte. Au fond de l'anse blanchissaient les décombres du monastère Saint-Spiridion, qui a été renversé dans la dernière expédition. Au moment où nous allions y échouer notre barque, trois soldats turcs sortent d'une batterie construite à la droite sur la colline Munichie, et descendent précipitamment vers nous. Nous étions impatients de voir quel accueil ils feraient à nos Grecs. Arrivés à portée de voix, l'interprète leur crie que nous voulons parler à l'aga. Il saute à terre avec l'un de nous, et monte vers la redoute, accompagné d'un Albanais. Les deux autres restent pour nous garder, et s'éloignent vers une fontaine turque, où ils font leurs ablutions. Cependant des delhis passent près de là au galop, suivis d'une meute de chiens, sans détourner la tête pour nous regarder. Après une demi-heure, l'interprète redescend avec de bonnes nouvelles. L'aga nous souhaitait la bienvenue; il allait nous envoyer un cheval pour porter nos bagages dans Athènes.

Nous nous établîmes en attendant sous une voûte du monastère. Des soldats errants s'arrêtaient et se pressaient autour de nous. Presque nus, l'air farouche et affamé, rôdant autour de nos provisions, ils finirent par s'en emparer, et un jeune Égyptien tomba ivre sur un petit baril dont il avait fait choix. Tantôt ils se levaient, se renvoyaient l'un à l'autre un boulet qu'ils avaient déterré sous les décombres, tantôt ils faisaient quelques pas, tiraient un coup de fusil sur les pierres ou sur la mer, et venaient se rasseoir à nos côtés sans faire aucun geste, ni prononcer aucune parole. Quand un de nos matelots devait apporter quelque chose à terre, il était effrayé, tournait à chaque pas la tête derrière lui, affectait un faux air de confiance, et ne commençait à se rassurer que lorsqu'il

avait regagné sa barque. Une fois l'un de nous s'éloigna à une faible distance ; les Albanais se dirent entre eux que nous étions des espions, auxquels il fallait trancher la tête, et l'interprète fut obligé de nous rappeler : j'eus ainsi le temps de les considérer de près.

Ils avaient la taille haute et d'une fierté singulière, la tête étroite et longue, le front élevé et pensif, les yeux sombres, sanglants, hagards, les épaules couvertes d'une peau de mouton, une ceinture armée de deux pistolets et d'un long yatagan ; une tunique retombait jusque sur leurs genoux. Leurs jambes et leurs pieds étaient nus. Un long fusil, avec une crosse en fer, brillant et bariolé d'arabesques de cuivre, ne les quittait jamais, même lorsqu'ils s'asseyaient pour manger. J'étais frappé de l'air de préoccupation, de mystère et d'énergie intérieure qui se montrait dans tous leurs mouvements.

Après deux longues heures d'attente, l'aga nous envoya un cheval sur lequel nous chargeâmes nos provisions. Nous vîmes s'éloigner hors de portée de fusil notre barque, qui allait attendre notre retour en face du port, et nous prîmes les devants à pied et par un soleil ardent. En quelques minutes, nous atteignîmes les premières traces des longs murs. Elles s'élevaient au-dessus du sol à la hauteur d'une assise, laissaient de longs intervalles sans paraître, ou ne montraient que des pierres sorties de leur alignement et isolées à la distance de quelques pieds. Cette ligne se prolongeait dans un terrain marécageux, couvert au loin de hautes herbes. Des troupeaux de chevaux tout sellés y paissaient çà et là, sans qu'on vît aucun homme pour les garder. De loin à loin nous rencontrions les fossés et les retranchements construits par les Grecs dans la fatale entreprise où périt Karaïskaky. Les Turcs n'ont pas songé à en détruire un seul, et les palichares

les retrouveront dans le même état où ils les ont laissés. Ces traces nous quittèrent, quand nous entrâmes dans la lisière de la forêt d'oliviers. A chaque pas, des masses d'arbres brûlés et étendus sous nos pieds interceptaient notre route. Nous la retrouvions en attachant nos yeux sur les colonnes du Propylée et du temple d'Érechtée, qui se distinguaient alors nettement, et blanchissaient à travers le feuillage.

L'Albanais qui nous accompagnait déchargeait son fusil en courant devant nous, à la face de quelques soldats endormis dans des mares, sous de hautes herbes; ceux-ci se dressaient en sursaut, en se jetant sur leurs armes. Au bout d'une heure, nous sortîmes de la forêt, et nous entrâmes en rase campagne. Au pied de la colline du Musée, des cyprès élevaient leur flèche au-dessus des dômes des caroubiers et des sycomores. Nous traversions des champs de blés presque mûrs. Sur la gauche, non loin des jardins de l'Académie, la tour carrée d'Hadgi-Alli ressortait sous les ombrages des oliviers. La nature, au lieu d'être épuisée et morte, comme dans une partie du Péloponèse, semblait ici envelopper et couvrir de ses riches rameaux le grand tombeau dont nous n'étions plus éloignés que de quelques pas.

Une pente unie nous conduisit au pied d'un mur en terre, haut de dix pieds, et nous nous trouvâmes tout à coup dans cette ville assiégée et bloquée, sans que personne eût encore fait attention à nous. Je croyais être familiarisé avec l'impression des ruines, et je m'étais armé contre les séductions d'Athènes; sa misère surpassa mon attente. Sur le revers de la montagne, où la ville s'élevait jusqu'à mi-côte, et dans le demi-cercle qu'elle traçait à sa base, des maisons en terre éboulées étaient roulées en tertres jaunâtres, où l'œil ne reconnaissait plus aucune

forme. Celles qui étaient encore debout, les toits démantelés, les murailles entr'ouvertes, laissaient l'impression d'une destruction plus récente. Il en était qui n'avaient conservé que le seuil de la porte ou quelques degrés de petits escaliers en marbre. On me montra la place de celle de M. Fauvel. Tout avait disparu, excepté deux fragments de statue, deux colonnes cannelées, et une inscription sur un bas-relief : monuments touchants, par où se faisaient reconnaître les foyers de notre antiquaire.

Nous marchions au pas de course à travers les masures, les cours, les jardins, sans suivre aucun alignement, n'évitant que les citernes, qu'on rencontre fréquemment, et quelques cadavres à demi couverts de terre, soulevés des deux côtés par des planches, et qui répandaient une odeur pestilentielle. Il fallut passer presque sans m'arrêter et sans les reconnaître devant le fronton d'un temple, sous un portique, dans une enceinte de pilastres. Je me sentais pénétré pour ces restes de ce respect qu'inspire une destinée qui vient d'échapper à de grands dangers. Une haute fortune en avait pris soin et venait de les sauver, comme s'ils étaient encore nécessaires au monde. Leur teinte dorée se détachait sur un terrain jonché de débris byzantins, vénitiens, arabes, d'où ils surgissaient rayonnants d'une immortalité nouvelle.

En descendant vers la partie basse, au-dessous du gymnase de Ptolémée, nous entrâmes dans une passe étroite, qui forme le bazar. Des deux côtés de la rue s'étendent horizontalement des branches de pin, dont l'ombre s'épaissit sur des mares d'une boue noire et croupissante. Quelques hommes pâles, armés jusqu'aux dents, sont assis dans cette obscurité, à côté d'une provision de lait caillé; d'autres jouent aux échecs, ou tiennent sur leurs

genoux une espèce de mandoline, dont ils tirent de temps en temps un son faible et maigre. Des groupes de femmes esclaves, les seules que les Turcs aient laissées dans la ville, se tiennent debout et voilées, comme les chœurs des Suppliantes. Le silence morne qui règne de tous côtés est à peine interrompu par le bruit aigre, traînant, nasillard, des musettes d'une musique militaire. Des hibous, aveuglés par le soleil, battent de leurs lourdes ailes les murs d'une église byzantine, pendant que du haut d'un minaret une famille de cigognes reste immobile et penchée sur son nid. Des palmiers d'Afrique, qu'on s'étonne de rencontrer sur ce sol et qui semblent être des compagnons de l'émigration égyptienne de Cécrops, ajoutent à ce tableau l'impression du désert.

Nous nous arrêtâmes à la porte du bim-baschi; elle était encombrée de soldats réguliers, qui composent aujourd'hui la population d'Athènes. Je trouvai le successeur de Périclès assis sur une natte, à l'angle d'un mur, dans une galerie extérieure. Une tête qui s'agite comme par ressort, et horizontalement sur un corps complétement immobile, des traits que de longues fatigues ont sillonnés et qui n'ont conservé que l'expression du meurtre, des regards que leur fixité ferait croire pénétrants, les accents d'une voix forte, brusque, impérieuse, tout cet éclat de dignité ne laissait pas d'être un peu compromis, en ressortant sur une muraille blanche, où la main d'un soldat a dessiné au charbon la caricature d'une frégate et d'un pacha. Le bim-baschi paraît avoir près de soixante ans. Il a fait la guerre d'Égypte avec le même rang qu'il occupe aujourd'hui. Il nous reçut froidement, sans nous demander qui nous étions, d'où nous venions, ce que nous voulions. On nous avait prévenus de la singulière manie que ce chef a contractée de racon-

ter la bataille qu'il dit avoir gagnée contre Bonaparte aux Pyramides, et nous étions préparés à subir avec résignation le souvenir de ce désastre. Cette honte nous fut épargnée; il nous interrogea sans hâte et sans soucis sur le départ du général français, qu'il appelait le pacha de Modon, sur le nombre des troupes en garnison dans les places fortes, sur les desseins de *Capo-d'Istria*, et sur les préparatifs des Grecs. La nouvelle de la prise de Lépante, que nous connaissions depuis un mois, ne lui était point encore parvenue, ou peut-être feignait-il de l'ignorer. De là il passa à de violents reproches contre un capitaine anglais, qui avait tenté d'emporter un fragment de statue sur sa frégate. On nous expliqua plus tard pourquoi ce Tartare faisait si bonne garde des marbres de Phidias. La vérité est que, peu de jours avant notre arrivée, le peuple s'était ameuté; il avait failli lapider deux Francs, sous prétexte que ceux qui achetaient aujourd'hui les pierres du chemin achèteraient demain la citadelle. Le bim-baschi se radoucit, et nous obtînmes sans peine l'autorisation de rester deux jours dans la ville, à la condition de ne toucher à aucune pierre. Il finit par s'informer avec intérêt du lieu où nous passerions la nuit. Nous ne pûmes nous empêcher de trouver quelque dignité dans le calme et l'hospitalité de ce geôlier d'Athènes.

En le quittant, nous fûmes recueillis par deux médecins français, que leur mauvaise fortune a attachés à la garnison; ils nous conduisirent prendre quelque repos auprès d'un Arménien dont ils avaient fait leur aide. Dénués de tout, même d'une lancette, on leur avait donné deux soldats pour les épier plutôt que pour les servir. Ils manquaient de pain et n'avaient point de solde. L'un d'eux sortait à peine d'un accès de frénésie, dans lequel

l'autre lui avait lié les pieds et les mains. Entre plusieurs récits qu'ils nous firent, je fus frappé de l'atrocité d'un supplice que le bim-baschi avait fait subir quelque temps auparavant sous leurs yeux à l'un de ses prisonniers : cet homme, qui était un ancien scribe des environs, avait été écorché vif, des pieds jusqu'à la tête, et suspendu ainsi, par des crochets de fer enfoncés dans la poitrine, à un olivier, où il vécut tout un jour. Je tiens d'une autre source non moins certaine qu'un médecin, philhellène français, ayant été pris au Pirée par une bande d'Albanais, sa taille un peu replète les mit en joie; ils le pendirent à un arbre, où ils le tirèrent à la cible toute la matinée.

Du milieu de ce spectacle de carnage, si je reviens à des monuments tant de fois décrits que ceux d'Athènes, mon excuse est dans l'époque où je les ai visités. Tant de dangers les menacent, qu'il est bon de constater encore une fois leur existence. La revue suivante ne peut donc être considérée que comme une reconnaissance rapide dans des jours de désastre. Ce furent nos hôtes qui nous servirent aussi de guides.

Le premier monument que j'aie remarqué en entrant dans la ville, à gauche du chemin et placé sur une petite éminence, est le temple de Thésée. Une des colonnes a été atteinte d'un boulet; une autre de la foudre. Je ne sais quelle main pieuse a ceint cette dernière d'un cercle de fer. Ce vieux trophée de Marathon est encore un des restes les mieux conservés de l'antiquité. Le moment le plus glorieux de l'histoire athénienne a pris sous ce marbre une forme immobile et éternelle. En même temps que son péristyle dorique lui donne un caractère religieux et saint, le peu d'élévation au-dessus du sol, contre la loi constante des temples de reposer sur trois marches, le rapproche des flots du peuple. S'il est vrai que ce monu-

ment de Thésée a servi de modèle au Parthénon, ses proportions ont grandi dans la copie autant que le dieu l'emporte sur le héros.

Placé sur le chemin du Pirée, au milieu de la ville, presque confondu avec les édifices civils, le Théséum repose au sein de la nation qui s'en est fait un trophée; au lieu que le temple de Minerve domine la contrée comme une pensée céleste, isolée sur le rocher de Cécrops. De l'un à l'autre, l'art s'est élevé jusqu'à l'impression de grandeur de la nature entière, personnifiée et circonscrite sous le type athénien.

Ce Thésée était lui-même la personnification de la race ionienne. Il en avait le génie ardent, vaniteux, inconstant, et l'histoire primitive de ces populations s'est résumée dans le poëme de sa vie. Il apparut dans les champs de Marathon comme le génie d'Athènes, et c'est sous sa sauve-garde que fut placé l'honneur de cette journée. Je remarque à cette occasion qu'à la différence des modernes, jamais une gloire récente n'a nui chez les Athéniens à la gloire des temps passés. Loin que les âges historiques aient éclipsé chez eux l'éclat de la mythologie, ces deux époques se sont fait valoir constamment l'une l'autre. Les jeunes trophées de Miltiade étaient consacrés par les vieux souvenirs de Thésée comme le culte antique des vainqueurs des Amazones était rajeuni par la pensée du vainqueur de Darius.

Je n'ai pas cherché les cendres du héros que Cimon rapporta de Syros pour les placer dans le sanctuaire. J'ai mieux aimé examiner les bas-reliefs qui couvrent les Métopes. Déjà mutilés au temps de Stuart et de Dodwell, ils ne le sont pas davantage depuis les dernières guerres. Les têtes ont surtout attiré les coups des iconoclastes. Quant à l'importance de ces bas-reliefs pour l'histoire,

c'est d'offrir pour la première fois l'alliance des travaux d'Hercule et des fables de Thésée. Voilà donc les deux représentants, l'un de la race dorienne, l'autre de la race ionienne, longtemps rivaux, qui s'unissent dans les sculptures de Micon. L'instant rapide où les populations grecques, jusque-là divisées, se réunissent en un seul corps contre l'Orient, vit ainsi sur les frontons du temple qui consacre leur liberté commune.

On nous montra près de là une statue qu'on venait de découvrir en remuant des décombres : c'était un torse colossal, terminé par une queue de poisson. Les parties inférieures de ce Triton semblaient n'avoir pas été achevées. Nous remarquâmes un peu plus loin un bas-relief nouvellement retrouvé. Il représente assez grossièrement le branchage d'un olivier. Autour du tronc se replie un serpent; je crus y reconnaître, dans une exécution byzantine, l'arbre symbolique de Moïse.

En descendant vers la droite, nous passâmes sous le portique dorique que Wehler prit pour les restes d'un temple de Rome et d'Auguste. Les inscriptions ont montré depuis que ce portique appartenait à la nouvelle place publique et n'a été achevé que dans les premières années du christianisme. Les quatre colonnes cannelées supportaient autrefois sur leur acrotérion la statue de Lucius Cæsar. Pendant longtemps une famille de cigognes s'est emparée de la place du neveu d'Auguste, et tous les voyageurs sont accoutumés à en donner des nouvelles, l'un après l'autre; elles ont fini par disparaître à leur tour. Dans le tumulte de ces dernières années, qui n'aurait cru comme elles les branches des forêts plus solides que les monuments d'Athènes?

Ce portique était caché et enveloppé par des murailles modernes, qui aujourd'hui sont renversées Il se montre

ainsi à découvert dans toutes ses parties. Je n'ai pu reconnaître si les arches que Stuart dessina dans une maison voisine existent encore. Pendant que je commençais à copier près de là un décret d'Adrien, qui marque la destination de tout ce terrain, je fus assailli de pierres par quelques soldats que je n'avais point aperçus : j'eusse été lapidé, si je n'eusse rejoint mes compagnons.

Je les retrouvai vis-à-vis d'un haut mur, sur lequel se détachaient sept colonnes corinthiennes. La couleur noire des pierres qui le composent le fait remarquer de loin. Vers le sud il est flanqué d'une église byzantine, dont la coupole s'appuie sur des colonnes et des pilastres antiques. Les uns veulent que ce soit le temple de Jupiter Olympien, d'autres le Parthénon d'Adrien; enfin, il en est qui le prennent pour le Pœcile. L'incertitude de la critique montre bien le manque de caractère de cette architecture. Tel est le sort de tous les monuments des Romains dans Athènes; l'histoire ne sait qu'en faire et quel nom leur donner. On reconnaît sans peine ceux de la guerre Médique ou de l'époque de Périclès, et l'on reste embarrassé de ceux d'Auguste et d'Adrien. Ceux-ci ne sont plus une création nationale, un accident nécessaire du sol, que tout explique et dont la tradition se perpétue comme d'un événement commandé par la nature même. Brillants amas de marbre, où ne respire ni idée, ni âme, ni conviction, il plut un jour à un empereur d'en faire des temples, des gymnases, des agora. Au milieu des longues et sévères colonnades d'ordre dorique, que la simplicité grecque a répandues sur son sol, les monuments des Romains, chargés plutôt qu'embellis des ornements exagérés de l'ordre corinthien, ressemblent à des matrones de Juvénal, mêlées par hasard aux processions des vierges voilées d'Élensis.

On me fit voir au sud-est de l'entrée de l'agora la tour octogone d'Andronicus. Sur ses faces sont sculptées les figures des vents qui emportent dans des draperies les fruits des diverses saisons. Stuart[1] a montré que cette tour était en communication avec la fontaine de clepsydre aux propylées, et servait à la fois d'hydromètre et d'horloge solaire. Il est singulier que Pausanias n'en dise pas un mot, puisqu'il en est déjà, ce semble, question dans Varron. Le pèlerin païen aura donné peu d'attention à un monument civil, qui, au reste, est le seul de ce genre dans Athènes, et dont la beauté est médiocre. Les Grecs seuls ont aimé l'art avec désintéressement, l'ayant beaucoup pratiqué pour leurs dieux et très-peu pour eux-mêmes. Sans chercher à l'abaisser à leurs besoins de chaque jour, ils l'ont laissé se développer dans son monde héroïque et divin. Ils consacraient de merveilleux temples à leur pensée, et n'avaient pour leurs corps que de chétifs abris; ils avaient les plus beaux portiques de l'univers, mais de misérables chaussées dans les campagnes, des ponts étroits et mesquins sur les rivières. Quand on parcourt le sol où ils ont vécu, et qu'excepté quelques murs d'enceinte, on n'aperçoit nulle part aucun reste de monument d'utilité publique, on dirait qu'ils se sont appliqués à effacer les vestiges de l'existence matérielle. Au contraire, les Romains ont abandonné les sommités de l'art au profit de l'économie sociale. Ceux-ci ne se vantent pas de leurs temples, de leurs statues, de leurs théâtres; ils ont des villas, des aqueducs, des ponts qui aplanissent les montagnes et des voies éternelles.

En continuant à l'est, nous arrivâmes sur le penchant de la colline de l'acropole auprès du monument chora-

[1] Voyez les notes de Creuzer sur la dernière édition des *Antiquités de Stuart*.

gique de Lysicrate, plus connu sous le nom de Lanterne de Démosthènes. On a peine à concevoir comment cet édifice si frêle a résisté à la destruction, quand le monastère dans les murs duquel il était enclavé a été consumé et rasé jusqu'aux fondements. Quelques réparations y ont été faites nouvellement par M. Fauvel peu avant son départ. Une des colonnes reste vacillante et privée de son chapiteau ; la délicatesse des bas-reliefs est cause qu'ils sont fort altérés ; néanmoins on y reconnaît encore les pirates tyrrhéniens changés en dauphins par Bacchus, et l'excellence d'exécution des temps d'Appelle et de Lysippe. On sait que ce petit chef-d'œuvre a été érigé trois cent quarante ans avant l'ère chrétienne sous l'archontat d'Évanétus, en souvenir de la victoire remportée par les enfants de la Phylé Acamantide aux fêtes de Dyonisus. Il a lui-même la grâce et la naïveté de l'enfance. La petitesse de ses dimensions (il a cinq pieds et demi de diamètre), ses proportions légères, son toit arrondi en forme de coupe, la fleur de marbre qui le couronne, même quelques irrégularités dans son ordre, qui est le corinthien, tout contribue à lui donner le caractère et l'élégance enfantine d'une ode d'Anacréon. Ce n'est pas sans étonnement que je contemplais au pied du vieux rocher de Pélasge, et dans une scène de désolation qui renaissait à chaque pas, cette image de tout ce qu'il y a de plus charmant dans les prémices de la vie; ce sourire de l'art grec me sembla de bon augure au sein de la détresse d'Athènes.

Le jour tombait ; nous revînmes monter à cheval près du bazar. Nos guides nous conduisirent à l'est dans la partie de la ville qui a conservé plusieurs maisons turques. On nous fit traverser un grand espace vague, situé sur l'emplacement du Colyttos et du Prytanée, et que cernaient de toutes parts, comme un camp de sauvages, des

huttes de feuillage et de terre. On en voyait sortir quelques paysans grecs, qui se font pardonner leur séjour en cultivant les champs des environs. Le centre était occupé par des troupeaux de bœufs. Une pièce de canon, la seule mesure de défense que nous eussions encore remarquée, était placée sur son affût en face de la porte, qui doit répondre à celle de Diomée. Des tombeaux de marbre, surmontés de turbans, la bordaient des deux côtes, et témoignaient qu'un grand nombre de chefs étaient morts depuis peu du typhus dans la citadelle. Nous prîmes à droite un sentier, au milieu de champs de blés très-élevés, où les assiégés mettent leur plus grande espérance. Ils se préparaient à les faucher dans quinze jours, et, supposé qu'ils ne fussent pas prévenus par les maraudeurs de Lepsine, leur subsistance était assurée encore pour tout l'hiver.

La brise de mer s'était levée ; elle agitait au loin ces champs de blé, sous lesquels est cachée la ville d'Adrien. Cette verdure mouvante nous rendit plus frappant le groupe des colonnes du temple de Jupiter Olympien. Au milieu des images champêtres qui les environnent, elles donnent l'idée de hautes gerbes de marbre, qu'un moissonneur divin a oublié d'emporter dans son aire. Arrivés à leur pied, nous en comptâmes treize, réunies entre elles par des architraves ; trois autres étaient isolées dans la direction du sud-ouest. Jusqu'où la main peut atteindre, leurs cannelures ont été rompues pour être réduites en chaux. Elles étaient d'abord au nombre de cent vingt, de soixante pieds de haut sur six et demi de diamètre, et formaient un diptère, qui joignait à l'élégance attique l'immensité orientale. Plus grand que tous ceux de la Grèce, ce temple ne le cédait qu'à celui de Diane d'Éphèse. Dans sa cella, une statue en or et en ivoire éga-

lait les colosses de Rhodes et de Rome. Pour couronner cet œuvre, il avait fallu sept siècles ; c'est-à-dire que, tant que l'histoire d'Athènes avait duré, il avait continué avec elle de s'agrandir et de changer. Il ne fut achevé que lorsque la destinée nationale fut elle-même close ; étant de ce petit nombre de monuments qui, dans leur progression épique, aussi vieux dans leurs fondements qu'une race autochthone, toujours repris et toujours incomplets, sont la mesure et l'image de l'existence entière du peuple qui les érige. Le vieux temple, commencé par Deucalion, refait par Pisistrate, enrichi par les rois de Macédoine et les successeurs d'Alexandre, dépouillé par Sylla, consacré par Auguste, est terminé par Adrien. Représentation visible de l'histoire du génie des races helléniques, qui, d'abord tout sacerdotal, s'élève à l'art, s'agrandit de la conquête de l'Orient, et s'achève dans l'empire romain.

On a mis en doute si le temple construit par Adrien occupe le même emplacement que celui dont parle Thucydide ; quelques archéologues n'ont fait aucune difficulté d'en reconnaître deux de différentes époques. La tradition, suivant laquelle Deucalion avait lui-même consacré dès l'origine une nef à Jupiter à la place où s'éleva celle de l'empereur romain, prouve assez que ce sol avait été sans intervalle la propriété du dieu. On ne change pas à son gré des fondements ainsi révérés. En outre, des traditions semblables s'appliquaient à tous les temples de Jupiter, et en rejetaient les origines jusque dans les temps homériques. Celui d'Olympie avait été fondé par Erechtée, celui de Dodone par les Pélasges, celui d'Egine par les Thessaliens d'Eaque ; c'est-à-dire que tous remontaient à l'ère de la domination achéenne ; et, comme le caractère de cette époque est de ne montrer encore aucune individua-

lité de tribus, mais seulement l'esprit général qui les emporte toutes, il en est ainsi du culte qui les domine. Quand les populations, en se développant, reçurent une forme distincte, non-seulement elles adoptèrent un dialecte et des institutions propres, mais chacune résuma son histoire dans une divinité nationale à laquelle elle se voua d'une manière particulière. Les Doriens donnèrent à l'Apollon leur caractère mystique. Neptune eut la vie agitée et les formes inconstantes de la race ionienne. Le génie de l'Attique se personnifia dans sa Minerve; l'histoire ténébreuse de Thèbes se résuma dans les mystères du Bacchus cadméen. Jupiter seul continua de répondre à la grandeur native de la Grèce entière. Le plus vaste de tous, le moins fixe dans sa forme, il réfléchit dans son immensité la vie de tous ces peuples encore mêlés et confondus, il fut le lieu de la mythologie où ils se rencontrèrent, partout ailleurs opposés ou divers.

Une tradition moderne prouvait, il y a quelques années, qu'un intérêt populaire s'attachait encore à ces ruines. Quand l'une des colonnes fut renversée par la mine, les Raias qui avaient leurs cabanes aux environs crurent entendre chaque soir un long gémissement sortir de ces marbres. Ce regret poétique devint si vif, que l'autorité turque fut obligée de lui sacrifier le vayvode qui avait laissé abattre la colonne.

Pour nous, nous n'entendîmes que le souffle du vent dans les herbes, et les hurlements des chiens sauvages qui s'élançaient jusque sur les croupes de nos chevaux. En peu d'instants nous descendîmes par une pente presque insensible vers le lit de l'Ilissus. Il est si encaissé dans un fond de verdure, son murmure est si faible, ses bords sont si rapprochés, qu'on ne l'aperçoit qu'en le touchant. Son cours est tracé dans la plaine par les ondulations de

petits buissons d'arbousiers, sous lesquels il a l'air de se cacher, tout honteux de sa gloire. C'est là qu'il traîne sans bruit, sur un sable fin, un filet d'eau de quelques pouces de profondeur, mais d'une limpidité parfaite. Malgré les avertissements des voyageurs, je n'avais pas réussi à m'en faire une image assez humble. A grand'peine a-t-il une toise de large; même ses bords encaissés au milieu de la plaine, qui laissent peu ou point de traces d'alluvions récentes, et la disposition d'un pont dont on voit encore des restes, prouvent, malgré d'autres inductions, que son urne était déjà avare aux anciens jours de la Grèce. Nous nous arrêtâmes quelques instants à regarder son eau couler aux rayons de la lune, qui venait de se lever sur les sommets de l'Hymette. Comme au temps de Cécrops, il poussait lentement à la mer quelques feuilles de myrtes et d'arbousiers. Involontairement j'attribuais à cette onde fugitive un vague souvenir des choses qu'elle réfléchit dans son sein. C'est ce sentiment obscur que les races d'hommes traduisent dans leur langue, en prenant les fleuves de leur contrée pour les chefs et les premiers héros de leur histoire.

Nous cherchâmes inutilement les platanes qui ombrageaient près de là le lycée d'Aristote. De l'autre côté du ruisseau, nous gravîmes les petites collines d'Agræ, fauves, couvertes d'une herbe desséchée, mais où Diane a fait sa première chasse. Un enfoncement naturel y forme le stade où s'épuisèrent les mines du mont Pentélique. Il ne reste plus une seule pierre, tous les marbres ayant été réduits en chaux. Je ne comprends pas que Pausanias donne à ce stade la figure d'un croissant. Ses deux côtés, qui s'allongent parallèlement sur un espace étroit, et se terminent à l'est par un arc de cercle, montrent assez qu'il n'a jamais pu avoir cette forme. Il est encore

plus étonnant que les cartes de Barthélemy le placent sur la rive droite de l'Ilissus.

Nous rentrâmes dans la ville par le même chemin que nous venions de suivre. La lune était alors au haut du ciel. Quelques-uns de ses rayons argentaient sur la gauche les grèves de la mer, qui elle-même se reposait après la longue agitation du jour. La montagne de l'acropole était enveloppée d'un rideau de vapeurs bleuâtres que soutenaient çà et là des fûts de colonnes et des pans de murailles. La brise apportait une odeur d'orangers. Même ce faible bruit que l'on entend à l'approche des villages avait cessé. On eût dit que le songe voluptueux de sa gloire passée tenait assoupies toutes les douleurs d'Athènes.

Combien dans cette nuit, malgré sa détresse, Athènes me sembla plus belle, plus touchante, plus riche que Rome avec ses villas et le bruit de ses fêtes! La plupart des voyageurs qui m'ont précédé se sont plaints que l'impression sérieuse des ruines fût troublée par le babil de de la ville moderne. Je considère comme une bonne fortune, d'avoir visité la ville de Minerve dans ces temps de désastres. J'eusse pu me croire arrivé le lendemain de l'incendie de Xerxès ou des massacres de Sylla. Privée de ses habitants, livrée à un maître étranger, tout, dans Athènes, réveille les pensées d'un autre temps. Même ce qu'il y a aujourd'hui de moins triste chez elle, ce sont les ruines. L'œil, fatigué d'errer sur un sol brûlé par l'incendie, sur des décombres, sur des huttes de branches de pin, cherche, pour se reposer, les colonnes et les murailles de l'antiquité. Le nuage ne les couvre pas comme les nôtres de son lourd manteau. La pluie ne tombe pas goutte à goutte de leurs pans démantelés; ni le lierre ni la bruyère ne s'échappent de leurs fissures. Leurs lignes

droites conservent encore une forme nette, décidée, où rien ne montre ni vieillesse ni décrépitude. Leurs assises sont interrompues, non usées, ni croulantes. Je ne parle pas de leur couleur rosée, où les premiers rayons du jour se sont déposés dès l'origine. Loin qu'elles recèlent sous leurs pierres noircies les ténèbres du passé, on croirait toucher un flot de lumière qui s'est revêtu d'une beauté immobile et palpable. La jeunesse éternelle du génie attique s'est transmise à ses ruines; jusque dans sa chute il garde la grâce et l'éclat de la victoire. De tout cela résulte une impression singulièrement mâle et forte, où le sentiment de l'héroïsme tient la place des rêveries romanesques qu'éveillent les monuments du Nord.

Le lendemain nous étions à la pointe du jour sur le chemin du bourg d'Acharnæ. Nous traversâmes sur la gauche le lit desséché du Scirus. Là nous laissâmes la route tracée, pour nous jeter à travers des terrains vagues et incultes. Un peu en avant s'étendait le bois d'oliviers. Des tours, des maisons carrées, disséminées sur la lisière, heurtaient de leur teinte jaunâtre la verdure pâle de la forêt; ces habitations, quoique désertes et à demi détruites, donnaient un singulier air de vie et d'élégance à tout ce voisinage de l'académie. Nous atteignîmes les deux petites éminences du bourg de Colone, distantes l'une de l'autre d'environ deux cents pas. Quand Œdipe vint y terminer sa vie errante, elles étaient couvertes de lauriers, d'oliviers et de vignes; les Furies y faisaient leur séjour, probablement ensevelies dans les mines d'airain dont parle le scoliaste : aujourd'hui le vieillard de Thèbes n'y trouverait plus même le poirier sauvage sous lequel il cacha sa mort.

Sur la moins haute de ces buttes on voyait le temple de Neptune, ordinairement situé au bord des flots, sur les

promontoires de Ténare, d'Égine, de Trézène, ou sur l'isthme, en vue d'une double mer. Ce devait être ici une rare poésie que ce dieu de l'Océan, encore tout trempé des eaux de la mer et transporté dans l'obscurité de ces bois. On lui donnait dans cet endroit le nom d'Hippius, et on lui attribuait la gloire d'avoir le premier dompté le cheval, peut-être par cette analogie que saisissent tous les peuples primitifs[1], entre des flots qui se hérissent d'une crinière d'écume, et un cheval qui se courbe comme l'onde; peut-être aussi parce que le cheval avait été transporté en Grèce sur des vaisseaux, et qu'il paraissait être un don de la mer.

A la place de l'un de ces temples s'élevait, il y a encore peu d'années, une petite église qui a disparu aujourd'hui. C'est au pied de ces éminences que naquit Sophocle; Platon s'y retira à la fin de sa vie. C'est aussi là que fut convoquée, dans la guerre du Péloponèse, l'assemblée où Périandre fit abolir la constitution démocratique d'Athènes; résolution importante malgré son peu de durée, puisqu'elle montrait que le génie de Sparte pénétrait avant ses armes dans les murs de Périclès.

Nous redescendîmes dans la plaine, et nous suivîmes au nord des sentiers ombragés. Des deux côtés étaient des champs, que des paysans grecs labouraient tranquillement; des delhis à cheval les traversaient au galop dans la direction de Thèbes. On entendait au loin des coups de fusil. Après avoir passé quelques murs en terre qui bordent le chemin, nous arrivâmes aux bords du Céphyse. Son cours, bordé d'oliviers, de touffes de myrtes et de

[1] C'est ainsi du moins que, dans l'Edda poétique, les vaisseaux en pleine mer sont des chevaux d'Odin, qui se couvrent d'écume, qui hennissent et bronchent sur les flots, etc (*Eddische Lieder, von* Grimm : *Saga von Norna-Gest*, p. 137)

vignes sauvages, est encore plus caché que celui de l'Ilissus; mais il a plus d'eau et une eau plus courante. En hiver, il inonde une partie de la plaine. Un petit pont à deux arches est suspendu sur son lit, qui, un peu plus bas, n'a que trois pieds de largeur. Strabon dit qu'il a son embouchure sur le rivage de Phalère. Comme nous ne l'avons nulle part rencontré en venant du Pirée, il faut qu'il se perde aujourd'hui dans les marais formés au nord de ce dernier port.

En marchant à l'est, nous vînmes mettre pied à terre dans le village de Padischah. Il ne répond à aucun bourg fameux de l'antiquité; mais il était connu par ses jardins et ses belles plantations de cyprès, qui sont aujourd'hui dévastées. Pendant que nous déjeunions à la porte d'une cabane grecque, des soldats réguliers, armés d'un fusil de fabrique européenne et de deux pistolets d'arçon à la ceinture, formèrent le cercle autour de nous. Ils se distinguèrent des hommes errants que nous avions trouvés au Pirée par une froide et morne réserve. Des enfants de quatre à cinq ans se glissèrent à travers leurs rangs, pour venir auprès de nous; mais à peine nous leur eûmes donné quelques morceaux de pain, qu'ils se sauvèrent à toutes jambes pour les dévorer dans leurs huttes de roseaux. Nous ne vîmes pas d'autres habitants. Avant de rentrer dans la ville, on nous conduisit, à gauche de la route de Thèbes, dans un champ couvert de têtes humaines. Les cadavres étaient cachés sous de hautes herbes. Tous les crânes qui blanchissaient sur le sol, détachés des corps, étaient là depuis plusieurs mois. Ce sont les restes des prisonniers faits par la garnison. Nous savons néanmoins que les hommes pris dans les dernières attaques, et notamment dans celle qui a précédé de deux jours notre arrivée, ont été conduits sains et saufs jusqu'à Négrepont.

Mais le Parthénon? allez-vous dire; les statues de Phidias? les Propylées? n'en parlerez-vous pas? En quel état les avez-vous laissés?

— Je ne les ai pas vus.

— Quoi! partir d'Athènes sans avoir vu la maison de Minerve? Cela se peut-il?

Il fallut m'y résigner. Le Parthénon, changé en citadelle, fut le seul point que le bim-baschi m'interdit de visiter. Combien de fois pareille chose ne m'est-elle pas arrivée dans d'autres circonstances de ma vie! Combien de fois je suis resté au pied du sanctuaire sans avoir pu franchir le seuil! Je voudrais me consoler de cet échec en me disant qu'il m'est commun avec tous les hommes; puisque tous nous visitons Athènes sans entrer dans le sanctuaire de la sagesse et sans en rien rapporter.

Il était trois heures quand nous rentrâmes dans la ville. L'intervalle de deux jours qui nous avait été accordé allait expirer, et l'interprète nous pressait de ne pas attendre le coucher du soleil. Il y eut quelques difficultés pour les chevaux, que deux Arabes nous amenèrent. Un jeune Grec se mit à courir à côté de nous pour nous servir de guide, et nous passâmes de nouveau aux pieds de l'Aréopage et du Pnyx; mais, au lieu de suivre le chemin de la veille et les longs murs, nous voulûmes prendre à droite, dans une autre partie de la forêt que celle que nous connaissions. Des arbres brûlés et couchés sur le sol arrêtaient à chaque instant notre marche. Nous perdîmes le sentier et nous ne le retrouvâmes qu'après avoir revu le Céphyse. Il coule en cet endroit à fleur de terre, dans une plaine découverte qui doit sa fraîcheur aux débordements du ruisseau en hiver. Je m'amusai à poursuivre au galop des sarcelles qui se baignaient sur ses rives et qui ne fuyaient qu'à une trentaine de pas. A mesure que le moment ap-

prochait de quitter le sol d'Athènes, chaque image que le hasard me présentait me devenait plus précieuse. Un peu plus loin nous passâmes à côté d'un corps de cavalerie. Les chevaux s'abreuvaient dans le ruisseau; les hommes étaient assis sur l'herbe, nous tournant le dos; ils ne firent pas mine de nous apercevoir. Nous traversâmes avec peine des marais, formés au fond du Pirée par les cours d'eau du mont Ægalée. Notre barque, qui nous attendait au milieu du port, nous avait déjà aperçus, et faisait force de rames pour aborder. Le même groupe d'Albanais qui nous avaient accueillis la veille nous avaient précédés dans les ruines du monastère. Les uns retirés sous les voûtes, les autres debout et errants au haut des tours, tandis que l'obscurité du soir augmentait par degrés, ajoutaient une singulière tristesse à ce départ. Pendant quelque temps nous les vîmes encore s'agiter, passer leurs fusils à travers les brèches des murailles, grimper sur les décombres, à mesure que nous nous éloignions. Enfin le rivage et les masses blanchâtres de l'acropole se confondirent dans une même ligne humide, qui se balançait avec notre caïque, qu'un fort vent d'ouest commençait à contrarier.

Après quelques efforts pour lutter, le vent continuant de nous barrer le chemin, on cargua la voile; les matelots proposèrent de se laisser dériver sur les côtes de Salamine. Mais, au lieu de les atteindre, la lame nous poussa sur le petit îlot de Psyttalie. Il est désert, sans traces de végétation, et sa forme est celle d'une écaille de tortue. A dix heures du soir, nous trouvâmes justement sur ses bords un creux de rocher pour nous y échouer et y passer la nuit. Nous étions alors précisément au centre de bataille de la flotte de Xerxès. Le front de ses lignes s'étendait un peu en avant. C'est dans cette île qu'avaient été placés

avant l'action quatre cents barbares, qui furent égorgés par Aristide.

Dans cette journée la Grèce accomplit l'œuvre de sa destinée. Pour la première fois la lutte était engagée corps à corps entre le génie immobile et jusque-là tout-puissant de l'Asie et l'esprit novateur des races helléniques ; la victoire fut incertaine jusqu'au soir. Mais, quand les galères du grand roi, ébranlées par l'orage, commencèrent à gémir et à se heurter sur cet îlot de Psyttalie, il parut bien que la conduite de l'univers allait passer à d'autres mains. Pendant que le colosse de l'Orient, mutilé et ruiné, rentrait pour toujours dans le fond de ses temples, Sophocle, encore enfant, couronné de feuillage, célébrait par ses danses, sur le promontoire opposé, l'émancipation de l'adolescence du genre humain.

Cette nuit fut une des plus belles que j'aie vue en Grèce. Pas une étoile ne manquait au ciel. Notre écueil nous couvrait contre la vague qui venait mourir à nos pieds. Un de nos matelots murmura un chant plaintif, qui avait quelque ressemblance avec le murmure étouffé du vent dans un récif. Un autre ramassait des coquillages sur la grève. Notre caïque, caché dans l'ombre du rocher, était entouré de mille petites langues de feu, qui tantôt s'attachaient au bord de l'île, tantôt rasaient la surface de l'eau, ou plongeaient à quelques pieds et étaient là plus lumineuses qu'en pleine mer. Le flot était brisé et mort. Fatigué de ces deux journées, après avoir encore un peu pensé à la grandeur et à la solitude de ces lieux, je finis par m'envelopper de ma capote et par m'endormir avec l'équipage, appuyé contre le mât, et ayant la grande ourse presque au-dessus de ma tête[1].

[1] Il y a plusieurs raisons pour qu'Athènes devienne la capitale du nou-

CHAPITRE XII.

LES CYCLADES. — LE GIAOUR. — SYRA. — LES ÉLECTIONS. — RETOUR.

Tant que durèrent les fêtes de Pâques, aucune barque ne quitta le port. Pour sortir de l'île, je m'embarquai sur un trabacolo dalmate, qui me fit regretter souvent les felouques d'Hydra. Après avoir longé la Morée, sans avoir trouvé rien à vendre que quelques patates à Patras, ce petit bâtiment allait porter sa cargaison dans les îles de l'Asie Mineure. L'équipage, que le capitaine réduisait à la famine, menaçait constamment d'abandonner son bord. Les uns et les autres se promettaient de se venger sur la Grèce par la renommée qu'ils allaient lui faire, de retour à Trieste. Du reste, ils avaient pris sur une grève pour pilote côtier un pirate et renégat de Rhodes. Cet homme, d'une rare beauté, avait été blessé à Navarin sur une frégate turque. Depuis ce temps il gardait à Ibrahim une fidélité fanatique. Errant dans la Morée, il avait attisé partout sa haine contre ses compatriotes. Maintenant il espérait rentrer dans la flotte égyptienne, et y trouver encore

vel État grec. La principale est que, la puissance réelle de cet État se trouvant dans sa marine, la ville du Pirée serait au centre même de la force nationale. La nature lui a donné le Négrepont pour retranchement indispensable du côté de la terre.

Les clefs de la place sont au sommet de la colline du Musée, qui n'est séparée de la face du sud de la citadelle que par un ravin. Dans l'antiquité, cette éminence a toujours été enfermée dans l'enceinte de la ville et fortifiée dans les moments d'alarmes. La première œuvre d'une administration militaire serait d'y construire un ouvrage avancé. Les Turcs n'y ont pas même un poste.

une occasion de se battre contre eux. Nos matelots dalmates s'amusaient de sa fureur concentrée et de ses longs soupirs, toutes les fois qu'au gouvernail il tournait les yeux à l'arrière vers le Péloponèse. Au milieu des querelles de l'équipage, le calme sombre de ce pilote, son désespoir contenu, sa beauté même, ses cheveux noirs et bouclés, ses yeux fixes et durs, sa préoccupation d'une unique pensée, annonçaient un de ces renégats qui ont fourni à Byron l'idée du Giaour, du Corsaire et de Lara.

Nous restâmes toute la journée par le travers de Poros. Le soir une brise nous poussa, à minuit, entre le cap Sunium et la pointe de Zéa. Quand le jour parut, nous nous trouvâmes en calme au milieu des Cyclades. A l'avant, la longue crête d'Andros, qui s'élève et s'abaisse comme la crinière d'un cheval marin, était suspendue au cap de Négrepont, et de l'autre côté à Tinos, qui en semble le prolongement. Syra, Trémia, les flancs plus abrupts de Dziria, la ligne aplanie de Zéa, semblaient autour de nous autant de vapeurs bleues qui rasaient nonchalamment la mer, d'ailleurs si légères et si diaphanes, que j'aurais cru que le soleil levant allait en un instant les dissiper. Dans ces longues journées où la voile frappe de tout son poids contre le mât, où l'équipage reste endormi à fond de cale, où le flot sous la quille se recouvre à peine de quelques floques d'écume, le repos de la mer, la monotonie des terres, causent une inexprimable langueur. Mais, pour peu qu'une brise vienne à souffler, tout cet horizon s'émeut aussitôt. Les îles se bercent sans se désunir; partout où le vent vous conduit, vous êtes au centre d'un cercle nouveau; cela me rappelait les chœurs de danse de mes hôtesses d'Égine, que j'avais vus se balancer ainsi, pendant une nuit entière, sans jamais se rompre. Il faut que cette illusion soit ancienne, puisque c'est elle qui a donné leur

nom à ces îles; je m'imagine que quelque matelot dans l'antiquité, en les regardant de cette même place, aura involontairement songé au chœur des Heures qui se bercent et se donnent la main autour du temple de l'Apollon de Délos.

Le 30 avril il s'éleva un vent violent de sud-est; pendant deux jours, il nous fit faire fausse route, et faillit échouer notre massif embargo sur plusieurs de ces côtes. Le troisième jour au soir nous finîmes par nous jeter dans une anse d'Andros. Ce petit port, qui a été longtemps le repaire des pirates de l'Archipel, se signale de loin par deux rochers blancs. L'entrée en est semée de brisants à fleur d'eau. Notre pilote les évita avec l'indifférence d'un homme accoutumé depuis longtemps à ce parage: il nous fit jeter nos trois ancres dans un étroit amphithéâtre de montagnes boisées, sur un fond de moins de cinq brasses. Derrière nous les vagues bouillonnaient avec fureur dans un long canal. Quelques maisons basses, adossées à la grève, ruisselaient de l'écume que le vent chassait sous leurs portes à plein cintre. Les habitants, du plus loin qu'ils nous avaient aperçus, étaient venus s'asseoir en cercle sur le rivage; à voir ce mélange de couleurs et d'habits bigarrés, on aurait dit de notre bord des fleurs marines arrachées et amassées là par le sirocco. En approchant d'eux, nous apprîmes qu'ils observaient entre eux, et avec nous, une espèce de quarantaine. La peste était dans l'île.

Par delà le village, sur une haute crête, le soleil à son couchant effleurait les créneaux et les tours d'un monastère. Cette citadelle religieuse s'accordait parfaitement avec la renommée toute martiale des trois cents caloyers d'Andros. Je ne sais comment leurs ancêtres, dans la guerre médique, quand Thémistocle vint demander le

tribut, eurent l'audace de répondre que la famine et la disette ont été de tout temps les deux divinités protectrices du pays; car il y croît de belles moisssons jusque sur le bord de l'eau. Mais tel est le génie de ces îles. Éternellement indécises entre l'Europe et l'Asie, depuis les temps de Xerxès jusqu'à ceux d'Ibrahim, sans histoire et sans passé, tout leur effort a été dans les âges héroïques de se réveiller de leur indolence pour couronner un jour d'un rêve de poésie les cimes de leurs côtes.

La tempête continua durant la nuit, et le lendemain, dès que le vent tourna à l'ouest, nous partîmes, et à midi nous étions déjà à la barre du lazaret de Syra. Une foule de petits bâtiments à l'ancre annonçaient de loin que ce port deviendra pour l'Archipel ce que celui de Délos était dans l'antiquité. Plus de vingt mille étrangers se sont réfugiés sur ce rivage désert, il y a quelques années. Les anciens possesseurs de l'île, qui appartiennent au rite latin, se tiennent confinés sur leurs sommets, et n'ont aucune communication avec la nouvelle ville grecque. Au bas sont ces fameux chantiers, où des ingénieurs, sans études, construisent avec les bois de Prévésa les bricks ailés de la Grèce, les meilleurs voiliers du monde. Quand on arrive du continent au milieu des petites rues du bazar, on est tout disposé à admirer les amandes de Chio, les vins de Naxos, les raisins de Patras, les huiles et les soies de la Morée, les cordages de l'Olympe, le tabac de Volo, les riz d'Alexandrie, les laines de la Romélie.

Depuis les côtes jusqu'au sommet, l'île forme un cône parfait sur lequel la ville grecque et latine grimpe en spirale; à mesure que l'on s'élève de cercles en cercles, l'activité et le bruit diminuent. Le mugissement de la haute mer, le clapotement des rivages, le retentissement des chantiers, le fracas du port, le brouhaha du bazar, le cri

des moulins à vent, le bruit plus léger des pavillons des consulats; puis, si l'on atteint plus haut à la région de la population latine, le murmure endormi du fuseau d'une femme accroupie à sa porte, la plainte d'un capucin quêteur, se succèdent sans intervalle, et à la fin, si l'on gagne le sommet de l'île, tous ces bruits s'effacent et disparaissent dans la cellule d'un ermite de Gênes, qui, seul dans le couvent français, regarde tout le jour, sans y songer, les brigantins et les goëlettes qui glissent à ses pieds, de la grosseur du gland de son bourdon.

Il se trouva que j'arrivais précisément pour assister aux élections de la ville basse. Elles auraient dû être closes le dimanche précédent; mais, soit dépit, soit indiscipline, l'assemblée, au lieu de nommer des électeurs, avait proclamé Capo-d'Istria député, électeur, dictateur, à son choix. Depuis, les esprits s'étaient calmés; les populations avaient été partagées, et l'on ne parlait plus qu'en souriant et la tête baissée de ce coup d'État de palichare.

Dès le matin, la cloche de Saint-Georges appela les réfugiés de Chio à l'église, pour y reprendre de nouveau l'œuvre de la dernière semaine. Du porche où l'on se réunissait, les regards rencontraient Délos, Myconi, et, à droite, les teintes plus pâles de Naxie et de Paros. L'intérieur de l'église, que soutiennent de grandes colonnes torses, en forme de candélabres, était déjà encombré. Les démogérontes me firent asseoir à leur table. Quand chacun eut fait inscrire son nom, le rideau du chœur s'ouvrit; il en sortit un prêtre entouré d'enfants et de flambeaux. Il apporta le livre de l'Évangile, et commença quelques chants nasillards, auxquels toute l'assemblée répondit par de vifs battements de mains. Il lut ensuite en tremblant le serment, que répéta ensemble, et par

trois fois, la foule des assistants. Ces matelots à demi nus, autour des spirales des colonnes, sur les degrés de la chaire, dans la haute stalle de l'archevêque, ou appuyés contre les fresques dorées du chœur, la main droite tendue sur l'Évangile, tous ces yeux qui perçaient la figure éteinte et stupéfaite de ce vieux caloyer, le souvenir des désastres que cette scène réveillait, tant chacun mettait de sérieux dans le moindre mouvement, tout cela formait un tableau digne d'être retracé par un grand peintre. Le prêtre devait ajouter une instruction verbale à la cérémonie. Mais ce vieillard, nouvellement sorti de quelque monastère, était déconcerté de ce qui se passait autour de lui; il tournait des regards suppliants sur la muraille, il finit par se dérober et se cacher sous les manteaux des démogérontes; c'est ainsi qu'en toute rencontre l'Église grecque s'abstient des honneurs que l'Etat veut lui rendre.

Un groupe de primats, dans leurs cafetans, s'agitaient et tempêtaient sous le porche. Çà et là quelque capitaine d'une haute taille accourait machinalement au moindre bruit. Quant au peuple, sans avoir l'air de s'inquiéter ni des uns ni des autres, et sans jamais proférer une syllabe, il paraissait uniquement occupé de la pensée de ne rien faire que de bienséant et de conforme aux bons usages. Les pieds nus, la tête découverte, les matelots venaient à la file, lentement, silencieusement, déposer dans deux cartons leurs boules de sapin à la barbe de quelques fanariotes. A la fin on ouvrit les lettres de plusieurs familles disséminées à Égine et dans d'autres lieux, et qui envoyaient ainsi leurs suffrages. Toutes les décisions furent prises à la presque unanimité; les applaudissements éclataient à mesure qu'un démogéronte proclamait un nom nouveau, qui se trouvait toujours

choisi avec un singulier discernement parmi ceux que des habitudes européennes et quelque reste d'aisance tenaient également éloignés des intrigues des primats et de l'ignorance de la foule.

Ainsi on voyait là une population vagabonde, celle de Chio, depuis plusieurs années privée de son territoire, et qui nommait tranquillement ses juges, ses officiers municipaux et ses représentants. Je ne sais s'il y a rien au monde de plus respectable que la foi dans l'avenir que ces hommes puisaient dans l'excès même de leurs malheurs. Les précautions naïves que chacun mettait à l'exercice de son droit montraient assez quelle valeur il y attachait. Mais le soir, quand, les portes fermées, tout le monde attendait religieusement les paroles définitives du démogéronte, que serait devenu ce grand calme, si un étranger nouvellement débarqué eût crié par les fenêtres de l'église : Pauvres gens, jetez au vent vos boules de sapin, vous n'avez ni feu, ni lieu. Il est écrit à six cents lieues d'ici que ni vous, ni personne des vôtres, ne reverrez jamais la poussière de votre île.

L'intérieur de l'île de Syra est formé de cônes d'un calcaire semblable au marbre. Dans les plis des rochers sont ramassés des bouquets de figuiers, des vignes, des plateaux d'orge. Il y a aussi des puits et de l'eau à presque toutes les élévations, ce qui n'empêche pas que la campagne ne soit presque déserte et très-sauvage. Du sommet on domine tout l'archipel. Une pluie de mai presque imperceptible tombait en rosée sous un soleil ardent ; la brise dormait dans les cavernes ; entre les promontoires de Syphno, de Thermia et de Naxie, se déroulaient à l'horizon des bandes bleues semées de quelques voiles blanches qui se penchaient comme un lis ou une anémone des champs sur un sillon d'azur.

Le seul nom d'homme que l'île ait laissé appartient à l'histoire des plus hautes contemplations de poésie et de philosophie. Sur ce même sommet, Phérécydès rassembla, le premier, dans une prose cadencée, les hymnes d'Orphée. Disciple de Thalès et maître de Pythagore, il faisait là, du haut de la civilisation mixte des Cyclades, le lien entre le génie de l'Ionie et le génie de la grande Grèce.

En général, la philosophie a commencé et fini à l'écart dans le monde réfléchi des colonies. La Grèce antique projette loin de soi, dans sa philosophie, l'ombre de sa pensée sur les côtes de l'Asie, de l'Italie, de la Sicile. C'est là que passent et repassent, au fond des âmes, dans la grotte de Thalès, dans l'antre d'Empédocle, ces prodiges d'idées, ces songes tout divins, ces harmonies sans voix, retentissement muet de l'histoire et des hommes sur la rive opposée.

Cet univers mystique, cet être de raison, qui se croit éternel, se rassemble avec les races d'hommes, se dissipe avec elles. Colosse aux mille pieds que l'Orient a formé, il éclate en systèmes hostiles l'un à l'autre, avec les dialectes, les tribus, les ligues des villes et les ordres divers des colonnes et des temples.

En même temps que l'épopée de l'Ionie et l'hymne des Doriens s'unissent dans le drame attique, les écoles opposées de philosophie affluent et se rencontrent dans les dialogues de Platon. A peine rassemblées, ces écoles se dispersent avec l'héritage d'Alexandre, comme un vanneur disperse sa moisson. Quand, à la fin, la Grèce, l'Orient, Rome, sont près de disparaître, ce vieux monde social se réfléchit encore au loin dans les systèmes d'Alexandrie : lambeaux d'idées, de croyances et de doute, sciences qui croulent l'une sur l'autre, souvenirs du monde naissant,

rayons de l'art grec, mêlés aux visions d'un mourant; telle fut la philosophie qui sortit de ces ruines.

Ainsi dans ce songe sacré du genre humain, l'image de la veille se retrouve partout. La Grèce s'est fait, de son propre reflet, un dieu resplendissant et souriant comme elle. Au moyen âge, le rêve change avec la réalité. Un alchimiste divin, à l'ombre des cathédrales, broie la substance nouvelle des mondes et des peuples dans son creuset gothique.

Le moyen âge a brisé son creuset, d'où s'est exhalé un peu de fumée. La Grèce est là qui gît sous ses forêts de pâles oliviers. Hier, je la cherchais sur ses mers, sur ses monts de bruyère. Rien n'est resté de l'un et de l'autre, que cette ombre divine qui s'accroît et grandit après eux. Où donc irai-je pour toucher de mes mains le corps solide qui me renvoie cette œuvre infinie?

Je terminerais volontiers mon récit à cet endroit, puisque ce qui me reste à dire n'intéresse que moi. La famine et la fièvre de la Morée m'avaient réduit à un épuisement qui allait toujours croissant; je résolus d'aller me remettre sur pied à Malte, d'où je comptais repasser ensuite facilement en Sicile et à Zante. L'occasion d'un brick psariote, qui me promit de me jeter en passant sur les côtes, acheva de me décider. Je m'embarquai sur le Nelson. Deux Candiotes, qui nous accompagnaient, se mirent à danser sur le pont aux cris de *Vive la France!* Pendant que le bâtiment dérivait, un vieux pilote, couvert de sa chasuble de laine, faisait grincer les trois cordes d'une espèce de lyre qu'il avait faite lui-même. Un enfant brûlait une coupe d'encens devant l'image de la Panagia, il allait présenter la coupe fumante à chaque matelot, qui s'inclinait et faisait le signe de la croix.

Nous avions pour capitaine Dimitri, le premier qui

incendia un vaisseau de ligne à Mytilène. Cet excellent homme ne se résignait qu'avec douleur à désarmer ses sabords pour lester d'un chargement d'huile son navire si élégant et si élancé. Il y avait recueilli plusieurs enfants dont les pères avaient été tués sur ses brûlots. Le reste de l'équipage se composait d'une trentaine de matelots psariotes. Les cheveux blonds et bouclés sur les épaules, le type albanais déjà assoupli par le souffle de l'Asie Mineure, rien n'égale la grâce et l'air de fête que ces klephtes de mer mettent à chacune de leurs manœuvres. A mesure que nous doublions les îles Syphno, Thermia, Serpho avec son monastère à mi-côte dans la forêt, quand les éperviers des montagnes venaient se percher sur nos vergues, que le pilote s'appuyait sur la barre du gouvernail, comme un laboureur sur sa charrue, je regardai une dernière fois les rivages de la Grèce, avec le pressentiment que je ne devais plus les revoir. Adieu les caps, adieu les côtes; adieu les huttes et les vieilles villes, et les tours rasées, et le pas des chevaux sur les voies vénitiennes; adieu le chant des palichares dans les ravins, le sommeil sur les nattes, l'ombre dans les monastères, et ce soleil qui, dès le matin, aspirait l'âme avec la rosée des nuits et la tenait au-dessus des vapeurs des vallées, suspendue et absorbée dans ses plus purs rayons. Jamais je ne verrai plus mes hôtes de Dherveny et de Mistra, ni les forêts brûlées, ni les os sur la grève, ni tout ce que des hommes peuvent souffrir pour une pensée, sans cesser de la mettre à haut prix !

Huit jours après, nous arrivâmes à une lieue et demie en vue de Malte. Malgré les représentations de l'équipage annonçant une tempête, je m'obstinai à descendre dans le plus petit canot avec quatre rameurs et le capitaine, qui voulut m'accompagner. A peine avions-nous touché au

rocher du débarcadère, un administrateur anglais vient m'enjoindre de repartir à l'instant, sur le prétexte que mon bâtiment n'étant point entré au port, on n'en pouvait faire la visite sanitaire. Je répliquai que je ne m'opposais nullement à être traité au lazaret comme un pestiféré et que je ne demandais aucune autre faveur. J'invoquai la justice, l'humanité; je déclinai mon titre de membre de l'expédition scientifique; je réclamai quelque intérêt, sinon pour ma personne, au moins pour mes collections, pour le résultat de mes travaux. Le capitaine ajouta que nous repousser de la côte en pleine tempête à pareille heure, c'était nous exposer à périr cent fois. Le consul français se joignit à nous; toutes nos représentations furent inutiles. L'Anglais donna ses ordres et se retira.

Pendant ce temps, la tempête s'était déclarée, la nuit était venue; sur notre brick l'équipage délibérait de s'éloigner des côtes jusqu'au lendemain. Ainsi épuisés par la fièvre, nous fûmes rejetés à la mer à la nuit noire et obligés par un violent ouragan d'aller chercher notre brick qui courait avec ses petits huniers des bordées au large, sans nous apercevoir. Il est vrai que lorsque les vagues noires, si fortes sur ces parages, allaient nous engloutir, j'eus le plaisir tout poétique de voir notre capitaine souffler sur les flots et crier à ses rameurs, qui perdaient contenance et ne pouvaient plus lutter contre le vent: Paidia, palichari! regardez les démons qui s'envolent. Après plusieurs heures d'efforts désespérés, nous rejoignîmes enfin notre bord, où tout le monde était dans la plus grande inquiétude de Dimitri. On filait alors douze nœuds au nord-ouest.

Le lendemain, comme nous approchions de la carcasse déchirée de Pandataria, la mer, ordinairement si bleue et si azurée, se couvrit de lames blafardes et argentées; le

mistral se déclara aussitôt. Pendant toute une semaine il nous ballotta dans le canal de l'Afrique et de la Sicile. Chaque matin nous étions avec une seule voile sur les côtes de Marsala, et le soir dans les eaux du Cap-Bon. Une fois, comme nous étions chassés plus près qu'à l'ordinaire vers les grèves de Tunis, une corvette, qui se dirigea à l'improviste sur nous, mit l'alarme dans l'équipage. Pour moi, le chagrin d'avoir été repoussé si inhumainement des côtes et une fièvre inflammatoire me tenaient étendu sur les planches de ma cabine. Je n'entendis plus autour de moi dans les longues nuits, où je restai là presque sans connaissance, que le gémissement intérieur du bâtiment à fond de cale, le roulis des yataghans et des fusils suspendus sur ma tête, et le craquement du tonnerre au haut des mâts.

NOTE

Page 254.

Νά εἴμουν πουλὶ νὰ πέταγα, νὰ πάω 'ς τὸ Μισολόγγι,
Νὰ ἰδῶ πῶς παίζουν τὸ σπαθὶ, πῶς ρίχνουν τὸ τουφέκι,
Πῶς πολεμοῦν τῆς Ῥούμελης τ' ἀνίκητα ξαφτέρυα!
Μὰ ἕνα πουλὶ χρυσόφτερο κηλαϊδιστὰ μοῦ λέγει·
Στάσου, Γεωργάκη, κὶ ἂν διψᾷς τ' Ἀράπικο τὸ αἷμα·
Εἶναι κ' ἐδῶ Ἀγαρηνοὶ νὰ σφάξῃς ὅσους θέλεις.
Βλέπεις ἐκεῖ 'ς τὰ μακρινὰ, τὰ τούρκικα καράβια;
Ὁ χάρος στέκει ἐπάνω τους, καὶ θὰ γενοῦνε στάχτη!
Πουλάκι μου, πῶς ἔμαθες ἐτοῦτα 'ποῦ μοῦ λέγεις;
Ἐγὼ πουλὶ σοῦ φαίνομαι, ἀλλὰ πουλὶ δὲν εἶμαι·
Εἰς τὸ νησὶ 'ποῦ ξάγναντα εἶναι, τῶν Ναβαρίνων,
Ἐκεῖ τὴν ὕστερην πνοὴν ἄφησα πολεμῶντας,
Ὁ Τσαμαδὸς εἶμαι ἐγὼ, καὶ ἦλθα εἰς τὸν κόσμον!
Σ τοὺς οὐρανοὺς 'ποῦ κάθομαι, καθάρια σᾶς ξανοίγω,
Μὰ νὰ σᾶς διῶ ἀπὸ κοντὰ εἶν' ἡ ἐπιθυμιά μου.
Καὶ τί νὰ διῇς τώρα 'ς ἐμᾶς, 'ς τὸν δύστυχό μας τόπο;
Δὲν ἔμαθες τί γείνηκε καὶ τί 'ναι 'ς τὸν Μωρέα;

. . . .

Γεωργάκη μου, μὴ χάνεσαι, μὴ θέλῃς ν' ἀπελπιέσαι·
Ἂν ὁ Μωριᾶς δὲν πολεμᾷ, καιρὸς πάλιν θὰ ν' ἄλθῃ
Νὰ πολεμήσουν σὰν θεριὰ καὶ τὸν ἐχθρὸν νὰ διώξουν.
Κόκκαλα μαῦρα θὰ σπαρθοῦν ἐμπρὸς 'ς τὸ Μισολόγγι,
Καὶ τὰ λεοντάρια τοῦ Σουλιοῦ ἐκεῖ θὲ νὰ χαροῦνε·
Καὶ τὸ πουλὶ ἐπέταξε, 'ς τοὺς οὐρανοὺς ἀνέβη.

TABLE

MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE.

LA GRÈCE MODERNE ET SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITÉ.

ERRATUM.

Page 158, ligne 28, lisez : *Barneveldt et le neveu de Maurice*, au lieu de : *Barneveldt et le fils de Maurice*.

340

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





